





## grasset d'orcet

*« Grâce à la valeur symbolique de la lettre S, déplacée à dessein, nous comprenons que l'inscription doit se traduire en langage secret, c'est-à-dire dans la langue des dieux ou celle des oiseaux, et qu'il faut en découvrir le sens à l'aide des règles de la Diplomatie. Quelques auteurs, et particulièrement Grasset d'Orcet, dans l'analyse du Songe de Polyphile, publié par la Revue Britannique, les ont données assez clairement pour nous dispenser d'en parler après eux. »*

*FULCANELLI (Le Mystère des Cathédrales)*

## Aux ÉDITIONS LES TROIS $\mathcal{R}$

Grasset d'Orcet, *Hiéroglyphie dans l'Art antique*, (vol. I), 2002.

Lucie Bonato, *Sosthène Grasset et la découverte de l'archéologie chypriote*, (vol. II), 2002.

Roger Mazelier, *Gérard de Nerval et l'Humour divin*, 1995. Épuisé, réédition en cours.

© ÉDITIONS LES TROIS  $\mathcal{R}$ , 1976, pour ce recueil d'un choix d'articles qui se place sous la protection du Code de la propriété intellectuelle.

[www.les3r.fr](http://www.les3r.fr)

ISBN 978-2-911129-20-9

# GRASSET D'ORCET

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES

RECUEILLIS ET ASSEMBLÉS  
PAR  
B. ALLIEU ET A. BARTHÉLEMY

### *TOME PREMIER*

UN SAINT NATIONAL EN AUVERGNE

LE NOBLE SAVOIR

RABELAIS ET LES QUATRE PREMIERS LIVRES

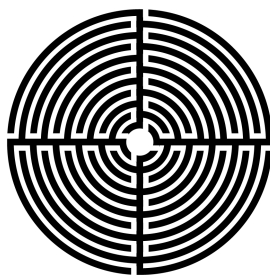
DE PANTAGRUEL

LES DIEUX SUR LE PAVÉ

LES GOULIARDS

JOHN GILPIN, HÉROS SOLAIRE

LE SONGE DE POLIPHILE





## PROLOGUE

### aux deux premières éditions

Nul ne peut prétendre lire dans le Livre de la Nature sans vouloir apprendre au préalable la langue merveilleuse dans laquelle il a été rédigé, sans vouloir s'efforcer de distinguer les multiples hiéroglyphes qui composent son écriture.

Et ce langage, cette écriture, nous devons les épeler de façon microcosmique dans les livres de pierre ou de papier que nous ont laissés les Maîtres, fidèles imitateurs de notre Mère la Nature.

Nous connaissons l'exhortation fameuse : « lege, lege, relege... » ; pourtant, si nous devons lire, lire et relire encore, ne conviendrait-il pas que nous nous demandions si nous sommes réellement capables de lire ? Écoutons Fulcanelli : « Nous avons dû brûler livres et cahiers, confesser notre ignorance, et, modeste néophyte, *déchiffrer* une autre science sur les bancs d'une autre école<sup>1</sup>. »

Nul besoin de multiplier vainement la lecture des ouvrages d'Alchimie si nous ne savons pas lire ; nous sommes charitablement prévenus : « Car en dépit des avertissements, des objurgations de leurs auteurs, les étudiants s'obstinent à les lire suivant le sens qu'ils offrent dans le langage courant. Ils ne savent pas que ces textes sont *réservés aux initiés* et qu'il est indispensable, pour les bien comprendre, d'en détenir la clef secrète. C'est à découvrir cette clef qu'il faut préalablement travailler<sup>2</sup>. »

L'incohérence apparente du fabuleux cortège qui accompagne l'Alchimie place l'investigateur devant l'inconnu, ou plutôt face à sa propre ignorance ; peut-être des forces se déchaîneront-elles par le choc de sa pauvre raison contre ces solides murailles, peut-

1 Fulcanelli, *Les Demeures Philosophales*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965, t. I, p. 186. Nous avons souligné le verbe « déchiffrer ».

2 Idem, *ibid.*, p. 122.

## II

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

être les splendides énigmes qui lui sont proposées contiennent-elles les traits d'un symbolisme qui guideront son interprétation ; pour notre part, nous préférons sortir de ce dédale et reconnaître que dans notre égarement, nous avons lu une écriture *inconnue* à l'aide d'un langage *connu*, construisant ainsi les murs de notre propre labyrinthe.

Si donc nous voulons pénétrer la pensée des auteurs qui ont traité d'Alchimie, il nous faut connaître leurs règles d'écriture ; sans elles, nous perdrons notre temps à essayer de lire des textes que « seuls, les initiés au langage des dieux comprendront sans aucune peine parce qu'ils possèdent les clefs qui ouvrent toutes les portes, que ce soient celles des sciences ou celles des religions<sup>3</sup> ».

Et ces règles, Fulcanelli nous apprend qu'un génial et modeste savant du siècle dernier, Grasset d'Orcet, en a donné les éléments dans la *Revue Britannique*<sup>4</sup>. De cet érudit, tour à tour philologue, philosophe, archéologue, historien et littérateur, nous ne possédons que peu de détails biographiques. Né le 6 juin 1828 à Aurillac (Cantal), il suit des études classiques à Clermont-Ferrand, puis à Juilly (Seine-et-Marne) et termine son droit à Paris où il fréquente l'atelier d'un sculpteur avec lequel il acquiert de bonnes connaissances artistiques. À la mort de son père, il entreprend un voyage d'études sur le pourtour de la Méditerranée, au terme duquel il se fixe à Chypre ; là, il étudie les traces des systèmes cryptographiques de la Grèce archaïque. Un revers de fortune interrompt ses recherches archéologiques et l'oblige à regagner la France où il collabore à différentes publications : c'est en décembre 1873 que la *Revue Britannique* accueille un premier article qui devait inaugurer une série aussi abondante que variée ; nous avons relevé, sur une période de 27 ans, une liste de quelque 160 articles touchant les sujets les plus divers et occupant, pour les plus longs, jusqu'à 200 pages. Les attributs

3 Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*. Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1970, p. 196.

4 Revue parue de 1825 à 1901, fondée par Louis-Sébastien Saulnier, qui se proposait de faire connaître en France les développements littéraires et industriels de l'Angleterre. Ses rédacteurs la définirent en 1881 comme « un recueil international ou plutôt cosmopolite et universel [...] accueillant dans son cadre encyclopédique les œuvres les plus originales ».



## PROLOGUE.

## III

que nous avons donnés ci-dessus ont pu paraître excessifs au lecteur dont le siècle a pour règle impérative la spécialisation ; pourtant, en parcourant les travaux de ce savant, on reste confondu devant tant de facultés qu'il savait faire rayonner à partir de cet outil magnifique : le langage. A l'écart du monde, il avait consacré sa vie à de véritables travaux de bénédictin. Il s'éteindra à Cusset (Allier) le 2 décembre 1900<sup>5</sup>.

Nous ne savons pas si Grasset d'Orcet avait appliqué aux textes et figures alchimiques le déchiffrement qu'il avait établi, mais il nous paraîtrait surprenant que son érudition considérable et la clef dont il disposait lui aient seulement servi à éclairer des écrits ou des monuments de portée philosophique, religieuse ou politique. Son silence sur l'alchimie ne saurait nous faire douter du rapport, de l'identité de sa cryptographie avec la cabale hermétique<sup>6</sup> : une des règles de lecture se trouve absolument confirmée dans la magistrale explication que Fulcanelli nous donne du mot « araignée<sup>7</sup> ». En outre, les Adeptes n'étaient pas les seuls à utiliser la cabale pour tramer leurs traités : « en dehors de son rôle alchimique pur, la cabale a servi de truchement dans l'élaboration de plusieurs chefs-d'œuvre littéraires<sup>8</sup> » ; « elle était employée au Moyen-Age par les philosophes, les savants, les littérateurs, les diplomates<sup>9</sup> » ; de plus, « il y a ici identité absolue de figuration et de sens avec la cabale exprimée dans certains vieux ouvrages, *le Songe de Poliphile* en particulier<sup>10</sup> ».

Le fait que les ouvrages de Fulcanelli arborent l'empreinte de son attachement à la langue des dieux rassurera l'étudiant qui pourra construire sa clef sans crainte avec les matériaux de ce recueil. Cependant, il n'y trouvera pas révélés tous les mécanismes de cette écriture si bien cachée ; peut-être est-il nécessaire que son désir de connaître soit éprouvé. A ce titre, une écriture inconnue offre des remparts suffisants contre lesquels se mesureront ou s'édifieront les qualités voulues pour les franchir.

5 Renseignements extraits de la notice nécrologique consacrée à Grasset d'Orcet en 1901 par la *Revue Britannique*.

6 Cf. *Les Demeures Philosophales*, t. II, p. 208-209, pour la distinction entre la cabale hermétique et la kabbale hébraïque.

7 *Le Mystère des Cathédrales*, p. 63-64.

8 *Les Demeures Philosophales*, t. II, p. 212.

9 *Idem*, p. 210.

10 *Idem*, t. I, p. 106.

## IV

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

Il faudra vaincre ici la double difficulté de cette cryptographie : d'une part, *écrire* les hiéroglyphes en vers octosyllabiques avec les termes exacts, l'ordre des vocables et la rime en L, d'autre part, *lire* cet amas de consonnes et de voyelles afin d'en obtenir le sens véritable. Si Grasset d'Orcet nous montre les embûches posées par la reconnaissance et la transcription des hiéroglyphes, en revanche c'est sans aucune explication qu'il nous livre la traduction des vers octosyllabiques ; nous trouverons sans doute de l'aide en remarquant que Fulcanelli ne se « dispense » pas de parler des règles de la Diplomatie ; dans l'énoncé concis et discret qu'il nous en donne, il en est une qui pourrait être le pivot de cette lecture dont, à notre connaissance, Grasset d'Orcet n'a jamais parlé.

Le choix des articles a été guidé par notre recherche sur la langue des dieux ; il nous fallait, à portée de la main, les éléments nécessaires à la découverte de ses règles.

Écartant provisoirement d'excellentes études sur l'hiéroglyphie grecque, nous nous sommes attaché à réunir les articles qui contenaient les vers de l'hiéroglyphie française ; celle-ci ne se distinguant d'ailleurs de la précédente que par sa rime en L et la mesure apparemment moins rigoureuse du vers. L'ordre de présentation adopté reste celui de la parution des articles au sein de la *Revue Britannique* : comme notre auteur le déclarait lui-même, la piste qu'il suivait était en grande partie effacée par le temps et probablement devait-il découvrir ou rectifier certaines règles au cours de ses investigations ; il convient donc de respecter la succession chronologique de ses écrits.

Nous ne sommes pas qualifié pour présenter, même brièvement, le contenu des articles ; nous déplorons toutefois que la traduction de l'article de Conder, « Le Noble Savoir », ne soit pas une étude technique plus complète, dans le cadre si original des nombreuses notes que Grasset d'Orcet nous a laissées en pied de page. Remarquons aussi à propos du conte « Les Dieux sur le pavé », la difficulté que nous éprouvons à comprendre ce que l'auteur dissimule derrière ses hiéroglyphes et ce, malgré toutes les indications données.

Que les écrits de Grasset d'Orcet, que nous admirons comme un Maître, soient méconnus ou d'accès malaisé, voilà qui nous a paru injuste et nous a, en grande partie, incité à l'élaboration de ce recueil dont la réalisation matérielle, surtout guidée par

## PROLOGUE.

V

l'enthousiasme, réclame l'indulgence du lecteur. Il nous reste à souhaiter qu'avec cet ouvrage des études verront le jour sur la source vive de l'antique connaissance traditionnelle : la cabale hermétique.

B. Allieu et A. Barthélemy  
(Septembre 1976)



## PRÉFACE

à la troisième édition

*Grasset d'Orcet : une chance et quelle chance !*

*Au milieu de la course de notre vie, je  
perdis le véritable chemin, et je m'égarai  
dans une forêt obscure : ah ! il serait trop  
pénible de dire combien cette forêt, dont le  
souvenir renouvelle ma crainte, était âpre,  
touffue et sauvage. Ses horreurs ne sont pas  
moins amères que les atteintes de la mort.  
Pour expliquer l'appui secourable que j'y  
rencontraï, je dirai quel autre spectacle  
s'offrit à mes yeux.*

Dante Alighieri

*La Divine Comédie, L'enfer, chant premier<sup>1</sup>.*

En 1986, au milieu de la course de ma vie, non point dans une forêt obscure mais dans une librairie de la rue de la Huchette, je consultais l'ouvrage de Claude Gaignebet (1938, †2012), *À plus hault sens*, dont je faisais l'acquisition, quand deux ouvrages brochés à couverture vert amande – Grasset d'Orcet, *Matériaux Cryptographiques*<sup>2</sup> –, s'offrirent à mon regard. Une rapide exploration de ces documents me convainquit du contenu peu ordinaire de ces ouvrages ; aussi, bien que mes finances aient été déséquilibrées par le premier achat, j'acquis ces deux volumes. Je crois bien que je les ai lus d'une traite dans le train et de retour à mon domicile. Je restais hébété et j'essayais de prendre du recul avec cet ouvrage qui resta à mon chevet, mais dont je ne soufflais mot à quiconque. Sans doute Nicolas Flamel n'eut pas d'émotion plus forte lorsqu'il reçut *Le Livre de l'ange*. Trois ans

<sup>1</sup> Prodifu, Paris, 1978, p. 31.

<sup>2</sup> Recueillis et assemblés par B. Allieu et A. Barthélemy, ÉDITIONS LES TROIS R, 1983.

## VIII

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

plus tard, j'invitais Claude Gaignebet pour une conférence et je crois qu'il fut le premier à qui je parlai de ces ouvrages rares et précieux. Sa réserve prudente me confirma dans une attitude de recherche en validation de l'heuristique proposée par Grasset d'Orcet.

J'avais des amis auvergnats dont l'appartenance à la franc-maçonnerie m'était connue et en raison de la place que Grasset d'Orcet fait à cette héritière des sociétés de métier d'Ancien Régime, je me crus autorisé de leur parler de leur concitoyen. Ils l'ignoraient et m'affirmèrent qu'ils n'avaient pas connaissance qu'une écriture en *grimoire* eut été pratiquée et que de toute façon la franc-maçonnerie actuelle ignorait cette lecture. Fallait-il les croire ? J'eus le bonheur de rencontrer Bernard Allieu, par le truchement de Grasset d'Orcet, et de conquérir son amitié. Il me fit découvrir Fulcanelli, par lequel il avait lui-même eu révélation du publiciste auvergnat. En effet, dans *Le Mystère des Cathédrales*<sup>3</sup>, l'heuristique du *grimoire* est ainsi décrite :

« [...] nous comprenons que l'inscription doit se traduire en langage secret, c'est-à-dire dans la *langue des dieux* ou celle des oiseaux, et qu'il faut en découvrir le sens à l'aide des règles de la *Diplomatique*. Quelques auteurs, et particulièrement Grasset d'Orcet, dans l'analyse du *Songe de Polyphile*, publiée par la *Revue Britannique*, les ont données assez clairement pour nous dispenser d'en parler après eux. Nous lirons donc, *en français*, langue des diplomates, le latin tel qu'il est écrit, puis, employant les voyelles permutantes, nous obtiendrons l'assonance de mots nouveaux composant une autre phrase dont nous rétablirons l'orthographe et l'ordre des vocables, ainsi que le sens littéraire. »

Bonne fortune, d'erechef, la bibliothèque municipale de Limoges possédait alors une collection complète de la *Revue Britannique* et de *La Nouvelle Revue*. Je consultais de façon encore imparfaite de nombreux articles de Grasset d'Orcet.

Bernard Allieu me fit connaître le travail effectué, à l'université Michel-de-Montaigne de Bordeaux, par Mademoiselle Valérie Gentil sous la direction de Monsieur Jean-Claude Drouin. Il me confia la recherche du testament de Grasset d'Orcet et c'est ainsi que je rencontrais un enseignant retraité à Cusset, qui me mit sur la piste de l'héritier du fils de Grasset d'Orcet.

<sup>3</sup> Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1970, p.214.

## PRÉFACE.

## IX

Mauvaise fortune, l'appartement de celui-ci (rue Coustou à Paris) fut cambriolé l'avant-veille de ma visite. Or, coïncidence troublante, la bibliothèque municipale de Cusset brûla, en totalité, en 1990. Si bien qu'il n'est même pas possible de savoir s'il y eut un fonds Grasset d'Orcet dans cette bibliothèque, qui conservait sans doute aussi des documents gênants depuis que l'État français avait siégé dans son faubourg de Vichy.

Heurs et malheurs se sont succédé tout le long de ma découverte de Grasset d'Orcet et de son œuvre. Tant il est vrai que Grasset d'Orcet est une chance ! et quelle chance !

En paraphrasant Pierre Riffard<sup>4</sup> je dirai : Grasset d'Orcet parle haut et fort. Il a le goût de la connaissance de l'excellence. De quoi parle-t-il, en effet ? D'absolu, de connaissance parfaite, de sens, de destin, de coïncidences significatives. Il parle aussi de sacrificeurs et de bouc émissaire. Il parle d'hommes d'action, de prophètes, de visionnaires et parfois de sages, mais toujours de ceux qui dans l'ombre ont dirigé leurs actions :

Marius et la prophétesse juive Martha,  
Mahomet et son initiateur, le moine Bahira, un disciple  
du gnostique Kerdon,  
saint Augustin et Grégoire le Grand,  
Henri II et Diane de Poitiers,  
Catherine de Médicis et Marot.

Grasset d'Orcet ne parle pas en termes d'idéal, d'autre-monde. Il parle en termes de réalité et de réalisation.

Grasset d'Orcet c'est la chance, la fortune, la bonne fortune. De la chance, tout le monde n'en a pas : tout le monde n'a pas lu Grasset d'Orcet. La chance, tout le monde n'y croit pas ; tout le monde ne croit pas ce qu'écrit Grasset d'Orcet. Dans les deux cas – Grasset d'Orcet ou chance –, on rencontre une notion difficile à cerner, que l'on peut contester, dont on peut rire. La chance, cela suppose, non pas l'absence de règle, mais que la règle du bonheur et du malheur nous échappe, et la lecture de Grasset d'Orcet suppose un sens difficile à trouver, caché, profond – bref : occulte.

Autre parallèle entre chance et lecture de Grasset d'Orcet : personne ne se plaint de la chance, personne ne se plaint de lire Grasset d'Orcet ! On condamne les sectes, les coteries, le fana-

<sup>4</sup> Pierre A. Riffard, *Ésotérisme d'ailleurs*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1997.

## X

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

tisme, la superstition, l'hérésie, pas les écrits de Grasset d'Orcet en lui-même. On ne déplore pas une occasion de bonheur.

Car la félicité, Grasset d'Orcet la trouve. Il n'a pas toujours la gnose, la connaissance totale qui libère, mais il trouve toujours quelque trace d'absolu. Il repère, au moins, des empreintes, des indices, des signes. C'est énorme, quand on se trouve égaré, hésitant. Grasset d'Orcet identifie des marques. Il met à vif les sens, le sens cosmique, comme un kinésithérapeute ou un chirurgien met à vif les nerfs, les tendons. Il écorche ou caresse ces réseaux. Il atteint la *signifiance*, la force d'expression des choses, le sens comme énergie, comme chose, comme présence. Grasset d'Orcet ne forge pas du sens, il le fait surgir, pareil à ces amants qui savent faire exulter les sens, sensations et significations, ceux de l'aimée, ceux de l'amant. Quand le lecteur de Grasset d'Orcet connaît les points, les lignes, les réseaux pleins de sens, il se connaît et il connaît tout, il se connaît dans le Tout, il connaît le Tout comme Sens et Splendeur. Il se connaît soi-même et il connaît le monde, selon l'antique aphorisme grec.

Il nous faut constater notre ignorance en ce qui concerne les sociétés de métier d'Ancien Régime; mais aussi de l'art savant de la composition qui se maintint plus tardivement, et son qualificatif péjoratif actuel d'*art pompier* témoigne de notre incompréhension.

C'est que la Révolution créa une faille dans la société occidentale moderne et cette brisure fut encore accrue par la saignée des guerres napoléoniennes. Cependant la Première Guerre mondiale, où une génération disparut presque entière et ne put ainsi assurer son rôle de transmetteur, fut encore plus sévère. Sur le fonds d'arguments de philosophie de la pensée, le mythologue Jean-Charles Pichon considère que la Première Guerre mondiale de 1914 à 1918, qui accompagnait le triomphe du matérialisme et du scientisme, fut en effet la grande coupure dans la chaîne de transmission de la culture traditionnelle maintenue par des groupes ou sociétés secrètes.

Si nous considérons cette rupture dans la transmission culturelle occidentale comme un malheur, alors Grasset d'Orcet est une chance. Une chance rare et extraordinaire car issue de la conjonction d'événements rares et curieux. Il y a tout lieu de s'ébahir du hasard de la naissance qui en fait le dernier surgeon d'une bourgeoisie cosmopolite d'Ancien Régime, alliée à des groupes familiaux fermés; d'un père aventurier extraordinaire,



dont il distille les éléments de la vie au hasard de ses articles, et d'une mère de bonne bourgeoisie anoblie tardivement mais néanmoins du sang du dernier prince mérovingien : Waïfre d'Aquitaine.

### ***Hasards de la naissance***

Joseph Grasset son père, issu d'une famille d'ingénieurs civils et militaires dauphinoise (donc *delphienne*), fut disciple de Barnave, son parent. Il était également cousin de Mounier, président de l'Assemblée constituante, et filleul et cousin de Guerre-Dumolard. Ce père, dernier-né d'un maître de forges, aurait appartenu à la charbonnerie ou à la fenderie<sup>5</sup>. Tout se passe comme si cet *adelphe* dauphinois était envoyé dans le Dauphiné d'Auvergne pour prendre de droit héréditaire la tête d'une faction. Ainsi la plus grosse fortune du département du Cantal et un nom de terre noble lui échoient par mariage, avec les épousailles d'une femme de soixante et onze ans, veuve de Barthélemy Vigier d'Orcet. Il devint le maire désigné de Mauriac, la troisième ville du département, et à ce titre accueillit et protégea les officiers du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, prisonniers de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>. Le tsar reconnaissant le fit chevalier de son ordre de Saint-Vladimir.

### ***Hasards de la vie***

Né riche, le jeune Claude-Sosthène Grasset d'Orcet fit des études classiques à Clermont-Ferrand, puis au collège oratorien de Jouy où il aurait pu rencontrer l'abbé Alphonse-Louis Constant (Éliphas Lévi), au lycée Louis-le-Grand et enfin à la faculté de droit de Paris.

Il étudia le dessin et la sculpture chez Élias Robert, élève de David d'Angers et de Pradier. Si le grimoire n'était pas définitivement mort, peut-être Grasset put-il recueillir des éléments épars, qu'il recoupa plus tard. En effet, l'art qui sévissait à l'époque n'est pas l'expression seulement d'une maîtrise achevée des techniques, mais surtout de leur mise au service d'une expression allégorique. Cet art est un art savant, sculptures et peintures savantes surchargées de sens et dans lesquelles subsistait sans doute encore le souvenir du grimoire.

5 Grasset d'Orcet, « La croix de verre », *Revue Britannique*, septembre, octobre, novembre 1887.

## XII

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

De cette époque, il garda une solide amitié avec le marquis de Saulcy<sup>6</sup>, qui fut son capitaine dans les milices patriotiques de 1848. Celui-ci resta son ami et son protecteur. Par ce truchement il fréquenta aussi plus tard le comte de Hérisson, numismate averti, qui le reçut notamment en Côte-d'Or à Avenay, chez le baron de Billing, beau-frère de Saulcy.

Le siècle résonnait de la lecture des hiéroglyphes égyptiens par Jean-François Champollion (1790, † 1832), d'où un renouveau d'intérêt pour l'archéologie. Le jeune Grasset fut en correspondance avec Renan, Melchior de Vogüé, et partit en voyage de découverte autour de la Méditerranée. Il se fixa quelque temps à Chypre où il apprit la perte de sa fortune. Il s'y maria avec une nièce de Paul Tardieu, des « *Tardieu de Marseille*<sup>7</sup> », mais la famille de celle-ci était fixée depuis longtemps à Chypre.

Tant d'infortune est en fait notre chance, car désormais Grasset d'Orcet contraint de rentrer en France va vivre de sa plume et nous livrer ces écrits qui nous étonnent. Ainsi il commentera, impuissant mais ravi, le triomphe de Heinrich Schliemann (1822, † 1890) qui sut avoir raison contre l'avis des savants, pour découvrir Troie (1870) et Mycènes (1874).

Il se liera plus tard avec Claudius Popelin, l'érudit traducteur du *Songe de Poliphile* et auteur d'une préface monumentale. Grasset d'Orcet commentera les deux productions et écrira la notice nécrologique de son ami. Or, selon Philippe G. Kerbellec, Popelin était l'amant de la mère de Raymond Roussel (1877, † 1933), et Grasset d'Orcet fut peut-être le professeur (précepteur?) du futur écrivain surréaliste qui, dans son œuvre, utilise dans un but esthétique avoué les techniques du grimoire<sup>8</sup>.

***Grasset d'Orcet et l'anti-judaïsme de son temps***

Le rédacteur de sa notice nécrologique nous dit :

6 Caignart de Saulcy (Louis-Félicien-Joseph), né le 19 mars 1807 à Lille, est mort à Paris en 1880. Il fut élève de l'École polytechnique, archéologue et numismate, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sénateur en 1854.

7 Grasset d'Orcet, « Idalie et ses sacrifices humains », *Revue Britannique*, août 1890, p. 289-325.

8 Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Jean-Jacques Pauvert, 1963, et 10/18, 1985.

« Dans le roman *La Comtesse Schylock*<sup>9</sup> (Plon, éditeur) que la *Revue* a publié en 1882, sous le masque israélite d'*Hiram Hull*, d'Orcet avait touché à certaines questions sociales en précurseur et avec une impartialité que pourraient imiter ceux qui exploitent aujourd'hui l'antisémitisme d'une façon si déloyale et si scandaleuse<sup>10</sup>. »

En effet, Grasset d'Orcet l'a produit dans la période de croissance du sentiment anti-juif tant en France qu'en Europe. Les Français avaient très mal compris et accepté leur défaite dans la guerre franco-allemande, ils étaient prêts à lui inventer des explications de toute sorte. Les juifs, dont beaucoup portent des noms à consonance allemande, furent maintes fois accusés d'avoir affaibli la résistance nationale. Tel était l'état d'esprit d'un grand nombre de Français lorsque se produisit, en 1882, le krach de l'*Union générale*, banque qui s'était donné pour objet de drainer les capitaux catholiques. Cette banqueroute, qui ruina nombre de petits porteurs, fut attribuée aux intrigues de la « banque juive », à tort car les tribunaux avaient condamné le fondateur de l'*Union générale* pour opérations frauduleuses. Le publiciste Édouard Drumont édita un pamphlet, *La France juive*, dans lequel il ramassait tous les griefs de la petite bourgeoisie cléricale contre les juifs. L'ouvrage, paru en 1886, à l'heure où déferlait la vague nationaliste du boulangisme, connut un énorme succès. Nationalisme et cléricalisme trouvaient un terrain commun : la haine du juif. En 1892 Drumont fondait un quotidien qui ne tarda pas à devenir le journal de tous les bien-pensants : *La Libre Parole*. L'antisémitisme fut exaspéré par l'affaire de Panama<sup>11</sup> qui

9 Grasset d'Orcet (alias Hiram Hull), « La Comtesse Schylock », roman paru dans la *Revue Britannique*, en plusieurs livraisons de juillet à novembre 1882.

10 Notice nécrologique de Grasset d'Orcet signée par la Direction de la *Revue Britannique*, janvier 1901, p. 139-143.

11 « Ferdinand de Lesseps était à la tête de la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama. [...] il prétendit pouvoir mener à bien les travaux considérables que le climat et le relief rendaient particulièrement aléatoires. Pour financer les travaux, Lesseps s'adressa aux petits épargnants. [...] Cachant au public les difficultés grandissantes de l'entreprise, la Compagnie engloutit, de 1880 à 1888, un milliard quatre cents millions de francs de l'époque. En 1885, il voulut lancer un emprunt sous forme d'obligations à lots pour lequel une loi était nécessaire. Celle-ci fut votée en 1888, malgré un rapport défavorable [...] tandis qu'une cam-

## XIV

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

eut une répercussion énorme. Le scandale financier doublait le scandale politique. L'antisémitisme allait y trouver des prétextes au moment où éclatait l'affaire Dreyfus<sup>12</sup>. Grasset d'Orcet, s'il se permet des caricatures d'individus, par exemple sous les traits de l'usurier juif, minimise le rôle de la collectivité et ne fait pas du judaïsme un complot universel, ainsi que l'idée s'en développera peu à peu sur le fonds des *Protocoles des Sages de Sion*<sup>13</sup>. Je n'ai pas connaissance que Grasset d'Orcet ait utilisé les scandales qui frappèrent la haute bourgeoisie juive comme l'affaire Deutz<sup>14</sup> ou

pagne d'opinion menée par les partisans de Boulanger empoisonnait l'affaire. La Compagnie fut mise en liquidation en février 1889 : 85 000 souscripteurs, petits épargnants pour la plupart, étaient ruinés. » (*Encyclopædia Universalis*, à l'article « Panama »).

- 12 L'affaire Dreyfus éclata à l'automne 1894. « Des documents secrets avaient été dérobés à l'état-major général et vraisemblablement communiqués à une ou plusieurs puissances étrangères. À la suite d'une rapide enquête, le chef d'état-major général, Mercier, fit arrêter le capitaine d'état-major Alfred Dreyfus, d'origine juive. Traduit en conseil de guerre, le capitaine Dreyfus, bien qu'il ait toujours protesté de son innocence, fut condamné à la dégradation militaire et déporté à vie dans l'île du Diable, au large de la Guyane française. Le jour de la dégradation à l'École militaire, le 5 janvier 1895, une foule hurlante s'était rassemblée aux cris de : « À mort les juifs ! » ». (*Encyclopædia Universalis*, à l'article « Dreyfus »).

- 13 « [...] vers 1900, la police secrète russe commença à faire circuler, sous le nom de *Protocoles des Sages de Sion*, un texte fabriqué qui contenait tous les éléments de ce que l'on devait appeler plus tard « la conspiration judéo-maçonnique ». Il s'agissait du procès-verbal de prétendues séances secrètes qu'auraient tenues à Bâle en 1897, à l'occasion de la réunion du premier Congrès mondial sioniste, les exilarques (chefs des juifs en exil) du monde entier. En corrompant systématiquement les mœurs de l'Europe chrétienne et en achetant leurs chefs, juifs et francs-maçons se seraient proposé d'obtenir l'empire du monde sur les ruines de la chrétienté. » (*Encyclopædia Universalis*, à l'article « Antisémitisme »).

- 14 « Converti au catholicisme, Simon Deutz, le propre fils du grand rabbin de France, devint l'homme de confiance de la duchesse du Berry. Celle-ci, rentrée en France, voulut soulever la France contre Louis-Philippe. Or, en 1832 Deutz la livra à la police pour la somme de 500 000 francs payée par Adolphe Tiers, ministre de l'Intérieur. Le grand rabbin resta sourd à ceux de son entourage qui l'implorèrent de désavouer son fils. Tout au contraire il le fit revenir au judaïsme. Simon Deutz passa à la postérité pour la figure la plus accomplie du traître tant pour les juifs que pour les antisémites. » (Pierre Assouline, *Le Dernier des Camondo*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1999, p. 138-139).

l'affaire Bauer<sup>15</sup>. Dans son article « Les proscriptions de races et leurs conséquences politico-économiques » publié en 1898, il fait des peuples de Jérusalem des Celtes bilingues qui ne différaient en rien de ceux chassés par Crésus du bassin de l'Oronte et qui revinrent en Gaule<sup>16</sup>. Dans le même article il exprime :

« [...] quelque opinion qu'on se fasse des fils d'Abraham et de David, ils ont toujours marché en tête de la civilisation ; tandis que les musulmans, après une période aussi courte que brillante, sont toujours restés en arrière. On est donc autorisé à affirmer que non seulement les juifs ne sont pas des sémites, mais qu'ils en sont les ennemis-nés, parce que l'incorrigible apathie des disciples de l'islam est tout particulièrement antipathique à une race dont le plus grand défaut est de vouloir être trop moderne. »

C'est donc tout naturellement que Grasset revendiquait fièrement une alliance familiale avec les Cerfberr (ou Cerfbeer) de Medelsheim – famille illustre : un Cerfberr de Medelsheim († 1793) fut syndic des juifs d'Alsace et de Lorraine et prêta au cardinal de Rohan l'argent destiné à l'acquisition du collier de la reine. Il cite le *frère de la femme de son grand-oncle maternel : le baron Cerfbeer de Medelsheim, pacha de Scutari et l'une des lumières de la franc-maçonnerie*. Sans doute s'agit-il de Samson (1777, † 1828) connu sous le nom d'Ibrahim-Manzour Effendi, lequel servit dans l'armée française en 1898-99, dans l'armée turque de 1802 à 1809, en Bosnie (1813), dans l'armée du pacha de Janina (1814-1817), et qui

« [...] revint à Paris après une vie semée d'aventures et y publia des *Mémoires de la Grèce et de l'Albanie* (Paris, 1826), qui renferment des renseignements intéressants, mais n'obtinrent aucun succès<sup>17</sup>. »

Par la famille de sa femme, notamment les Zirigovitch, fut-il en relation avec les milieux financiers levantins, comme la famille

15 « Bernard Bauer, d'origine juive et hongroise, s'était converti au catholicisme et prononça ses vœux chez les Carmes. Il devint aumônier et confesseur de l'impératrice Eugénie. Rome en fit un protonotaire apostolique. Avec l'écroulement de l'Empire, il eut une profonde crise religieuse et convola en justes noces avec une jeune actrice du nom d'Elisabeth Lévy. » (Pierre Assouline, *Le Dernier des Camondo*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1999, p. 139-140.)

16 Grasset d'Orcet, « Les proscriptions de races et leurs conséquences politico-économiques », *Revue Britannique*, juillet 1898.

17 cf. *Revue des Études juives*, CLIV (1-2), janvier-juin 1995, p. 43-76.

Camondo? C'est vraisemblable. Sans doute Grasset d'Orcet se sentit-il trahi à l'heure de ses revers de fortune, car il semble en avoir gardé rancune, et sans doute avait-il aussi de la sympathie pour les petits rentiers ruinés dans la liquidation de Panama, ainsi qu'il est possible de le relever. L'œuvre littéraire d'Irène Hillel-Erlanger (1878, † 1920), de même que l'œuvre de l'un des trois frères Reinach, le brillant conférencier Salomon Reinach (1858, † 1932), membre de l'Institut de France, invitent à soupçonner de telles relations. Irène Hillel-Erlanger, épouse du peintre Erlanger, était la petite-fille d'Abraham de Camondo († 1873), banquier du sultan de Constantinople. Elle tint salon et participa au mouvement surréaliste. Elle écrivit des poèmes sous le pseudonyme de Claude Lorrey<sup>18</sup>, dans lesquels elle utilisa la technique du grimoire. La somme de Salomon Reinach<sup>19</sup> est intitulée *Cultes, mythes et religions*<sup>20</sup>, semble répondre en compléments explicatifs et en contrepoints académiques aux écrits de Grasset d'Orcet, quasiment article par article. Salomon Reinach était en relation avec les Camondo, son neveu Léon épousa Béatrice, la dernière héritière des Camondo; les deux époux et leurs deux enfants Fanny et Bertrand ne revinrent pas d'Auschwitz en 1944<sup>21</sup>.

### *L'apport de Grasset d'Orcet*

La production de Grasset d'Orcet est extrêmement variée et sans doute un certain nombre de ses écrits nous échappent :

« [...] si, pourtant un jour, on voulait dresser la longue liste de ses œuvres qui auraient dû lui ouvrir les portes de toutes les Académies et de toutes les Sociétés savantes, il en est qui échapperont aux recherches, car plus d'une fois les nécessités de la vie le forcèrent à mettre sa plume de rédacteur à la disposition d'autrui. D'Orcet n'a jamais cherché à exploiter ses relations littéraires<sup>22</sup>. »

18 Claude Lorrey, *Voyages en Kaléidoscope*, Paris, La Table d'Émeraude, 1984.

19 Sans parenté immédiate avec Jacques de Reinach, compromis dans l'affaire de Panama.

20 Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1997.

21 Pierre Assouline, *Le Dernier des Camondo*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1999, p. 315-318.

22 Notice nécrologique de Grasset d'Orcet signée par la Direction de la *Revue Britannique*, janvier 1901, p. 139-143.

Il ne manifesta jamais de vanité d'auteur, et de fait, il sera rarement cité, ce qui explique sans doute l'oubli dans lequel il a longtemps été tenu.

L'œuvre de Grasset d'Orcet soutient deux grandes théories. L'une, c'est le partage des hommes, en deux parts inégales, selon des préjugés innés et irréconciliables. L'autre est le grimoire : c'est-à-dire que la plupart des œuvres graphiques avant 1789 contiennent une surcharge de sens, accessibles par le moyen de techniques de rébus comparables à celles utilisées par les Égyptiens dans la lecture de leurs hiéroglyphes. À l'époque moderne, cette écriture est le mode d'expression de l'art gothique des constructeurs de cathédrales (*francigenum opus*) dont Fernand Braudel<sup>23</sup> montre que le français champenois en est la langue véhiculaire ; c'est pourquoi cette langue du grimoire est réputée langue diplomatique au sens de langue double.

### *Oran et Touran*

Dans l'un de ses tout premiers articles, « Cypris et Paphos, Art et dogme du Touran », publié en octobre 1868 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, Grasset prend date, bien avant les sciences humaines contemporaines qui montrent le partage des hommes selon deux attitudes politiques face à l'autorité ou au pouvoir. Les travaux du psychologue britannique H. J. Eysenck (Londres, 1954)<sup>24</sup> confirment que le principal facteur qui permet d'ordonner les attitudes politiques de la population est l'orientation vis-à-vis de l'autorité : c'est-à-dire la dimension autoritaire-libérale. En termes de personnalité, cela correspond à la projection des structures profondes du moi sur les attitudes politiques. En outre le choix d'une position sur l'axe gauche-droite ou radical-conservateur correspondrait plus à un ajustement intellectuel à la société politique qu'à une expression de la personnalité.

Ce premier article répertorié contient en filigrane la presque totalité de l'œuvre de Grasset d'Orcet et des concepts qu'il développera tout le long de ses articles : ce partage des hommes selon la ligne de fracture : soumission à l'autorité ou rébellion. Grasset d'Orcet reconnaissait dans les uns les hommes du Touran – du nom de la plaine de Sogdiane (Ouzbékistan), une seconde Méso-

23 Fernand Braudel, *L'identité de la France - Les hommes et les choses*, Paris, Arthaud - Flammarion, 1986, 3 vol.

24 cf. *Encyclopædia Universalis*, « Attitudes politiques ».

## XVIII

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

potamie entre l'Oxus (Syr-Daria) et Iaxarte (Amou-Daria) –, le modèle de ceux qui sont soumis à l'autorité. Ce sont eux qui règnent dans l'ombre, les *obscènes* (hors de la scène) et Grasset les assimile aux sectes lunaires. Il retrouve le *Touran* en héraldique avec le mot *Tor* pour gauche. Les hommes du plateau d'Iran ou *Oran* (orient) sont le modèle des insoumis et ils sont assimilés aux sectes solaires. Il retrouve *Oran* en héraldique avec le mot *Or* ou droite.

Ces deux courants furent sans doute connus sous des noms différents. Mais Grasset montre qu'ils représentaient des courants de pensée politique viscéralement opposés. Le monde antique ne connaissait que deux catégories d'hommes libres : les plébéiens productifs et les patriciens improductifs. La fortune extrêmement changeante pouvait permettre d'acquérir très rapidement de grandes richesses ou de les perdre, et même de perdre la liberté ou la vie. Les plébéiens, qui n'avaient rien, pouvaient espérer tout gagner, aussi se plaçaient-ils sous le patronage de la fortune montante. Les patriciens, qui craignaient de tout perdre, se trouvaient sous le patronage de la fortune descendante. Grasset d'Orcet illustre cette division par les mythes de Marsyas et Marpessa, et celui de Poros et Penia.

Dans la langue de Platon, nous dit-il, le passé se nomme *Poros*, l'acquis, le principe mâle et conservateur, le dieu des classes riches ; l'avenir se nomme *Penia*, le besoin, le principe féminin et révolutionnaire, la divinité des prolétaires, nous dit-il. Il ajoute son explication de l'encadrement par le bœuf et l'âne.

« L'art grec, qui s'est consacré tout entier à l'interprétation de ce dogme grandiose, nous a laissé d'admirables types de « Poros » et de « Penia ». Poros, c'est le fameux Jupiter Trophonien du Louvre et l'incomparable Ares, qui fait face, dans le même musée, à la Vénus de Milo. Quant à Penia, c'est la Vénus de Milo elle-même. Dans le musée Campana, on retrouve fréquemment les têtes de Poros et de Penia adossées sur le même vase, de telle sorte que Poros rappelle une tête de bœuf et Penia une tête d'ânesse. L'un rumine la création ; l'autre, qui personifie l'ignorance, sera un jour l'héroïne du conte de *Peau d'âne*<sup>25</sup>. »

25 Grasset d'Orcet, « Les fouilles de Tanagra », *Revue Britannique*, octobre 1876, p. 231. (Cette étude figure dans le recueil *Hiéroglyphie dans l'Art antique* publié par les ÉDITIONS LES TROIS R).



Marpessa dans toute l'antiquité a représenté la main qui joue aux échecs ou aux dés. C'est la mauvaise fortune, la main noire ou la main morte. Elle représente donc les improductifs, c'est-à-dire les aristocrates. Marsyas, un satyre phrygien représentait la bonne fortune, *la main bénissante*. Athéna avait fabriqué une flûte à deux tuyaux, mais comme, lorsqu'elle jouait de l'instrument, son visage était déformé, elle le lança au loin en le maudissant. Or Marsyas découvrit la flûte et il se mit à jouer, devenant si habile qu'il défia Apollon à un concours. La condition en était que le vainqueur ferait subir au vaincu le traitement qu'il voudrait ; les muses furent choisies comme juges. Les deux concurrents obtinrent d'aussi bons résultats, si bien qu'Apollon défia Marsyas de jouer de son instrument à l'envers, ce qui est possible pour la lyre, mais pas pour la flûte – Loupays me suggère que Marsyas était ainsi invité à masquer son discours à rebours ou en rébus – ; Marsyas fut déclaré vaincu et Apollon l'écorcha vivant, le suspendant à un pin. Son sang, ou les larmes versées par ses amis les nymphes et les satyres donnèrent naissance au fleuve Marsyas. À l'époque romaine, le nom de Marsyas représentait la liberté des communautés citadines (*colonæ* et *municipæ*) et la juridiction qui la garantissait (selon Michael Grant et John Hazel, *Dictionnaire de la mythologie*, trad. Étienne Leyris, Seghers, 1975). C'est que les Romains assimilaient Marsyas à Père Liber, mais aussi selon Frazer, à Dionysos et Bacchus.

« [Marsyas] était le dieu de la sève hivernale que le soleil printanier fait éclater et qui crève l'écorce des arbres pour former le bourgeon. Tel est le sens de ce mythe ; aussi portait-il chez les Latins le nom de *liber* qui veut dire écorce. C'était pour ce motif que toutes les anciennes cités libres plaçaient sur leurs forums le groupe d'Apollon écorchant Marsyas, comme emblème de la liberté<sup>26</sup>. »

Grasset ajoute que Marsyas est le prototype de Jésus-Christ :

« La composition de *Marsyas* ou celle du groupe Farnèse, qui est au fond la même, prouve péremptoirement que le fondateur mystique du christianisme n'était pas un juif et qu'il n'a pas été cloué à Jérusalem sur une croix, mais qu'il était de liturgie grecque ou phrygienne et que, probablement, il n'a été pendu

26 Grasset d'Orcet, « Le premier livre de Rabelais », *La Nouvelle Revue*, février 1886, repris dans *Matériaux Cryptographiques*, ÉDITIONS LES TROIS R, t. II, p. 208.

qu'en effigie. Le *Marsyas* du Louvre est de l'époque de Marius, il lui ressemble et il a dû être placé au forum en son honneur, comme libérateur de la plèbe. Marius devait être d'origine gauloise ; en tout cas, c'était dans ce pays qu'on vénérât le plus la déesse *Mare* qui figure si souvent dans les noms gaulois tels que *Viromar* ou *Virdomar* (*homme de Mare*). Lorsqu'elle est sans épithète, elle est l'équivalent de l'*activité manuelle* ou la *main-d'œuvre*<sup>27</sup>. »

Marius qui vient d'être cité parvint au pouvoir en s'appuyant sur les classes populaires et il rencontra l'opposition du parti aristocratique en la personne de Sylla, son ancien lieutenant. Sa mémoire devint objet de vénération par transport sur elle du culte de Marsyas.

« Marius, le père de la démocratie, le premier qui ait élevé la colombe au-dessus du faucon, doit aussi avoir laissé un souvenir persistant dans les croyances historiques de nos pères<sup>28</sup>. »

« Les grandes guerres de la fin de la République avaient amené à Rome des esclaves de tous les pays, mais particulièrement de la Phrygie et de Carthage. Un grand nombre d'entre eux avait reçu une éducation très soignée et par conséquent était arrivé facilement à l'affranchissement. Ces affranchis, la plupart très riches, mais exclus des charges publiques, formèrent naturellement la clientèle de Marius, et choisirent, non moins naturellement, pour dieu celui de l'affranchissement<sup>29</sup>. »

Il se fit en son honneur une nouvelle légende relayée par les premiers chrétiens qui initiaient les esclaves. Le bonnet grec ou *kynea*, le bonnet phrygien de l'affranchi, désigne alors la bonne fortune. Avec l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, le grec cessa peu à peu d'être compris et le premier signe de l'apparition du français est l'emploi du gant (ou gain) qui remplace le bonnet grec pour désigner la chance et le courant libertaire des classes laborieuses. Grasset d'Orcet précise sa pensée :

« Il est dans la destinée de l'humanité de se servir toujours des mêmes matériaux, en les retaillant, et ceci s'applique aussi bien au moral qu'au physique. Les légendes *solaires*, purement cosmographiques et géométriques à leur origine, ont été retaillées par les Grecs et leurs contemporains pour exprimer une doctrine

27 Grasset d'Orcet, « Le premier livre de Rabelais », *La Nouvelle Revue*, février 1886, repris dans *Matériaux Cryptographiques*, ÉDITIONS LES TROIS *R*, t. II, p. 209.

28 Idem, *ibidem*, p. 210.

29 Idem, *ibidem*, p. 209.

métaphysique, celle de l'*immortalité du moi*, qui était le privilège des classes libres, tandis qu'on laissait les classes serviles croupir dans le plus infect fétichisme et prendre à la lettre les légendes, souvent obscènes, dans lesquelles les premières enveloppaient le plus noble de tous les dogmes. Le christianisme les ayant dépouillées de ce privilège en faveur de tout le monde, les légendes *solaires* furent retaillées une troisième fois, afin de servir de symboles aux loges franc-maçonniques du moyen âge ; et comme, à cette époque, la classe dominante était d'origine étrangère, elles devinrent, à de rares exceptions près, le patrimoine des corporations ouvrières et bourgeoises [...]»<sup>30</sup> »

### ***La langue diplomatique ou grimoire***

George Orwell (1903, †1950) reconnaît le pouvoir subversif des mots. Dans son roman *1984*, l'État totalitaire avait mis en place un *novlangue* qui devait peu à peu remplacer l'*ancilangue*, trop dangereux pour l'État par la possible utilisation du calembour.

« Il était entendu que, lorsque le novlangue serait une fois pour toutes adopté et que l'ancilangue serait oublié, une idée hérétique [...] serait littéralement impensable, du moins dans la mesure où la pensée dépend des mots [...] »

On les avait débarrassés [les mots du novlangue] de toute ambiguïté et de toute nuance [...] »

La possibilité d'un tel langage sans finesse, qui n'avait pour but que de supprimer l'ambiguïté, l'équivoque, la polysémie, paraît totalement exclue. Le génie humain est, je l'ai montré ici, particulièrement fécond en l'art des nuances significatives. Le grimoire est une nécessité pour l'homme. Il est à présumer, ainsi que le suggère Roger Mazelier<sup>31</sup>, que bien des clercs, de tous les temps, s'y sont essayés pour transmettre leur témoignage sur le secret indicible d'un moment du monde.

Les anagrammes de F. de Saussure, que J. Starobinski analyse dans *Les Mots sous les mots*<sup>32</sup>, commencèrent comme un principe d'explication de la composition des vers saturniens. Puis elles devinrent bientôt la clé qui ouvrait l'interprétation de tous les

30 Grasset d'Orcet, « John Gilpin, héros solaire », *Revue Britannique*, avril 1881, repris dans *Matériaux Cryptographiques*, t. I, p. 223.

31 Roger Mazelier, *Gérard de Nerval et l'humour divin*, ÉDITIONS LES TROIS R, 1995.

32 Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, 1971, coll. Le Chemin.

## XXII

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

textes ; et Saussure, qui découvrait des anagrammes jusque dans les *Commentaires* de César et les lettres de Cicéron, se vit contraint de soutenir l'idée que l'anagramme était le procédé fondamental de composition des textes latins, mais que personne n'en avait jamais parlé ou ne semblait s'en être aperçu avant lui. Saussure, malgré sa conviction de linguiste, persista à traiter cette découverte comme une hypothèse et, faute de pouvoir la fonder par des preuves, il finit par l'abandonner et renonça à publier le résultat de ses recherches. Les anagrammes sont bien là où Saussure les trouve, même si personne ne les y a placées<sup>33</sup>.

Vers 1956 la police politique chinoise découvrit une écriture qu'elle soupçonna un temps être un moyen de communication avec les services de renseignements des puissances étrangères hostiles ou avec la Chine nationaliste. Cette écriture de plus de 7 000 caractères, le nushu – littéralement *écriture de femmes* – était pratiquée secrètement dans les districts de Jiangyong et Dao de la province du Hunan, par des paysannes aux pieds bandés. Les femmes qui lisaient cette écriture s'appelaient entre elles *sœurs jurées*. Depuis plus de trois siècles la Chine impériale avait proscrit cette écriture et, lorsque l'usage de celle-ci était prouvé, la famille dans laquelle l'infraction avait été commise était mise à mort ainsi que sa parentèle élargie, hommes et femmes. Les femmes comme coupables directes et les hommes en raison de leur négligence ou faiblesse. Ce moyen de communication, qui était chanté sur le mode question-réponse, était aussi souvent brodé sur des tissus échangés lors des cérémonies familiales : mariages, naissances, obsèques ; c'est typiquement celui d'une minorité opprimée où le chant et le dit aident à partager peines et tourments. Il renvoie à la légende de Philomèle, évoquée au prologue du second tome de Grasset d'Orcet, *Matériaux Cryptographiques*. Philomèle ayant eu la langue coupée après que son beau-frère Térée l'eut violée, fit connaître son malheur à sa sœur Prognée en le brodant. Sur ce thème, la cinéaste Yang Yue-Qing a réalisé au Canada, en 1999, le film *Nu Shu, un langage secret entre femmes en Chine*.

Le vagabond et poète coréen Kim Sakkat (1807, †1863) utilisait de telles techniques, ainsi qu'en témoigne Yi Munyŏl dans son roman *Le Poète* :

33 *Encyclopædia Universalis*, article « Fous littéraires ».

« Par ailleurs, la plupart des poèmes qu'il [le poète coréen Kim Sakkat] composa dans cette période utilisait des mots homophones et polysémiques, ou ne mettait à contribution les caractères chinois que pour leur son, non pour leur sens. [...]

Sous le pavillon de Sonhwa grouille la bande de voleurs Sonhwa  
Sous la pagode du Plaisir du peuple il n'y a que le déplaisir

[du peuple]

Les gens de Hamkyōng franchissent la frontière surpris  
La maison de Cho Kiyōng comment durerait-elle longtemps.

Dans ce poème qui injurie le gouverneur du Hamkyōngdo, Cho Kiyōng, les mots homophones sont mélangés de façon habile et ingénieuse. *Sonh-Wadang* signifie selon les caractères de même prononciation *le pavillon de l'administrateur* et *le parti des voleurs*, *nakminlu* signifie à la fois *la pagode où s'amuse le peuple* et *les larmes que fait couler le peuple*, *Hamkyōngdo*, le nom de la province, signifie aussi *prendre la fuite tout surpris*. Quant à *Cho Kiyōng*, le gouverneur, son nom peut se lire aussi *maison qui ne dure pas longtemps*. Sans parler des jeux de mots, en tant que poème caricatural, c'est assez sévère<sup>34</sup>. »

### ***Fortune montante : la réédition des textes de Grasset d'Orcet par Bernard Allieu***

Curieusement, Grasset d'Orcet ne fut jamais oublié. Il fut plagié – même de son vivant – sans qu'il protestât, mais il fut cité. Par le Sâr Péladan, tout d'abord, qui est un des rares occultistes à le faire : s'il lui emprunta beaucoup dans *Le Secret des corporations, la clé de Rabelais*, il rendit grâce. Cependant que Fulcanelli, citant lui aussi Grasset d'Orcet, attirait l'attention sur le groupe du *Chat-Noir*<sup>35</sup> animé par Rodolphe Salis, et par l'usage du mot *diplomatique* faisait allusion au grimoire de Grasset d'Orcet :

« [...] mais combien savent quel centre ésotérique et politique s'y dissimulait, quelle maçonnerie internationale se cachait derrière l'enseigne du cabaret artistique? D'un côté le talent d'une jeunesse fervente, idéaliste, faite d'esthètes en quête de gloire, insouciante, aveugle, incapable de suspicion; de l'autre, les confidences d'une science mystérieuse mêlées à l'obscur diplomatie, tableau à double face exposé à dessein dans un cadre moyenâgeux<sup>36</sup>. »

34 Yi Munyŏl, *Le Poète*, traduit du coréen par Ch'oe Yun et Patrick Maurus. Actes Sud, 1992, p.148-149.

35 Le cabaret du Chat-Noir, fondé en 1881 par Rodolphe Salis, disparut à la mort de celui-ci.

36 Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1991, t. I, p. 346.

## XXIV

## MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES.

Ce groupe a été étudié par Richard Khaitzine.

En 1939 le produit phare du catalogue de la librairie Dorbon-Ainé était le recueil de la correspondance adressée par Grasset d'Orcet au commandant Levet, également passionné de cryptographie, (2240 pages manuscrites, 400 lettres sur la période 1889 à 1899).

J'ai découvert tardivement Marguerite Loeffler-Delachaux, qui déjà âgée et après une vie littéraire dense, rend exclusivement hommage à Grasset d'Orcet dans son ouvrage *Le Cercle – Un Symbole*, publié en 1949.

Un second occultiste est Probst-Biraben qui cite Grasset d'Orcet dans *Rabelais et le secret de Pantagruel*, publié en 1949 ; de même Paul Naudon dans *La Tradition et la Connaissance Primordiale dans la Spiritualité de l'Occident – Les Silènes de Rabelais* (1973) se fonde sur son œuvre.

Dans *La Vie mode d'emploi*, Georges Pérec (1936, †1982) se réfère explicitement ou implicitement à Raymond Roussel, qu'il admirait, et à Claude Lorrey ; en outre, sa contribution à l'Oulipo<sup>37</sup> relève des techniques du grimoire de Grasset d'Orcet.

La réédition des principaux textes cryptographiques amorça les travaux de Jean-Claude Drouin et Valérie Gentil à l'université de Bordeaux. Ces initiatives sont à l'origine des publications actuelles qui se succèdent depuis notre passage de l'an 2000. Pour tous ces acteurs modestes et passionnés, Grasset d'Orcet est une chance, et cette chance ils la veulent partager avec toi, ami lecteur !

À Limoges, ville de Martial apôtre  
(Marsyas, apôtre des libertaires),  
le 30 octobre 2000

Limousin Espalier\*, juin 1997

<sup>37</sup> Oulipo, *La littérature potentielle*, Gallimard, 1973.

Id., *Atlas de littérature potentielle*, Gallimard, 1981 (deuxième édition, coll. Folio, 1988).

Id., *La bibliothèque oulipienne*, 3 vol., Seghers, 1990.

\* **Limousin Espalier** est l'auteur de *L'Art royal, trahison et clercs. Les brisées de Grasset d'Orcet (1828, †1900)*, 1999, 312 p.

C'est l'étude la plus complète, parue à ce jour, sur Grasset d'Orcet, son œuvre, avec l'exploration des très nombreuses ramifications du grimoire au cours des siècles.

L'ouvrage est disponible à l'adresse : <http://espalier.limousin.free.fr>







## TABLE DES ARTICLES

avec leurs dates de parution  
dans la *Revue Britannique*

Un saint national en Auvergne ( <i>mars 1877</i> ) .....	1
Le Noble savoir ( <i>janvier 1878</i> ) .....	29
Rabelais et les quatre premiers livres de Pantagruel ( <i>mars-avril 1879</i> ) .....	61
Les Dieux sur le pavé ( <i>janvier 1880</i> ) .....	133
Les Gouliards ( <i>décembre 1880</i> ) .....	171
John Gilpin héros solaire ( <i>avril 1881</i> ) .....	219
Le Songe de Poliphile ( <i>juin 1881</i> ) .....	267

\*

Notes de l'éditeur .....	313
--------------------------	-----



---

**ARCHÉOLOGIE ET PHILOGIE.**

---

---

**UN SAINT NATIONAL EN AUVERGNE**

---

**I**

Les plus belles années de mon enfance se sont passées dans la petite ville de Saint-Germain-Lambron, en Auvergne. Le Lambronnais est une vallée circulaire formée par un lac desséché entouré de montagnes très-pittoresques. Il se recommande au touriste par son bourg fortifié de Mareugheol, que les habitants prononcent « Marieuyes », et par le château de Villeneuve, lourde bâtisse de la fin du quinzième siècle; aux philologues, il se recommande par sa bizarre façon de prononcer la lettre L. Prenons, par exemple, le mot « salat », salé. A Saint-Germain-Lambron, on prononce « savat », et à Marneyheol on dit « sagat »; mais il n'est venu à personne l'idée de dire « salat ».

Outre sa manière de prononcer les L, la ville de Saint-Germain-Lambron possédait un saint qui était tout particulièrement l'objet de mon admiration enfantine. Il était le plus bel ornement d'une église, ayant jadis appartenu au chapitre des comtes de Brioude, grands buveurs devant l'éternel. Aussi leur splendide collégiale romane de Saint-Julien avait-elle réservé une place des plus honorables, sinon la première, au patron national des buveurs et des Auvergnats, et il n'avait pas été oublié dans leur succursale de Saint-Germain-Lambron. L'église était moins belle, mais le saint tout aussi beau. Comme il y a fort longtemps que je n'ai vu celui de Brioude, je me contenterai de décrire son « alter ego » de Saint-Germain-Lambron.

Dans les deux églises et dans toutes celles où je l'ai rencontré, il occupe l'angle méridional de l'abside, à la droite du chœur. Son costume est exactement celui des habitants du pays, tant au point de vue de la forme que de la couleur. Brioude fait partie de l'ancien pays des « Helves », qui commence à Arvan, et « Helve » ou « Arvan » veut dire « rouge », « couleur de renard ». Dans le nord de l'Auvergne, où étaient établis les « Vernes » ou « Boruoniens », aujourd'hui habitants du Bourbonnais, le susdit saint porte la couleur « bourbonnienne », c'est-à-dire « bleu » et « blanc », et son nom indique qu'il appartient spécialement à cette partie du pays, car ce nom est saint Vernis. La réunion des « Arves » ou « Helves » et des « Vernes » formait la confédération ou cité des Arvernes. Saint Vernis ne dépasse pas la limite septentrionale des Helves ; leur saint à eux est saint Paulien, dans lequel on reconnaît facilement le nom du dieu national des Helviens, Belenus (le Volcanus de l'autel des Nautes parisiens), qui a laissé son nom à un chef-lieu de canton et au château de Polignac, où l'on montre encore une tête gigantesque de cet ancêtre de la famille qui rendait des oracles.

Je n'ai jamais entendu parler de saint Paulien comme d'un saint qui se fit remarquer, mais il n'en est pas de même de saint Vernis, qui, depuis la suppression du chapitre des comtes de Brioude, est fort mal vu du clergé, à cause de sa tenue peu olympienne. Il est coiffé d'un chapeau de feutre, sa main droite est armée d'une serpe, sa main gauche tient une grappe de raisin, et à ses pieds est le « barrot » ou « barleu », petit barillet d'une contenance de 3 litres, qu'aucun de ses adorateurs ne manque jamais de vider dans sa journée.

Le clergé lui pardonnerait peut-être tout cet attirail bachique, s'il était dûment catalogué à Rome ; mais c'est un saint dont les papiers ne sont nullement en règle, et la date de sa canonisation est plus que problématique. Il a été imposé à l'Eglise par des confréries de paysans, qui le promènent en procession à l'époque de l'équinoxe de printemps avec ou sans le concours des ministres du culte et arrosent cette promenade de libations si copieuses, que généralement le saint

rentre chez lui en titubant autant que ses porteurs. On lui fait donc une guerre sourde, mais sans trêve, et on ne laisse jamais passer l'occasion de le bannir des églises.

Il y eut, cependant, à Saint-Germain, un curé lettré, qui se nommait l'abbé Bayard et essaya de trouver une origine chrétienne au pauvre saint Vernis; j'ignore comment il s'y prit pour découvrir qu'on pouvait l'assimiler à saint Isidore, patron de l'agriculture. L'abbé Bayard avait été professeur de rhétorique au petit séminaire de Clermont; il ne se doutait point cependant qu'il défendait son éponyme, car Bayard n'est qu'une variante du nom des Bayernes du Bourbonnais qui ont colonisé la Bavière et lui ont laissé leur nom. Enfin, ses connaissances en latin n'allaient pas jusqu'à traduire le nom de « Vernicus », dont Ducange donne l'exacte signification. Un « vernicus », ou, en vieux français, un « vernix », est un serf ou esclave né sur le pays ou dans la maison. Ce mot, bien qu'il se trouve dans le latin, est d'origine scandinave ou celtique; il a pour radical le mot « Börn », né, d'où l'anglais et l'allemand « Bauer », « Countryman », « Landmann », « homme du pays », « paysan ».

Mais, en dehors de cette vague désignation d'indigène, il ne fournit pas d'indication bien précise sur l'origine des Birsasiens, car les anciens n'avaient point de noms nationaux, par la bonne raison qu'ils ne formaient point de corps de nation. Les dénominations de « Celtes » et de « Gaulois » sont d'invention romaine ou grecque; César le dit expressément pour les Gaulois.

Le nom de « Galli » ne se trouve nulle part en numismatique. Les Galli étaient les habitants des rives du Pô, rien de plus.

Il n'y avait donc ni race celtique ni race gallique en France; nos aïeux se désignaient entre eux, comme tous les autres peuples contemporains, par le nom qui, dans leur langue, signifiait « hommes » et « indigènes », et la fréquence des variantes de « pikar », « pihar », etc., permet de supposer qu'il équivalait à « autochtone », non-seulement dans l'Auvergne, mais dans toute l'étendue du pays, et « boii », boyar », etc., ré-

pond à l'anglais « boy », garçon ; « bauer », ouvrier, de « bauen », construire, travailler particulièrement aux mines, ce qui était, au dire de César, la principale occupation des Gaulois sédentaires, ou des classes laborieuses. Or, cette expression est particulièrement gothique.

L'histoire nous dit d'ailleurs que le pays a été occupé par des « Gètes » ou « Gaises » peu de temps avant l'invasion de Sigovèse et de Bellovèse, et l'on y retrouve encore la rivière du « Goth », arrosant la commune de « Giat ». Parmi les chefs contemporains de Vercingétorix, trois personnages portent le titre de « Cingétorix (roi de la race ou des fils de Get), et ce nom lui-même entre en composition dans celui de Vercingétorix (roi des Vercs unis aux Gets). Quatre siècles plus tard, le pays fut envahi par d'autres Goths qui auraient pu y laisser des traces, mais c'était après l'ère chrétienne, et le nom de « Get » ou de « Giat » se trouve lié, en Auvergne, à tout un système de divisions cosmographiques du pays bien antérieur à la conquête romaine.

A ces Celtes, qu'on ne retrouve nulle part en corps de nation, il ne serait donc pas inutile de substituer des Goths qu'on retrouve partout, depuis l'Égypte, la Palestine et le Caucase, jusqu'aux rives de l'Atlantique, portant partout le même nom et partout soumis à une même division de castes, qu'on peut considérer comme leur étant toute spéciale, celle de la caste savante, « Ases » ou « Asirs », qui était nomade, et celle des artisans et des cultivateurs sédentaires, ou « Boii ».

Pour bien comprendre cet état social, il faut se transporter dans le Caucase, d'où il est peut-être venu, et où, en tout cas, il existe encore. Chez les Circassiens, le serf, ou fawcol, est sédentaire ; le pshik, ou propriétaire, est nomade ; il n'a pas de demeure et va s'établir tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses vassaux ; il y consomme sur place et en nature la part qu'il prélève sur les produits de la terre ; et, pour passer plus agréablement le temps, il invite tous ses amis. Quand un serf n'a plus rien, on va à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le propriétaire, échangeant le rôle d'amphitryon contre celui de simple convive, accompagne à son tour ses amis chez

leurs propres serfs et que la tournée soit achevée. Il est à remarquer que les nobles circassiens portent le même nom que les peuples primitifs de la Gaule.

Revenons maintenant aux Polignacs, dont le nom, contracté en celui de « polhac », sert encore à désigner les maires de village dans tous les pays du bas Danube. En breton, il a pris la forme de « belec », et se traduit par « curé ». En français, c'est le mot « bailli ». Il désigne un magistrat d'ordre plutôt civil que militaire, et il se donnait particulièrement à certains dignitaires de l'ordre du Temple, dont l'organisation rappelait à plus d'un titre celle de l'aristocratie à la fois guerrière, savante et financière des Polignacs ou Cinbelines gaulois (1).

Ils traduisaient ce titre en latin par « Apollinaris », qu'ils ajoutaient à leur nom de famille, et vivaient mêlés aux Gaulois descendants de Pluton, ou « Cingets » (2), qu'ils ne semblent pas avoir conquis, car c'étaient ces derniers qui fournissaient généralement les chefs spécialement militaires, ou « rix ». Il est même à supposer que, du temps de César, il n'y avait plus de spécialité de caste, car le personnage que nous connaissons sous le nom de « Vercingétorix » était certainement un fils de Belenus. Ses médailles ne laissent aucun doute à cet égard, et cependant il se fit proclamer rix des deux fractions de son clan, les « Vercs » et les « Getes ». Il est vrai que son père avait été brûlé pour l'avoir tenté avant lui.

Les fils de Belenus se distinguaient par l'absence de toute espèce de barbe, tandis que les « pichtes » portaient la moustache, qui est encore restée chez les Turcs un signe de vasselage. Les premiers ont laissé dans notre langue le mot de « valet », qui, selon Ducange, vient de « bailetus », et signifiait primitivement « précepteur », « pédagogue ». Il a conservé sa véritable prononciation dans l'auvergnat, qui dit « baylet », « petit bayle ».

Les fils de Belenus durent, en effet, s'introduire comme précepteurs chez les Gaulois sédentaires. Ils allaient primiti-

(1) « Ach », race ; « Çin », fils ; « Belen », de Belenus.

(2) « Çin », fils ; « Get », de Pluton.

vement de maison en maison, comme les descendants d'Esculape, les Asclépiades, qui parcourent encore la balle au dos les villages de la Crète, en criant : ἱατρικὰ καλὰ (bonnes médecines). Quand un client se présente, le médico-pharmaco-colporteur lui vend en même temps la consultation et le remède. Les Polignacs parcouraient de même les contrées qui s'étendent des Gaules à l'Asie Mineure, tout le long du Danube, conduisant des troupes de chevaux. Ces ancêtres des colporteurs et des commis voyageurs vendaient et achetaient de tout sur leur route, mais particulièrement des métaux bruts et ouvrés ; bref, ils étaient chaudronniers. A ce noble métier, ils joignaient la sorcellerie et l'instruction religieuse. De toute antiquité, ils ont dû être attirés vers l'Atlantique par ses gisements d'étain. Ils ont apporté avec eux le fer et l'acier (halub), qui a gardé le nom de leur divinité spéciale, le dieu de la canicule, adoré indifféremment sous la forme d'un animal de poil roux ou couleur d'or : le renard (ἄλωπος), la levrette (phénicien, halb) et le veau (anglais, calf). Ce dernier, sous le nom d'« Arvos », est le dieu principal de l'autel des nautes parisiens, et cette tradition survécut aussi bien aux Gaulois qu'aux Romains, car le nom et la couleur du dieu « Arvos » se maintinrent dans l'« oriflamme ». L'oriflamme représentait la « balie » ou l'autorité civile exercée par les Belecs gaulois. L'étendard populaire se nommait « beaucéan » ; il était noir et blanc ou bleu foncé et blanc, les couleurs de saint Georges, le saint laboureur.

Les fils de Belenus paraissent s'être emparés rapidement de tout le commerce et de toute l'industrie de la Gaule et s'y être créé une situation absolument semblable à celle des chevaliers romains, c'est-à-dire qu'ils étaient fermiers d'impôts et de péages et entrepreneurs de travaux industriels de toute sorte, mais plus particulièrement d'exploitations minières et de hauts fourneaux, qui avaient prodigieusement enrichi le pays.

Malheureusement pour eux, cette prospérité éveilla la cupidité des chevaliers romains, qui vinrent leur faire concurrence chez eux. Aussi toutes les révoltes gauloises commen-



çaient-elles par des massacres de chevaliers romains en quête de spéculations fructueuses. Les Polignacs étaient à la fois financiers et cavaliers comme eux. Ce fut cette rivalité, bien plus qu'un sentiment national, encore à naître, qui motiva le soulèvement dirigé par Vercingétorix. Quand on l'étudie avec attention dans les *Commentaires* de César, on voit que Vercingétorix était, par sa naissance et ses immenses richesses, l'un des chefs de l'ordre équestre et de la race de Belenus. Il fit de vains efforts pour entraîner la race ouvrière et les rix d'origine plutonienne ou gétique, qui, amollis par les richesses et craignant pour leurs biens, se conduisirent absolument comme les paysans de 1870.

Nous possédons des portraits très-exacts des races qui habitaient la Gaule à cette époque, parce que chaque fois qu'il s'établissait une confédération de chefs gaulois, tous ceux qui en faisaient partie avaient l'habitude de faire frapper des médailles commémoratives comme l'étaient toutes les monnaies de l'antiquité, et d'échanger ainsi leurs portraits. Aussi les fouilles d'Alésia ont mis au jour des collections toutes faites de tous les portraits de Vercingétorix et de ses principaux compagnons d'armes, enfouies par quelque chevalier gaulois qui tenait à frustrer la cupidité romaine de cette part de butin. L'habileté des graveurs gaulois de cette époque nous garantit la parfaite ressemblance de ces portraits, qui, pour Vercingétorix, ne s'élèvent pas à moins d'une douzaine de variantes.

Tels sont les traits généraux du « pouhier » ou indigène, et du « Royer » ou étranger, d'une part le « Beaucéan », de l'autre l'« oriflamme ».

Sous les rois carlovingiens, deux hérauts d'armes, représentaient, l'un les « pouhiers » et l'autre les « Royers », c'est-à-dire les Gaulois et les Francs (1), car ces derniers jouaient vis-à-vis des premiers le rôle des fils de Belenus, dont ils n'étaient du reste qu'un second ban ; ils venaient des mêmes contrées et, comme les fils de Belenus, ils se distinguaient des Saxons et

(1) Le héraut de l'oriflamme se nommait « Montjoie », l'autre « Beaucéan ».

des Goths par un trait tout à fait caractéristique, l'absence de saillie des pommettes, d'où résulte infailliblement un nez aquilin. Il est difficile aujourd'hui de reconnaître parmi nous les descendants des Francs, mais il n'en est pas de même en Autriche, où ils sont restés en corps de nation et se distinguent à première vue du Hongrois, du Slave, ou du Gaulois pouhier de Vienne.

Quant à la langue que parlaient les « pouhiers », il est difficile de dire ce qu'elle a pu être dans l'origine, car bien que la plupart des noms locaux du centre et du midi de la France entre les montagnes de l'Auvergne et les Pyrénées dénoncent infailliblement des adorateurs de Thor ou du dieu national des Goths, la couche gothique a certainement été précédée par plusieurs autres, et la parenté des Ibères avec les races aryennes est aujourd'hui assez solidement établie pour qu'on les considère généralement comme l'avant-garde de la race blanche qui s'est détachée la première des Ibères du Caucase sous le nom de « Ibal, Touvel, Ibères » ou « Teveres »; la Bible nous a transmis la signification de ce nom, qui veut dire « ouvriers », et s'est conservé du reste sans altération aucune dans le nom de la seconde caste des Circassiens qui se nomment encore « Work » ou « Towels » et se compose exclusivement d'artisans libres ou de bourgeois.

Il est donc probable que le nom de saint Vernis et la classe des « pihar » ou « pouhier » sont plus anciens que la couche gothique de l'Auvergne et que la forme primitive du nom de ce saint est restée chez les Ibères, dans le nom de Bigorre, altération très-légère de celui de Bacchus Epicernas, ou l'échanson, patron-né des vignerons.

Le mot « bigorner » est cité par Ducange comme appartenant au dialecte arverne. L'italien a gardé le mot tout entier dans « imbriacone », qui s'est altéré en français dans « ivrogne », primitivement ambrogne : c'est justement le nom de saint Germain l'« ambron » ou l'« ambrogne », saint Germain le buveur.

Je voulus savoir ce qu'était devenu celui qui était, à mes yeux, le plus bel ornement de l'église de Saint-Germain

Lambron et je demandai de ses nouvelles à l'un de mes cousins, qui me répondit ce qui suit :

Je voudrais avoir de bonnes nouvelles à te donner de ton saint favori. Hélas ! la vérité m'oblige à te confesser que c'est un saint qui n'est pas dans de beaux draps. Tu sais qu'il avait toujours été mal vu du clergé ; mais jusqu'ici les paysans avaient tenu bon. Malheureusement pour saint Vernis, les vignes ont gelé l'année dernière. C'était sa faute assurément, puisque sa procession avait été irréprochable. Cette année, les paysans sont venus le chercher comme de coutume ; comme de coutume, ils l'ont porté dans les vignes ; mais ce n'était pas pour lui faire des compliments. Il faut convenir, du reste, qu'elles ne lui faisaient pas honneur, ces pauvres vignes. Arrivés au milieu des pampres recroquevillés, on a fait halte. Alors les porteurs ont montré le poing au pauvre saint, en lui disant :

« Tro de sant, sant de ges, lou veses aquo qu'as facht ? Vatene, finian, voughen pus te portar (1). »

Là-dessus, on l'a ramené à l'église et livré à la discrétion du curé en lui déclarant que c'était décidément un saint, auquel on ne s'intéressait plus. Le curé a pris la balle au bond ; saint Vernis n'a pas été réintégré au coin sud de l'abside. Il a été remplacé par un Saint Joseph tout battant neuf et on l'a relégué avec les autres saints de rebut, dans le grand galetas de la tour du clocher.

Tout à toi, etc.

*P. S.* L'argent que les paysans réservaient pour sa fête a été consacré à un abonnement aux *Droits de l'homme*.

Pauvre saint Vernis, il avait résisté à vingt siècles de persécutions ecclésiastiques, et le voilà tué du coup par la libre pensée. Mais, heureusement pour les païens incorrigibles de mon espèce, je reçus de plusieurs autres de mes parents des nouvelles moins désastreuses du vieux patron des « pouhiers ». Dans nombre d'églises bien pensantes, il occupe toujours la place d'honneur, repeint de frais, redoré de neuf. Aussi partis-je d'un cœur léger pour le pèlerinage dont je vais donner le bref récit.

(1) « Rebut de saint, saint de rien, vois-tu ce que tu as fait ? nous ne voulons plus te porter. »

## II

De Paris à Montluçon, mon voyage s'effectue entre quatre messieurs, lisant tous *le Figaro*, qui se seraient peu intéressés aux infortunes d'un saint paysan, bien que martyrisé par des libres penseurs. Aussi ne desserrai-je pas les dents.

De Montluçon à Gannat, un petit railway parcourt d'un train d'enfer un pays qui me rappelle beaucoup la Bulgarie. Les courbes y sont vertigineuses, et l'on roule d'un bord sur l'autre de façon à avoir le mal de mer.

Bien que Gannat fasse partie de l'ancienne Auvergne, la langue d'oil y a toujours dominé. Cependant tous les habitants parlent également la langue d'oc, et le dialecte arverne se reconnaît à ses « tsadé » qui remplacent le « ch » français, et à sa manière de prononcer les finales en « sion » et « tion », qui est exactement celle de l'anglais. Les voyelles sont sourdes et aiguës comme celles du galicien et du portugais, on dit « keumisheu » pour commission, « feunna » pour femme. Le vieux Noël ci-joint résume toutes les particularités de la prononciation de ce dialecte :

Boun Diu, tzandzaz deu plasha,	Bon Dieu, changez de place,
Veu seéz tro mau isheu.	Vous êtes trop mal ici.
Jeu z'ay euna bourasha,	Moi, j'ai une paillasse,
Eun lech é eun couisheu,	Un lit et un coussin,
Eun tour dé cardileyra,	Un tour de saucisses,
Euna boursaleyra,	Une bonne bourse,
Moun gobeheu,	Mon gobelet,
Deu vi din moun barleu.	Du vin dans mon barillet.

L'auvergnat n'est donc que du vieux français avec une prononciation locale, mais tellement locale, qu'il sonne à des oreilles françaises comme la plus étrangère des langues.

Ma première visite est naturellement pour l'église, dont le cœur seul appartient au style roman du onzième siècle, particulier à l'Auvergne du Nord ; le reste est d'un gothique médiocre.

A l'angle nord de l'extérieur de l'abside, je remarque un

merveilleux chapiteau roman de la plus fine exécution ; il représente une gueule immense dans laquelle disparaît un mort se rejetant en arrière et tendant à bout de bras un enfant dans un berceau, qui est sans doute le nouvel an ; de chaque côté deux anges prêts à le recevoir. Ici, commence donc le paganisme des anciennes confréries de francs-maçons auvergnats, car le mort ne peut pas être un Jonas. A l'intérieur on voit un homme nu et un chien terminé en queue de serpent ; de saint Vernis, point (1).

Sur la place je rencontre la bannière de Gannat arborée par une fanfare. Elle porte de un et quatre, d'argent à feuillis naturel, et de deux et trois d'azur au gant d'or. En langue d'oc « gannat » veut dire « ganté », ce sont donc des armes parlantes, le bleu et le blanc sont les couleurs de « Ganelon » ou « Candidus », seigneur de haute feuille. Je comprends alors que le chien s'allongeant en serpent sur le chapiteau de l'église est le lévrier ou le chien qui s'allonge, Ganneton et son maître Sornéou le dieu Thor, le matin et le soir (2). Je rentre dans l'église, qui doit contenir d'autres traces du paganisme local et des romans de chevalerie, ce qui est tout un, mais ce diable de Sornéan a tout obscurci. L'église de Gannat, bien qu'horriblement mutilée, est à revoir.

J'entre dans un bouchon, là j'entends résonner un dialecte qui m'est inconnu, je demande à l'un des interlocuteurs quel est son pays.

Il me répond qu'il est « Pion » et scieur de long de son état.

Voilà donc un de ces « pouhiers » que je suis venu chercher de si loin, je l'aurais embrassé. A l'aide de quelques verres de

(1) J'ai reconnu depuis que la gueule était celle de la « givre » ou « gare », vipère héraldique vomissant un enfant. Quand elle avale un géant, elle se nomme « Gare gant hue » ou « Gargantua ». La devise entière est « Gargantue chibré », « avale géant », « rend berceau », qui équivoque sur le nom de Gannat, en vieux français, « gant » et « géant ».

(2) Cette espèce de dragon à museau de levrette se retrouve sur beaucoup d'églises et remplace quelquefois l'aigle dans le blason de saint Jean, qui préside toujours au Nord.

vin, je le fais causer. Les « Pions » sont les habitants du district montagneux de la Palisse. La principale de leurs montagnes est le mont « Payroux », le mont des « Pouhiers », comme Gannat est la ville de « Candidus ». Ils n'y laissent monter aucun prêtre. Pourquoi ? Ils ne le savent plus, mais ils sont persuadés que ça leur attirerait toute espèce de calamités. Les marins ont le même préjugé.

La fille de l'auberge est un superbe type de « Pouhière », blonde, osseuse, grande, avec des pommettes superbement scandinaves. Décidément je n'ai pas perdu mon temps à Gannat.

De Gannat à Aigueperse, le paysage est fort insignifiant, il devient splendide à mesure qu'on s'approche de Clermont, et que se déroule le panorama des monts Dômes. Je descends à Clermont pour visiter Notre-Dame du Port. Les sculptures de la porte ouest sont d'un grand caractère, mais sans rien de païen. L'extérieur se distingue par ces mosaïques qui rappellent un habit d'Arlequin et sont particulières au roman arverne. C'est un cachet d'origine toute païenne et toute celtique. L'intérieur de l'église est obscur et sombre, rien à noter que la crypte, où l'on adore une de ces minuscules madones en bois noir qui représente la « Korigane », c'est-à-dire la fée paysanne.

Ces petites vierges noires, toutes plus miraculeuses les unes que les autres, sont très-multipliées en Auvergne, et généralement d'autant plus miraculeuses qu'elles sont plus laides.

La cathédrale de Clermont est un magnifique spécimen gothique du douzième siècle, tout à fait semblable à celle de Nicosie à Chypre ; il lui reste quelques statues d'un magnifique style, mais je n'y trouve rien à glaner.

Je ne suis pas plus heureux au musée de la ville. Peu ou point de numismatique locale ; quelques belles vierges gothiques, des vases de style grec et de couleur noire très-curieux, s'ils sont du pays, comme l'indique le livret, car ils annonceraient qu'un haut degré de luxe et de civilisation avait précédé la conquête romaine. Une superbe coupe grecque du cinquième siècle, avec le masque de la Destinée, une admirable cœnochoé de même époque, trouvée dans la haute Dor-

dogne, un beau Callot, dont le Louvre ne possède aucune peinture. Une très-curieuse dédicace du temple de Mercure Dumias sur le puy de Dôme, par « Matutinus Victorinus Vasso ». « Matutinus » est la traduction exacte de l'auvergnat actuel « Doumassa », le vent du matin, et « vasso » est le breton gwaz, d'où « vassal », paysan. Ce Matutinus Vasso se nommait donc en gaulois Dumias, et devait être d'une de ces vieilles familles de Pouhiers qui faisaient tant d'opposition à celle de Belenus, dont était Vercingétorix.

Je me propose de demander un asile au musée de Clermont pour les saints Vernis détrônés par les *Droits de l'homme*. Ils en seraient certainement le plus bel ornement.

J'admire, en descendant du sixième étage où il perche, un superbe panorama de la Limagne.

De Clermont à Issoire, même route que de Montluçon à Gannat, mais avec le plus splendide des paysages.

L'église de cette ville est la plus belle et la plus élégante du style roman auvergnat. Son abside est ornée des douze signes du zodiaque parfaitement orientés, qui indiquent que, comme toutes ses pareilles, elle se complète d'un cadran solaire enregistrant tous les levers et les couchers du soleil, ce qui était d'une immense utilité avant la vulgarisation des horloges et des almanachs. Je note dans la nef des centaures tenant des pommes de pin, qui semblent être le monogramme des compagnies de francs-maçons de cette époque. Le centaure et la pomme de pin se lisent CENTVR LEVPIN, vulgairement saint Turlupin ou saint Turpin, en grec les centaures et les lapithès. Ce sont les noms de quatre dieux gallo-gothiques, ou du cycle de Thor, à savoir : « Can », le chien ; « Tur », le taureau ; « Leu », le loup, et « Pen », l'orfraie.

Issoire était ma dernière étape vers le sud. Quelques jours plus tard, je mariais mon neveu dans l'église de Varennes, sous la protection d'un magnifique Saint Vernis. J'étais témoin du marié ; mais, sachant que je n'aurais pas l'occasion de revoir l'église, je tirai un crayon à la hâte et croquai le bon Pouhier au grand scandale des dévotes. Hélas ! s'il n'avait pas été relégué dans le redoutable galetas du clocher, c'est

que l'église n'en possédait point ; mais il avait été parfaitement désorienté et juché au coin nord-ouest sur une espèce d'appentis, où le badigeon ne l'avait pas respecté non plus, car il était repeint en blanc des pieds à la tête, comme Pierrot, son descendant direct et légitime, le clown anglais (1).

Il n'en donne pas moins fidèlement le costume d'un « Brayaud » ou « Braccatus » arverne à la fin du seizième siècle. Ses couleurs sont celles de Gannat ou de Ganelon, brayes bleues, très-bouffantes, blouse ou casaque blanche. La blouse, en vieux français « bliau, bliaude », a été introduite, ainsi que les larges braies, par les Polignacs, qui les ont apportées avec eux de l'Asie Mineure. Ce vêtement a été longtemps réservé aux nobles et aux femmes. Les Goths ou Gavauds, d'Auvergne et d'ailleurs, portaient des vêtements serrés au corps et quadrillés comme celui d'Harlequin, qui dans les romans est le père du chevalier paysan Perceval le Gallois, sous le nom du chevalier « Bliacadras » (à la blouse quadrillée). Il est bancroche (auvergnat : Garrel ou Karrel) et c'est lui qui fournit au cycle carlovingien le personnage de Charles Magne (2). Les vases grecs et les monuments étrusques le représentent constamment avec ses vêtements serrés et bariolés, parsemés des innombrables yeux d'Argus ; car, de même que lui, il est espion et rémouleur ; c'est ce qu'indique son nom d'Argus, aiguiseur, en breton ARLEC'HOUEIN. Il est resté dans les traditions bretonnes sous la forme d'un monstre nocturne nommé HURLINC, en français « cauchemar », qui poursuit les femmes la nuit et en abuse. Il se nomme aussi « Magon », qui signifie également « boiteux », et joue le même rôle de suborneur dans les cycles chevaleresques armoricains.

C'est en effet le représentant du serpent qui séduisit Ève et dont il a conservé les vêtements bigarrés et les formes onduleuses. Depuis le commencement des siècles, il est décapité et Pierrot pendu. Quant à Polichinelle, il représente le dieu

(1) « Clown », paysan.

(2) « Garrel magon », c'est un pléonasme, car ces deux mots signifient également « boiteux ».



« Baligan » (1), ou le Polignac, c'est-à-dire la caste chevaleresque, et il en porte toujours le costume et les couleurs auxquelles il doit son nom.

Quelques jours plus tard, on me signale un autre saint Vernis dans la commune de Sauvagnat. Celui-ci porte une casaque blanche, sans boutons, serrée à la taille par une large ceinture de cuir. Ses braies sont d'un gris ardoisé foncé, qui complète les couleurs du « beau céan » ou de l'étendard des Pouhiers. Il n'a pas l'air humble et malheureux du précédent, car il date du règne de Louis XVI, et depuis deux siècles la condition du paysan s'est singulièrement améliorée. Ce bonhomme campé si fièrement annonce la Révolution française qui doit lui donner la royauté de la terre. Je reviendrai plus tard sur le sarment, le barleu et la serpe, qui sont ses invariables attributs.

A quelques kilomètres de Sauvagnat, dans une église de l'ordre de Malte, se trouve une superbe madone en cuivre repoussé, de la fin du quatorzième siècle. Elle est surtout remarquable par les émaux d'un merveilleux travail qui ornent son trône et représentent saint Pierre et saint Paul. Une longue inscription en lettres onciales fait savoir que c'est un don du prieur Hodo de Montagut. On en a offert 60 000 francs à la paroisse, de sorte que le pauvre curé a toujours peur qu'on la lui vole et n'en dort plus.

Je reprends mon pèlerinage vers le nord pour m'arrêter à Riom, ma dernière étape au retour. Il n'est pas de ville qui ressemble plus à une cité de la Romagne ou de l'Emilie. Les rues se coupent à angle droit, avec un beau beffroi au centre et tout près la maison des Consuls, remarquable par ses capricieuses sculptures de la Renaissance.

Je m'informe du musée ; il possède la carabine de Mandrin, relique judiciaire, ce n'est pas mon affaire. L'église romane de Saint-Amable a été retouchée désagréablement ; son arlequinage extérieur est en partie peint ; elle n'a de remarquable

(1) Volcanus, le dieu de la flamme, représenté par les couleurs jaune et rouge.

que les merveilleuses arcades de son transept, et à l'angle sud-est, une quantité de dalles portant une serpe, qui annoncent une confrérie de Saint-Vernis, mais le saint lui-même a disparu. Je remarque que chaque dalle est ornée de l'outil de la profession du défunt, une pioche pour les pionniers, une aune pour les marchands, etc.; décidément le goût des hiéroglyphes s'est conservé longtemps à Riom.

L'église gothique du Marthuret possède trois objets d'art d'une inestimable valeur et de la même époque, la fin du quinzième siècle : deux vitraux dont l'un représente deux anges et l'autre l'Annonciation, et enfin Notre-Dame du Mathuret placée à la porte de l'ouest, comme dans toutes les églises gothiques. Depuis six siècles, il existe à Riom une école de tailleurs de pierre qui, du onzième siècle au seizième, a produit des œuvres merveilleuses, dont la plus belle est la vierge du Mathuret.

Ce chef-d'œuvre, anonyme et inconnu hors de l'Auvergne, dépasse de bien loin les Lucca della Robbia et les Donatello. La Vierge et le Bambino se sourient avec une grâce qui est en même temps pleine d'énergie; la draperie est traitée avec une ampleur superbe.

On l'a tant admirée depuis que la photographie l'a popularisée dans le pays, que le curé des Marthurets partageait toutes les transes de son collègue de la Sauvagnat, et, de peur qu'on ne lui enlevât sa belle madone, il l'avait fait encercler d'une espèce de carcan de fer de l'effet le plus disgracieux. On a fini par découvrir que cette svelte figure, pesant au moins un millier de kilogrammes, n'est pas si facile à déplacer, et on l'a débarrassée de ses fers.

Mozat, bien que formant une commune distincte de la ville de Riom, n'en est réellement qu'un faubourg, célèbre par une abbaye dont l'orthodoxie a toujours passé pour douteuse.

Elle fut fondée, dit-on, au septième siècle par un saint Calminius, « dux Arvernus », dit le jésuite Heuschen, et saint problématique, bien que ses reliques soient enfermées à Mozat dans une superbe châsse byzantine. Il avait pour amie sainte Namadia, homonyme de la patronne gauloise de Nemetodo-

rum ou Nanterre. « Nemet » veut dire « bois » et Calminius, ou « main calme », était le nom gaulois du dieu des festins, Attila ou Salomon, dont le radical se retrouve dans le nom de la rivière voisine, la « Sioule », qui correspond au « Siloe » hébreu et veut dire, comme lui, « calme ». C'est la limite orientale du pays de Giat, borné à l'ouest par la rivière du « Goth » et par le « Cher » (1).

Ce pays a toujours passé pour un foyer de paganisme rustique, et bien après le douzième siècle, on y adorait encore les arbres et les fontaines; de plus, l'abbaye de Mozat se trouve dans le voisinage immédiat des carrières de Volvie, lesquelles ont toujours été le siège de confréries de francs-maçons.

On se rend à Mozat par une large avenue ornée de fontaines qui ne manquent pas d'une certaine originalité; la Renaissance fut encore vigoureuse dans ce merveilleux pays, mais rien de plus vulgaire que les produits de l'école de Volvie moderne.

Heureusement c'est jour de marché et l'on peut étudier sur nature les Vergues et les Getes. Les femmes de Giat ont le type scythique bien prononcé : nez retroussé, gros sourcils noirs et pommettes saillantes; elles sont grandes et osseuses, et leur coiffe s'arrondit autour de leur tête comme le turban cylindrique des Druses. Des femmes de la Tour-d'Auvergne, des plaideuses selon toute apparence, portent un voile noir drapé dans un large cercle de cuivre, nommé « serramalis », qui rappelle leur communauté d'origine avec les Frisonnes. Les filles de la haute Dordogne ont le type busqué, les yeux obliques et les cheveux blonds des Valaques, colonies gauloises mêlées plus tard de légionnaires romains qui ont conservé leurs deux noms primitifs de Gaulois et de Romains; elles sont plus sveltes et plus délicates que les Getes et les Vergues. Dans mon enfance, j'ai vu les vieilles femmes du pays de Vercingétorix porter encore la coiffe rouge ou aurore aux couleurs de Belenus. Les « Brayaudes », ou femmes de la

(1) En sanscrit, « Hara », main et voleur; grec, χείρ.

plaine, sont grandes et osseuses comme les « Gavaudes » de Giat, mais avec un type scythe moins prononcé. Les nez aquilins ne manquent pas ; les traits sont durs, mais sculpturaux, ainsi que les formes roides de ces paysannes, qui semblent descendues d'une niche de cathédrale, tant leur costume est resté archaïque. Leur robe est le « barthomieu » ou « imbarthomieu », « habit d'Imbert ». Le barthomieu est tout simplement une robe à queue retroussée tantôt en dessus, tantôt en dessous et dont les manches sont bridées de bandes de velours et de bouffants de couleur voyante, comme les costumes du quinzième siècle. La coiffe blanche est à barbes pendantes, ce qui fait qu'on distingue au premier coup d'œil une Gavaude aux barbes enroulées d'une Brayaude aux barbes déroulées. C'est une distinction païenne qui a survécu à seize siècles de christianisme.

Je rencontre une ou deux femmes de gentilshommes campagnards qui ont conservé le costume suranné abandonné par toutes les nouvelles enrichies. Leur coiffe, ornée de fines dentelles, est d'une suprême élégance et devait leur aller à ravir... il y a quarante ans. Quant aux « Brayauds » de Saint-Bonnet restés fidèles à leurs larges culottes depuis Vercingétorix, ils n'étaient pas rares il y a une dizaine d'années, mais ils ont complètement disparu, et il ne reste plus que leurs couleurs blanc et bleu conservées par leurs descendants bavares.

Toutes les femmes que je rencontre sont sèches comme des poutres ; pas une rondeur, sauf quelques goîtres qui se montrent encore de temps en temps chez les Brayaudes. Autrefois ils pullulaient, parce qu'un singulier préjugé interdisait le vin aux femmes dans un pays où les hommes en boivent en moyenne trois litres par jour ; mais les femmes ont fini par réclamer leur part du précieux « barleu », et les goîtres ont été mis en fuite par Bacchus, ce qui est assurément une des plus belles et glorieuses victoires qu'il ait jamais remportées sous le nom de saint Vernis.

Je quitte cette foule pittoresque et bigarrée, se détachant sur un des plus riches paysages que je connaisse, pour gagner l'église à travers les ruelles biscornues du vieux village.

Bien que classée parmi les monuments historiques, elle est très-mal entretenue et a horriblement souffert extérieurement du vandalisme monacal, qui a successivement exhaussé le chœur, pour le déshonorer par des œils-de-bœuf du dix-huitième siècle et obstrué une magnifique arcade du portail nord, du plus fin style, en plein cintre, par une lourde applique de lave de Volvic, dont la teinte ardoisée détonne avec le beau calcaire jaune clair du reste de l'édifice.

A la porte est une croix gothique entourée d'inscriptions que la mousse a rendues illisibles; les faces est, ouest et sud se trouvent enclavées dans le jardin du presbytère; un save-tier m'y fait pénétrer. Le cloître est cultivé par un pépiniériste de Riom. Je remarque plusieurs portes ornées de blasons d'abbés, dont l'un, de trèfle entre deux têtes d'âne très-spirituellement traitées; c'est une préface aux charges grotesques que nous trouvons à l'intérieur.

Le portail sud est surmonté d'une madone du plus merveilleux style du onzième siècle, flanquée de deux séries d'abbés cornuliers (porte-mitres) on ne peut plus sérieux. Qui se douterait que l'un d'eux, dom Charles Daval, a signé les bouffonneries de la nef ?

Je sors du jardin pour rentrer par la porte du nord, la seule qui soit ouverte au public, et je suis tout surpris de la grivoiserie d'ornementation de la plupart des chapiteaux. D'abord on y retrouve les centaures de l'église d'Issoire, avec leur pomme de pin. C'est, en quelque sorte, le monogramme des architectes romans de l'Auvergne. Mais les centaures ne sont que médiocrement païens auprès de tout un sabbat d'hommes chevauchant sur des boucs ou des poissons, de griffons ou de semis de têtes de femme, charmantes du reste, sur des feuillages d'acanthé et de choux.

Il est cependant évident que cette ornementation se compose de rébus; je viens de consacrer six mois à déchiffrer ceux du musée Campana, et je constate avec étonnement que le premier chapiteau du pilier nord-ouest porte deux griffons de chaque côté d'un calice. Dans la numismatique grecque, une coupe ou un calice se lit toujours  $\rho\acute{o}\sigma\iota\varsigma$  ou  $\rho\acute{o}\omega\nu$ , l'« écoulement »

ou la « délivrance », ce qui est le nom de la ville de Riom (1). Mais les architectes du onzième siècle devaient faire des rébus dans leur langue. On lit alors « Leupenna Rion les Mozat », calice caché entre deux « loups ailés ». Riom les Mozat, c'est le nom des deux localités ; quant à « Leupenna » ou « Lupita », Bollandus la donne comme sœur de saint Germain, qui fonda un monastère dans l'île de Man avec son neveu, saint Romulus, et la même Lupa ou Lupita fut la nourrice de Romulus, qui fonda Rome. Bollandus a recueilli, en effet, une foule de miracles qui sont des souvenirs évidents de tous les paganismes locaux et particulièrement des traditions celtiques et gauloises. En poursuivant l'examen des chapiteaux de Mozat, je puis me convaincre qu'ils se rapportent à une légende très-peu orthodoxe du patron des Gaules, saint Germain, qui fut le dieu de tous les Gaulois d'origine gothique avant d'être canonisé sous tant de noms locaux, qu'il est impossible d'en compter le nombre. Il y en a une demi-douzaine rien qu'en Auvergne : Saint-Germain des Fossés, Saint-Germain-l'Herm, Saint-Germain-Lambron, saint Herem, Hermant, etc. Mais celui dont il s'agit ici est saint Germain-Bigornan ou Vernix, le saint paysan dont j'ai entrepris la monographie.

Saint Germain-Bigornan, ou « bouche portant des moustaches », est représenté par une tête sans bras, mais ornée de moustaches, « gornan » ou « gornon » en vieux français, qui se fait d'autant plus remarquer, qu'au onzième siècle personne n'en portait. C'est donc un rébus à l'aide duquel on transcrit son vieux nom grec d'« epicernas », abréviation d'« Ibicrenoschos, qui invoque le salut du sarment » ou du « charmant », car c'est l'ancienne orthographe de ce mot. Les chapiteaux de l'église de Mosat contiennent tout un poème en rébus.

Mais avant d'aller plus loin, je dois emprunter, au *Dictionnaire* de Littré, une définition de ce genre d'écriture : « Sur toutes les folâtres inventions du temps passé, disait Desaccords, on avait inventé une façon de deviser par seules peintures,

(1) Le calice représente, dans l'art grec, la source de vie et de mort ; gardé par ce griffon, ou Lycaète, crépuscule de la vie nouvelle.

qu'on voulait appeler des rébus de Picardie, car en rébus de Picardie, ajoutait Marot, une « faux » avec une « étrille » et un « veau », cela fait « étrille Fauveau ». Ceux de la ville d'Arras, en Picardie, dit enfin Brantôme, ont été de grands causeurs de tout temps, et font des rencontres de mots qu'on appelle des « rébus d'Arras ».

Ainsi, le rébus était considéré comme une invention picarde (1), mais ce nom de « picard », ou « pohier », correspond, comme nous l'avons vu, à celui d'« autochthone, et il y avait des Picards partout. Tout ce qu'il nous reste de monuments gaulois, et notamment les autels des nautes parisiens, sont en rébus ; toutes les numismatiques autonomes de l'antiquité sont en rébus, tout l'art grec est en rébus, et tout l'art égyptien l'est également. Le rébus n'a pas précédé l'écriture, mais il apparaît au second âge de tout art original, dès qu'il s'est formé des artistes assez habiles pour imiter les objets avec une fidélité qui permette de les reconnaître sans difficulté.

Aussi le rébus est-il l'écriture particulière au onzième siècle. Quand l'art est en pleine maturité, il abandonne le rébus pour la charade. Littré définit très-mal ce mot, qu'il croit du dix-huitième siècle, et qu'il fait venir de « charrette » ! Ducange, au contraire, en donne une explication complète, qui le fait remonter à une très-haute antiquité. On nommait « carajes » ou « caraies », de *χαράγμα* (dessin, grimoire), des sorciers usant de caractères mystiques. Odon de Cluny parle, dans la *Vie de saint Géraud d'Aurillac* (un saint auvergnat, par parenthèse), « des voleurs, des faux témoins, de tous ceux qui font des vœux à des arbres ou à des fontaines, ou de tous ceux qui se sont rendus coupables de « charades » pour eux et pour les autres ». Plus tard la charade devint ce qu'elle est encore, « caragium est in ludis quando proverbia dicuntur ». Une charade est un proverbe qu'on met en action.

(1) Les auteurs de cette époque ne connaissaient point les peintures chrétiennes des catacombes, dont le caractère hiéroglyphique n'est pas contesté. Ainsi la Vierge Marie y est représentée avec d'énormes « mains », parce que, en vieux dorique et en étrusque, « mare » veut dire « main », etc.

Le portail central de Notre-Dame est décoré des statues des douze apôtres, au-dessous desquels figurent douze personnages portant des écussons en rébus, car le blason n'est pas autre chose. Au-dessous de ces douze personnages blasonnés sont douze petits tableaux de charades et de proverbes en action, tels que ceux-ci : « Amont la goëse, Choient pô au let pierre en noise ». La goëse est un terme de blason qui veut dire « une boule rouge »; le reste se devine aisément. Un « pot au lait et une pierre » se lisent « Paul et Pierre ». Un autre représente Roland séant (assis) et un lapin faisant fuir un homme d'armes. « Roland séant, lapin fait fuir vaillant. » Nos tableaux modernes, l'art grec à son apogée sont des charades; les chapiteaux illustrés de Mozat et de toutes les églises romanes d'Auvergne sont des rébus ou des hiéroglyphes; c'est-à-dire des signes qu'il faut lire phonétiquement, sans s'inquiéter de ce qu'ils expriment isolément; c'est leur ensemble qui donne la pensée de l'auteur.

Je ne connais la franc-maçonnerie moderne que par le poème de *la Reine de Saba*, de Gérard de Nerval; mais je suis certain, pour l'avoir vérifié de mes propres yeux, que les francs-maçons du moyen âge, qui ont bâti toutes les églises de Palestine, y sont arrivés à la suite des croisés, avec des doctrines toutes formées, et que si eux et les Templiers se sont trouvés en communauté de dogmes et d'organisation avec les druses du khalife Hakem, c'est qu'ils avaient conservé avec une égale pureté les vieilles traditions du paganisme.

Les divinités des païens des bords de la Sioule sont « Herem » ou « Germain » et « Chalmain »; celles des druses, « Hiram » et « Salomon »; mais « Herem » et « Chalmain » sont des « dieux » essentiellement locaux; ceux des rivières du Cher et de la Sioule, et de tous les dolmens gaulois, qui étaient toujours situés dans le voisinage des sources, comme le constate l'amiral Fleuriot de Langle dans sa savante étude sur les monuments mégalithiques. Toutes les pierres debout sont des « hirmen » (pierre dressée); la pierre assise du dolmen, celle qui se fait porter, se nomme « saul » (la table). L'ensemble est la divinité gauloise et germaine d'Irmin



Sul, qui est représentée aussi par le tronc d'un arbre, « hermen », et son feuillage, « saul ». C'est sous cette dernière forme qu'il figure comme divinité principale sur l'autel du musée de Cluny.

Les anciens Gaulois adoraient donc l'arbre ou le dolmen. Les pierres debout ou le tronc représentaient les pauvres, les déshérités, les manœuvres, ceux qui n'avaient que leurs mains, en gaulois « hermani » ou « germani », et le feuillage correspondait aux gens de « main calme », qui vivaient sans rien faire (1).

Le nom d'« herman » ou de « german » (2) n'est donc pas d'origine franque ; il a précédé les émigrations des Polignacs, et il est un reste de l'idiome gothique, parlé par les premiers colons du pays ; car le « sans bras » ou le « manchot » (3) est le nom scandinave du reptile « gorm », qu'il soit « ver, limace, chenille » ou « serpent ». Mais en Auvergne, le héros de cette singulière épopée, l'ennemi du feuillage, représentant de l'aristocratie et de la fainéantise, c'est le « perceval » ou « escargot ».

Les quatre angles de la nef de Mozat sont les quatre stations de la grandeur et de la décadence du ver ou de la limace, à savoir : Mont-Espinal, Mont-Alban, Mont-Folhis et Mont-Jolis, nord-ouest, nord-est, sud-est et sud-ouest.

L'ennemi de l'escargot voyageur est le renard, seigneur de Mont-Alban. Le souvenir de leur rivalité s'est conservé jusqu'à nos jours, et j'ai entendu célébrer tout dernièrement la victoire de l'escargot sur le « rinal ». Voici comment se raconte cette légende de l'âge des animaux :

« Un renard et une limace voulaient aller à la foire de Saint-Germain-l'Herm.

« Bah ! dit le renard, tu n'arriveras jamais.

— J'arriverai avant toi, dit la limace.

— Parions.

(1) Ducange, *Glossaire de la basse latinité*, « Hermani ».

(2) Sanscrit, « hara », main, voleur, χερ. Chiron.

(3) Char, couper. « Char-main » signifie à la fois « main qui coupe » et « main coupée », coupe-main. Le nom de l'amant d'Angélique, Médor, en est l'exacte traduction.

— Tenu. »

Le renard part d'un train d'enfer.

« Me suis-tu ? dit-il en se retournant au bout d'une heure.

— Je suis devant, répond la limace. Cours toujours.

— Diantre ! dit le renard, cette limace a de fameuses jambes. Il faut se dépêcher, » et il repart comme une flèche.

Au bout d'une heure, il se retourne encore.

« Cours, dit la limace, je suis encore devant. »

Ce manège se renouvelle douze fois. A minuit, le renard essoufflé se trouve à la porte de Saint-Germain-l'Herm.

« Me suis-tu ? dit-il une dernière fois en se retournant et cherchant partout son compétiteur.

— Où me cherches-tu ? répond la limace, qui a fait tout le voyage attachée à sa longue queue et profité de son mouvement pour descendre. Je suis devant et non derrière. Tu as perdu ton pari. »

La limace n'est autre que saint Germain l'Herm en personne, et le renard berné représente Salomon (1).

C'est de cette fable que sont sortis tous les personnages éminemment nationaux du cycle chevaleresque de Charlemagne dont les noms figurent sur les chapiteaux de l'église de Mozat, un siècle avant l'apparition des fameuses chroniques de Turpin ou Tilpin, le légendaire archevêque de Mayence.

Celui des églises romanes d'Auvergne est le centaure, tantôt vainqueur du lapithe, et tantôt vaincu par lui. Tous deux affectent les formes les plus diverses. Le centaure répond à la fois aux dieux Thor et Odin. Il est tantôt tilleul, tantôt chêne, tantôt pourceau et tantôt chapon. Son adversaire est un ver de bois, un limaçon, un loup, un lapin ou un chat, mais toujours un animal d'espèce vile, qui périt, à son tour, étranglé par le dieu Thor sous la forme d'un lévrier ou d'un renard.

Cette théorie d'animaux constitue un zodiaque de onze personnages ou stations solaires, dans lequel le renard répond

(1) Cette fable est la contre-partie de la légende norvégienne du ver de Bruyère tué par Ragnard ; les noms sont les mêmes. (Voir, *Revue Britannique*, DU CULTE DES ANIMAUX EN NORWÈGE.)

aux deux équinoxes. Le vice-amiral de Langle a démontré que les onze lignes de pierres de Carnac étaient orientées de façon à enregistrer les levers et couchers de soleil d'un cycle divisé en onze parties comme celui des Rudras. Le portail nord-ouest de Notre-Dame de Paris est orné également d'un zodiaque de dix stations, qui sont : les poissons, le bélier, le taureau, les gémeaux, le léopard, l'écrevisse, la vierge, Roland ou Sornéau, un arbre ou Odin, et une femme des bois, Gérontia, mère de sainte Geneviève (1). Le onzième mois est Germain, représenté par une nacelle ou « germe ». Germain veut dire aussi agneau.

Voici les onze stations solaires du cycle de Mozat, donnant la situation astronomique des principaux personnages du cycle de Charlemagne tel qu'il existait dans la tradition gauloise primitive :

Novembre-décembre.	1. Ganelon,		griffon,	sagittaire.
Décembre-janvier.	2. Bigernon,	Médor,	limaçon,	capricorne.
Janvier-février.	3. Egledon,	Eglantine,	aigle,	verseau.
Février-mars.	4. Rinal,		renard,	poissons.
Mars-avril.	5. Germain,		agneau,	bélier.
Avril-mai.	6. Tilpin,		taureau,	taureau.
Mai-juin.	7. Calmain Garrel,	Charlemagne,	tortue,	gémeaux.
Juin-juillet.	8. Gaultié,	Odin,	pore,	cancer.
Juillet-août.	9. Orlans,	le dieu Thor,	lion,	lion.
Août-septembre.	10. Rinal Couart,		renard,	Vierge.
Septembre-octobre.	11. Leupen,	Angélique,	louve,	balance.
Octobre-novembre.	12. Perceval,		ver,	scorpion.

La version de la chanson de Roland adoptée par les chevaliers a fait de tous les dieux des jours les plus courts de l'année autant de Sarrasins. Les francs-maçons de Mozat et d'ailleurs, qui appartenaient au parti des Lapithes ou Leupins (2), célébraient, au contraire, la défaite des centaures ou de l'aristocratie, représentée par « Calmain Garrel », le fainéant

(1) Son nom veut dire « mâchoire » et « soufflet », aussi elle devient aveugle pour avoir donné un « soufflet » à sa fille. C'est elle qui, sous la figure d'une mâchoire gigantesque, avale son mari, le géant Sornéan, sur le chapiteau de Gannat.

(2) Si je ne me trompe, les « louveteaux » forment encore le premier degré de la hiérarchie maçonnique.

boiteux, ou Charlemagne. Il répond au signe de la tortue, qui a dû probablement former la première jarre à saumure, mais la « jarle » ou le « garleu », qui est devenu le « gallon » des Anglais, est un cuvier de bois ou un barillet à mettre le vin, tel que le portent encore les cantinières. On sait que « jarl » est le nom scandinave et cymrique du propriétaire foncier, ou gentilhomme de chou (Krautjunker). C'est dans ce récipient qu'on enferme Odin, sous la forme d'un pourceau ou d'un chou coupé en morceaux par le Leupin. De la fermentation du corps d'Odin naît un ver, qui est précipité sur des épines et recommence péniblement le cercle solaire. C'est le ver vainqueur, le « sans bras », le « germe » de la nouvelle année, le grand architecte de tout ce qui est, le Demiurge (1).

Comme exemple des rébus de Mozat, le chapiteau consacré à Orlans (Roland) peut donner la plus juste idée de ce mode de « deviser par seule peinture »; il se décrit en français :

Lance d'or, preux du haut feuillis,  
Le preux d'en bas coupe des raisins.

Le texte en langue d'oc est :

Orlans, prò d'alt folhis,  
Prò daval Charrasis.

Ce qui doit se traduire :

Orlans, sire de haute feuille,  
Abat force Sarrasins.

Tel était le sujet primitif des « caroles » ou pantomimes de Noël, restées si populaires en Angleterre. Pierrot ou le clown y représentait le personnage manchot ; Harlequin a conservé les jambes bancroches et le « blier cadrat » ou justaucorps quadrillé des anciens « jarls », ou gentilshommes de chou.

Quant aux statuettes de saint Vernis, elles résument, sous une forme plus archaïque encore, le naturalisme cosmogra-

(1) Ce rajeunissement par le découpage est commun à tous les peuples anciens. Il fait le principal objet du « Rituel funéraire » égyptien.

phique de nos pères. L'homme avec sa casaque blanche est le « bauer » ou le « pierrot » revêtu du costume du clown britannique; la main qui tient la serpe est la « main ouvrière » (chairmain); celle qui tient la grappe, la « main calme » (Calmin ou Salomon), et le « barleu » ou « garleu » qui gît à ses pieds représente le dieu de la richesse, « Charles », le squire du village.

G. D'ORCET.

*P.-S.* J'ai voulu voir ce qui pouvait rester de cette langue « imagée » dans l'imagerie moderne, et j'ai constaté que si elle n'est plus comprise, les traditions n'en sont pas moins exactement suivies. Un bouquet, un agneau et un costume de paysanne sont toujours le triple blason de Sainte-Germaine, qui, comme divinité gauloise et héroïne de légendes, est la « tendre Herminie » du Tasse, la Bergère.

G. D.



---

## ESTHÉTIQUE ET HISTOIRE.

---

# LE NOBLE SAVOIR<sup>1</sup>

---

### I

Une grave question a bien souvent été posée. De tous les dons qu'a reçus l'humanité, quel est le plus noble, et celui dans la possession duquel se trouve la plus grande somme de félicité ? Il en est qui répondront qu'il n'est pas de grâce céleste comparable à celle de la santé, que quand elle fait défaut toute vie humaine n'est plus que tristesse et amertume, et que, grâce à ce don inappréciable, tout chagrin se transforme en joie ; enfin, que la beauté elle-même n'est que la pure quintessence du parfait équilibre de la santé physique et morale.

D'autres diront que la santé n'est que le maigre apanage du rustique qui n'en a pas reçu d'autre en partage ; que l'excellent appétit d'un homme bien portant n'est que l'aiguillon qui l'excite au travail ; qu'une brutale et inaltérable santé s'élève

(1) « Noble » ne traduit que très-imparfaitement l'anglais « gentle » ; mais le mot français « gentil », dont l'anglais a fait « gentle », n'a conservé dans notre langue rien de ce qui peut se rapporter au latin « gens », « race noble et tout ce qui concerne la noblesse de race ». C'est dans ce sens qu'il faut entendre le titre anglais de cet article, *the Gentle Science*, la science de tout ce qui concerne la noblesse. L'auteur fait remarquer plus loin qu'après avoir été la nation la plus aristocratique de l'Europe, la France a perdu complètement le sens de tout ce qui se rapporte à la noblesse et les mots ont disparu avec les idées. Il n'était peut-être pas inutile de le signaler.

(Note de la rédaction.)

tout au plus au rang d'une vertu et d'une félicité purement animales ; mais que la possession de la richesse, d'une richesse sans borne ni limite, vous rend maître des climats, des plaisirs, du loisir, de l'activité, des voyages par terre et par mer, des chevaux de prix, des équipages et de tout ce qui brille et sourit si agréablement aux yeux de l'artiste, peintures, sculptures, gemmes, bijoux ; bref, ce serait la véritable clef de toute félicité humaine.

Le philosophe répliquera à cette pompeuse description que dans l'empire de soi-même gît une plus noble source de félicité que celle que peut procurer la richesse. Une philosophie plus ancienne, plus sincère et plus durable que celle du Portique dit que le seul rêve de l'humaine existence, c'est d'aimer et d'être aimé, et que l'homme qui a vieilli « en honneur, amour, obéissance, cette troupe d'amis qui doit faire cortège au vieil âge », a atteint la perfection humaine.

Quant à chacun des éléments de félicité dont nous venons de parler, aussi bien que tout ce qui se rapporte à ceux qui résultent de triomphes dans les arts, dans les sciences, en ambition, en amour, en guerre ou en paix, quiconque met assez de temps, de résolution et d'énergie à les pourchasser, peut espérer d'en obtenir une certaine part. Sauf de rares exceptions, la santé peut se maintenir et se recouvrer par un régime convenable ; la richesse peut assurément être conquise par quiconque veut faire les sacrifices indispensables. Le savoir et les leçons de la philosophie sont la récompense de l'étude. L'amour manque rarement d'éveiller son écho, et le précepte qui dit : Aime qui t'aime, est un des plus anciens des archives des religions. Mais il est une satisfaction, et probablement la seule que ne puisse atteindre aucun effort, qu'aucune richesse ne puisse ambitionner, qu'aucun moyen humain ni surhumain ne puisse procurer, parce que ceux qui l'ont ne la tiennent pas de la nature, c'est la fierté consciente d'une noblesse héréditaire.

Ce n'est pas qu'il ne se mêle point d'alliage à l'or pur dans cette prétention, aussi bien que dans toute autre, à un mérite à part : aussi allons-nous définir soigneusement comment



il faut l'entendre. Ce n'est pas seulement du rang que nous voulons parler. Le rang suprême est accessible, il a été atteint par des hommes et des femmes qui n'étaient pas nés pour la pourpre. On a vu le simple soldat s'emparer de l'empire. Cette ancienne dignité qui a si longtemps prétendu au rang de prince des rois de la terre, a été souvent obtenue par de pauvres hères en haillons, qui avaient été recueillis par charité pour balayer les églises et les couvents. Lorsqu'en 635 le pape Eugène I<sup>er</sup> institua le célibat des prêtres, diacres et sous-diacres, de fait il se trouva avoir détruit l'ordre du clergé en tant que noblesse héréditaire (1).

En contradiction directe, comme il l'était, avec les anciennes lois mosaïques et relié à un système théologique basé sur le principe de la représentation héréditaire, il est possible que le célibat sacerdotal, pendant les âges de ténèbres, ait utilement tenu en échec l'influence de la noblesse héréditaire ; mais il n'est pas moins évident qu'il contribua fortement à préparer le bouleversement des sauvegardes qui protégeaient le plus efficacement le corps social contre le règne avilissant de l'argent et les frénésies furieuses de la commune. En Angleterre, il n'y a pas très-longtemps que la dignité métropolitaine, celle qui donne rang immédiatement après le sang royal, était occupée par un homme d'extraction très-moderne. De grands capitaines se sont élevés par leur génie des rangs du simple soldat. De grands jurisconsultes, arrivés à l'hermine, sont sortis d'un berceau abrité sous un établi d'ouvrier. De grands négociants, qui sont parvenus à des fortunes fabuleuses et ont transmis aux leurs des honneurs héréditaires, n'étaient pas de moins basse origine que le grand homme d'Eglise. Mais bien que par beaucoup ils aient été bien plus honorés pour avoir mis la dernière main à la grandeur de leur race que s'ils étaient nés grands, ces hommes ont toujours entendu dans leurs oreilles un murmure qui leur disait

(1) Cette observation est d'une rigoureuse justesse. En Orient, les popes de village qui se marient constituent une véritable noblesse héréditaire rustique, la plupart du temps propriétaire de son église comme d'un fief.

(N. R.)

qu'il existe une incommensurable différence entre le fondateur d'un nom et celui qui en hérite.

D'ailleurs, ce n'est pas toujours le timbre héréditaire qui distingue l'enviable personnage. Certaines qualités physiques, non moins que morales, se transmettent avec les terres et le droit de seigneurie. Dans certain lignage le sang des condottieri, dont la vigueur ouvrit, il y a trois ou quatre siècles, un chemin qui conduisit à la renommée le hardi soldat dans les veines duquel il coulait, s'exprime encore par d'âpres convoitises et des inclinations querelleuses avec un accent aussi hautain et aussi rude que lorsque les papes combattaient pour tailler des principautés à leurs neveux. Dans d'autres, certaine terre mal acquise, le sang de certain martyr, le pillage de certain sanctuaire, la spoliation de certain orphelin semblent transmettre leur mystique et funeste influence de génération en génération. Si c'est beaucoup d'hériter d'un grand nom, ce peut être aussi un grand mal, à moins que le nom ne soit en outre honorable. Il n'est qu'une descendance aussi longue que sans tache, l'héritage du sang d'une femme sans souillure et d'un homme sans peur et sans reproche qui puissent passer pour le plus rare des dons humains ; il n'est pas seulement de lui-même excellent par suite de la conscience de sa possession qui en fait une source constante de contentement pour son possesseur, mais il a encore une valeur intrinsèque, comme étant non-seulement rare, mais hors de toute atteinte de l'argent, du génie, de la piété et même de l'amour.

Dans un temps où les hommes gardaient plus du sauvage dans leurs mœurs extérieures qu'on n'en retient communément aujourd'hui, hommes et femmes, du caractère que nous venons de décrire, étaient considérés, et considérés justement, comme le vrai sel de la société. Dans ce temps, si grossiers que pussent être les hommes, ils avaient l'avantage sur la grossièreté des hommes de notre époque, qu'ils reconnaissaient l'inappréciable valeur de ce noble héritage, et qu'ils le respectaient franchement dans la personne de ceux qui le possédaient.

Cette admission instinctive de la valeur de ce principe qui

seul, et en cela leur opinion était pleinement conforme à la raison, a le pouvoir de résister à la toute-puissance et à l'avilissante influence de la richesse, donna naissance à la science de la noblesse de naissance.

Comme les autres, cette science a ses symboles et sa terminologie. De son origine, nous ne connaissons pour ainsi dire rien. Lorsque, pour la première fois, nous rencontrons les symboles et le langage héraldiques, il y a environ huit siècles, nous y trouvons la même précision, le même symbolisme et les mêmes conventions qu'aujourd'hui. De toutes les études humaines, le noble savoir, ou l'étude de l'art du blason, est le seul dont le berceau soit inconnu et dont l'aspect n'ait subi aucune atteinte de l'âge. Il est resté inaltéré pour ceux qui en ont gardé la véritable tradition (1).

(1) Ces conclusions de l'auteur anglais ne sont ni vraies ni logiques. Une science qui apparaît toute formée au onzième siècle a eu nécessairement un berceau qu'il est très-facile de retrouver dans l'art égyptien, grec et gaulois. Les innombrables cartouches des rois égyptiens sont de véritables blasons ; il en est de même des boucliers des héros et des héroïnes de la Grèce, qui nous ont été transmis en si grand nombre par la céramique. Cartouches égyptiens et boucliers grecs contiennent également des devises se rapportant au personnage qui les porte. Il n'y a de différence entre ces blasons et ceux du moyen âge qu'en ce qu'ils sont personnels et non héréditaires. L'« hérédité », tel est le caractère distinctif du blason moderne. Quant à la langue figurée dont se sont servis les hérauts d'armes, elle n'était nullement leur propriété exclusive. Les papes, résistant à la pression des empereurs iconoclastes de Byzance, l'avaient maintenue dans les églises pour l'instruction religieuse des illettrés. Les artistes ou maîtres imagiers qui composaient les devises de la chevalerie étaient les mêmes qui remplissaient nos édifices religieux de chapiteaux historiés, et il résulte de l'examen de ces textes figurés que l'écriture héraldique faisait nécessairement partie de leurs secrets professionnels. Mais il n'était pas permis d'en divulguer les règles, et ni héraut d'armes ni maître imagier n'a jamais rien écrit sur cette matière, de sorte que le secret s'en est perdu à une époque très-rapprochée de nous, sans qu'il soit possible de dire pourquoi ni comment. Ce qu'il y a de certain, c'est que le blason n'a jamais admis d'autre langue que le français et que l'iconoclasme ayant détruit la vieille langue héraldique de la Grèce, le blason n'a pas pu renaître dans l'empire byzantin, parce qu'il était interdit aux « maîtres imagiers » d'initier les « Grecs », les « Mores » et les « Drolles ». Cette dernière expression doit vraisemblablement désigner les Slaves, qui n'ont jamais eu de blason véritable et se sont contentés de singer, sans les

Lorsque Napoléon Bonaparte étiqueta des ducs et des comtes de nouvelle marque, avec des signes indicatifs de leur rang factice, pour figurer sur la face de leurs cottes d'armes toutes neuves, il créa une pairie impériale, mais il ne put créer une ancienne noblesse. L'art héraldique de l'empire était aussi caractéristique et aussi approprié à sa destination que l'achat de ces blasons de fantaisie qui n'est pas si rare, même plus près de chez nous.

## II

Il ne faut pas s'étonner si la doctrine de la supériorité de race a été en butte aux attaques et aux outrages de toute espèce de gens séparés par de larges différences sociales. Une disposition générale, et dépeinte admirablement par Esope comme une des faiblesses les plus communes à l'humaine nature, le désir de déprécier ce que nous n'avons pas et ne pouvons acquérir, aurait largement suffi à lui seul pour en motiver et en étendre puissamment l'impopularité. D'ailleurs, on ne saurait nier que quelques représentants de races dont l'origine ne se perd pas seulement dans les temps fabuleux, mais qui sont nés nobles avec un beau nom et une brillante généalogie, ne se soient rendus coupables non-seulement de crimes, mais d'actions déshonorantes dont la honte se reflète jusque sur des écussons de saints et de rois. Cependant, partout où le principe de la pureté de lignage a été dépouillé

comprendre, les blasons français de l'Occident comme l'ont fait de nos jours les pseudo-hérauts d'armes de Napoléon I<sup>er</sup>. On dit que ceux de l'Angleterre sont les seuls qui soient restés en possession des véritables traditions ; mais comme il n'y a pas d'exemple d'indiscrétion d'un héraut d'armes, nous n'espérons point qu'ils voudront contrôler les traductions héraldiques que nous donnons en nous appuyant uniquement sur les règles qui conduisent avec certitude au déchiffrement de toute écriture inconnue, du moment que la langue en est connue. Ce sont celles qui nous ont remis en possession de l'égyptien, de l'assyrien, du vieux persan et tout récemment du chypriote, problème beaucoup plus difficile à résoudre que celui du déchiffrement de devises françaises, se rapportant presque toujours à des événements historiques qui en donnent la clef.

(N. R.)

d'un de ses caractères principaux, le droit de primogéniture, le cours des années tend à ramener les nations à un état sauvage ou demi-sauvage. On a dit qu'il y avait en Allemagne des villages dans lesquels jusqu'aux palefreniers étaient nobles. Les Celtes, voleurs de bestiaux, dédaignaient de travailler, parce que « She was ta shentlemans » (1). Lorsque toute idée de primatie et de représentation se trouve mise de côté, nous retournons rapidement à cette vanité de nation ou de tribu qui caractérise tous les peuples à l'aurore de l'histoire et est particulière aux plus ignorants de l'époque actuelle. Nous n'avons qu'à nous rappeler l'effet produit par certaines convulsions politiques. La France, qui fut une des nations les plus aristocratiques, a été convertie en une arène sur laquelle l'« ochlocratie (2) » a remporté ses triomphes les plus sangui- naires, et l'on peut suivre les traces de sa dégradation dans celle de sa noblesse, dont l'abaissement systématique fut entrepris par Louis XI dans sa lutte contre les grands vassaux et mené fatalement à terme par Louis XIV, lorsqu'il convertit l'aristocratie territoriale en valetaille de cour. L'appauvrisse- ment qui s'ensuivit, embrassant la perte de toute indépen- dance des classes qui avaient été l'honneur et la protection de la France, aboutit à une cruelle oppression du paysan qui n'a encore trouvé ni oubli ni pardon. Les brouilles de sang sont particulières à l'Orient, et non à l'Europe ; mais les brouilles d'argent sont de tous les pays : elles ne peuvent ni s'oublier ni s'apaiser. Dans plus d'une période historique, un Jacques Bonhomme, un Jacques Cade ou un Arouet, clerc de notaire, a exercé de terribles représailles à l'occasion de maux dont le tort n'était pas d'un seul côté. Mais, dans tous les cas, c'est la nation qui souffre le plus déplorablement de ces représailles. Le règne de la Terreur n'a pas complètement exterminé le « sang bleu » de France, bien qu'il en ait dimi- nué et appauvri le courant. Mais si nous devons en juger par le demi-siècle qui vient de s'écouler, la disparition des chefs

(1) Ils étaient gentilshommes.

(2) La tyrannie de la foule.

(N. R.)

naturels de l'armée française semble avoir brisé l'épée de la France (1). L'insubordination dans les rangs, l'incompétence des officiers qui en sortent et ce cri perpétuel de trahison qui est l'éternel refrain des régimes populaires a bien plus fait pour prosterner la France aux pieds de l'ennemi que toutes les qualités militaires qu'on se plaît à accorder aux Allemands.

D'ailleurs, lorsque nos propres enfants de nos colonies, traités, comme nous ne craignons pas de l'avouer aujourd'hui, avec autant d'aveuglement que d'injustice, s'insurgèrent contre la domination britannique et jetèrent les fondements de l'Angleterre américaine, comme ils n'avaient sous les yeux d'autre contrée que celle avec laquelle ils étaient en lutte, malgré des liens historiques et leur descendance d'une noblesse territoriale, ils se virent naturellement poussés à adopter le langage d'une démocratie de vieille date ; et cependant il n'est pas de pays au monde où la manie et la rage des distinctions personnelles soient plus immodérées que dans la France républicaine et la républicaine Américaine. Une écharpe de maire, un uniforme de préfet, un titre de colonel, général, professeur, n'importe quelle étiquette, chiffon ou ruban attestant que le citoyen « Machin » ou M. « Chose », plane au-dessus du commun de l'égalité française ou américaine, est l'objet d'une convoitise respectueuse qui s'élève à la hauteur d'un véritable fétichisme. En fait, il n'y a pas de preuve plus irrésistible que les prétentions à l'égalité n'ont pas d'autre cause que cette incompatible et incorrigible vanité personnelle de la grande masse de la population. Ce n'est pas une satire, mais un trait pris sur le vif par l'auteur de *Rabagas*, lorsque, après l'abolition non-seulement de toute espèce de titre, mais de toute espèce de nom, ceux qui sont désignés par les plus petits numéros regardent du haut en bas avec un incommensurable mépris ceux dont les numéros s'expriment par des centaines ou des mille. Le

(1) Cette question redoutable a déjà été traitée dans une série d'« études rurales », intitulée *les Grands Pauvres*, qu'a publiée la *Revue Britannique*.  
(N. R.)

duc féodal, ou le représentant des maisons cornéliennes et valériennes en Italie, peut s'asseoir sur le même banc et servir dans le même régiment que le plus pauvre paysan de sa terre, et cela se fait journellement pour le plus grand avantage du duc comme du paysan. La raison en est que le paysan n'oublie jamais le rang de son supérieur, et que celui-ci n'a pas besoin de lui en rafraîchir la mémoire. Une parfaite aisance dans les manières et dans l'association est la conséquence de la parfaite distinction des rangs. Mais, lorsque le numéro 313 lutte constamment, d'une part, pour prouver qu'il vaut bien le numéro 31, et que de l'autre il vaut infiniment plus que le numéro 313 000, on voit ce que nous voyons tous les jours en France, c'est-à-dire le « *nec plus ultra* » du « *snobbisme* » (1).

### III

Le fardeau inhérent à toute supériorité héréditaire est de maintenir son prestige en dépit de tout cela ; mais il est une classe d'assaillants encore plus dangereux, c'est-à-dire dangereux pour le pays dans lesquels ceux qui en font partie sont en état d'influer sur les masses. Ceux qui par leur intelligence, et même leur génie, par leur patience, leur industrie, enfin par des qualités reconnues pour être de l'ordre le plus éminent, s'élèvent au-dessus du niveau dans lequel ils sont nés, et par les richesses qu'ils ont acquises, par leur talent politique, par leur éloquence, ou par des moyens non moins irréprochables, deviennent des puissances et des autorités dans un Etat, ceux-là, disons-nous, fournissent généralement les adversaires les plus venimeux des distinctions héréditaires. De pareils personnages devraient se contenter de faire souche, d'être anoblis, d'être admis dans les conseils nationaux, dans le Sénat, dans le service du souverain ; et cependant il n'est pas nécessaire d'aller au-delà de notre propre pays ou de

(1) « *Snobbishness* » ; étymologiquement, « ignoble », avec une nuance de mépris intraduisible. (N. R.)

chercher au-delà de l'époque présente pour mettre le doigt sur des personnages tels que ceux dont il vient d'être question, dans la bouche desquels on peut sûrement placer les paroles suivantes : « Encore tout cela ne m'est-il d'aucun profit, quand je n'y vois qu'ennui. » Point de Mardochée le Juif assis à la porte d'un roi, mais l'effet produit en société par l'annonce d'un nom tel que celui de M. de Montmorency, prenant le premier nom de la chrétienté, aujourd'hui éteint en France, en illustration d'une classe de noblesse telle qu'aucun souverain ne peut en créer. Nous avons eu des hommes dont la réputation a été européenne à bon droit ; dont le pouvoir à la Chambre des communes a été dictatorial ; dont les noms ont pu aller à la postérité avec autant d'éclat que s'ils avaient été en état de prouver leur descendance du géant Hoël ou même d'Odin en personne ; et cependant ils n'ont jamais pu réprimer une sorte de honte et d'aigreur au souvenir de leur humble, mais honnête origine. On en voit souvent dont toute la vie est gâtée et comprimée par cette espèce de déconfort et qui ne manquent pas de devenir les énergiques et persistants proclamateurs de la doctrine en vertu de laquelle richesse, honneur et vertu ne peuvent émaner que de ce qu'ils nomment « le peuple », et ne peuvent être légitimement dispensés que par la voix de la majorité — c'est-à-dire de la populace.

La présente génération a eu sous les yeux la lugubre leçon du spectacle d'un triomphe réel, bien qu'éphémère, de l'« ochlocratie », et l'on a pu noter l'usage qu'elle en a fait. Ceux qui n'usent pas de la particule, devant leur nom, peuvent avoir oublié les souvenirs rouges du règne de la Terreur. Des écrivains appartenant à cette classe d'apôtres du vulgaire dont nous venons de parler ont fait de leur mieux pour représenter ces ignobles saturnales sous des couleurs favorables. Mais le projet, mis trop largement à exécution, de purifier Paris de tous ses souvenirs historiques par le pétrole, a été une leçon qui n'est pas à dédaigner. Telle a été en Amérique la rapide et surprenante organisation un instant triomphante des « have nots » et « do nots » (« sans avoir » et « fainéants »),



contre les « have somethings » et « do-somethings (« ayant » et « travaillant »), et une victoire passagère a été remportée sur la loi et l'ordre par les émeutiers des railways dans ce pays. Qu'il y ait un excellent fonds de bons sentiments, de bon sens et de bonne conduite dans les classes ouvrières anglaises, nous sommes les premiers à le reconnaître ; mais qu'il se fasse d'énergiques et persistants efforts du côté des classes dangereuses et de leurs meneurs (dont quelques-uns ne portent nullement la jaquette de futaine) pour réformer la société anglaise selon leur propre satisfaction, il faudrait être singulièrement myope ou aveugle de parti pris pour ne pas s'en apercevoir.

Contre un semblable mouvement, la puissance de la richesse est un frein auquel il est impossible d'accorder la moindre confiance, car la richesse n'est pas seulement le signe visible de cette distinction de classes qui est odieuse dans toute société ayant une fois mis de côté le respect du principe de l'hérédité, mais elle est pour ainsi dire la baguette magique qui confère cette distinction à tous autres yeux que ceux de cette minorité dont on désire l'extermination. Il est difficile de dire à cette heure et dans ce pays quelles portes ne doivent pas s'ouvrir d'elles-mêmes à l'appel de la richesse, la richesse pure et simple, sans le cortège ni de la naissance, ni de l'éducation, ni de la grandeur morale, ni de la piété, ni du talent, ni d'autre qualité non matérielle. Et cette richesse, comme quelques-uns de nos vieux titres, celui du comté d'Arundel notamment, appartient au plus fort. Est-ce aujourd'hui au duc de Lambeth, ou au directeur de la banque de la Lune, ou à l'entrepreneur des chemins espagnols de Cortès, et met-elle à leurs ordres chevaux, vins, spectacles, sourires, chapeaux d'un monde agenouillé ? Eh bien ! demain ce sera le tour de M. Cade, si M. Cade peut évincer le dernier pair créé ou le dernier qui ait tenu le sceptre du commerce et de l'industrie. La richesse ne peut donc jamais être un élément de stabilité dans une société ; elle ne peut être qu'un instrument de luxe, un signe de progrès, un excitant au développement, une chose désirable à plus d'un titre, mais c'est comme un

chien qui suit toute espèce de maîtres et mord la main de l'ancien, si le nouveau le lui commande. C'est une cause perpétuelle d'agression, d'irritation et de haine, sinon pour tous ceux qui ne la possèdent point, du moins pour une part très-dangereuse d'entre eux. Une société dont la hiérarchie et les divisions sont fondées sur la possession de la richesse, est comme un vaisseau cuirassé sans stabilité, qui peut capoter à tout moment, si peu qu'il veuille déployer de toile ou qu'il s'élève de brise.

Et cependant, dans les euphuïsmes (1) de la cour, de la chaire, du parlement, de la presse et de la conversation, il se trouve qu'on nous parle de la société comme si c'était l'accord des classes les plus riches et les plus pauvres, comme si c'était dans la franche acceptation d'un nivellement que pouvaient se rencontrer les éléments de la stabilité.

Le principe de l'hérédité n'est pas le privilège de la noblesse de race. Dans ces vieilles et splendides monarchies qui durèrent autant de siècles que nos dynasties modernes peuvent compter de dizaines d'années, le principe de l'hérédité s'étendait du haut en bas de l'échelle sociale. Il semble difficile de supposer, si l'on n'est pas au fait des découvertes les plus récentes et les mieux établies des maîtres de la science sociale, que rien ne peut tendre aussi directement au bien-être général et à la stabilité.

A la division du travail, le grand instrument de l'industrie moderne, se joignait une culture traditionnelle et héréditaire, le « desideratum » de la science moderne. Ce n'est peut-être pas exagéré de dire que la stabilité des institutions et la possession de la plus grande somme de félicité par le plus grand nombre possible soient le résultat naturel de la transmission héréditaire s'étendant non-seulement aux maisons et aux terres, mais au négoce, aux professions, aux secrets et aux métiers de toute sorte ; une seule classe sociale tend à di-

(1) D'εὐφυής bien né. Il faudrait traduire : parmi « les gens bien nés de la « cour », de la « chaire », etc. ; mais ce mot n'étant pas anglais, le traducteur a dû le conserver.  
(N. R.)

minuer et à disparaître sous un pareil régime : c'est celle dont nos institutions actuelles et nos réformes tendent au contraire à accroître directement le nombre et maintenir l'hérédité, celle que nous nommons « classe pauvre » et qui comprend près du vingt-quatrième de notre population actuelle.

Là où le principe de l'hérédité est en pleine vigueur, il resserre puissamment le lien social, par l'union de chaque classe en elle-même. L'ordre public consiste alors non en des agrégations individuelles, mais dans le mutuel respect et la solidarité de classes coordonnées ensemble. En France, sous l'ancien régime, le moulin était aussi héréditaire que le château. Le meunier pouvait faire remonter à quatre ou cinq siècles l'occupation héréditaire de ses ancêtres sous les ancêtres du même seigneur. Aussi fier de sa vieille bourgeoisie que le seigneur de ses seize quartiers, il était peu porté à prendre les mœurs, les manières et l'accoutrement d'une classe au-dessus ou au-dessous de la sienne. Ainsi la constitution de la société, sans user du sens de ce mot qui est tout de théorie et de compromis, mais de celui qui désigne les éléments indispensables de la stabilité d'une nation, était plutôt celle d'un solide édifice que d'une masse semi-fluide dans laquelle chaque particule s'efforce de déplacer les autres, de sorte que ce qu'il y reste d'équilibre n'est que la résultante d'innombrables répulsions mutuelles.

#### IV

Dans la plus grande partie de l'Europe, il reste encore, sous la forme de noms de famille, un souvenir de ces institutions héréditaires dont en France on peut suivre distinctement la trace jusqu'au onzième siècle pour le moins. Dans les chartes, testaments et autres documents produits par la noblesse du Languedoc lorsque se prépara la première croisade, on remarque que les surnoms manquent. Il faut alors une descendance de deux ou trois générations pour amener la répétition du même prénom chrétien chez le possesseur d'un même château ou seigneurie. Mais les noms patronymiques et même

territoriaux ne se montrent généralement en France qu'après la première croisade. A Rome, la « gens » existait dès la plus haute antiquité, mais la « gens » semble avoir été un groupe plus étendu que celui de la famille moderne. Chez les tribus celtiques, la « gens » apparaît sous la forme du « clan », dans lequel le lien originel est la descendance d'un ancêtre commun. Avec la noblesse « féodale », la possession territoriale, comprenant la seigneurie, la représentation et la primogéniture, introduisit un élément de prospérité nationale plus fertilisant que celui qui pouvait exister sous la forme plus grossière du clan, rapportant tout à une origine commune, mais éloignée. Pendant que les institutions municipales convertissaient graduellement les serfs et les paysans en marchands et bourgeois, les institutions héréditaires de la féodalité remplaçaient par une noblesse armée et cultivée sous certains rapports les anciennes hordes sauvages et guerrières de l'Europe. Ainsi surgit l'ordre des débris de l'ancien empire romain, bouleversé et dévasté par les barbares teutons.

Le nom de famille, autant que nous pouvons le suivre en remontant jusqu'aux croisades, naquit sous des formes diverses. Dans plusieurs cas, une désignation personnelle, de celles que nous nommons « sobriquets », devint héréditaire, comme celle de « tête d'étoupes », duc d'Aquitaine. Souvent un symbole, une marque choisie par un noble devint un nom patronymique, comme ceux de « Plantagenet » ou de « la Croix ». Parfois un titre d'honneur ou de dignité devint permanent, comme en France le « Sénéchal », en Irlande « Butler », en Ecosse « Steward » ou « Stuart ». Plus rarement un nom gaulois ou romain fut transmis comme nom patronymique. Tel fut celui de Polignac, qui dérive de la possession du site d'un temple d'Apollon (1). Tel est encore celui de Reigner, qui apparaît dans l'histoire romaine sous la forme de

(1) Cette assertion est inexacte, « Polignac » se traduit en latin par « Apollinarius » ; c'était, par conséquent, un nom de clan connu pour appartenir à tous les descendants de « Bolenus », l'Apollon gaulois, et c'est à ce titre qu'il a été porté par les descendants du frère de Sidoine Apollinaire, premier possesseur historique du château de Polignac. (N. R.)

Brennus et plus tard dans celle de sainte Reine, vierge et martyre (1). Aussi anciennement que l'introduction du nom de famille, soit patronymique, soit territorial et alors généralement indiqué par la particule, apparaissent certaines combinaisons de couleurs aussi distinctes et héréditaires que le nom lui-même. En Ecosse, les clans celtes se distinguaient entre eux par des croisements compliqués de nuances qui de temps immémorial étaient particuliers à chaque tribu. Une grande simplicité caractérisait les couleurs adoptées par chaque famille, lesquelles se portaient sur la cotte d'armes ou peintes sur l'écu.

Dans quelques-unes des plus anciennes, la couleur est unique et l'écusson est alors dit « plein ». Tel est le cas de celui des ducs de Bretagne, qui, à partir de Jean V, portait d'« hermine », et celui de la maison d'Albret, qui était de « gueules plein ». Il avait été rapporté sous cette forme de la première croisade par Amanieu I<sup>er</sup>, sire d'Albret ; plus tard il fut chargé d'une chaîne d'argent en « sautoir » et en « orle » à la suite d'une grande bataille (2).

Dans d'autres cas, les « cottes d'armes » ou « cartels » étaient divisés horizontalement, verticalement, en diagonale

(1) Au point de vue philologique, ces transformations du nom de Brennus sont tout à fait inadmissibles : Regner, Regnard, Regnald, Ronan, Renan et autres formes méridionales ou armoricaines du nom du renard, signifient simplement « rouge ».

(N. R.)

(2) Un « sautoir » a la forme d'un X, l'« orle » est un « ourlet » ou une « bordure ». Les devises hiéroglyphiques du blason sont plus anciennes que les devises écrites, qui n'apparaissent que beaucoup plus tard. Le nom même de « devise » indique une chose à deviner ; les règles de cette lecture sont restées le secret des hérauts d'armes, qui ne les ont jamais divulguées ; mais comme elles sont après tout assez faciles à deviner, surtout lorsqu'elles se rapportent à quelque fait historique bien connu, on peut établir qu'elles se composent de vers de six ou huit syllabes, terminés par une syllabe où entre la lettre L, que le nom de l'« écusson cartel » ou « carrel » fournit aux devises les plus courtes. Ainsi la devise d'Albret est : « Droit plenier, car tel est », il a les droits de prince souverain, ou « baillie » ; c'est ce qu'indique à elle seule la couleur « rouge », qui se nommait « rou » et « bayle », et, au retour des croisades, « gueules », du persan « gul », rose.

(N. R.)

ou en modes encore plus compliqués. D'autres fois, ces divisions étaient remplacées par ce qu'on nomme les pièces honorables « ordinaires » du blason. Les plus importantes sont : 1° le « chef », barre horizontale du cinquième de l'écu et occupant la partie supérieure ; 2° le « pal », barre verticale d'égale largeur occupant le milieu ; 3° la « fasce », barre coupant l'écu horizontalement par le centre ; 4° la « bande », le coupant en diagonale de droite à gauche ; 5° le « chevron », ayant la forme d'un V renversé ; 6° la « croix » ; 7° le « sautoir » ou croix de Saint-André en forme d'X.

C'est une remarquable particularité du blason et encore inexpliquée, à savoir : que ces pièces honorables dites « ordinaires », et qui peuvent être considérées comme des symboles de haute convention, ne peuvent être suivies graduellement jusqu'à leur origine et apparaissent pour la première fois avec les formes et les proportions qu'elles ont gardées depuis (1).

## V

Parmi les règles du blason, qui peu à peu devinrent fort compliquées, l'une des plus rigoureuses se change en « hon-

(1) Elles sont, en effet, particulières au blason moderne et l'on n'en trouve aucune trace dans celui des Grecs, mais tous ces termes appartiennent à la langue des arts et métiers et des maîtres architectes et imagiers qui ont fourni aux hérauts d'armes une langue toute faite, bien antérieure à la première croisade. Les chapiteaux des églises carlovingiennes sont ornés de devises qui descendirent sur les cartels des chevaliers, lorsque ceux-ci devinrent plus sensibles à la poésie et aux beaux-arts. Le plus ancien blason dont on fasse mention est celui des Montmorency, ayant pour cri : « Dieu aide au premier chrétien », qui remonterait, assure-t-on, à l'année 497, c'est-à-dire au règne de Clovis. Il portait d'abord d'« or à la croix de gueule » (d'ores croix car el ait) « désormais qu'il croye ». Ce qui s'accorde avec son cri, bien qu'il soit beaucoup plus moderne. En 978, Bouchard de Montmorency ajouta à la croix quatre alérions (aigles) bleus, ce qui se lit : « Or roy que rebaille, querellerions car el », que le roi redonne de l'or, car nous lui chercherions querelle ; c'est déjà raisonnablement insolent. En 1214, le connétable Matthieu de Montmorency porte à seize le nombre des alérions, ce qui modifie ainsi la phrase précédente : « Or roy que rebaille, cisellerions car el », que le roi redonne de l'or, ou nous le tondrions. C'est l'apogée de

neur » spécial dans une exception unique. Les couleurs de l'écu sont de trois sortes : 1° deux « métaux » : « or » et « argent » ; 2° quatre « émaux » : « azur » ou bleu, « gueules » ou « rouge » et quelquefois « belie » ou « belif », « sable » ou noir, « sinople » ou vert et très-rarement « pourpre » ; 3° trois « fourrures » : « hermine » ou blanc moucheté de noir, « menu vair » ou gris et « vair » ou alterné d'or et argent. La règle est qu'on ne doit pas superposer métal sur métal, émail sur émail et fourrure sur fourrure, de sorte qu'une « croix rouge » sur champ « noir » est une impossibilité héraldique. Il est cependant certains cas où cette règle ne s'applique pas, c'est lorsqu'il s'agit de « brisures ». Ainsi les armes de France étaient :

la fortune et de l'orgueil féodal. Certes, le connétable Anne de Montmorency est encore un bien haut et puissant seigneur, mais il a vécu après le règne du terrible Louis XI, qui a « ciselé » la féodalité de façon à ce que la tête tombât avec les cheveux. Sur son tombeau, qui figure au Louvre dans la salle de Jean Goujon, la cotte d'armes du mort porte toujours les « seize alérions » ; mais ils sont réduits à deux sur une longue devise blasonnée accompagnant l'épée du connétable, dont voici deux strophes :

Roy point in ganne le (ne le trompe pas),  
Car dois garder haut l'âme.  
Aime Lorrain bel leurre (belle tromperie),  
D'el rions, qu'en pitié on l'ait.

Le bon droit en roy l'est,  
L'inganne car rebelle est (qui le trompe est rebelle).  
Secours roy be que leurre (aide le roi, bien qu'il trompe),  
Aime Lorrain bel leurre,  
D'el rions, qu'en pitié on l'ait.

On voit que les « alérions » sont devenus bien modestes : quatre alérions (querellerions), seize alérions (cisèlerions), deux alérions (rions-en). Toute l'histoire de la plus illustre des familles féodales est dans ces trois chiffres. Le texte anglais, que nous abrégeons, cite un autre curieux exemple de devise de ce genre. Les sires de Coucy, de Longueval et de Châtillon, se baignant en Palestine, furent attaqués par les Sarrasins et se défendirent victorieusement dans le costume d'Adam avant sa faute. Pour conserver le souvenir de cet événement, ils adoptèrent un blason identique, « gironné » (c'est-à-dire divisé en six pièces alternatives : « gueule », « or » et « vair », à la « bande », à la « fasce » et au « pal d'or »). Ce qui se lira : « d'ores, bain fasse gloire, veir pelegriens car tels ; — désormais que ce bain se fasse gloire d'avoir vu de « tels pèlerins ».

(N. R.)

« d'azur semé de lys d'or sans nombre », et plus tard : « d'azur à trois lys d'or, deux et un ». Ces armes furent « brisées » d'une « bande de gueules » pour la maison de Bourbon, et plus tard d'un « lambel d'argent » pour la maison d'Orléans. Les « brisures » servaient à distinguer les diverses branches d'une même maison.

La seule exception que l'on cite de cette règle fondamentale est une preuve éclatante du caractère sacré dont l'art héraldique s'était trouvé revêtu à l'époque des croisades. Telles avaient été les fonctions des hérauts au temps de la divine Troie. Ils étaient les messagers des dieux. Leur personne était sacrée en temps de guerre. On ne pouvait se passer de leur ministère pour les déclarations d'hostilités ou le rétablissement de la paix ; pour le sacre ou le couronnement d'un roi ; pour la transmission d'un fief, pour l'établissement d'une généalogie ; pour l'enregistrement ou le droit de porter des armes ; et pour les règlements de préséance. Les secrets de la science héraldique étaient sacrés, et c'est probablement pour cette raison que l'origine et les développements de la science du blason n'ont jamais été confiés à l'écriture (1).

Les armes du royaume de Jérusalem, qui doivent remonter à la prise de cette ville par Godefroy de Bouillon, en 1097, portaient « d'argent à la croix d'or potencée, cantonnée de quatre crosselettes de même », ou, en termes plus modernes, « à la croix potencée et croisetée d'or ». C'était, comme on le voit, une anomalie, « or sur argent » ; et la raison qu'en donnaient les hérauts était que, ce royaume étant plus sacré que tout autre, son blason avait été tiré des paroles du psaume

(1) Ce n'est pas une exception. Il en a été de même de toutes les corporations artistiques du monde ancien et du moyen âge. Toutes ont disparu en emportant leur secret. La corporation des « hiéroglyphes » égyptiens s'est éteinte sans le laisser à personne à une époque dont aucune histoire ne fait mention, et il en a été de même de l'écriture hiéroglyphique du moyen âge ; l'usage ne s'en est pas absolument perdu, puisque les rébus tiennent encore une place considérable dans nos journaux illustrés ; mais il est impossible de préciser la date à laquelle ils ont cessé d'être employés à des usages plus sérieux.

(N. R.)



que l'armée de Godefroy considérait comme une prophétie annonçant la recouvrance du saint sépulcre sur les païens :

« Rex virtutum dilecti dilecti, et speciei domus dividere spolia\* ; si dormiatis inter medios cleros pennæ columbæ deargentatæ, et posteriora dorsi ejus, in pallore auri. » (Ps. LXVII, Vulg., v. 13, 14).

Foi, justice et constance, pureté, vérité et espoir, telles étaient les qualités symboliques exprimées par cette unique superposition des métaux héraldiques, ou, pour employer les termes du blason particuliers aux rois : « de la conjonction du soleil et de la lune » (1).

Il est impossible de lire d'anciennes dissertations sur quelques blasons des croisades, sans rester convaincu que, à moins que leurs auteurs n'aient puisé que dans leur imagination, les lois et l'ordonnance du blason étaient fixées depuis longtemps, dès la fin du onzième siècle. Les armes des rois d'Austrasie, de Soissons et d'Orléans, de race mérovingienne ; celles des rois d'Aquitaine, d'Italie et de Germanie, de race carlovingienne, et celles des Capétiens, à différentes périodes, se trouvent dûment blasonnées dans le *Théâtre d'honneur*, publié à Paris, en 1620, par Favyn. Charles VI restaura, sur l'« écu » de France, les trois lis portés primitivement par Clovis, la race de Pépin ayant adopté les « fleurs de lys sans nombre », que les Capétiens conservèrent jusqu'en 1389. Les ancêtres de Pépin portaient « de gueules à trois aigles d'or ». Charles Martel doubla le nombre des aigles et y ajouta le « chef de France ». Charlemagne porta « d'azur à l'aigle d'or ». Lorsqu'on dépasse les temps carlovingiens, les pages du livre s'en-

(1) C'était se moquer agréablement du monde. Je ne crois pas me tromper de beaucoup en lisant ce rébus de la façon suivante : « Seule potence est croix, car crois ce l'est l'une. » La croix est la seule puissance, car crois qu'elle est l'unique. L'anomalie de la superposition des métaux a disparu dans le blason moderne de terre sainte, qui est « d'argent à la croix potencée et croisetée de gueules » ; mais il est devenu inexplicable, ce qui me fait supposer que le héraut qui a composé le blason primitif avait besoin de la superposition des métaux pour traduire sa pensée. On peut remarquer, en effet, qu'il a trouvé le moyen de faire croiser le soleil et la lune : « Crois ce l'est l'une ».

(N. R.)

luminent de blasons aussi miraculeux que les légendes des chroniques ecclésiastiques. Les prédécesseurs de Clovis portaient-ils « de sable ou de sinople à trois crapauds » ? « de gueules à trois crapauds d'argent » ? ou « d'argent à trois crapauds de gueule » ? La question a été débattue, mais non résolue, par Favyn et le père Anselme, dont le *Palais de l'honneur* fut publié en 1668 (1).

(1) Je ne connais aucun exemple de blason dans l'architecture carlovingienne ; mais les lis y sont tellement prodigués dans l'ornementation des églises, qu'ils est permis d'accorder une certaine vraisemblance au « semis de lys d'or en champ d'azur », qui aurait été notre drapeau national sous la seconde race. Ce semis figure, en effet, sur la poignée de l'épée de Charlemagne conservée à Nuremberg, qui semble authentique. Si le blason de Pépin l'est également, il se lirait : « Encore el roy dort, travaille ». Le roi dort encore, travaille. Charles Martel aurait reproduit l'impertinence du sire de Montmorency : « Encore el roy dort, cisaille » (tonds-le), et le chef de France donne : « Bayle ché ve lieu », le maire sait veiller. L'écu primitif de France conservé par les Capétiens jusqu'au règne de Charles V donne une devise tout à fait philosophique. Le bleu (bayle) représente l'autorité royale active ou la « balia », ce qui donne : « Balie ce m'est moult lieurre » (bleu semé moult lys or). En français moderne : « l'autorité, ce n'est pour moi qu'une grande désillusion ». Charles VI remplaça, on ne sait pourquoi, cette belle devise par celle des trois lis (bleu 2, 1, 3, c'est lys or) : « Baille Dieu honte, roy se leurre », que Dieu couvre de honte le roi, qui trompe. Cette devise fut commentée de mille façons par les vassaux du roi qui se prétendaient souvent trompés. J'ai déjà cité la devise hiéroglyphique du tombeau d'Anne de Montmorency ; elle se trouve sous une forme plus concise sur le tombeau d'un chevalier lorrain : « Espère et garde haut l'âme, secours roy bé que leurre », et surtout dans le blason donné à la famille de Jeanne d'Arc après sa mort : « Bel espoir garde l'âme, si maître leurre ». Quant au lis, cette fleur sans tache et sans épine, il paraît avoir joué un rôle considérable dans les traditions qui se rattachent à « Clovis ». En même temps qu'une colombe apportait la sainte ampoule du sacre, un ange descendait du ciel avec une poignée de lis, « sacrum Francorum signum ». « Lilia ipsi Chlodovæo, de celo emissa e lapidei scuto, hodierna die videntur », dit un vieux traité *De flammula sive de vexillo sancti Dionisii, vel de orilpha vel de auriflamma*, conservé dans la bibliothèque Bourbonnienne à Naples. D'après Ducange, l'oriflamme était l'étendard de la « baillie » ou autorité souveraine, et son héraut se nommait « Montjoie », tandis que les « Pouyers » ou le peuple avaient pour étendard le « beaucéan », qui était « noir et blanc », et dont le héraut portait le même nom. Ces deux étendards et ces deux hérauts existaient dès l'époque carlovingienne. L'oriflamme fut déployée

## VI

Le champ favori de la science héraldique est le blason français, dont la caractère national et chevaleresque lui est tout à fait particulier. Il est peu de vieilles grandes maisons françaises qui ne puissent faire remonter leur origine jusqu'au dixième siècle pour le moins, c'est-à-dire à l'époque où les noms devinrent héréditaires et où s'élevaient les grands châteaux de la noblesse. Dans l'empire britannique, il n'existe qu'une pairie irlandaise et trois anglaises remontant au règne de saint Louis. Des trois baronnies anglaises, une seule, celle de Ros, est échue de lance en lance, le nom patronymique étant encore le même que le titre. En France, à la même date, la pairie ne comptait que le nombre de pairs originairement créés par Charlemagne, c'est-à-dire six pairs ecclésiastiques et six pairs laïques. Les premiers étaient le duc archevêque de Reims, les ducs évêques de Laon et de Langre, et les comtes évêques de Beauvais, Chartres et Noyon. Les seconds étaient les ducs d'Aquitaine, de Bourgogne et de Normandie, et les comtes de Toulouse, Champagne et Flandre. Ces grands seigneurs ou sires avaient acquis un tel degré de puissance et d'éclat, que la main de leurs héritières était ardemment recherchée par les rois pour leurs propres fils. C'est ainsi que Béatrix de Bourbon, ayant épousé Robert, septième fils de saint Louis, devint la tige de la maison royale de Bourbon. En fait, ces duchés, que Shakspeare appelle « almost kingly » (presque royaux), étaient de petites souverainetés à demi indépendantes, auxquelles on ne peut rien comparer en Angleterre, à l'exception du royaume de Man, depuis la soumission du pays de Galles. Comme duc de Normandie, le roi d'Angleterre lui-même était pair de France, et tenu de rendre hommage à son suzerain. Cette interposition de la pairie

pour la dernière fois à la prise d'Harfleur, par les Anglais, en 1414. Charles VII la remplaça par la « cornette blanche », et l'on dit qu'elle est restée dans le trésor de Saint-Denis jusqu'en 1594. Aujourd'hui, elle ne figure plus que sur les armes de l'Auvergne. (N. R.)

royale entre la couronne et les grands seigneurs terriens imprima au développement du système féodal en France un caractère entièrement distinct de celui qu'il prit en Angleterre, où les cadets des nobles familles normandes qui suivirent le duc Guillaume le Conquérant rendirent directement hommage au roi. La première pairie ajoutée en France aux douze autres pairies créées par Charlemagne fut le duché de Bretagne, longtemps souverain, érigé en pairie en 1297 par Philippe IV. En 1390, les pairs étaient au nombre de vingt et un ; le quinzième siècle en ajouta treize, le seizième trente-huit, le dix-septième cinquante-cinq. L'ère des duchés-pairies, limités à la descente en ligne masculine, du maintien des privilèges desquels le duc de Saint-Simon (duc de 1635, bien que de descendance carlovingienne) prédisait que dépendait la stabilité de la monarchie française, commença en 1499 par la création du duché de Valentinois. L'érection en marquisat de terres d'une certaine importance, dont Louis XIV donna l'exemple, n'ajouta rien à la pairie proprement dite. Les pairies anglaises de date antérieure à la reine Marie sont au nombre de cinquante-cinq ; mais la façon dont les titres étaient considérés dans les deux pays était bien différente. Les maisons de Montmorency et d'Albret ne pouvaient tirer un surcroît de dignité des patentes de leurs duchés-pairies qui leur furent octroyées en 1555 et 1556. Montmorency remontait de père en fils à Bouchard, qui épousa Hildegarde, fille de Thibaut, comte de Chartres en 953, et d'Albret à Amanieu, sire d'Albret en 1050. Que pouvait ajouter la signature de Henri de Valois à de semblables titres ?

C'était au connétable de Montmorency que les fils de Henri II étaient particulièrement redevables de la conservation de leur couronne, et lorsque la seigneurie d'Albret tomba en quenouille, elle eut, comme représentant commun avec la couronne de Navarre, Henri de Bourbon ; ce fut le sire d'Albret qui remplaça sur le trône le dernier des Valois.

Le duc de Saint-Simon faisait donc preuve d'une irréprochable correction de vues lorsqu'il soutenait que le maintien des privilèges de la pairie en tant qu'ordre distinct était l'u-

nique barrière qu'on pût opposer à la dégradation progressive de la noblesse par l'effet de l'exercice arbitraire du pouvoir, qui prit une si destructive et si déplorable extension sous le règne de Louis XIV. Ce fut ce qui rendit possible l'entier effondrement de la société, bien plus que les fureurs du règne de la Terreur. L'institution d'une pairie privilégiée a introduit dans la constitution anglaise, à dater du roi Jean sans Terre, un élément de stabilité qu'on n'avait plus de chances de faire revivre en France par le rétablissement d'une pairie nouvelle dès la fin du seizième siècle. La destruction des garanties d'indépendance de la noblesse, si essentielles à la liberté et à la stabilité de l'Etat, fut l'unique préoccupation de Louis XIV pendant toute la durée de son règne. Il n'est pas jusqu'à ses persécutions contre les huguenots qui ne lui fussent plutôt soufflées par le dépit qu'il ressentait de ce que ces gentilshommes ne trouvassent point la religion du roi assez bonne pour eux, qu'inspirées par des considérations ecclésiastiques de quelque importance. D'ailleurs, dans les duchés-pairies du seizième et du dix-septième siècle, l'élément épiscopal, qui entraînait pour moitié dans la pairie carlovingienne, était complètement absent. Dès lors, les intérêts de l'Eglise étaient séparés de ceux de la noblesse, et jamais la chambre des ducs et pairs ne put s'élever à la dignité d'un sénat : les disputes des cardinaux, des princes du sang et finalement des bâtards, pour la préséance à la chambre des pairs, furent bien vues dans leur vrai jour par Saint-Simon, comme étant une source de dangers pour le pays. L'insolente et factieuse indépendance de la haute noblesse en était arrivée à un tel point sous le règne de Louis XI, que cet astucieux monarque sentit la nécessité d'une vigoureuse politique de répression, faute de laquelle le pouvoir royal se serait vu progressivement annihiler; mais le maintien de cette politique jusqu'à l'entière extinction de la noblesse territoriale par la pauvreté ou par sa transformation en pure livrée de cour finit par être un mal plus irréparable pour le pays que ces tyrannies au petit pied qui se trouvèrent toutes absorbées par la grande tyrannie royale.

Le *Nobiliaire français* fait le récit du grand massacre des

nobles à Azincourt dans un langage qui ne souffre pas de méprise.

« Cette note me dit que dix mille hommes furent égorgés sur le champ de bataille ; sur ce nombre des princes et nobles portant bannières, là moururent cent vingt-six ; ajoutez-y huit mille quatre cents, desquels cinq cents étaient de la veille armés chevaliers, de sorte que sur ces dix mille hommes qu'ils ont perdus il n'y avait que seize cents mercenaires ; le reste était princes, barons, sires, chevaliers, écuyers et gentils-hommes de sang et qualité. »

Jusqu'à la bataille d'Azincourt, les désignations patronymiques et territoriales suivaient une même règle : le chef de famille était simplement appelé de son nom de baptême et de celui de sa profession. Mais après 1415 on trouve les noms de famille généralement spécifiés et différents de la désignation territoriale, preuve du grand nombre de descendance masculines qui furent tranchées par l'épée sur ce fatal champ de bataille. Dans beaucoup de cas, la dernière lance de la famille se trouva brisée à Azincourt ; dans d'autres, la propriété fut confisquée au détriment des héritiers mineurs. Ainsi Guy VI, sire de la Roche-Guyon, ayant péri laissant un fils en bas âge et une fille, Henri V, roi d'Angleterre, réclama l'hommage de dame Perrette, sa veuve, fille de Bureau de la Rivière. Cette dame refusa de conserver son château et ses terres au prix de la reconnaissance d'un usurpateur. La terre fut confisquée par Henri en 1419 et dame Perrette erra exilée avec ses deux enfants. A l'expulsion des Anglais, le jeune Guy rentra dans son château comme septième du nom. Il était le dernier mâle de sa lignée, et sa fille unique, Marie, porta la terre à son mari Bertin de Silly, qui devint sire de Roche-Guyon. C'est un exemple des motifs pour lesquels, au quinzième siècle, les désignations territoriales diffèrent si souvent des désignations patronymiques.

## VII

Les pièces honorables ordinaires ont été considérées par quelques hérauts comme répondant à différentes pièces de la

panoplie ou de l'attirail du chevalier. Ainsi le « chef » est dit représenter le heaume, la « fasce » l'écharpe militaire, la « bande » le baudrier, le « pal » la lance, le « chevron » la selle. Il est cependant permis de présumer que ces ressemblances sont plus qu'imaginaires. La « croix » et le « sautoir », qui sont des pièces du même groupe, ne peuvent se rapporter au même symbolisme (1). Il n'existe aucune tradition connue qui associe les pièces honorables avec des événements militaires, tels que l'écusson « gironné » des Châtillon, Coucy et Longueval, les « alérions » des Montmorency ou les « chaînes » d'Albret, attribués au souvenir d'illustres combats. Pour ce qui est des pièces de cette seconde nature, ce sens hiéroglyphique est plus probable. Ainsi les « bezans » indiquent, assure-t-on, le droit souverain de battre monnaie, et l'on cite à l'appui de cette opinion les six bezans des ducs d'Aquitaine ; les « billettes » signifient, dit-on, des châteaux, les « tourteaux » des pains de munition ; les « fusées » la patience ; les « orles » la protection ; quelquefois des pièces de moindre importance sont associées avec des traditions particulières de famille ; tel est le cas des « chabots » portés par la noble famille de ce nom en commémoration d'un siège où elle en fut réduite à se nourrir de ce fade poisson. Les treize « béquilles » qui accompagnent la bande sur le blason de Champagne répondent, dit-on, aux treize châtellenies dont elle se composait. Mais généralement ces sortes de « charges » ont des dates historiques et ressemblent peu aux simples et nobles divisions et aux « honorables » des plus anciens blasons. Les chaînes d'Albret furent ajoutées au blason primitif en 1212 et, ainsi changé, il fut porté par Henri IV sur un cartel à part côte à côte avec le cartel fleurdisé, sous la couronne de France, comme roi de France et de Navarre, avant la réunion des deux royaumes.

La signification de quelques « métaux » et « émaux » est

(1) Tous ces termes et les objets qu'ils représentent ont été empruntés à la langue des arts et métiers, et particulièrement à l'architecture, où ils sont restés.  
(N. R.)

donnée par quelques vieux auteurs français. On trouve beaucoup de détails à ce sujet dans le *Palais de l'honneur*, du père Anselme. Les rapports des couleurs héraldiques avec les planètes, à tel point que les noms des planètes sont parfois usités dans le « blasonnement » des armes des princes souverains au lieu des couleurs, semblent donner du poids à cette assertion. Les principales symbolisations des couleurs héraldiques sont les suivantes :

1° « Or » en langue héraldique ; « sol », le soleil, dans les blasons souverains ; « topaze », dans ceux de la haute noblesse : symbolise foi, justice, charité, honnêteté, prospérité, constance et richesse. Noté par un pointillé ;

2° « Argent », « lune » dans les blasons royaux ; « perle », en tant que gemme : signifie pureté, espoir, vérité, conscience, beauté, grâce, franchise et candeur ;

3° « Azur », bleu (vieux français, « belle eau, belieau », couleur de la planète Jupiter et du « saphir » comme gemme, correspond à chasteté, loyauté, fidélité. Noté par un rayé horizontal ;

4° « Gueule », rouge (vieux français, roué, belic, belif) ; planète Mars, et « rubis » parmi les gemmes : amour, valeur, hardiesse, courage et générosité. Noté par des rayures verticales ;

5° « Sable » noir, couleur de la planète Saturne et du « diamant » : prudence, sagesse, constance dans l'adversité et le chagrin. Noté par des rayures horizontales et verticales croisées ;

6° « Sinople », vert, couleur de la planète Vénus et de l'« émeraude » : courtoisie, civilité, amour, joie, abondance. Noté par des rayures diagonales allant de gauche à droite.

Le « pourpre », qui n'existe guère que dans le blason anglais, n'a pas d'équivalent planétaire. Il indique la dévotion, la tempérance, la libéralité et l'autorité souveraine (comme couleur du vêtement impérial). Il se note comme le « sinople » par des rayures diagonales, mais allant en sens inverse.

L'« hermine » dénote la « pureté », la chasteté et l'honneur



immaculé. L'« hermine pleine », avec la devise : « Malo mori quam fœdari », fut adoptée par Jean V, duc de Bretagne, en 1255 (1). Les armes des pairs laïques de France sont d'excellents types de l'art héraldique primitif. Les voici :

Le duc de Bourgogne, qui fut le premier sujet français titré,

(1) Ces assimilations sont trop confuses et trop modernes pour avoir une valeur sérieuse, sauf celles des couleurs avec les gemmes. Les joailliers, comme tous les autres corps de métiers, s'étaient fait une écriture hiéroglyphique, avec les termes de leur profession, très à la mode au seizième siècle, et dont Rabelais s'est servi pour écrire une déclaration d'amour plus que risquée à la grande dame de Paris qu'il fait aimer aux chiens, parce que l'« a maulevrier ». En effet, Diane de « Pisseleu » était la femme du sire de « Maulevrier », comte de Poitiers ; de là cet audacieux chapitre qui rappelle la façon non moins audacieuse dont Henri II écrivait lui-même le nom de sa maîtresse dans la fontaine du château d'Anet. Sauf dans les supports, tous les termes du blason ne pouvaient avoir qu'une valeur phonétique transcrivant des « mots d'ordre » on ne peut plus nécessaires à l'époque des croisades, où ils servaient de signes de reconnaissance à ceux qui en possédaient le secret. A l'époque des devises, il servait le plus souvent à voiler des idées ambitieuses, quelquefois impies. Les blasons les plus singuliers, et aussi les plus faciles à lire, sont ceux dont la devise se lie au rébus, comme dans celui des Carignans, cité par Ménage à l'article *Rébus*. La devise est « tout n'est » et le cartel porte trois choux « cabus ». Il faut lire : « Tout n'est sur terre qu'abus ». Cette devise donne la clef de celle de Savoie, qui est beaucoup plus ancienne. La devise est « fort, fort, fort », ou « fort ter » (3 fois) ; le cartel est « de gueule à la croix d'argent » ou, suivant les conventions adoptées pour les blasons de la haute noblesse, « roué croix perlée ». Sous « fort ter », c'est-à-dire « Roy crois perler, sut faire taire castel » (tu crois que c'est un roi qui parle, car il en est qu'il sut faire taire). Cette orgueilleuse devise fait allusion à une victoire remportée par un prince de Savoie sur un empereur allemand. Les chaînes d'Albret reproduisent à peu près la même idée. Leur blason se lit en style héraldique princier : « Roué, sautoir luné, cheilaine (chaîne) orlé » (roy souhaiter l'ont, se daigne oirles) (les rois ont à souhaiter qu'il daigne les entendre). Le blason de Jean V, duc de Bretagne, est une ironie contre la devise qu'il avait adoptée : « Potius mori quam fœdari ». Le cartel porte « plein luné moucheté herminé » (plein s'en monstre mon cartel) (mon cartel se montre plein de mouchetures (souillures)). Le blason des Guises est le cartel carlovingien, « baillie moult semis lys or » chargé en « trescheur » d'un lion d'argent à droite (l'ont, très-sûrs l'y ont droit) (ils l'ont, à coup sûr ils y ont droit). Les armes de la ville de Corbeil sont un cœur sur un champ bleu (corbaille) ; mais ce cœur est en « trescheur » et de couleur rouge, ce qui donne la de-

avant que le legs du Dauphiné d'Auvergne au roi de France transportât le titre de cette seigneurie à l'héritier du trône (?), portait « bandé de six pièces azur et or ». Ces armes figurent encore par descendance dans les quartiers du blason de l'empereur d'Autriche et du roi des Deux-Siciles. La seconde maison de Bourgogne, ayant pour chef Philippe le Hardi, fils de Jean II, roi de France, portait les armes de France, « bordées de carrés alternés argent et gueules ».

Le duc de Normandie portait « de gueules à deux lions d'or ». Dans le blason primitif, l'attitude des animaux n'était pas fixée. Guillaume le Conquérant ne changea rien à ses armes après la conquête d'Angleterre, et les rois d'Angleterre et ducs de Normandie les portèrent sans modification jusqu'au temps de Henri II, qui ajouta le troisième lion après son mariage avec Aliénor ou Eléonore, duchesse d'Aquitaine, en vertu de ses droits territoriaux (1). Depuis, les rois d'Angleterre ont continué à porter les trois lions, qu'ils ont écartelés plus tard des armes de France, d'Ecosse et d'Irlande. Ces lions d'Angleterre, que quelques-uns prétendent être des léopards, parce qu'un cartel ne peut porter qu'un seul lion, à moins qu'il n'y en ait deux combattants, sont aujourd'hui blasonnés passant et regardant.

Les armes d'Edouard le Confesseur, que le duc Guillaume

visait : « Corbeil tres sur roy cœur baille » (Corbeil donne sûrement son cœur au roi). Arras a trois rats ; Espalion, un lion qui mord la garde d'une épée de gueule sur champ d'or : « Mord espée lion garde gueule or » (meure Espalion, en garde gloire). Tels sont les principaux aspects de cette écriture bizarre et de cette langue dont il existe tant de dictionnaires et pas une grammaire. (N. R.)

(1) Ce blason est un des plus curieux et des plus faciles à déchiffrer. Dans sa forme primitive il reproduit, ce qui est assez rare, le nom du fondateur de la dynastie, Rollon ou Roulion, suivant la prononciation du temps (le lion roux). « Roulion duc d'or car el est », car désormais Rollon est duc. Le troisième lion ajouté par Henri II écrit aussi le nom de sa femme, Léonore ou « Lionor », suivant la prononciation de l'époque. Il se lit : « Roys Lionor traict en quarrel », Léonore attire rois en querelle, ce qui est de la plus complète exactitude historique, car ce mariage fut l'origine des querelles qui éclatèrent entre la France et l'Angleterre et ne finirent que par la mission providentielle de Jeanne d'Arc. (N. R.)

ne voulut point adopter, « une croix molinée entre cinq merlettes », se sont conservées dans l'écusson de l'abbaye de Westminster, et fournissent un exemple parfaitement authentique de blason antérieur aux croisades.

Le duc d'Aquitaine portait « d'azur sous chef d'or à six besans d'argent ». En anglais, les besans se disent « plates », ce qui est l'ancien nom français (1).

Les armes d'Aquitaine ne furent relevées ni par le roi de France, ni par le roi d'Angleterre, qui épousèrent successivement l'unique héritière de cette pairie, Eléonore d'Aquitaine, et elles ne reparaissent plus dans l'histoire héraldique. La maison « Reignier », alliée à celle d'Aquitaine, porte les besans sans le chef.

Le comte de Toulouse portait l'une des formes les plus curieuses de croix conventionnelles qui aient été usitées dans le blason. Ses armes se blasonnaient « de gueules à la croix pattée, vidée or, pommetée argent ». Cette pièce se composait du squelette d'une croix curviligne, avec trois besans d'argent ou pommes appliquées à l'extrémité de chaque branche. On disait qu'ils représentaient les douze apôtres. La croix de Toulouse devait être antérieure à la première croisade, car le légat du pape Adhémar, vicomte de Lombes et évêque du Puy, portait « mi-parti France et Toulouse ».

Le comte de Flandre portait « d'or au lion de sable » ; pièce qui s'est transmise à la maison d'Autriche et à celle des Deux-Siciles.

Le comte de Champagne portait d'azur à la bande « d'or, assorti de deux paires de cottices, chargé de treize pièces potencées argent ». C'étaient, avons-nous déjà dit, les symboles de ses treize châtelainies. Il est à remarquer qu'Etienne de Champagne-Blois, roi d'Angleterre, a porté des armes de son propre choix, « trois centaures », qui se retrouvent encore sur les tuiles de la salle du chapitre de Westminster au lieu de

(1) Ce blason est une charmante application de la transformation des « couleurs » en « gemmes » par la haute noblesse. Il se lit : « Baillie sur chef te pèse (topase) per lé si plaît en car telle », l'autorité souveraine te pèse sur la tête, encore plaît-elle par elle-même. (N. R.)

celles de son ancêtre maternel, le duc de Normandie et roi d'Angleterre, ou de celles de Champagne et de Boulogne (1).

G. D. (F.-R. CONDER, *Dublin University Magazine*.)

(1) L'auteur ne donne pas les blasons des pairs ecclésiastiques, ce qui lui eût fourni sans doute l'occasion d'insister sur un fait qu'il a déjà signalé : le partage des représentants de la propriété en deux ordres, la noblesse et le clergé, qui n'en ont jamais fait qu'un seul en Angleterre et n'ont jamais été représentés que par une seule Chambre, celle des lords. C'est à cette funeste division qu'on doit attribuer en grande partie l'échec de la pairie française, et, par suite, la chute du régime monarchique. Le traducteur n'essayera point de combler cette lacune, qui réclamerait trop de développements. Il a traduit intégralement toute la partie politique de cette remarquable étude en glissant sur la partie technique, qui, dans l'esprit de l'auteur, devait occuper le premier rang, mais semblerait trop ardue à des lecteurs peu familiarisés avec le « noble savoir ». Et cependant la science du blason ne s'est pas confinée dans ce champ restreint, elle a été cultivée avec passion par tous les artistes des temps qui ont précédé la révolution, car les communes et les simples bourgeois prenaient tout autant de plaisir aux « devises » que les gentilshommes. Aussi toutes les vieilles maisons de quelque importance sont-elles décorées de blasons qui contiennent les secrets de la famille ou de la corporation. Ils étaient composés d'après les mêmes règles que ceux de la noblesse et ils n'en différaient que parce qu'ils ne portaient pas de « timbres » et qu'aucune loi n'en garantissait l'hérédité. Quant aux artistes, le blason leur fournissait le moyen de diversifier à l'infini les motifs de leur ornementation, sans jamais se répéter. C'est donc à cette science aujourd'hui perdue que le vieil art français doit toute sa variété et son originalité. L'art moderne se borne à le copier sans le comprendre, et il lui est impossible d'inventer du nouveau. Prenons par exemple la décoration stérile du nouvel Opéra. Si l'auteur, qui est un homme de grand talent, eût connu les règles qui guidaient avec une entière certitude l'imagination de Jean Goujon et de Philibert Delorme, quel parti n'eût-il pas su en tirer ?

(N. R.)





---

ESTHÉTIQUE. — CURIOSITÉS ARCHÉOLOGIQUES. — CRYPTOGRAPHIE.

---

# RABELAIS

ET

LES QUATRE PREMIERS LIVRES DE *PANTAGRUEL*<sup>1</sup>

---

## I

Un public d'élite a bien voulu me suivre dans cette série déjà longue d'études qui ont eu pour point de départ l'Androgyne de Platon. J'ai même la satisfaction de constater aujourd'hui que deux savants hors ligne, MM. Lenormant et Ganneau, marchent actuellement sur mes traces, et que le caractère hiéroglyphique de l'art antique ne rencontre plus guère de contradicteurs de parti pris, même à l'Institut. Il est vrai que, quand j'ai dit que MM. Lenormant et Ganneau marchaient sur mes traces, j'ai enfreint les préceptes de la saine modestie; la science française est quelque peu comme les mules de Provence, elle ne marche que si un Allemand va devant. C'est donc un Allemand, M. Helbig, qui marche de-

(1) En publiant cette étude curieuse de notre collaborateur M. G. d'Orceet, nous croyons devoir prévenir ceux de nos lecteurs qui voudraient le suivre dans ce voyage de découvertes cryptographiques un peu abstraites, qu'une parfaite connaissance du texte de Rabelais et de l'histoire intime de son temps est indispensable. Nous entendons d'ailleurs laisser à M. d'Orceet la responsabilité de ses interprétations ingénieuses. Il peut être utile de rappeler à cette occasion les travaux antérieurs que nous avons publiés sur des sujets analogues. Voir, dans la *Revue Britannique*, UN SAINT NATIONAL EN AUVERGNE (mars 1877), LE NOBLE SAVOIR (janvier 1878).

(Note de la rédaction.)

vant MM. Lenormant et Ganneau, et c'est moi qui précède M. Helbig.

C'est, je crois, le moment de remercier ceux qui m'ont bien voulu suivre dans ces explorations aventureuses, alors que je n'avais d'autre autorité à invoquer que la mienne, et particulièrement tous ceux qui m'ont envoyé des lettres d'encouragement auxquelles je n'ai pas eu le loisir de répondre. Je n'oublierai pas non plus dans mes remerciements ceux qui m'ont critiqué à la légère, car d'abord, la seule chose qu'un auteur ne pardonne point, c'est de ne pas être lu, et, en second lieu, une critique qui ne porte pas mérite un double remerciement, car elle fournit l'occasion d'un triomphe aussi éclatant que facile.

Je remercie donc particulièrement M. Vitu d'avoir traité de « folies solennelles » les explications que j'avais données jadis sur l'antiquité du personnage de Carabas, « non que je me « veuille impudemment exempter du territoire de folie, « comme disait Panurge; j'en tiens et en suis, je le confesse. « Tout le monde est fol. En Lorraine, « fou » est près « tou » « par bonne discrétion »; mais la qualification de « folie solennelle » ne peut pas entrer dans mon blason, aussi ne réfuterai-je M. Vitu qu'en l'obligeant à avaler la fin de l'histoire de Carabas, car, si j'ai bonne mémoire, nous n'en étions encore qu'au déluge, et ce personnage s'enfonce bien plus avant dans la nuit des temps.

Au vingt-cinquième siècle avant notre ère, on le voit arriver en Egypte avec les conquérants connus sous le nom de « chétas » ou « pasteurs », dont il est le dieu principal. Il se présente alors sous la forme d'un singe ou d'un nain difforme à masque rabelaisien et riant à gorge déployée. On a prétendu que ce poussah était le fétiche de certaines tribus africaines, mais son nom nous est parvenu : il s'est constamment appelé « Bais », ce qui s'écrit hiéroglyphiquement par les trois palmes qu'il porte sur la tête; or, en grec, la palme se dit « bais »; et, d'ailleurs, on le retrouve chez tous les Grecs asiatiques ou européens, sans en excepter ceux de l'Italie. J'ajouterai même que c'est la seule divinité que les Grecs aient ja-



mais adorée, et la seule qui figure jusqu'à la fin du paganisme hellénique dans leurs doctrines secrètes des Cabiries et des mystères de Bacchus.

Ce personnage prouve donc que les hautes classes de ce ramas d'aventuriers de toute provenance qui envahirent l'Égypte quelque peu à la façon de Guillaume le Normand étaient helléniques de langue et de religion; mais, quelle que soit l'importance historique de cette constatation, elle n'aurait pas valu au dieu Bais une place dans cette étude, s'il ne constatait en même temps l'introduction d'un élément nouveau dans le développement des facultés humaines, celui du rire et de la satire.

En effet, ni l'art égyptien ni l'art assyrien ne se sont jamais déridés; si extravagantes que soient parfois leurs conceptions, elles sont toujours raides et glacées, tandis que les penseurs les plus profonds du monde hellénique, Socrate et Aristophane, sont deux grotesques, et que la caricature joue le rôle le plus large dans l'art intime par excellence de la Grèce, c'est-à-dire l'art funéraire, dont l'Exposition rétrospective du Champ de Mars nous a donné un tableau si curieux et si imprévu.

Là, le dieu Bais se retrouve sous les formes les plus variées et les plus excentriques; il est le représentant des misères de la vie, et il répète continuellement le fameux vers moderne :

Vaut mieux faquin debout qu'empereur enterré.

Car « bais », en grec, équivaut complètement au français « faquin »; il veut dire à la fois « pauvre » et « imbécile »; mais il est vivant, et il répond en son rébus, à tous ceux qui l'interrogent : « Kharabais (1)! » « Réjouis-toi de n'être qu'un imbécile dans ce monde, plutôt qu'un empereur dans l'autre. » Tel est l'unique secret de l'art grec, l'unique formule qu'il répète sous les formes les plus variées et les plus élégantes, car il servait d'interprète aux classes heureuses qui prêchaient aux esclaves et aux alliés les avantages de la vie future, pour leur faire supporter leur domination dans celle-ci, mais n'avaient rien de moins pressé que d'aller vérifier, dans un monde qu'ils

(1) Littéralement : « khara » (tête), « bais » (palmée), ce qui fournit l'équivoque « karabais » (réjouis-toi d'être petit).

disaient meilleur sans beaucoup y croire, le bien fondé de cette indispensable hypothèse sociale. Aussi le grotesque grec, bien que parfois assez téméraire, garde toujours une certaine mesure et une certaine discrétion, et ne s'écarte jamais du ton des classes dominantes, dont les artistes faisaient tous partie.

## II

Au moyen âge, l'art change complètement de caractère; les classes dominantes sont d'origine barbare et le méprisent souverainement comme un métier de manant. Les chevaliers un peu dégrossis du onzième siècle lui demandent bien des armoiries et des devises, mais ils ne cherchent pas à les comprendre en dehors de ce qui concerne leurs souvenirs de famille.

L'art reste donc le patrimoine exclusif des classes « dominées », qui lui confient leurs peines, leurs douleurs et leurs rancunes contre Dieu et les hommes, car il est bien reconnu aujourd'hui que la plupart des édifices religieux du moyen âge mériteraient plutôt le nom d'édifices irrégieux.

En effet, tous les artistes de cette époque sont organisés en guildes ou en corporations nécessairement reliées par des liens très étroits à ces compagnies errantes d'ouvriers connus sous le nom de « francs-maçons », qui courent à travers le pays en quête d'églises, de ponts ou de châteaux à construire. Ceux qui en ont besoin font marché avec le chef électif de la bande et signent un contrat qui assure aux ouvriers ou compagnons le salaire, les vivres et les vêtements. Puis, si c'est une église, la première pierre est posée en grande cérémonie par l'évêque, entouré de tout son clergé.

« Joyeux d'abandonner leur vie errante et d'avoir trouvé du travail pour de longs jours, les pauvres maçons s'improvisent des baraques de bois autour du chantier. C'est là qu'ils passeront toute leur vie avec leur famille, collés à leur œuvre comme le serf à sa glèbe. Fils, femmes, filles les aideront aussi bien à transporter les matériaux qu'à sculpter les porches, et ils feront des apprentis qui leur succéderont, à leur mort dans cette espèce de fief du travail. »

Parmi ces dynasties d'artistes, qui furent généralement très remarquables, on cite à Strasbourg Erwin de Heinbach, sa femme, sa fille et ses deux fils, et à Paris les trois Jacquin, père, fils et frère, qui y furent successivement « maîtres des œuvres ».

« Dès lors, la cité où doit s'élever la cathédrale devient la patrie du tailleur de pierres. Il épousera les idées et les querelles de ses bourgeois et il modifiera ses compositions et son style au gré des passions de la foule. Ne vous étonnez pas s'il sort de son ciseau tant de monstrueuses caricatures et d'images obscènes ; l'Eglise ne s'en occupe pas et lui laisse fouiller la pierre à sa fantaisie ; à peine si, de temps à autre, se montre un chanoine pour faire la paye (1). »

On a attribué cette singulière tolérance de l'Eglise romaine à son ignorance ; mais il est certain, au contraire, qu'elle avait la clef de la langue imagée des francs-maçons, et que, tandis que les empereurs byzantins proscrivaient les images, parce qu'on s'en servait pour conspirer contre eux, les papes, malgré l'avis de nombreux évêques, persistèrent à tenir ouvert cet exutoire des mauvaises humeurs populaires et accordèrent constamment aux artistes la liberté pleine et entière du chapiteau et du portail ; il est vrai qu'ils ne voulurent pas l'admettre dans la ville pontificale, mais il leur suffisait ailleurs que ce genre d'écriture fût impénétrable au vulgaire ; et on n'a pas gardé le souvenir d'un artiste qui ait été inquiété par les ordres de la cour de Rome pour les impiétés qu'il ciselait en tout lieu, et que les gens d'Eglise lisaient parfaitement, mais ils étaient liés comme les autres par un serment de maîtrise qui n'a jamais été violé. D'ailleurs, pour quelques couplets contre l'enfer, il y en avait des centaines contre les nobles, que le clergé ne détestait pas moins que la bourgeoisie ; et quant à ces hommes maillés de fer, ils étaient trop orgueilleux et trop Béotiens à la fois pour accorder la moindre attention aux sculptures des églises. Celles-ci suivirent donc exactement le mouvement de la littérature et transcrivirent successivement en pierre une réplique populaire à la chanson

(1) Paul Rosières, *Cathédrales gothiques*.

de Roland, et surtout les romans de *la Rose* et du *Renard*, qui s'adaptèrent admirablement au genre d'ornementation du style gothique, ou plutôt qui l'ont créé.

Si l'on avait besoin d'un artiste de mérite, on le faisait venir de Paris. Dès le sixième siècle, la suprématie artistique de cette ville se trouvait établie sur toute l'Europe, et les francs-maçons de l'Ile-de-France portaient en Angleterre l'art, la langue et les mœurs de la France mérovingienne, qui avait soumis les conquérants anglo-saxons à l'influence française bien avant qu'ils tombassent sous le joug du bâtard de Normandie. On ne doit donc pas s'étonner si la langue française a été l'idiome adopté par toutes les tribus de francs-maçons de l'Europe assez longtemps avant la date où elle a fait son entrée officielle dans le monde par le fameux serment de Lothaire et de Charles le Chauve, car tout ce que l'on a pu recueillir de l'ancien gaulois prouve que c'était un dialecte assez rapproché du latin pour qu'au siège de Gergovia César n'osât pas écrire une lettre dans cette dernière langue, parce qu'elle pouvait tomber entre les mains des Gaulois et que tous comprenaient le langage de César. Il faut donc en conclure, d'après la ressemblance qui existe entre les dialectes italiens du nord du Pô et le français proprement dit, que l'idiome romain n'était qu'un des nombreux dialectes de la grande famille gauloise, avec une grammaire façonnée probablement après coup à la grecque, car le peu que nous possédons d'épigraphes gauloises indique des formes grammaticales aussi simplifiées que celles du onzième siècle, et la plupart du temps dépourvues des désinences latines.

Tel était le dialecte que les compagnies errantes des francs-maçons transportaient partout avec eux, bien des siècles avant qu'il fût devenu celui de la diplomatie, et ils le transmettaient religieusement à leurs descendants, tout en adoptant celui du pays pour leurs relations avec les indigènes.

C'était dans le dialecte de l'Ile-de-France qu'étaient rédigés tous leurs plans et leurs annotations hiéroglyphiques ; car ils ne confiaient pas à l'écriture vulgaire les secrets de leur corporation, et il existe une foule de preuves qui attestent que

l'écriture hiéroglyphique, dont on constate l'apparition au onzième siècle, sous le nom de « blason », était déjà d'un usage général à l'époque gauloise. De ces preuves je ne citerai que la plus connue. Pendant toute la domination romaine, la ville de Lyon (Lugdunum) a conservé son blason gaulois : un corbeau sur une montagne (en gaulois « lug », corbeau ; « dun », montagne).

Cette écriture a-t-elle été, dans l'origine, le patrimoine de tous les francs-maçons sans distinction ? C'est possible et même probable, car on en retrouve une toute semblable dans les catacombes de Rome, dont le but était évidemment de graver certaines formules dans la mémoire des illettrés. Telles sont ces lampes chrétiennes entourées de disques et de feuilles de peuplier, au milieu desquelles courent deux chiens, ce qui donne les vers suivants :

Lucerna disce populos  
Lucem canes, Deo current.

(Instruis les peuples par cette lampe,  
Tu chanteras la lumière, et ils accourront à Dieu (1).)

C'est précisément pour maintenir cet enseignement par les images (2) que les papes résistèrent énergiquement aux empereurs iconoclastes, et ils comprenaient si bien la langue des francs-maçons, que, au dixième et au onzième siècle, toutes les églises romanes sont de véritables catéchismes en action, dont la porte orientale figure le Décalogue. Elle est toujours creusée dans une tour carrée s'élevant sur un « dé cannelé », avec six degrés, ce qui se lit : « Créteur (carré, tour), 6 grés décanelé » (vous suivrez le Décalogue du Créateur). L'hiéroglyphe

(1) Sur les tombes chrétiennes de la même époque se voit un enfant avec un oiseau dans les mains : « Puer, ave manibus », ce qui se traduit : « Enfant, sois heureux chez les mânes ». Cette formule, essentiellement païenne, prouve que les hiéroglyphes des catacombes étaient antérieurs au christianisme.

(2) On vient de signaler tout récemment une lampe chrétienne égyptienne portant une grenouille entourée d'une légende grecque signifiant « Je suis la résurrection » ; en égyptien, la grenouille se dit « higgît », ce qui signifie aussi « résurrection ». Cette grenouille était donc là pour traduire la légende grecque, à l'usage des Egyptiens qui ne savaient que leur langue.

d'une tour carrée pour rendre le mot « créateur » s'est conservé dans ce genre d'écriture jusqu'à la Révolution française.

Mais, lorsqu'elle descendit des chapiteaux historiés de l'architecture romane pour orner de devises les écus des gentils-hommes partant pour les croisades, elle était déjà le monopole exclusif de l'aristocratie des arts et métiers, qui comprenait tous les dessinateurs de chaque catégorie. On sait quel splendide usage les artisans du moyen âge faisaient de l'art du dessin, je n'en citerai d'autre exemple que les étonnantes ferrures de Notre-Dame.

Le pivot de cette aristocratie professionnelle semble avoir été la corporation des peintres en émail, celle qui du reste a fourni la langue et les règles du blason aux hérauts d'armes. On sait que l'art de l'émailleur est d'origine essentiellement gauloise ; il comprenait au onzième siècle la fabrication des vitraux et celle des terres émaillées, dans lesquelles la France n'a jamais connu de rivaux ; il n'est donc pas surprenant que sa langue et son écriture spéciale soient devenues celles de tout l'art moderne jusqu'à ce que le centre de cette mystérieuse et aristocratique fédération ait été détruit on ne sait comment par la suppression des maîtrises et jurandes. Mais elle nous a laissé d'innombrables monuments, dont les plus modernes sont les assiettes révolutionnaires de la fabrique de Nevers, qui contiennent en hiéroglyphes blasonnés la plus curieuse et la plus véridique des histoires de la Révolution, avec les espérances et les désenchantements des pauvres peintres en émail. Au début, ils étaient tout feu et tout flammes contre la noblesse et le clergé, mais ils chantèrent une tout autre antienne lorsqu'ils virent leur petit « temple » balayé par la tourmente révolutionnaire. Comment et pourquoi n'essayèrent-ils pas de le relever ? C'est un mystère que je n'ai pu éclaircir, mais qui s'explique cependant par la difficulté toujours croissante de se servir d'une langue qui avait trop vieilli. Ce qui est certain, c'est que les survivants ne firent plus d'adeptes. La dernière trace que l'on trouve des émailleurs est sur les monnaies de Louis XVIII, qui portent sur l'effigie du souverain un cou de cheval, ce qui donne avec le cercle de la rouelle

mi-œuvée ce vers, qui caractérise si énergiquement le grand tort des Bourbons à leur retour de l'émigration :

Mauvais roi l'est point tel chevaulehe (1).

C'est d'après ce système que sont composés les types de Dupré, que la république actuelle a repris sans se douter qu'ils contiennent tout autre chose que l'éloge de cette forme de gouvernement.

Cette franc-maçonnerie artistique était répandue dans toute l'Europe occidentale et groupait tous les artistes de quelque valeur, dans une confrérie mystérieuse qui, autant qu'il est permis d'en juger, n'avait le droit de correspondre qu'en hiéroglyphes. Mais il était évident que pour les artistes ce n'était pas le côté sérieux de la question. Le comte de Caylus l'a défini tout au long dans une des vignettes hiéroglyphiques de son recueil d'antiquités représentant le Nil sur un « dé » couvert d'hiéroglyphes et commençant ainsi :

Car tel point découvre hieroglyphes  
En déchiffre autre que sait nul,  
Se font rébus tant « pairs peintres anglent (2) ».

Ce genre de poésie étant fait pour l'œil et non pour l'oreille, je me contenterai de résumer brièvement la suite de cet important document ; l'auteur ajoute que ce n'est pas pour le plaisir de faire des mystères que les artistes assujettissent leurs compositions à la règle de l'« angle », mais pour trouver des combinaisons nouvelles et originales dans l'ornementation, et que ceux qui ne s'y assujettissent pas sont considérés par leurs confrères comme « canailles » ; mais il n'est permis d'« angler » ses compositions qu'autant qu'on a été reçu « pair » parmi les peintres et qu'on a donné des « garanties » qu'on n'en révélerait pas le secret.

Dans une autre vignette, le même auteur se plaint que ce

(1) Littéralement : Mi œuvé rouellé point (en pointe) taillé cheval chef.

(2) Littéralement : Cartel point dé couvert hieroglyphe en dé 6 fieux (fils, enfans) ras (tondus) au tort (à gauche) cuisse Nil (fleuve). Ré (à droite), buste en paire pieds (2 pieds) en 3 ongles. (Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. V, frontispice.)

secret soit trop prodigué, et cependant, malgré le nombre considérable des initiés, il a été emporté avec eux dans la tombe, alors qu'il n'existait plus aucune sanction pénale qui pût les atteindre, ce qui pourrait surprendre, si le même fait ne devait être constaté à propos des hiéroglyphes égyptiens, de ceux de l'art grec et généralement à propos de tous les secrets de maîtrise.

Nous venons de voir le nom que se donnaient les francs-maçons de l'art. Celui de « pairs peintres angles » est le plus générique. Le mot « angler (1) », en vieux français, signifie à la fois « cacher » et faire du « galon ». Ce secret était donc celui de composer des « bordures » ou des ornements, sur des canevas rythmés. C'est pour cela qu'il est question dans Rabelais d'un fameux docteur « Anglais » qui vient arguer par « signes ». La discussion qui s'élève entre lui et Panurge est en effet un dialogue blasonné, qui débute par les règles de ce genre d'écriture, dite « œuvre anglé ». Dans l'espèce elle consiste à traduire le dialogue des deux personnages en dialecte héraldique, ou en vieux français du onzième siècle. Les voici :

Par dessin se parles œuvre anglé,  
Te doives te rime t'aies qu'L  
Ne mets tel signe en quel dépouille  
Huit fois fert de l'une l'autre ongle.  
Œuvre faire paraître s'en plaît,  
Droit se nie pair faire querelle  
Voir; rime est enjoint l'un juxte l'autre  
Comme doive, au prix de pareille.

Ce qui en français moderne signifie : « Si tu « œuvres anglé », tu parles par dessin; tu n'y dois mettre d'autre rime qu'L, tu la mets de façon (en tel signe) que celui qui dépouille (déchiffre) frappe huit fois d'un ongle sur l'autre (fasse des vers de huit syllabes); s'il te plaît de faire paraître cette œuvre, on refuse aux pairs le droit de se quereller ouvertement. Il leur

(1) Un enfant ot encor nagaires,  
Dedens sa chambre s'en « angla »,  
Se le « mourdri » et « estrangla ».  
(Voir Ducange, aux mots *Anglare* et *Opus anglicum*.)



est enjoint de ne jouter qu'à coups de rimes, en se soumettant à la pareille. »

Nous verrons dans le cours de cette étude que celui qui manquait à cette règle, ou à celle de la discrétion, était puni de la façon la plus terrible, et que c'est ainsi que s'explique le supplice infligé à Abaylard par son beau-père. Cette discrétion était l'unique garantie de la libre pensée au moyen âge. L'Eglise de Rome elle-même n'a jamais songé à l'enfreindre, et Dieu sait cependant si cette liberté allait loin contre Dieu, les papes et les rois. L'œuvre entière de Rabelais en est restée la preuve vivante.

Nous venons de voir que l'« œuvre anglé » se composait de vers de huit syllabes, terminés par une assonance en L. Telle paraît être l'étymologie du mot « blasonner » (bé (bien) L assonner).

Cette lettre était le signe de reconnaissance des « pairs peintres anglés » entre eux. L'un demandait : « Lanterne si el ? » (Lanterne-t-il ?) L'autre répondait : « Bouteille ». En vieux français, cela pouvait se traduire aussi : « Loin terre n'est ciel ? » (La terre est-elle loin du ciel ?) Et l'autre répliquait : « Boute œil. » (Mets-y l'œil.) En jargon actuel : « Vas-y voir. » On sait que c'est la conclusion du livre de Rabelais et qu'elle se retrouve dans toutes les franc-maçonneries occidentales et orientales, à l'exception du Grand Orient français, qui tout récemment a remplacé cette formule de la liberté de pensée la plus absolue par la négation obligatoire de Dieu et de l'âme.

Les pairs peintres anglés entendaient mieux la liberté de penser ; mais pourquoi avaient-ils adopté une « lanterne » pour signe de ralliement ? Était-ce un souvenir des lanternes des catacombes chrétiennes, dont j'ai parlé plus haut ?

Quoi qu'il en soit, les pairs peintres anglés parisiens affectionnaient la qualification de « pairs lanternés », et c'est celle que prend constamment Rabelais. Ils se nommaient aussi « grinches habiles » ou « abeilles », et partout ils désignaient par l'épithète de « frelons » les non-initiés, que les artistes modernes qualifient de « pékins » ou d'« épiciers ».

Les « grinches habiles » écrivaient leur nom par une « grosse boule de verre », comme on peut le voir dans le portrait de la maîtresse du Titien qui est au Louvre et dans celui de la duchesse de Southampton, par van Dyck (1) ; les « lanternés », par une lanterne qu'on rencontre fréquemment dans les peintures du quinzième siècle. Les Lombards avaient conservé, paraît-il, le nom de « francs-maçons » et l'écrivaient par un « fer hameçon », c'est-à-dire une hallebarde. Philibert Delorme était franc-maçon ; mais toutes ces fractions de la grande famille artistique se servaient de la même langue et s'entendaient entre elles, ce qui prouve qu'en Allemagne et en Hollande le haut enseignement artistique ne pouvait se donner qu'en français ; mais le latin était si répandu à cette époque, que la difficulté était moins grande qu'elle ne le serait aujourd'hui (2). Quant aux Lombards et aux Toscans, leurs dialectes sont si rapprochés du vieux français, que la grammaire de la langue internationale des grinches habiles est beaucoup plus voisine de l'italien actuel que de la langue que nous parlons ; ils n'éprouvaient donc aucune difficulté à s'en servir et je me suis demandé si elle ne provenait pas directement du latin des catacombes ; mais un examen attentif prouve que la langue du blason, adoptée par toutes les corporations artistiques dès la fin du onzième siècle, est bien du français de l'Ile-de-France. Le fait est attesté historiquement et n'a jamais été contesté.

Il n'y a aucune parenté entre ces francs-maçons du moyen

(1) Le frontispice de l'ouvrage du jésuite Villapandus, sur les mystères de l'architecture du temple de Jérusalem, dans lequel j'ai trouvé le plus de renseignements sur ceux de l'architecture gothique, représente le Christ avec les insignes de grinche habile ; c'est-à-dire les cinq doigts de la main gauche posés en chef sur une grande boule de verre (vrai grand che boule), au-dessus de quatre anges ayant des pieds fourchus (pairs ongles), le tout avec la formule « cum permissu superiorum », preuve indiscutable que Rome avait la clef de cette écriture secrète et ne la proscrivait pas.

(2) Voici un spécimen de grivoiserie flamande tiré de l'église de Ter-vueren. Une jeune fille est assise tendant les deux mains et cimée (coiffée) d'un « roy vieil » entre deux roys vieux tendant la main, dont celui de droite a le poing voilé. Traduire :

Si fille demand s'aimer veuille,  
De dire point veult, c'est merveille.

âge et la société exclusivement politique instituée par Cromwell. La fameuse légende d'Hiram leur est parfaitement étrangère, ainsi que toute espèce de souvenir biblique (1). L'orientation de leurs églises indique des traditions païennes auxquelles il n'est fait aucune allusion dans les innombrables hiéroglyphes qu'ils nous ont laissés. Quelquefois, mais rarement, ce sont des prières d'une parfaite orthodoxie; plus souvent, on rencontre d'amères protestations contre le dogme politique de l'enfer et de la damnation éternelle. Le clergé est beaucoup moins maltraité qu'on ne le croit, dans ces compositions où domine le genre satirique, car beaucoup de ces grinches habiles étaient eux-mêmes des moines et n'ignoraient pas d'ailleurs que leur secret était entre les mains de la cour de Rome. Mais le clergé, étant d'origine populaire, ne trouvait nullement mauvais qu'on éreintât les nobles brigands qui ravageaient églises et monastères. On sait que sous ce rapport Pépin et Charlemagne se distinguèrent à un point que le clergé n'a pas craint d'exprimer dans beaucoup d'églises ses préférences pour les Sarrasins, formulées dans ce couplet de la contre-chanson de Roland, qu'on peut voir à Saint-Germain des Prés, à Sens, et dans plusieurs églises d'Auvergne ayant particulièrement souffert de la brutalité carlovingienne. Il est écrit par des perdrix (perdriel) dans des blés sarrasins (Sarrasins emmi blés) :

Littéralement : Mi pile (colonne) annelée - Sarrasins - emmi (entre) blés - perdriels - tailloir demi capitel (chapiteau).

Lecture : Mi plaigne els Sarrasins amiables.  
Perdre el, tel oir daim capitel.

Traduction : Ne plaignez pas les Sarrasins aimables. Si on entendait un tel péché capital, vous seriez perdus.

Donc, si la cathédrale n'est pas l'expression d'une pensée religieuse, comme l'a démontré M. Paul Rosières dans ses *Cathédrales gothiques*, ce n'est pas non plus, comme il le dit,

(1) Cependant Philibert Delorme a eu le projet d'écrire un livre où il aurait démontré que toutes les règles de l'architecture provenaient de celles du temple de Salomon, et ce livre a été composé plus tard par le jésuite Villapandus.

le génie populaire qui a imaginé ces édifices et fait sortir des murs ces images à la fois grandioses et triviales, pures et immondes, railleuses et tristes comme lui, mais bien la verve frondeuse du moine et de l'artiste, qui, la plupart du temps, ne faisaient qu'un (1). « La cathédrale était le seul livre qu'il lui fût possible de composer, il y a exprimé toutes ses émotions et tous ses rêves. Il s'y est pétrifié dans toute sa beauté et sa laideur. Lorsqu'il sera las de ciseler de telles montagnes de pierre, il se servira de la prose pour créer encore des monuments faits à sa propre image. Sa dernière cathédrale, la plus majestueuse et la plus grotesque, la plus cynique et la plus énigmatique, se nomme *Pantagruel* et fut l'œuvre du « clerc François Rabelais ». (P. Rosières.)

Dans son ensemble, cette appréciation de l'œuvre de Rabelais est la plus neuve, la plus hardie et la plus exacte qu'on en ait jamais donnée; car il est de toute évidence, pour ceux qui ont étudié l'art du moyen âge, que le *Pantagruel* a été composé d'après la même méthode que les cathédrales gothiques, et que son auteur avait la clef de tous leurs mystères; bref, qu'il était lui-même un des hauts dignitaires du pays de « Lanternois », dont il est si souvent question dans son livre. Mais de ce que le *Pantagruel* a été édifié par les mêmes procédés que les cathédrales, ce n'est pas une raison pour que ce soit une cathédrale et encore moins le produit de l'imagination populaire. Les grinchés habiles sortaient bien des rangs du peuple; mais, de même que les moines, avec lesquels ils avaient tant de points de contact, ils formaient une caste à part, dont les intérêts étaient complètement différents de ceux du peuple et reliés étroitement à ceux des autres « clercs », expres-

(1) Ce qui le prouve, c'est ce couplet choisi entre tant d'autres parmi ceux qui décoraient les abbayes du onzième siècle et particulièrement celle de Mozat, en Auvergne. En voici le mot à mot : pile annelée, 2 mi griffons calice, pieds 4, queue en ventre, 2 paires d'ailes, chef (tête) 2 yeux pairs, papégal (perroquet) tailloir carré, demi capitel. Ce qui se lit :

Plaigne li dom (moines) griffonne eclise  
Picards (rébus) qu'inventer doit perde el (lui)  
Si Dieu le Père pape égale,  
Tel oir car est dam capital.

sion qui, dans l'origine, désignait toutes les classes lettrées.

On ne doit pas oublier en effet que la plupart des couvents possédaient des écoles d'architecture initiées à tous les secrets des grinches habiles et que c'est vraisemblablement dans une de ces écoles que Rabelais avait appris les secrets de cet art dans lequel on sait qu'il était passé maître. Ceci est tellement vrai qu'à l'époque où il vivait, les architectes, bien qu'ils construisissent infiniment plus de palais que d'églises, étaient encore presque tous des abbés, tels que Pierre Lescot et Philibert Delorme, qui fut, comme on sait, abbé de Saint-Eloi, et bien qu'on fût très peu exigeant à leur égard en matière de cléricature, encore étaient-ils tenus d'avoir reçu les ordres mineurs et de s'astreindre au célibat. Mais déjà en Italie l'architecture était absolument profane, et je crois que Philibert Delorme a été le dernier des abbés architectes.

### III

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la longue carrière fournie par les grinches habiles, on peut la diviser en trois grandes périodes : celle des cathédrales, qui va du sixième au seizième siècle ; celle des châteaux, presque exclusivement limitée à la Renaissance ; et celle de l'ameublement, qui n'est ni la moins intéressante ni la moins brillante des trois et comprend tout l'art décoratif si exclusivement français du dix-huitième siècle. Les Boule, les Germain, les Gouttierrez, étaient des grinches habiles, c'est-à-dire de véritables poètes échafaudant leurs compositions sur des canevas rythmés. Tel est, comme le dit le comte de Caylus, le secret de leur inimitable originalité. En dehors de l'« angle », il n'existe pas de moyens de varier ses compositions ; on en est réduit, comme les artistes contemporains, aux pastiches inintelligents des autres époques et il en résulte une infériorité tellement choquante, que, sans se rendre compte du motif qui détermine leurs préférences, les collectionneurs s'arrachent à prix d'or les compositions « anglées » des siècles passés, parce qu'ils leur trouvent un piquant dont les compositions

modernes sont absolument dépourvues. Il est donc impossible que, du jour où la règle de l'ornementation ancienne aura été divulguée, les artistes n'y reviennent pas avec frénésie, car ils en seront récompensés par les succès les plus éclatants. Quant à l'application que Rabelais en a faite à la littérature, c'est une tentative unique (1) qui n'aura aucune occasion de se renouveler dans un temps où l'on a brisé toutes les entraves de la liberté de pensée, mais elle donne à son livre une saveur toute particulière qui certainement ne nuira jamais au reste. Un des rares mérites du curé de Meudon, c'est d'avoir été de son temps, et c'est pour cela qu'il est encore du nôtre ; il ne faudrait donc pas chercher dans son œuvre ce qui caractérisait les époques précédentes. Né au temps où les grinches habiles construisaient des châteaux, c'est un château qu'il a construit, ni plus ni moins, car on ne saurait comparer équitablement son abbaye de Thelème à une cathédrale. Les gens qu'il veut y réunir ne sont pas des manants ni des « meurt-de-faim ». Il en exclut les hypocrites et les bigots :

Cy n'entrez pas maschefaim praticiens,  
Clercs, bazauchiens, mangeurs de populaires...  
Cy n'entrez pas usuriers et chichars,  
Briffaulx, leschars qui toujours amassez.,  
Ni vous aussi, séditieux, mutins,  
Grecs ou Latins, plus à craindre que loups.

Voici maintenant la liste des invitations :

Cy entrez, vous, et bien soyez venus  
Et parvenus, tous nobles chevaliers,  
Mes familiers serez et pécuiers,  
Frisques, gualiers, joyeux, plaisans, mignons,  
En général, tous gentils compagnons.  
Cy entrez, vous, dames de hault parage  
En franc courage, entrez y en bon heur,  
Fleurs de beauté à céleste visage.

(1) Il avait cependant été précédé dans cette voie par le dominicain A. Colonna, dont l'*Hypnerotomachia Pooliphili* attend encore un commentateur moderne ; mais, outre que Rabelais le cite, il devait avoir la clef de ses hiéroglyphes, puisque ses *Songes drolatiques* ne sont que la traduction parodiée du titre même de l'*Hypnerotomachia* (combat des songes d'amour).

Certes voilà un public qui n'est guère démocratique, à l'exception des prêcheurs d'Evangile, dans lesquels on peut reconnaître les réformés, bien que ce livre ait précédé l'apparition de Calvin. Mais à cette époque les doctrines luthériennes ne s'étaient encore répandues que dans la noblesse provinciale. La bourgeoisie des villes, celle qu'il repousse, resta obstinément catholique, tout en penchant fortement du côté des idées républicaines, comme la Ligue le prouva quelques années plus tard. Rabelais prévoyait ce mouvement, auquel il ne s'associait pas, comme l'attestent les cinq vers si prophétiques de l'énigme trouvée dans les fondations de l'abbaye de Thelème :

Alors auront non moindre autorité  
Hommes sans foi que gens de vérité.  
Car tous suivront la créance et estude  
De l'ignorante et sotte multitude,  
Dont le plus lourd sera reçu pour juge.

Ne dirait-on pas que ces vers fatidiques désignent le temps où nous vivons ? Aujourd'hui Rabelais n'eût pas été plus partisan que Balzac du triomphant suffrage universel, et cependant c'était le fils d'un aubergiste et il avait cruellement souffert de la tyrannie monacale. Mais, sauf le mariage des prêtres, dont il était partisan, Rabelais était trop libre-penseur et trop platonicien pour verser dans les erreurs du calvinisme, et il mourut catholique de raison, sinon de foi. Quant à ses opinions politiques, à une époque où le pédantisme de la Renaissance remettait à la mode l'idéal républicain de Rome et d'Athènes, elles furent invariablement et correctement monarchiques, parce que Rabelais fut un ardent patriote, Français avant tout, et que de son temps l'unité française n'existait et ne pouvait exister que dans la monarchie. Aussi Charles-Quint et plus tard Philippe II y favorisèrent-ils de tout leur pouvoir l'expansion des idées républicaines. La seconde branche des Valois eut le tort de s'associer inconsciemment à ce mouvement, en faisant venir d'Italie une foule d'artistes et de pédants, dont aucun, sauf Léonard de Vinci, n'avait rien à apprendre à ceux qu'avait toujours possédés la France. Tous étaient affiliés à la franc-maçonnerie lombarde, qui, bien

qu'elle n'eût rien de commun avec celle de Cromwell, lui servait cependant de précurseur en faisant tous ses efforts pour déconsidérer de toutes les façons l'ancienne suprématie artistique et politique de la France au profit d'un idéal pseudo-romain qui travaillait sans vergogne à substituer aux franchises locales du moyen âge le joug byzantin du roi soleil; c'était déjà l'idéal des bourgeois de cette époque. Aussi peut-on remarquer que Rabelais ne laisse jamais échapper l'occasion de tomber à bras raccourcis sur ce que l'on nomme aujourd'hui les nouvelles « couches sociales », c'est-à-dire les avocats, les usuriers et les séditieux mutins grecs ou latins, « plus dangereux que loups ». Cet homme, qui était peut-être le plus savant de son siècle, abhorrait les pédants. D'un bout à l'autre son livre, uniquement écrit pour les artistes et les grandes dames, les mystifie de la façon la plus cruelle, témoin l'écolier limousin. Il est émaillé à chaque pas d'horribles vocables grecs que tous les commentateurs n'ont pas manqué de chercher dans leurs plus lourds lexiques; mais ce prétendu grec n'est que du « lanternois », c'est-à-dire du français écrit avec une orthographe particulière, qu'Anne de Pisseleu et Diane de Poitiers lisaient à livre ouvert sans savoir le grec, aussi bien que le Rosso, Jean Goujon et Philibert Delorme, car le *Pantagruel* a cela de commun avec les cathédrales gothiques, qu'il est blasonné sur toutes ses faces et que le seul moyen de le comprendre dans ses parties mystérieuses est de dessiner à l'aide du crayon les scènes ou les objets décrits par l'auteur. Quant à la clef de toutes ces énigmes, on sait qu'il l'a laissée dans un recueil de cent vingt dessins dépourvus de toute espèce de légendes, qui devaient d'abord être publiés avec le texte du *Gargantua*, mais n'ont paru qu'à part et douze ans après la mort de Rabelais. Encore, dans un cul-de-lampe qui sert de préface, l'éditeur anonyme assure-t-il qu'il ne les livre au public qu'en exécution d'une promesse formelle faite à son regretté maître, et l'un de ces dessins a été lacéré dans toutes les éditions.

De toutes ces précautions on est autorisé à conclure que cette écriture mystérieuse était lue d'un grand nombre d'initiés



du vivant de Rabelais et que, malgré les immunités que s'accordaient entre eux les grinches habiles, quel que fût leur rang, il y avait de graves dangers à publier les *Songes drolatiques*.

Il est vrai que des bibliophiles distingués qui se sont spécialement occupés de Rabelais, tels que MM. G. Brunet et Tross, prétendent qu'il est étranger à ce travail; mais sur quelles preuves? M. Paul Lacroix, qui a écrit la préface d'une édition moderne, est moins affirmatif et convient que ces compositions très ingénieuses et très plaisantes ne seraient pas indignes de Rabelais — si l'on pouvait démontrer qu'il savait se servir du crayon aussi bien que de la plume — et il avoue plus loin que Rabelais, étant excellent architecte, devait être excellent dessinateur.

A cette preuve déjà concluante, j'en joindrai une autre tirée des œuvres mêmes de Rabelais : elles prouvent à chaque ligne qu'il était initié à tous les mystères du blason, comme tous les artistes et la plupart des grandes dames de son temps, qui, sans aller jusqu'au tableau de chevalet, composaient et exécutaient des œuvres de broderie attestant une connaissance approfondie des arts du dessin. Les rois eux-mêmes s'en mêlaient, et Charles VII a composé et dessiné de sa propre main les armes de la Pucelle. Quant au roi René, son habileté en ce genre est restée légendaire. Or, il est impossible de faire du blason sans être un habile dessinateur, et c'est uniquement parce qu'il était un habile dessinateur que Champollion a déchiffré les hiéroglyphes égyptiens, qu'on ne peut reproduire qu'à cette condition.

De plus, Rabelais fait dans son livre d'innombrables allusions à des œuvres d'art de tous les temps, mais particulièrement à certains portraits du Titien qu'il avait eu le loisir d'étudier en Italie, et il est rare qu'on s'intéresse aux œuvres d'art sans avoir mis soi-même la main à la pâte. Il est donc démontré à mes yeux que Rabelais, qui d'ailleurs possédait à fond l'anatomie et avait dû faire de nombreux dessins de cette espèce, était au moins un dessinateur héraldique d'une habileté au-dessus de l'ordinaire, et c'est ce que prouve la fine caricature de Diane de Poitiers qui porte le numéro XXII des

*Songes drolatiques*. Mais ce qui surprend le plus celui qui essaye de deviner ces rébus, c'est qu'ils sont évidemment de plusieurs mains, ce qu'avoue du reste le titre, qui ne dit pas que l'œuvre entière soit de l'auteur du *Pantagruel*, mais qu'il y est « contenu plusieurs figures de l'invention de maître François Rabelais, et dernière œuvre d'iceluy pour la récréation des bons esprits. »

Cette dernière œuvre est la planche II du livre, et contient un avis à Henri II, pour l'avertir de se tenir en garde contre une dame qui a des palmes en croix sur son tombeau, laquelle n'est autre que Diane de Poitiers. Aucune allusion à cette intrigue ne figure dans le *Pantagruel*, qui tient une grande place dans *les Songes drolatiques*, et cet avis mystérieux a précédé de très peu la mort de Rabelais. Il est signé par des épis de blé fichés à droite (1) dans les talons du personnage, ce qui donne, dans ce genre d'écriture : « Talonné Ré-blé », « Tel n'est Rabelais », et certes c'était à la fois un acte de courage et de probité de contrecarrer ainsi les desseins d'une femme vindicative et toute-puissante.

Le premier dessin est de l'éditeur inconnu du recueil, et donne les motifs de la mort de Henri, à laquelle Diane fut parfaitement étrangère. Il périt pour avoir laissé emprisonner et spolier des membres de l'ordre des Lanternois, auquel il était lui-même affilié, et il reconnut lui-même qu'il avait mérité son sort, car il s'opposa à ce que son meurtrier fût arrêté.

#### IV

Mais, quel que soit l'intérêt de ces mystérieux événements, ils n'ont rien à voir avec l'ouvrage dont je m'occupe spécialement en ce moment, c'est-à-dire les quatre livres du *Pantagruel*, qui ont paru du vivant de l'auteur. Le dernier, celui de « l'Ile sonnante », est considéré comme ayant dû subir d'importantes retouches de la part de l'éditeur, et dans ce genre d'œuvres blasonnées, la moindre altération du texte suffit pour

(1) Dans le syllabaire des peintres émailleurs, la droite = R et la gauche = se nestre, mais le plus souvent T R (tort).

en fausser complètement le sens ou le rendre inintelligible.

Les quatre premiers furent constamment remaniés par l'auteur, ce qui épaissit encore le voile d'obscurité dont il a systématiquement enveloppé sa pensée. Cependant, comme il est certain qu'il écrivait pour un certain nombre d'initiés qui avaient la clef de ces énigmes, il n'est pas moins certain que cette clef peut être retrouvée en s'appuyant sur les règles bien connues aujourd'hui du déchiffrement des cryptographies. Mais bien qu'aucune n'y résiste, on n'enfoncé cependant pas du premier coup des portes aussi solidement verrouillées que celles du *Pantagruel*. C'est donc aujourd'hui bien moins une solution du problème qu'une méthode pour y arriver que je propose, et ceux qui s'intéressent à ce genre de recherches voudront bien me pardonner de revenir encore sur les règles qui doivent conduire lentement, mais sûrement, au déchiffrement de toute écriture blasonnée ou simplement cryptographique.

Après avoir été longtemps oublié, le recueil des *Songes drolatiques* est aujourd'hui très recherché, surtout des artistes, et l'on tend à le considérer comme contenant la clef des mystères de Pantagruel, ce qui concorde avec le dialogue mimé entre le docteur anglais et Panurge; car, après s'être avoué battu, Thaumaste annonce qu'« il rédigera par écrit ce qui a été dit et résolu, afin que l'on ne pense point que ç'aient été moqueries, » et il finit : « Le feray imprimer, à ce que chacun y apprenne comme je ay faict ».

Ce livre, j'ai toujours supposé que c'étaient les gravures des *Cent vingt Songes drolatiques*, mais j'avoue que j'y ai vainement cherché la traduction littérale de la mimique échangée entre Thaumaste et Panurge. Du vivant de Rabelais, c'eût été compris de trop de monde.

D'ailleurs, dans cette publication, tout est combiné pour dérouter le « frelon » qui veut s'introduire parmi les « abeilles », et ce n'est qu'après un travail très pénible qu'on s'aperçoit qu'il faut commencer par la fin. Il en est de même du déchiffrement isolé de chaque rébus : pour le « frelon », le héraut d'armes blasonne en commençant par le « chef » ou le « haut » de l'écusson, et terminant par la « pointe » ou le bas. Dans des

blasons très simples, qui contiennent rarement plus de deux vers, ceci n'empêche pas de les deviner ; mais, quand un dessin comprend plus de vingt vers, dans une écriture déjà très peu intelligible par elle-même et que le poète s'étudie à rendre aussi indéchiffrable que possible, qu'on juge des bévues que doit commettre l'indiscret qui se risque dans un semblable guépier. Il faut d'abord constater que tout dessin blasonné, qu'il soit grec, latin ou français, doit se déchiffrer en commençant par les pieds, car tous procèdent des règles de cet antique blason dont on retrouve déjà les principes dans les Védas, et qui a servi de règle à tous les architectes de l'antiquité et du moyen âge pour les proportions de leurs temples. Tous suivaient celles du corps humain, qui, les doigts joints sur la poitrine et les coudes étendus, donne une proportion de 2 sur 4. De là sans doute la règle commune à tous les blasons, de procéder par vers iambiques de quatre pieds ou de huit syllabes. Quant aux assonances uniformes en L, qui établissent la seule différence qu'on puisse noter entre le blason moderne et celui des anciens, elles n'existaient pas chez les Gaulois, mais on les constate dans le plus ancien monument blasonné de l'art français que j'aie pu déchiffrer, le pilier de la cathédrale de Saint-Dié, qui porte une caricature de Charles le Chauve. L'emploi d'une assonance uniforme a eu une influence très considérable sur l'architecture du moyen âge ; il lui a permis de substituer de longs poèmes de pierre aux légendes très sommaires de l'art grec, qui use plutôt des procédés de la charade que de ceux du rébus (1). Cela provient de ce que les monosyllabes sont très peu nombreux dans le grec, et par conséquent ne lui permettaient guère de formuler un syllabaire de cinquante ou soixante syllabes, ce qui est le minimum pour transcrire intelligiblement la parole. Le déchiffrement des épigraphes chypriotes a donné les règles

(1) L'art moderne, qui est un art purement d'illustration, se borne à exprimer la pantomime ou la charade d'une explication écrite dont il ne peut pas se passer. De là la nécessité des catalogues. Dans l'art des grinchés habiles, cette explication est donnée hiéroglyphiquement par le dessin lui-même, avec lequel elle fait corps.

de l'écriture héraldique des Grecs. Elle remontait certainement à une très haute antiquité, mais avait conservé toutes les imperfections primitives résultant de la pauvreté ou de la confusion de son système de consonnes, qui, même aujourd'hui, ne distingue pas nettement le K du G, le B du P, et le D du T. Cette pauvreté, toujours irrémédiable dans une langue héraldique, qui meurt tout d'une pièce, mais ne se transforme jamais, explique la simplicité quelque peu indigente des compositions grecques. Le vieux français, et probablement le gaulois, son père direct, fournissaient au contraire une multitude de monosyllabes, très riches en consonnes, avec une seule voyelle E, nuancée de quatorze façons différentes. Telle est encore la prononciation du dialecte des barrières et du patois picard. Le blason français néglige donc complètement les voyelles, que celui qui le déchiffre doit rétablir d'après le sens général du texte; mais il écrit très distinctement les consonnes, et donne ainsi une écriture syllabique tout à fait analogue à l'hébreu. Au point de vue héraldique, c'est infiniment supérieur au grec. Aussi quelle différence entre la pauvreté des combinaisons du style grec et la richesse exubérante du style français! Mais, me dira-t-on, ne peut-on pas obtenir l'incroyable variété du gothique sans avoir recours aux canevas rythmés du blason? A ceux-là je répondrai : Je vous en défie, même en vous accordant les ressources du pastiche et du « bric-à-brac » modernes. La Révolution française, ayant balayé sans le savoir le cénacle des grinches habiles, en a été réduite, en fait d'architecture, au style dit « de prison », le plus pauvre et le plus misérable dont l'histoire fasse mention. On a essayé depuis de remédier à cette pauvreté par le pastiche des styles précédents, et un artiste contemporain croit avoir répondu à toute espèce d'objections quand il a dit : « C'est de l'époque. » On n'a qu'à voir l'effet que produit la copie exacte des hiéroglyphes égyptiens et des cunéiformes assyriens par des artistes qui ne les lisent pas, pour juger de celui que feraient ces pastiches sur un des grinches habiles qui les a inventés. Personne n'a fait plus d'efforts que l'auteur du nouvel Opéra pour refaire « parler l'architecture »; mais cette montagne en mal d'enfant est ac-

couchée d'une lyre; et cependant il n'est pas un seul traité d'architecture du siècle passé qui ne donne en hiéroglyphes le secret de faire parler la pierre (1). Il existe même des vocabulaires très étendus de cette langue. Un architecte, du nom de Delafosse, a réuni, dans des planches très recherchées des collectionneurs, la plupart des combinaisons qu'on peut emprunter à tous les règnes de la nature et à tous les arts et métiers.

Au point de vue de l'art, les combinaisons dont Rabelais et ses collaborateurs ont tiré un parti si original dans les grotesques des *Cent vingt Songes drolatiques* ne laissent rien à désirer; il n'y a qu'à les reprendre en tâchant de substituer un idiome moins vieilli à celui du onzième siècle, ce qui est possible si l'on se sert du jargon désossé usité aujourd'hui par la télégraphie, qui lui ressemble beaucoup. Au point de vue de la cryptographie, tous ces procédés sont très imparfaits et très arriérés, et si quelqu'un de ceux qui me feront l'honneur de lire cette étude s'étonnait de me voir déchiffrer avec une certaine assurance ces énigmes un peu enfantines, s'il ne croyait pas possible que du vivant de l'auteur elles aient pu être lues d'un public assez nombreux, je m'engage à convaincre les plus incrédules en leur faisant lire tout ce qu'il me plaira d'écrire cryptographiquement dans un article comme celui-ci, sans que rien l'indique à ceux qui n'en auront pas la clef. Le tout est d'en adopter une qui aille à la serrure. Dans le blason c'était la lettre L, mais toute autre convention peut la remplacer.

## V

Aussi n'y a-t-il pas que du blason dans le *Pantagruel*. On y trouve une autre espèce d'écriture cryptographique qui est

(1) J'ai sous les yeux un *Vignole* du siècle dernier, anonyme, publié chez Daumont, rue Saint-Jacques, où ces règles sont écrites hiéroglyphiquement, suivant l'usage des grinches habiles, dans des vignettes placées au-dessous des cinq ordres, et je ne connais pas un traité d'architecture de cette époque qui ne les reproduise pas, tant ce secret était inséparable de celui de maîtrise.

assujettie à la règle des vers de huit syllabes, mais non à l'assonance en L. Rabelais, chaque fois qu'il s'en sert, a expressément soin d'indiquer que c'est du « lanternois ».

« Et n'oublie « debitoribus » ce sont lanternes », s'écrie Carpalim au moment de s'embarquer pour le pays de Lanternois.

Mon pronostic est (dist Pantagruel) que par le chemin nous ne engendrerons mélancolie, j'à clairement je l'aperçois : seulement me desplaît que ne parle pas bon lanternois.

« — Je (respondit Panurge) le parleray pour vous tous ; je l'entends comme le maternel ; il m'est usité comme le vulgaire : par le chemin je t'en ferai un beau petit dictionnaire, lequel ne durera guères plus qu'une paire de souliers neufs. Tu l'auras plus tost appris que le jour levant sentir. »

En effet le précepte est clair et court ; « debitoribus », ce sont lanternes, et quand on sait que ce langage ne tient pas compte des voyelles, on traduit immédiatement « debitoribus » par « débiter des rébus », ce qui est le caractère commun de toutes les écritures figurées.

Mais ni le prologue véritable de *Pantagruel* ni celui du *Voyage à la recherche de la dive bouteille* ne sont écrits en rébus. Les bazochiens ou chicanous se servent, dans leurs grotesques démêlés avec le sire de Basché, d'une langue à l'aspect rébarbatif dans laquelle on ne découvre au premier abord qu'un bizarre cliquetis de consonnes, tel que ce vers :

Prug frest strin, etc. (1).

C'est tout simplement du français écrit à la mode sémitique, c'est-à-dire sans voyelles, celles qui y sont intercalées n'ont généralement d'autre but que de dépister le « frelon ». On ne doit pas plus en tenir compte que de la séparation des mots, qui ne répond à rien. Il faut faire une masse de tout le vers et déchiffrer comme l'on peut. Malgré cela, ce déchiffrement ne souffrirait pas plus de difficultés que celui des langues sémitiques, si les I ne se confondaient avec les J et les U

(1) Déchiffrer : « Preuve je ferai s'atteste Reine », etc.

avec les V (1). Ainsi on reconnaît très aisément « Panurge » dans Panrge et Pantagruel dans PNTGRL. Rabelais n'a donc confié à ce genre de cryptographie que des secrets relativement peu dangereux et peu importants, et surtout il a pris soin de travestir les noms réels de ses personnages. Sous ce rapport on ne trouve de renseignements concluants que dans les *Cent vingt Songes drolatiques*, qui donnent presque tous leurs portraits chargés, mais très ressemblants. Bien que ce livre n'ait été publié qu'après la mort de la plupart d'entre eux, il devait encore piquer prodigieusement la curiosité de la génération suivante.

J'y reviendrai après avoir dit un mot de la dernière espèce d'énigme employée par Rabelais, je veux parler du fameux plaidoyer du sire de Hume V. contre le sire de B. C. Au premier abord on n'y voit qu'un récit baroque à la façon de celui des *Deux Aveugles* d'Offenbach ; mais quand on a suffisamment sondé les autres mystères de cet étrange livre, on constate avec étonnement que c'est une narration « grillée » à la façon des dépêches diplomatiques, c'est-à-dire laissant des intervalles entre les phrases d'une narration régulière et les comblant par des insanités sans rime ni raison. Etait-il nécessaire de posséder une grille « ad hoc » pour les lire, c'est-à-dire un papier découpé dont les pleins couvrent les parties inutiles et les vides ne laissent lire que la partie qui a un sens ? Je ne le crois pas, et en tout cas il est certain qu'on peut s'en passer.

Ce plaidoyer se rapporte à l'action en divorce que François I<sup>er</sup> intenta contre sa seconde femme, Léonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, personnage qui n'a laissé presque aucune trace dans nos souvenirs nationaux et qui joue cependant le principal rôle dans la première partie du *Pantagruel*. L'histoire de cette pauvre femme est assez triste et l'on ne comprendrait pas qu'elle ait été si cruellement bafouée par le

(1) Et si les lettres X, Y, Z, H ne devaient être prises avec la valeur qu'elles ont dans le blason, c'est-à-dire « ix », X, Y « grégeois » ou Y « grec », Z « zède », H « haïche ». Exemple : AZ se lira « aïsde », BLH « blèche » DY « dit guère que », etc. Le blason a fait au seizième siècle un grand usage de ces combinaisons.



plus mordant des satiriques modernes, s'il n'avait cédé à des influences dans lesquelles la politique et le patriotisme dominaient toute autre considération. Née en 1499, elle était par conséquent du même âge que Diane de Poitiers; Charles-Quint, son frère, plus jeune qu'elle de quelques années, paraît lui avoir porté une affection tellement jalouse, qu'elle a été interprétée d'une façon tout à fait infamante par les contemporains. En effet, il l'empêcha d'épouser un prince palatin qui avait recherché sa main, pour l'unir ensuite à un roi de Portugal absolument impotent, qui la laissa veuve et immaculée au moins de son fait (1). Elle retourna alors auprès de son frère, qui ne consentit à s'en séparer que pour l'offrir en 1530 à François I<sup>er</sup>, en compensation de la Bourgogne, de l'Artois et autres provinces.

Le pauvre roi chevalier n'avait pas le droit de se refuser à cet échange, qui du reste ne s'accomplit jamais. Résolu à ne pas tenir sa parole, il voulut renvoyer Léonore d'Autriche à son frère et réclama le divorce en cour de Rome. Mais il fallait invoquer un motif d'ordre privé et bien que Rabelais prétende qu'elle « dressait des pages qu'on aurait dû brûler ou décapiter en grève », le seul fait que le roi de France pût prouver n'était pas d'un poids suffisant aux yeux du Saint-Père pour rompre une union régulièrement conclue.

Léonore était Flamande, lippue, rousse « comme crouste de pasté » et vorace comme « six baleines ». Il paraît qu'elle avait rapporté des bords de l'Escaut une passion immodérée pour le « homard », ce qui rendait ses digestions particulièrement laborieuses. Un jour que Rabelais ne désigne pas, mais qui doit avoir été celui de son arrivée à la cour, le homard se comporta si mal à son égard, que pendant un tête-à-tête avec le roi, le premier probablement, elle accompagna en « baryton » un compliment qui ne comportait pas de « duo ».

Le roi s'en tint là de ses conversations intimes avec sa nouvelle épouse. A son retour de Madrid, il avait remplacé l'al-

(1) Elle donna, en effet, au vieux roi de Portugal deux héritiers en si peu de temps, que cette extraordinaire fécondité a sans doute fourni le prétexte des méchants propos dont Rabelais s'est fait l'écho.

tière comtesse de Chateaubriant par Anne de Pisseleu, dont il bombardait le mari, duc d'Etampes. Effrayé de la pétulance autrichienne, François revint immédiatement à la Pisseleu. C'est ce que Rabelais traduit dans son jargon par l'étrange conte : « petite pluie abat grand vent » (1).

Depuis cette époque elle consacra ses loisirs non interrompus à la gastronomie et c'est elle que désigne le pourceau Mardi-gras. Elle vécut à la cour de François I<sup>er</sup> jusqu'à la mort de ce prince, occupant le court intervalle de ses longs repas à apaiser les différends qui s'élevaient à chaque instant entre Anne de Pisseleu, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis et entre son frère et son mari « in partibus ». Ce fut elle qui finit par mettre dans ses intérêts la duchesse d'Etampes.

Son procès en divorce fut soutenu en cour de Rome par Gaspard de Tavannes, l'un des prototypes du Panurge de la première partie de *Pantagruel*, celui qui fait une si singulière et cavalière cour à une haute dame de Paris, laquelle n'est autre que Léonore d'Autriche. Elle lui résista et il s'en vengea peu chevaleresquement en poursuivant le divorce d'une femme dont personnellement il ne pouvait révoquer en doute la chasteté. En définitive, on ne put prouver contre elle qu'une indiscretion musicale, « et, dit le seigneur de B. C., voyant donc que la pragmatique sanction n'en faisait nulle mention et que le pape donnait à un chacun la liberté de . . . . à son aise », le roi chevalier garda sa Quélot, mais en même temps le duché de Bourgogne. Quant à Panurge, il se vengea de la reine en la faisant « chevaucher aux chiens », c'est-à-dire en aidant Diane de Maulevrier et Anne de Pisseleu à reprendre leur ascendant sur le roi. Un dessin du Louvre qui est probablement de la main de Diane, brillante élève de Léonard, représente deux chiens chevauchant des tortues. C'est sans doute à cette épigramme en action que fait allusion le fa-

(1) Livre IV, chap. XLIV :

Genin tastant un soir ses vins nouveaux  
 Troubles encore et bouillans dans leur lie,  
 Pria Quélot apprêter les navaux  
 A leur soupper, pour faire chère lie, etc.

meux chapitre de Rabelais où il est traité de l'origine des teintureries des Gobelins, « comme jadis, dit-il, le prêcha publiquement nostre maistre « Doribus ». Quel était le maître de « rébus » de Rabelais ? Le Vinci, selon toute apparence. Ce qui est plus certain, c'est que pendant tout le règne de François I<sup>er</sup> Anne de Pisseleu, qui inclinait vers la réforme et s'y convertit plus tard publiquement, fut la patronne reconnue des « pairs lanternais » et que ce fut probablement sur son initiative que Rabelais composa son sanglant pamphlet contre la sœur de Charles-Quint. Dès lors son impunité s'explique tout naturellement, la maîtresse était plus influente que l'épouse dédaignée.

Mais Rabelais y apporta une animosité toute personnelle qui ne se retrouve pas dans la suite de sa terrible et grotesque épopée. En effet, lorsque la pauvre Autrichienne se présenta à la cour de France dans des circonstances qui auraient exigé plus de retenue vis-à-vis du homard, elle représentait ni plus ni moins que la défaite, et une défaite non moins désastreuse que celle de Sedan. Si Napoléon III était rentré veuf de Wilhelmshoe et que l'empereur Guillaume lui eût imposé la main d'une de ses filles en échange de sept ou huit de nos départements d'aujourd'hui et si de plus cette princesse avait commis à son arrivée la maladresse qui perdit à tout jamais la reine Léonore, une explosion générale eût été inévitable et la pauvre créature n'eût pas pu séjourner vingt-quatre heures de plus dans le pays. A cette époque, le pays était la cour et Paris ou le pays de Lanternois. La cour fut discrète, mais le pays de Lanternois s'en donna à cœur joie et Rabelais abandonna son idylle phalanstérienne de Thélème, qui aurait dû paraître avant le *Pantagruel*, pour donner libre carrière aux rancunes nationales. Il fallait cependant garder le décorum vis-à-vis de la reine de France car le roi n'entendait pas raillerie là-dessus et se conduisit toujours vis-à-vis de l'Autrichienne avec tous les égards que l'on doit à une étrangère de naissance illustre. C'était là l'occasion d'employer toutes les formes du langage lanternois. Il était d'usage courant, mais personne n'en avait fait l'application sur une aussi vaste échelle.

L'un des plus importants de ces passages en lanternois est

précisément l'argument même du livre et se trouve intercalé dans les réponses polyglottes de Panurge aux interrogations de Pantagruel, lorsqu'il le rencontre au retour du pays des « paillards turcs », qui semble tout simplement désigner Florence et les Médicis, à cause des *palles* ou *tourtels* de leur blason. Toutefois, en cette occasion ce n'est plus lui, mais l'auteur, qui prend la parole. Voici l'original :

« Prug frest strinst sorgdmand strocht dr h ds pag brland  
 « Gravot chavygny pomardicre rusth p kallh drac g deviniere  
 « près Nays, Beuille Kalmuch monach drupp delmeu pplist  
 « rineq drlnd dodelb up drent loch minc stz rinquald de vins  
 « drs cordelis hur jocst stzampenards. »

« A quoi dist Epistenson, parlez vous christian, mon amy, ou langage patelinoys? Non, c'est langage lanternois. »

Il résulte de cette importante remarque qu'il y avait aussi un langage « patelinois »; j'ignore jusqu'ici en quoi il pouvait consister, mais le « lanternois » étant le moins incertain de ceux employés par Rabelais, voici la traduction du passage ci-dessus :

Preuve j'offre, atteste reine, cette  
 Sœur agée, domn (seigneur) n'est d'Austriche  
 A cédée, te dresse des pages  
 Brûler l'on dût que p... elle Grève,  
 Eût te sache, vie guère que jeûne,  
 Guère occupe, homards digère,  
 Viste hâchis, pâtés, caille lèche.  
 Drû à ce jeu, doive, j'en jure,  
 Paresse qu'occupe, tel n'ait gré,  
 Qu'ouvre gueule que pot telle est,  
 Ce vis-je l'a loup que a « lime » (affamé).  
 Vessa se moyne assez se dire  
 Veut peu p... d'el émeuve peuple.  
 Juste reine, ce que dire l'on doit;  
 Duc d'Albe eût, padron tel sache aime,  
 Inceste, osa dire : n'est jeu que vale.  
 Du duc vais-je en ce, dire secret  
 D'elle je sais, sœur jouissait, ceste  
 Se taise, dame poignarda, ce.

Il y a dans ces vers une équivoque perpétuelle sur la « paix » désastreuse dont la sœur de Charles-Quint était le gage, et l'accident que Rabelais explique tout au long dans le conte de : *Petite pluie abat grand vent*. Le sujet est trop scabreux pour essayer ici d'arracher complètement le voile ; je me contente de le soulever discrètement, mais suffisamment pour démontrer que dans cette colossale bouffonnerie le grotesque et le terrible se coudoient perpétuellement. C'est le résumé du procès que Tavannes ou Panurge intenta à la reine Léonore au nom de François I<sup>er</sup> et qu'il perdit, mais la pauvre femme ne le gagna pas devant le tribunal du pays de Lanternois et l'on continua à l'appeler « patenostre en cestrin » (chapelet de citronnier) ; tout le monde lui agitait au nez cet instrument de dévotion qui lui rappelait à la fois un crime peut-être imaginaire et une faute qui fut plus qu'un crime. Le voyou héritier de la langue picaresque prononce encore comme la cour de François I<sup>er</sup> : « paitenotre inceste reine », pour « patenostre encestrin ». C'est sur cette cruelle plaisanterie qu'est basée toute la scène dans laquelle Panurge dérobe à la haute dame de Paris ses patenostres.

Ce rébus n'était pas de Rabelais, il l'avait lui-même emprunté au Titien, qui, ayant à représenter la célèbre sœur de Lucrèce Borgia dans un état de grossesse très avancé, lui a mis entre les mains d'énormes « patenostres d'or émaillé ». Sur les pierres sépulcrales gothiques on rencontre à chaque instant des « patenostres » dans les mains du trépassé, ce qui équivalait à la formule écrite en toutes lettres sur les tombeaux modernes : « Pater noster », mais tout le monde connaissait le père de l'enfant de la fille d'Alexandre II. En lanternois, « patenostre d'or émaillé » se traduit : « pater noster dormi l'y est ». C'est devenu l'hiéroglyphe de l'inceste.

Aussi lorsque Panurge-Tavannes dit à la sœur de Charles-Quint : « En aimeriez-vous mieux d'or bien émaillé en forme de grosses sphères, ou de beaux lacs d'amour ? », etc., les allusions sont si claires et si outrageantes, qu'en juxtaposant les noms des pierres précieuses qu'il énumère on se trouve avoir composé des vers lanternois qui complètent le passage en

langage bazochien ou chicanous que j'ai cité plus haut. Voici l'énumération de ces pierres :

Patenostre, sphere, or, émail,  
 En lacs d'amour, lingot tel.  
 Ebène, hyacinthe, grenat taillé,  
 Turquois, topaze, safir, balays,  
 Diamant, aimeraude, chapelet,  
 Ambre gris, union, boucle  
 Persicque, pomme orange telle.

Le commencement est trop rabelaisien pour être traduit ; les derniers vers sont exclusivement politiques. Les voici, il s'agit de Charles-Quint :

Et bien je sentis, gré n'ait telle  
 Tour que te pèse s'offre bayle.  
 De amante aimerait duché paie el  
 En brigue réunion. Bé qu'ait le  
 Perche, que paix m'arrange telle.

Léonore était très grosse et on la représente avec la tour de Castille sur sa tête. Aussi, dans le rondeau que lui débite Panurge au chapitre suivant, le mot « tour » revient-il dix fois :

Tort ne vous fais, si mon cueur vous décelle  
 En remontrant comme l'ard l'estincelle  
 De la beauté que couvre votre « atour »,  
 Car rien n'y quiers, sinon qu'en vostre « tour »  
 Me faciez de hait la combre celle  
 « Pour ceste fois ».

Dans ce rondeau Panurge-Tavannes trouve le moyen de la nommer par ses armoiries, la « tour » et de l'appeler « pourceau ». Mais ce vers fait évidemment allusion au procès qu'il lui avait fait : « pourcès te fais ».

Il y a encore bien des mystères dans ce rondeau, mais on n'en finirait jamais avec Rabelais, si l'on voulait tout comprendre ; jamais aucun auteur n'a accumulé autant d'idées dans un nombre donné de mots. C'est comme ces champs de pierres sous chacune desquelles s'abrite un scorpion. Aussi

n'ai-je cité la fin du rondeau que pour achever d'éclairer l'épigramme en pierres précieuses. Il s'adresse à François I<sup>er</sup> et, après avoir fait allusion à l'affection singulière de l'empereur flamand pour sa robuste sœur, il lui dit :

« Bien je sens qu'il trouve son avantage à t'offrir une « tour » qui te pèse et à payer de son amante le duché (de Bourgogne). C'est pour avoir le Perche qu'il m'arrange « paix » telle (1). »

Cette équivoque poursuit continuellement la pauvre Flammante que les *Cent vingt Songes drolatiques* représentent avec un « patin » en « gueule ». Le patin était, comme on sait, une pantoufle : « de là, dit le seigneur de B. C, ces petites finesses qu'on fait à étymologiser les « pattins ». Les chiens qui représentaient les deux favorites royales inondaient les « patins », et afin qu'il ne manquât aucun des traits qui pouvaient la faire reconnaître de tout bon Lanternoys, Rabelais donne les couleurs qu'elle portait le jour de cette fête. « La dicte dame s'était vestue d'une très belle robe de satin « cramoisi » et d'une cotte de veloux « blanc » bien précieux. »

Par une singulière coïncidence, ce sont les couleurs autrichiennes « gueule » et « argent » et en même temps son nom en écriture blasonnée « luné-roux » ou Lénore.

Nous avons déjà vu que François I<sup>er</sup> ou Pantagruel ne comprenant pas le lanternoys, tout cela se passait par-dessus sa tête, mais il n'en était pas de même de Léonore, qui a répondu dans les *Cent vingt Songes* et ailleurs par l'intermédiaire d'un artiste italien de beaucoup de talent, le Rosso, qui représente la face poltrone de Panurge. Rabelais l'appelle « Tremolo ». Tavannes était au contraire d'une bravoure infernale ; à Fontainebleau, il fit franchir à son cheval une fissure entre deux roches de près de 10 mètres. Toutes les farces que Rabelais raconte sont de lui. Mais comme celui qui traitait si cavalièrement la sœur de Charles-Quint et offrit plus tard à Cathe-

(1) Littéralement « en brigue reunion » (ambre gris union). Il y a équivoque sur « brigue réunion » et « bourguignon ».

rine de Médicis de couper le nez à Diane toute-puissante, n'aurait reculé devant aucune des protectrices de Rabelais, celui-ci, bien qu'il fût essentiellement brave, jugea à propos de doubler son personnage d'un poltron qui pût donner le change au féroce Tavannes, l'âme damnée du frère cadet de Henri II, Charles, duc d'Orléans et de Bourbon, aussi coureur d'aventures de toutes sortes que le futur maréchal.

Dans le dialogue mimé entre Panurge et Thaumaste, c'est un peintre qui répond aux accusations d'avoir « anglé » des satires pour Léonore, Diane et Anne, et il s'excuse en disant qu'il n'a fait que mettre au net les ébauches fournies par ces dames, qui toutes trois étaient des artistes en broderie et faisaient elles-mêmes leurs croquis. Il ajoute qu'il n'y a rien ajouté de son fait et qu'il n'était pas libre de refuser. En grec, *πανούργος* signifierait « factotum »; et au troisième livre il est traité d'« architriclin » ou majordome; mais Rabelais ne donnait une tournure grecque aux noms de ses personnages que pour dérouter les pédants. L'architriclin en question n'était plus Rosso, qui s'était empoisonné en 1542 pour avoir manqué à ses devoirs de grinche habile : il avait été remplacé par Philibert Delorme, revenu d'Italie en 1536, qui n'était ni moins habile ni plus belliqueux que le pauvre « Tremolo ». En lanternois, « Panurge » signifie tout simplement « peint rouge », par allusion au nom de Rosso et aux cheveux de Philibert.

« Pantagruel » est un sobriquet donné à François I<sup>er</sup> à la suite de la paix des Asturies, qui lui valut la main de Léonore. Son nom se traduit : « Paix ne te guère vale ». « Gargantua », le surnom de Louis XII, se traduit par : « Guère gain tu as » ou « gagne-petit ». Les commentateurs allemands, qui veulent voir partout du celtique, donnent je ne sais quelle étymologie à ces noms, qui sont parfaitement français et empruntés à un poème lanternois ayant probablement pour but de graver oralement dans la mémoire des adeptes le secret de maistrance du « Rémouleur » ou « Rimailleur », qui figure si souvent dans l'école hollandaise. En langage lanternois, c'était le secret de rimer en L.



Dans les *Cent vingt Songes*, Rabelais (1) donne impartialement la plupart des attaques et des ripostes. La reine Léonore s'y montre une femme supérieure, très capable de tenir tête à des adversaires de la force de Rabelais et de Diane de Poitiers, et l'on ne s'expliquerait pas l'acharnement du premier, qui était d'une nature essentiellement généreuse, si, après une action en divorce qui la laissait nécessairement dans la situation la plus fausse, elle avait pu avoir un autre but en restant à la cour d'un roi qui avait voulu la répudier, que d'intriguer et d'espionner pour le compte de son frère Charles-Quint. Excellente Flamande, elle a été très certainement une exécrable reine de France. Ses intrigues pour faire accepter par François I<sup>er</sup> les décisions du concile de Trente, et la protection qu'elle accorda à Catherine de Médicis, alors Dauphine, qui n'était pas plus populaire qu'elle en pays de Lanternois, sont le sujet des troisième et quatrième livres de l'épopée politique de Rabelais.

Son portrait, à peine chargé et dessiné par Rosso, se voit à la planche XXV des *Cent vingt Songes*; on la reconnaît aisément à sa ressemblance avec Charles-Quint jeune, et à sa lourde lèvre autrichienne; elle est presque toujours enfermée dans une cloche ou une écaille de tortue; on l'appelait l'« austricaille » ou « huître écaille », parce qu'on prétendait qu'en la donnant à François I<sup>er</sup> Charles avait gardé l'huître et ne lui avait laissé que l'écaille.

Dans les troisième et quatrième livres, elle joue encore un rôle important; c'est elle qui représente la sibylle de Panozoust et le pacificateur Mardi-Gras; mais elle laisse arriver au premier plan deux créatures autrement hardies et venimeuses qu'elle : la Dauphine Catherine de Médicis et la terrible Diane, qui, malgré tout son esprit et son énergie, se voit enlever successivement, par l'Italienne, François I<sup>er</sup> et le Dauphin Henri, dont elle avait été successivement la favorite, plus Philibert Delorme, son favori. C'est, paraît-il, l'Autrichienne Léonore qui décida la victoire en faveur de l'Italienne en lui four-

(1) Ou, pour parler plus exactement, leur éditeur anonyme.

nissant les fonds dont elle avait besoin, car elle était aussi pauvre que sa rivale était riche.

Je ne terminerai point cette première partie de ma tâche, qui est nécessairement la plus aride, sans aller au-devant d'une question qui me sera certainement adressée :

« Du vivant de Rabelais y avait-il beaucoup de lecteurs en état de le comprendre ? »

Il paraît qu'il en comptait un grand nombre dans la classe « blazonnante », car il dit dans le prologue de *Pantagruel* de 1542 : « Très illustres et très chevaleureux champions, gentilshommes et « autres », qui volontiers vous adonnez à toutes les gentilleses et honnestetés, vous avez n'a guères « veu », « leu » et « sceu » les grandes et inestimables chroniques, » etc., et plus bas : « Aultres ne sont par le monde, ce ne sont fariboles, qui estant grandement affligés du mal des dents, après avoir dépendu tous leurs biens en médecine, sans en rien profiter, ne ont trouvé remède plus expédient que de mettre les dictes chroniques entre deux beaux linges bien chaulx et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapisant avecques un peu de pouldre d'« oribus ».

Il y avait donc du temps de Rabelais deux classes de la nation : les artistes et les grands seigneurs, en état de « voir », de « lire » et de « savoir » ce qu'il sinapisait si largement de sa poudre de « rébus ».

G. D'ORCET.

---

ESTHÉTIQUE. — CURIOSITÉS ARCHÉOLOGIQUES. — CRYPTOGRAPHIE.

---

## RABELAIS

ET

LES QUATRE PREMIERS LIVRES DE *PANTAGRUEL*<sup>1</sup>

---

### VI

Rabelais n'a publié que successivement les diverses parties de son livre, et elles n'ont pas toujours paru dans l'ordre de leur composition ni surtout à la date de cette composition. Malgré l'impunité que s'accordaient les membres de la confrérie lanternoise, il n'était pas prudent de s'attaquer de front à un Lanternois et surtout une Lanternoise jouissant de la faveur royale, et il est impossible d'attribuer à une autre cause qu'une rancune de Lanternois couronné le coup d'arquebuse qui vint frapper mortellement Jean Goujon sur ses échafauds du Louvre. Quand on lit ce que Diane de Poitiers y avait fait graver d'infamant pour la mère de Charles IX, on ne s'étonne pas que ce malheureux prince ait tué dans un moment de colère le secrétaire et le confident de cette impitoyable ennemie de sa race (2).

(1) Voir la livraison de mars.

(2) Lorsque j'ai entrepris cette étude cryptographique sur le *Pantagruel*, je n'avais déchiffré qu'un très petit nombre des planches connues sous le nom de *Songes drolatiques*. Depuis, j'ai presque complété ce travail, qui ne m'a pas révélé le mot de l'énigme, car je l'avais trouvé sans son aide. Le sujet du poème de Rabelais est le triomphe du catholicisme et de la monarchie absolue, représentés par la dynastie des Valois, sur la monarchie limitée par l'aristocratie et la sécularisation de l'Eglise, que Diane de Poi-

Si Rabelais avait survécu à la faveur de cette puissante protectrice, il est également douteux qu'il eût échappé au ressentiment de la Florentine; car la date à laquelle il publia le troisième et le quatrième livre du *Pantagruel* (1546 et 1548) indique qu'il avait, en ce moment, Diane pour alliée, pour complice et probablement pour collaborateur. Elle est la seule qui n'y soit pas bafouée, et certaines épigrammes lanternaises dirigées contre Catherine sont si venimeuses, qu'elles ne peuvent pas être du bon curé de Meudon (1).

En tout cas, il est certain qu'elle possédait la clef de toutes ces énigmes, car elle les a fait reproduire par Jean Goujon sur les parois du Louvre et sur son fameux groupe du château d'Anet, où elle s'est fait un piédestal de ses trois rivales. Au bas sont les quatre chiens qui écrivent si singulièrement le nom de Pisseleu. Avec la favorite de François I<sup>er</sup> mourant, elle ne se donnait pas la peine de se gêner, et elle méprisait sans doute plus qu'elle ne haïssait cette insignifiante créature, instrument docile de la reine Eléonore; car il est impossible de découvrir dans les troisième et quatrième livres de *Pantagruel* une allusion tant soit peu blessante pour elle. Il est vrai que Rabelais, qui inclinait vers le luthéranisme, était en bons termes avec cette avide, mais inoffensive favorite, qui

tiers voulait faire prévaloir en faisant entrer le second fils du roi François I<sup>er</sup> dans les ordres et en le reléguant lui-même dans un cloître, ainsi que le dauphin Henri, pour faire revivre les droits de Henri VIII à la couronne de France. *Les Songes drolatiques*, j'en ai aujourd'hui la certitude, sont des révélations scandaleuses adressées à Rabelais par la reine Léonore d'Autriche, chef du parti espagnol, et Diane de Poitiers, qui dirigeait le parti anglais, pour lui fournir les matériaux de ses poèmes satiriques. Mais, à mesure que le débat s'envenime, le rôle du poète s'agrandit. A la fin, ce n'est plus à l'écrivain qu'on s'adresse, c'est au grand maître de la franc-maçonnerie des arts et métiers, que chacune des deux rivales veut mettre dans ses intérêts. On verra, dans le cours de cette étude, qu'après avoir tenu la balance longtemps égale, Rabelais, ou plutôt les corporations ouvrières qu'il représentait, finirent par la faire pencher du côté des Valois et du catholicisme.

(1) On verra plus loin que, bien que n'épargnant personne, Rabelais s'arrangea de façon à avoir des amis dans tous les camps, sans en excepter l'Eglise romaine.

le protégeait secrètement et finit par s'y convertir publiquement. Mais elle ne faisait que suivre l'impulsion de la reine Eléonore, qui s'appuyait aussi sur le luthéranisme, sans que le curé de Meudon lui en ait su aucune espèce de gré. On connaît ses infortunes avec le homard. Huit crustacés de cette espèce les rappellent sur le soubassement en forme de tombeau qui supporte le groupe de Jean Goujon, et ils semblent destinés à écrire le mot « commère » (queue homard), qui paraît avoir été une de ses désignations familières les mieux méritées (1).

Quant à Catherine de Médicis, elle est représentée par quatre « cancre » ou « tourteaux » faisant la culbute se rapportant à une des épigrammes lanternoises les plus salées du troisième livre, et l'on remarquera combien de fois Panurge y prononce le mot « cancre ». Mais pourquoi ce crustacé personnifie-t-il la femme de Henri II ? Par la raison toute simple que Rabelais désigne le plus souvent ses personnages par leur blason. Nous avons déjà vu que « tour », dans le rondeau adressé par Panurge à la grande dame de Paris, rappelle les « tours » de Castille figurant sur le blason de la reine Eléonore. Diane de Poitiers, qui portait six besans dans le sien, devient Buzançay (besans 6). Quant aux armes de Médicis, qu'on peut voir encore sur la belle fontaine du Luxembourg, où figure le groupe d'Acis et Galatée, elles se lisent héraldiquement :

« D'or à 6 tourteaux, 5 de gueules et 1 en chef, d'azur aux armes de France. »

On sait que le crustacé qui porte le nom de « cancre » est beaucoup plus connu des Parisiens sous celui de « tourteau » ; il était impossible de désigner plus clairement Catherine de Médicis.

L'histoire des tourteaux de sa famille est des plus connues

(1) L'espionnage auquel elle se livrait à la cour est caractérisé ainsi par Rabelais dans le prologue des *Songes* :

Cherche lettre où Charle qu'embrouille  
Montre Lénore l'est sœur qui louche.

et des plus intéressantes. Au commencement du quinzième siècle, les Médicis n'étaient que de simples médecins-apothicaires, comme le sont encore, en Italie, la plupart des disciples d'Esculape. Ils s'enrichirent en vendant des « tourtels » ou pilules purgatives, que les Italiens nomment « palle ». A cette époque, ils n'étaient que de simples plébéiens, et leur enseigne, dont ils firent plus tard leur blason, n'était qu'une vulgaire annonce en langue grinche habile, que les initiés déchiffraient ainsi :

Seulse s'en crois, ches bels tourtels  
Te repens ne, chest délices els (1).

Ce blason, outre son originalité, a un intérêt historique que je dois passer sous silence, comme bien d'autres faits du même siècle, qu'il n'est pas possible d'exposer dans une revue, en ce pudique siècle de *l'Assommoir*. Qu'il me suffise de dire

(1) J'interprète ce blason d'après la lecture des hérauldistes modernes; Diane de Poitiers, qui possédait des règles plus certaines pour déchiffrer ce genre d'hiéroglyphes, l'a parodié de façon à faire supposer qu'il devait se lire :

Car tel sulcer baille tourtel  
S'en croit medecin ne se leurre  
Te repens ne, ce que plaît baille.

(Car tel à qui l'on donne à sucer ces pilules doit croire que le médecin ne le trompe pas, il n'a pas à se repentir de les payer ce qu'il lui plaît.)

Diane fit un terrible usage de cette enseigne de droguiste, qu'on peut comparer à celle que rapporte Rabelais des sergents qui portaient un anneau d'argent au pouce gauche :

Se nestre pouce argent anel  
(Les sergents, c'est un troupeau d'agneaux);

ou la rouelle de feutre jaune que les juifs devaient porter sur leurs habits devant et derrière :

Le bon Médicis qui inventa cette devise ne prévoyait point l'usage qu'on en ferait contre une de ses descendantes. Tantôt la fière duchesse de Valentinois l'appelait « Mes deux chiennes » et tantôt « Médecine en douleur ». De là, les cancras, les semis de chênes, les lauriers et les chiens qui figurent dans l'ornementation du château d'Anet et du palais du Louvre. Ces cruelles plaisanteries ne faisaient qu'augmenter la répulsion naturelle que ressentait le fils de François I<sup>er</sup> pour la fille des droguistes florentins.

que les « tourtels » ou « cancrs » du groupe de Jean Goujon sont l'équivalent héraldique et injurieux des « tourteaux » du blason des Médicis, et en même temps une caricature de Catherine, dont la taille était passablement épaisse.

Quant à Jean Goujon, il est évident que ce n'est pas lui, simple artiste, qui se serait permis des allusions aussi outrageantes et aussi transparentes surtout, aux trois plus grandes dames de la cour de François I<sup>er</sup> : la reine, la Dauphine et la favorite. Tout ce monument, depuis la base jusqu'au sommet, y compris la statue de Diane, a été composé et réglé, dans ses moindres détails, par la duchesse de Valentinois elle-même, et ne pouvait pas l'être par une autre. Le Louvre possède, du reste, le projet primitif de sa propre main ; car élève de Léonard de Vinci, du Primatice et surtout de Philibert, elle possédait, comme la plupart des hautes dames de son temps, un véritable talent de dessinateur, renforcé par la connaissance à fond de la langue du blason, qu'elle n'employait pas à faire des tableaux de chevalet, mais des compositions de broderies ou des caricatures, dans lesquelles elle donnait libre carrière à sa verve mordante et satirique.

Eléonore d'Autriche et Diane de Médicis lui répondaient dans le même style hiéroglyphique, et c'est la sœur de Charles-Quint qui eut la première l'idée de représenter « la dame en deuil » sous les traits d'un « daim andouillé ». Diane se brouilla avec Henri, à la suite de son rapprochement avec sa femme et avec Philibert, qui en avait été l'intermédiaire, après avoir été mis à la porte par la favorite pour le péché auquel il était trop sujet, celui d'être un bourreau d'argent. D'abord, elle adopta sa devise de la flèche, qui voulait dire « ne fléchit » ; mais elle ne tarda pas à la démentir en écrivant à Henri une lettre, dans laquelle elle lui demandait un raccommodement qui aurait été scellé par l'exil de Philibert. Le blason était un excellent moyen d'engager une négociation de ce genre sans se compromettre. Tel est le sujet du dessin du Louvre, faussement attribué à Jean Goujon. Il est étincelant d'esprit et d'originalité, mais fort peu magistral au point de

vue de l'étude du nu, que Diane ne traitait qu'en amateur. D'ailleurs, Goujon n'eût pas manqué de faire ressemblant, et la figure chiffonnée et toute de fantaisie de Diane ne peut être que d'une main de femme.

Philibert et Catherine eurent connaissance de ce dessin, qui était un projet de tombeau, et y répondirent par un bas-relief de marbre représentant toujours Diane accolant un daim ; mais la déesse, fort ressemblante cette fois, est le portrait de Catherine de Médicis, jeune et potelée, entre ses deux chiens (mi 2 chiens). Elle répond mot pour mot à la lettre de Diane et, comme elle est courte, je la cite tout entière ; il paraît qu'après s'être vainement adressée au Dauphin, Diane avait eu recours à Philibert, qui, dans des temps plus heureux, avait souvent joué le rôle de pacificateur entre le Dauphin et l'altière et impérieuse duchesse. Mais la réplique de l'artiste, qu'elle avait accusé d'être « de peu de deniers » et dont elle avait demandé l'expulsion, est sanglante.

Car telle aima le barbillon (1)  
 Medicin chasser écolier  
 Lanternois, n'aime croire telle  
 Née de peu tant peu l'honore elle  
 De race chasser chienne l'ait  
 S'en croit droit l'ait de bannir elle.  
 Ne cuyde, maîtresse est car telle.  
 Bien qu'elle est reine, Diane est celle  
 Que roi faible daigne accoler.  
 Ment d'être tant peu ne fléchît,  
 Qu'offrir point dédaigne brouillée  
 Lanternois s'aimât s'en débrouille.  
 Changés n'estre temps qu'écolier  
 (Se croit mie, fasse renaître elle).  
 Chère l'eut de cœur. Dame Andouille  
 Brouillée, Boudin être aussi elle (2).

(1) Philibert possédait une superbe barbe ; de là le nom de « barbillon », « barbutel », « barbiche », qui lui est donné dans ces épigrammes. Jean Goujon l'a ciselé très ressemblant dans le triton enlevant une nymphe qui figure sur la façade du château d'Anet.

(2) Philibert se décomposait aussi en phili-bar, qui aime le bar, ou Bra-



On voit que si Diane était mordante, elle recevait aussi de rudes horions dans ce tournoi héraldique à fer émoulu. Les trois groupes de Diane accolant des « daims andouillers » qui représentent Eléonore, Diane et Catherine ont servi de thème au fameux chapitre de la guerre des Andouilles de Rabelais, qui l'a résumé dans ce vers héraldique composé des deux noms des deux capitaines :

Taille boudin, Rifle andouille  
(Telle boude Henri folle en deuil).

La victoire resta à la favorite et elle l'a constatée dans le fameux groupe de Jean Goujon, mais elle fut chèrement achetée et Philibert resta à la Dauphine. Dès lors Jean Goujon devint le secrétaire de ciseau de Diane et paya probablement ce dangereux honneur du coup d'arquebuse qu'il reçut à la Saint-Barthélemi. Quant à Henri, il résuma le débat dans le spirituel monogramme qu'il avait adopté et qui prouve qu'il ne manquait ni d'esprit ni de grâce. On sait que ce monogramme se compose de 2 D en forme de demi-fibules couplées formant une hache, le tout doré :

« Dé en mi fibule hache or couplés. »

Ce qui doit se prononcer « Diane me fait blessure qui plaît ». C'est une des plus mystérieuses et des plus délicates applications de cet art charmant du blason qui a servi de base à toutes les compositions ornementales jusqu'à la révolution française.

## VII

Les œuvres de Rabelais, de Jean Goujon et de Philibert Delorme sont les seuls documents qui nous restent sur la jeunesse si agitée de Catherine. De son vivant, lorsque les troubles de la Ligue avaient profondément déconsidéré la ma-

nant, qui est le nom d'un célèbre architecte italien : la comparaison était sans doute flatteuse pour l'artiste français. Dans *les Songes*, Rabelais nomme Diane :

Bramant cerf dessine accole.

jesté royale, on publia sur son compte un pamphlet qui la faisait sourire ni plus ni moins qu'une vulgaire Lisette et elle avouait ingénument qu'il y avait du vrai. Sans qu'il y en ait de preuves historiques bien certaines, la légitimité de ses enfants a toujours été mise en doute, et le connétable de Montmorency faisait observer un jour à Henri II qu'il n'y avait que Diane de France qui lui ressemblât. Sur cette Diane la critique moderne a bâti un roman invraisemblable, en acceptant comme vraie une légende répandue par sa véritable mère, Diane de Poitiers, en vertu de laquelle elle aurait dû le jour à une Savoyarde nommée Philippe Duc; la vérité est que la fière duchesse de Valentinois n'avait pas voulu reconnaître un enfant adultérin. Mais s'il eût été d'une autre, elle n'eût certainement pas souffert que son amant couronné lui donnât non seulement son nom, mais encore un rang qui l'élevait au-dessus de ses enfants légitimes à elle. Henri II aimait Diane de France autant qu'il se souciait peu des enfants de Catherine et en lui faisant, en présence de la reine et de la favorite, un compliment qui blessait autant la première qu'il flattait la seconde, le connétable de Montmorency savait d'autant mieux ce qu'il faisait qu'ayant été le confident et, assure-t-on, l'amant de la reine Eléonore, il était au fait des mystères de la cour.

Diane de France naquit en 1537, quatre ans après le mariage de Catherine de Médicis, qui était née en 1519 et avait épousé Henri, second fils de François I<sup>er</sup>, en 1533. Ce prince n'avait lui-même qu'un an de plus que sa femme et il n'était pas destiné à régner, sans quoi on ne lui eût point fait contracter une alliance aussi mesquine. Son frère le Dauphin François avait été marié à une princesse de la maison d'Autriche. Catherine n'était que la fille d'un prince de création papale dont la famille n'avait pas encore régné. C'était un neveu de Léon X que celui-ci avait fait duc d'Urbin en montant sur le trône pontifical. A peine Catherine était-elle mariée, que le Dauphin fut empoisonné par son échanson italien Montecuculli. François I<sup>er</sup>, d'après la maxime « Fecit cui prodest », soupçonna très certainement la famille de Catherine de lui avoir ouvert par un crime le chemin du trône, et Rabe-

lais fut chargé à cette occasion d'une mission en Italie, moitié diplomatique, moitié médicale, qui donna lieu à son retour à la célèbre facétie des sacs remplis de cendre (1536) (1).

Catherine se trouvait désormais Dauphine, mais Dauphine fort mal vue à la cour, car la petite-fille des apothicaires faisait très piètre figure non seulement auprès de la sœur de Charles-Quint, mais encore de la sénéchale (c'était le titre que l'on donnait à la veuve de Louis de Maulevrier), dont la richesse était passée en proverbe et qui de son chef était duchesse souveraine de Valentinois, tandis que la Florentine n'apportait que 500 000 livres de dot, quelques terres en Auvergne qui lui venaient des Dauphins de ce pays auxquels sa famille était alliée et le château d'Auteuil sur l'emplacement duquel a été bâti le palais du Trocadéro.

Elle était âgée de quatorze ans et son mari n'en avait que quinze. Mais il paraît qu'en outre il était très peu avancé pour son âge. C'est certainement à lui que fait allusion Rabelais dans le chapitre des alliances de cour, lorsqu'il dit : « Nous présens feut faict un joyeux mariage, d'une poyre femme bien gaillarde, comme nous sembloit, etc. (liv. IV, ch. IX) (2). »

Tel était bien ce pauvre Henri qui avait hérité de la nature quelque peu rachitique et débonnaire de sa mère Claude de France et mérita toute sa vie le nom de Panurge (pas n'urge) dont il se trouve affublé dans les troisième et quatrième livres de *Pantagruel* (3). En effet, Catherine s'était mariée en 1533; ce ne fut qu'en 1544, c'est-à-dire onze ans plus tard, que naquit son premier enfant, qui régna sous le nom de François II. Henri avait alors vingt-cinq ans, sa femme vingt-quatre et tout le monde savait que si elle ne donnait pas d'héritiers à la couronne, ce n'était pas de sa faute. Tant que vécut son fils aîné François, le beau-père de Ca-

(1) Ce fut de ce voyage qu'il rapporta la laitue dite « romaine ».

(2) Ce chapitre, l'un des plus obscurs et des plus importants de *Pantagruel*, au point de vue historique, est blasonné tout entier et contient la clef de ce genre d'énigmes reproduite d'après Marot.

(3) Diane le désigne, dans *les Songes drolatiques*, sous le nom de « Piètre mollet ».

therine s'inquiéta fort peu d'elle; mais lorsque tout l'espoir de sa race se concentra sur la nièce de Léon X, son fils avait dix-huit ans et menait l'existence d'un farouche Hippolyte, sans paraître se douter qu'il était marié depuis trois ans. Le roi pria la duchesse de Valentinois d'appivoiser cette espèce de sauvage.

Du vivant de son mari, qui n'était pas commode, Diane avait été retenue dans son gouvernement de Normandie par la cour princière qu'elle y tenait elle-même. Mariée à l'âge de quatorze ans, elle était mère de famille depuis longtemps, lorsque son père, compromis dans la conspiration du connétable de Bourbon, fut arrêté sur les terres mêmes de son gendre, où il avait cherché un refuge, par deux gentilshommes de sa maison. Ce fut donc le mari même de Diane qui le livra à François I<sup>er</sup>, mais sous la condition qu'il aurait la vie sauve; ce qui résulte des lettres de grâce qui commuèrent sa peine en prison perpétuelle; il n'y est pas question de Diane, qui ne vint pas à la cour et n'eut aucun prétexte d'intercéder pour son père. Quant au roi, tant que vécut sa première femme Claude, qui cependant n'était pas belle, ce fut le plus fidèle des maris, trop fidèle même, puisque, en dix ans, la pauvre femme, qui n'était pas forte, lui donna sept enfants, dont le septième la tua net.

Elle en mourut, la noble Badebec,  
 Qui cependant par trop me semblait nice,  
 Car elle avait visage de rebec,  
 Corps d'Espagnole et ventre de Souyee.

Rien n'est donc plus invraisemblable que toute la donnée du *Roi s'amuse*. François I<sup>er</sup> ne se démoralisa qu'à l'époque de sa captivité de Madrid.

A l'âge de trente et un ans, Diane, princesse souveraine de Valentinois et de plus immensément riche, vint se fixer à la cour, avec le rang et les prétentions de la veuve d'un prince du sang royal. Remarié à Eléonore d'Autriche, François I<sup>er</sup> n'en avait pas moins conservé sa maîtresse en titre, Anne de Pisseleu, sur les brisées de laquelle Diane était trop fière pour marcher. Quant à Henri, ce n'était encore qu'un enfant de

douze ans et de plus un cadet auquel personne ne songeait. Riche, belle, spirituelle, de grande naissance, Diane conquiert une grande influence sur l'esprit du roi, sans chercher à partager son intimité avec la duchesse d'Etampes (1), et protègea beaucoup les arts et les lettres, si bien qu'on a prétendu que le poète Clément Marot aurait été le prédécesseur de Henri II dans ses bonnes grâces; mais la laideur repoussante de ce poète rend l'hypothèse peu vraisemblable.

Elle avait trente-six ans sonnés lorsque le roi la désigna pour le rôle qui l'a rendue si célèbre; et, bien que la duchesse d'Etampes affectât de dire qu'elle avait l'âge de son père, elle était dans tout l'éclat d'une beauté que, grâce à une hygiène sévère et à l'exercice du cheval et de la chasse, elle conserva jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans. Brantôme, qui la vit à cette époque, dit qu'elle était encore admirablement belle et séduisante, et elle mourut comme elle avait vécu, écrasée par sa monture, qui se renversa sur elle et lui brisa la cuisse. Il est vrai que les auteurs protestants, qui ne l'aimaient pas, ont nié sa beauté, ainsi que les charmes de l'esprit qui la relevaient; il est certain cependant qu'elle était amie aussi dévouée qu'ennemie impitoyable et qu'elle réalisait on ne peut mieux ce type de femme androgyne, chevaleresque et guerrière sur lequel l'Arioste a modelé ses Marphise et ses Bradamante. En religion, elle était païenne dans toute la force du terme. Artiste et poète autant qu'on pouvait l'être, sa conversation devait être des plus attrayantes, et c'est surtout par les qualités de son esprit qu'elle retint dans ses chaînes ce grand ennuyé couronné qui eut nom Henri II. Je dis « chaînes », car il est impossible de rêver un asservissement plus complet que celui de ce pauvre monarque. Cette affection fut la première et la dernière de sa vie, et rien n'égale l'humilité des lettres ou des vers qu'il lui adressait :

Plus ferme foi ne fut oncques jurée  
A nouveau prince, ô ma seule princesse,

(1) Telle est l'opinion qui tend à prévaloir dans la critique moderne; mais elle est formellement contredite par les caricatures que le Rosso fit pour la reine Eléonore.

Que mon amour qui vous suivra sans cesse  
 Contre le temps et la mort asseurée.  
 De fosse creuse, ou de tour bien meurée  
 Dont je vous fis dame, royne et maïstresse  
 Pour ce qu'elle est d'éternelle durée.  
 Hélas! mon Dieu! combien j'ay regretté  
 Le temps perdu en ma folle jeunesse,  
 Combien de foyz je me suys souëté  
 Avoyr Diane pour ma seule maïtresse;  
 Mais je craignois qu'elle qui est déesse  
 Ne se voulust abaisser jusque-là  
 De faire cas de moy qui sans cela  
 N'avois joye ni contentement,  
 Jusqu'à l'heure que se delybéra  
 Que j'obéysse à son commandement.

Voici pour les vers. Voyons maintenant la prose :

Je vous supplie d'avoir souvenance de celui qui n'a jamais conneu qu'un Dieu et qu'une amye et assure que n'aurez point de honte de m'avoir donné le nom de serviteur, lequel vous supplie de l'accepter pour jamais.

HENRY.

## VIII

Une fois maïtresse absolue du cœur de l'héritier de la couronne, Diane trouva sans doute que ce qui est bon à prendre est bon à garder, et trompa complètement les espérances de François I<sup>er</sup>; car, loin de faire aucun effort pour opérer un rapprochement entre les deux jeunes époux, elle affecta pour la nouvelle Dauphine un mépris et une aversion que le Dauphin ne demandait pas mieux que de partager. Après s'être bravement comporté dans la campagne d'Italie qui eut lieu en 1536 et fournit à Diane l'occasion de lui offrir cette magnifique armure dessinée par le Primatice, qu'on admire au Louvre (1), le mari de Catherine la délaissait publiquement et passait la plus grande partie de son temps à Anet, où il s'occupait avec

(1) Elle porte dans le dos deux « potets », que Diane avait adoptés pour écrire hiéroglyphiquement son nom « de Poitiers ».

le Primatice, et surtout avec Philibert Delorme, des embellissements qu'il projetait pour cette demeure. Catherine vivait seule à Auteuil, où elle avait formé cet escadron de filles d'honneur qui la suivit partout et parmi lesquelles brilla plus tard la belle Sauve. Délaissée comme elle, Eléonore venait lui tenir compagnie. Ces deux femmes eussent été fort à plaindre, si l'une n'eût pas été une hypocrite et si l'autre n'avait pas apporté d'Italie tout ce qu'il fallait pour devenir un des personnages non seulement des plus criminels, mais des plus repoussants de notre histoire, et la vie qu'elle menait à Auteuil était rien moins qu'édifiante.

Henri restait absolument indifférent en face de tous ces scandales. Il laissait flotter complètement les rênes conjugales sur le cou de la Dauphine et avait complètement l'air d'ignorer son existence; mais on s'étonnerait davantage de l'indifférence de François I<sup>er</sup>, si l'on ne savait qu'après la vengeance de l'avocat Féron, il ne fut plus physiquement et moralement que l'ombre de lui-même. Cette mésaventure, autrement terrible que la fable imaginée par Victor Hugo, lui advint en 1538. C'est de cette époque que date la toute-puissance de Diane; Anne de Pisseleu n'était plus que la favorite d'un astre qui se couchait avant l'heure, et le lever de celui qui favorisait Diane paraissait si imminent, que personne à la cour ne voulait plus jouer sur d'autres cartes que sur les siennes.

Il est beaucoup plus difficile de démêler les motifs qui pouvaient la pousser à tenir éternellement les deux époux à distance, au grand détriment de la race des Valois. Détestait-elle assez Catherine pour sacrifier à sa haine les intérêts les plus chers du malheureux qu'elle dominait? Ce n'est pas impossible; et cependant Diane était Française, «chauvine», dirait-on aujourd'hui; et si les intérêts de son pays lui eussent semblé dépendre de la dynastie des Valois, elle leur eût peut-être immolé sa haine. Mais, bien que cette singulière femme ait paru toute sa vie hostile à la Réforme, il est à remarquer que le confident de sa pensée la plus intime n'a jamais cessé d'être Jean Goujon, et que son père avait été martyr de son

dévouement à la branche des Bourbons qui devait monter sur le trône de France, si celle des Valois venait à s'éteindre.

Ce qui semblerait prouver que telle fut la raison qui la détermina à condamner Catherine à la stérilité, c'est que le troisième fils de François I<sup>er</sup>, Charles (1), duc d'Orléans et de Bourbon, mourut à l'âge de vingt-trois ans, sans avoir été marié, tandis que ses deux frères l'avaient été dès l'âge de quatorze ans. Comme l'un était mort, et l'autre n'avait pas d'enfants, on ne s'expliquerait pas que François I<sup>er</sup> n'ait pas cherché à assurer l'avenir de sa race en mariant son troisième fils, si une influence aussi pernicieuse que toute-puissante n'y avait mis d'obstacles insurmontables.

## IX

Quoi qu'il en soit, la Dauphine était devenue une solide virago de vingt-trois ans, éclatante de fraîcheur et de santé, et portant tous les signes extérieurs de cette exubérante fécondité dont elle devait fournir la preuve en accouchant de dix enfants dans l'espace de treize années, sans en trépasser, comme la pauvre Claude de France, qui ne put arriver qu'au septième. On menait joyeuse vie à Auteuil; Charles d'Orléans, troisième petit-fils de François I<sup>er</sup>, y avait introduit son ami Gaspard de Saulx, lequel s'était réconcilié avec la grande dame de Paris, au point de donner beaucoup d'ombrage au connétable de Montmorency, son ami en titre, qui lui en garda toujours la plus mauvaise de ses dents. Enfin, en 1542, la reine présenta à la cour un de ses protégés qui devait y jouer plus tard un rôle considérable, Charles de Guise, frère cadet du duc de Guise, depuis cardinal de Lorraine et déjà évêque de Reims. C'est donc à la sœur de Charles-Quint que nous devons cette funeste famille de Guise, qui invoqua toujours l'assistance de l'Espagne. Décidément, si cette princesse ne suivait pas un plan bien arrêté, elle avait la main malheureuse, car elle nous faisait de bien vilains cadeaux.

(1) Son projet était de le faire entrer dans les ordres.



L'évêque de Reims pouvait se dire tout frais pondu, ayant à peine dix-sept ans ; et si son âge était celui d'un page, ses mœurs et ses goûts allaient de pair. Gaspard de Saulx, Charles d'Orléans et Charles de Guise vinrent égayer de leurs espiègleries endiablées les soirées de la délaissée, à laquelle le jeune prélat fit surtout une cour assidue (1).

Diane laissait faire et, selon toute probabilité, n'eût pas été fâchée de voir cette rivale, qui jouait si imprudemment avec le feu, s'y brûler une fois pour toutes. Mais l'astucieuse Italienne savait que, si elle se laissait surprendre en faute, elle se trouverait sous le coup d'un divorce déshonorant. L'une voulait faire périr le sang des Valois, l'autre était intéressée à le perpétuer. Poussée dans ses derniers retranchements, la Florentine commit de sang-froid le premier de ses crimes dictés par la raison d'Etat comme tous les autres, car elle était froide, indifférente et peu sensible au plaisir de la vengeance.

## X

Ici nous arrivons à la partie la plus remarquable, sous tous les rapports, du poème blasonné de Rabelais, le troisième livre. Il est consacré tout entier à l'élucidation d'un des points les plus importants de l'histoire moderne, car c'étaient les destinées de la monarchie et du catholicisme qui se jouaient entre ces deux femmes. Diane était un esprit politique de premier ordre et le prouva par l'habileté consommée avec laquelle elle dirigea le chapitre des relations extérieures sous le règne de Henri II, qui répara presque toutes les fautes de François I<sup>er</sup>. Mais, confidente et vengeresse de son père et du connétable de Bourbon, elle voulait sacrifier à la fois le catholicisme et la dynastie des Valois aux intérêts du principe monarchique et féodal, tel que Henri VIII venait de le reconstituer en Angleterre par la sécularisation de l'Eglise anglicane, et elle rêvait l'union des deux royaumes, que Jeanne d'Arc avait fait échouer.

(1) On sait que ce prêtre mondain fut un des plus beaux cavaliers de son temps.

Catherine ne visait pas si haut ; « per fas et nefas », elle voulait éviter une répudiation imminente.

Comment s'y prit-elle ? Rabelais le raconte dans tous les langages : en blason, dans le dialogue entre Nazdecabre et Panurge ; en lanternois, un peu partout, et enfin dans le plus clair et le plus intelligible de tous les français, par l'oracle de la sibylle de Panzoust, et surtout par le commentaire de la réponse du fou Triboulet, qui ne laisse subsister aucun doute sur les mystères de la naissance et de la mort du roi François II (1).

Ce fut réellement dans la personne de ce prince que s'éteignit la branche des Valois-Angoulême ; et par conséquent la nièce de Léon X ne réussit point à la perpétuer, mais elle se trouva avoir sauvé le catholicisme, dont, au fond, elle ne s'inquiétait guère ; car si un schisme avait séparé la France de l'Eglise romaine, le moins qu'il pût advenir au catholicisme, c'eût été de passer à l'état de minorité.

Quoi qu'il en soit, François II une fois mort, Catherine ne s'intéressa jamais à ses autres fils, qu'elle savait ne pas être de sang royal ; et son affection se reporta tout entière sur ses filles : Elisabeth, reine d'Espagne, et Claude, femme de Charles II, duc de Lorraine, nées du vivant de François I<sup>er</sup>.

En attendant, sa situation exigeait un rapprochement avec son mari, et c'est ici que l'action retombe du drame dans la comédie ; car il fallait faire la chasse au Dauphin, qui ne bougeait pas d'Anet, où il vivait dans l'intimité de Diane et de Philibert Delorme.

L'occupation de ces trois personnages était de dresser un tombeau à ce brave Maulevrier le Boiteux, que Diane n'avait guère aimé de son vivant, mais dont elle affecta de porter le

(1) Voir *Rabelais*, édition Janet, Liv. III, chap. XLVI, lig. 2, et la Genèse, chap. XIX, à partir du verset 30. Voir surtout la planche VIII des *Songes drolatiques*, qui ne peut être que de la main même de Diane de Poitiers, tant les révélations qu'elle contient sont imprévues et audacieuses. François I<sup>er</sup>, admirablement ressemblant, y est représenté en éléphant avec des oreilles de mulot, allusion aussi claire qu'originale au chapitre XIX, que les protestants lisaient dans leurs prêches.

deuil toute sa vie, parce que le noir faisait ressortir la fraîcheur de son teint. La façade de ce tombeau se voit aujourd'hui à l'Ecole des beaux-arts, avec la dédicace de Henri II, et c'est le chef-d'œuvre de l'architecture moderne, car on sent bien que c'est l'œuvre d'un amoureux. On y voit une des nombreuses devises que Diane avait adoptées. Un tombeau avec deux palmes en croix, dont la cime est taillée. Ce qui se blasonne :

Tombe, cimé taillée croix palmes.

et se traduit :

Tombe s'y met tel crois peu l'aime.

« Celui qu'on met dans cette tombe, je crois que je ne l'aime guère. » De là le nom de « Carpalim » que Rabelais donne généralement à Diane de Poitiers en déguisant son sexe, mais en la dépeignant comme prenant des cerfs à la course. Ce nom est antérieur à sa liaison avec Philibert Delorme, sans quoi on pourrait l'interpréter « Carpal aime » (qui aime un carpaulx ou apprenti maçon); il est probable qu'il fait allusion à sa manie pour le « crêpe », ce qui n'empêchait pas cette veuve très consolée de mener joyeuse vie entre un fils de roi et un artiste de génie.

## XI

Tous deux étaient à peu près du même âge, car, bien que la date de la naissance de Philibert ne soit pas exactement connue, il devait être né à Lyon vers 1515, d'une famille d'architectes distingués et ayant de hautes protections, puisque, étant parti pour l'Italie à l'âge de quatorze ans, il y fut accueilli avec beaucoup de distinction par le pape, et qu'à son retour en France il fut, malgré son extrême jeunesse, immédiatement employé à de grands travaux. Ce fut le cardinal Dubellay qui le présenta lui-même à Diane vers 1537, c'est-à-dire l'année même qu'elle était devenue la favorite du nouveau Dauphin, et presque immédiatement il entreprit les

réparations du château d'Anet avec le Primatice, mais les continua bientôt seul, car Diane n'aimait pas les Italiens.

Le Louvre possède un médaillon en bronze de Philibert qui en donne au physique l'idée la plus flatteuse, et il avait tout ce qu'il fallait pour plaire à une femme assez enthousiaste des beaux-arts, pour qu'on l'ait accusée d'avoir eu une faiblesse pour Clément Marot, poète on ne peut plus gracieux, mais on ne peut plus disgracieux, comme galant. Cette passion de Diane s'est manifestée par celle du laurier, qui foisonne dans l'ornementation du château d'Anet et celle du Louvre. Cette débauche de laurier pourrait s'expliquer par ses relations avec le cardinal de Lorraine, qu'elle s'amusa à enlever à Catherine de Médicis ; mais cette liaison est postérieure à la construction du château d'Anet et à l'ornementation du Louvre qui porte la date de 1548 (1).

Ce n'était donc pas à Charles de Lorraine que s'adressaient ces jolis vers de la seneschale :

Voici vraiment qu'Amour un beau matin  
S'en vint m'offrir fleurette très gentille.  
Là se prit-il à orner vostre teint,  
Et vistement violiers et jonquille  
Me rejetoit à temps, que ma mantille  
En estoit pleine et mon cœur se pasmoit.  
(Car voyez-vous fleurette si gentille  
Estoit garçon frais, dispos et jeunet).  
Ains tremblottante et destournant les yeux.  
Nenni! disais-je. — Ah! ne serez déceue,  
Reprist Amour et soubdain à ma veue  
Me présentant un « laurier » merveilleux,  
Mieux vaut, luy dis-je, estre sage que royne.  
Alors me sens et frémir et trembler.  
Diane faillit et comprendrez sans peine,  
Du quel matin, je prétends reparler (2).

(1) La ville de Guise, qui a conservé les armes de la célèbre famille de ce nom, porte encore une branche de laurier (laur-rains), qui désignait leur origine lorraine.

(2) Ces vers font allusion à une déclaration d'amour en langage des fleurs. Un laurier entouré de violiers et de jonquilles signifie : « Lorme veuille,

Philibert avait alors vingt-deux ans. C'était le temps où Diane parsemait les parois de son palais d'Anet de branches de lauriers en croix que Delorme a plus tard reproduites sur celles du palais des Tuileries en guise de signature. L'artiste n'était guère moins chéri du seigneur du logis et cette amitié il la conserva toute sa vie (1). Malheureusement pour Diane, Philibert était un véritable panier percé toujours à court d'argent, car il avait autant de manières d'en trouver et d'en dépenser que Panurge, dont Rabelais lui a donné la succession après la mort d'Antoine Rosso, auquel il ressemblait sous tant de rapports. De même que lui, il était bigot et poltron et toute la face pusillanime du personnage a été copiée d'après lui, tandis que tout ce qui se rapporte aux trames matrimoniales de Panurge désigne son royal patron. Rabelais a ainsi trouvé le moyen de fondre en un seul type les deux amoureux de la sénéchale, ce qui déroutait les profanes, qui n'eussent pas manqué de découvrir son secret, s'il n'eût pas introduit dans la caricature du Dauphin des disparates qui lui permettaient de repousser toute interprétation un peu trop précise.

Philibert étant toujours à court d'argent prêtait prise à la corruption; malheureusement Henri, qui avait à satisfaire les courtoises fantaisies de sa favorite, n'en donnait guère à sa femme et celle-ci en était réduite aux revenus de sa maigre dot, avec laquelle elle vivait à Auteuil plutôt en simple particulière qu'en héritière de la couronne de France. Ce fut la reine Eléonore qui vint à son secours. Cette princesse recevait de son frère de fort subsides en argent pour les dépenser à le bien renseigner. Il ne lui convenait nullement de laisser la place libre à la sénéchale, laquelle, étant de naissance beaucoup plus princière que celle des Médicis, pouvait arguer de ce précédent pour se faire épouser elle-même, ce qui eût été fort gênant pour Charles-Quint, dont elle était l'ennemie

jeune qu'il est. » Diane avait répondu précédemment qu'elle ne voulait pas de l'amour d'un enfant. Malgré sa fière devise de la flèche, elle fléchit.

(1) Aussi Rabelais flétrit son ingratitude envers son protecteur par la définition suivante, dans la préface des *Songes* :

Agrément n'eut, joue Henri drôle.

jurée. Mais ce qui l'eût gêné bien davantage, c'eût été l'extinction de la race des Valois.

## XII

Eléonore délia donc les cordons de l'énorme bourse (pource) sous la figure de laquelle elle est si souvent représentée par Rabelais, et Philibert consentit à user de son intimité avec le Dauphin pour faire naître dans son esprit des doutes, qui ont été si éloquemment exprimés par Rabelais dans son inimitable dialogue sur les avantages et les inconvénients du mariage (liv. III, ch. IX).

« Voire mais, dist Panurge, je n'aurois jamais aultrement fils ni filles légitimes esquels j'eusse espoir mon nom et armes perpétuer; esquels je puisse laisser mes héritages et acquets. »

Ici, Panurge n'est plus le bohème affamé du deuxième livre : c'est bien le plus grand héritier du royaume parlant à Pantagruel sur le ton d'un égal.

Il paraît qu'à la suite de ces ouvertures, qui eurent un plein succès, Philibert, redoutant le courroux de la terrible sénéchale, s'enfuit d'Anet et vint se réfugier auprès de Catherine, qu'il ne quitta plus depuis cette époque et celle-ci lui fit une place à côté de Gaspard de Saulx, Charles d'Orléans et Charles de Lorraine, en attendant que trois d'entre eux fussent ses ministres : le cardinal de Lorraine à l'intérieur, le maréchal de Tavannes à la guerre, et Philibert aux beaux-arts (1).

Diane fut avertie de cette trahison par une caricature des *Cent vingt Songes drolatiques*, qui, si elle est de la main de Rabelais, dénote en lui un dessinateur aussi spirituel et presque aussi habile que l'écrivain (pl. XXII).

Ce qu'on ne saurait contester dans la planche que je cite, c'est l'esprit avec lequel est croqué le portrait à peine chargé de Diane en forme de pot de terre à deux anses, coiffé d'une « bare » ou bonnet aplati relié à terre par un fil, qui écrit le nom de Philibert (fil lie bare).

(1) Charles d'Orléans était mort, en 1544, d'une fluxion de poitrine.

La fuite de Philibert, dont il est parlé dans le chapitre de la sibylle de Panzoust, donna lieu à une longue brouille entre Diane et son royal amant, qui fait le sujet de la célèbre guerre des Andouilles. Diane y est désignée par le nom de Niphles eth (ne fléchit), qui fait allusion à la flèche enroulée du château d'Anet.

On l'y voit combattre contre Gymnaste, qui est le sobriquet que reçut Catherine à son arrivée en France (j'ai guère age aime ne as te) : je n'ai guère l'âge d'aimer, ni toi non plus. La reine des Andouilles est sur le point de succomber par suite de l'intervention des Luthériens ou des cuisiniers renfermés dans « la truie » et commandés par frère Jean des Entommeures ou Rabelais (disent en toi aime me voir). Le blason de ces cuisiniers est un des plus intéressants de tous ceux que le curé de Meudon a semés à profusion dans un livre qu'on a si bien comparé à une cathédrale gothique. Ils portaient « de gueule à lardoire de sinople, fessée (fascée) d'un chevron argenté, penché à gauche ».

Car tel église si ne peut elle  
L'ardoir, sévère n'est parole  
Fasse ce nostre chef incline.

(Car tel que l'Eglise ne peut pas brûler, ce n'est pas une parole sévère qui lui fera courber la tête.)

Une intervention du pourceau Mardi-gras, protecteur des gens de la Truie ou des Luthériens qui n'observaient pas le carême, met fin à cette effroyable lutte de deux femmes sans foi ni loi, qui, pour être racontée en style grotesque, n'en est pas moins une des pages les plus lugubres de l'histoire de France.

C'est Pantagruel ou François I<sup>er</sup> qui conclut lui-même la paix avec Diane sur les conseils de la reine « Procès », et l'action du drame finit là, car les autres chapitres ne sont que des hors-d'œuvre qui n'y tiennent que par leurs titres, dont ils fournissent des explications et des étymologies tantôt fantastiques, tantôt réelles, mais toujours pleines de cette verve et de cette érudition sans pédantisme qui réalise cet

étrange tour de force de faire lire avec plaisir même ce que l'on comprend le moins.

A la requête des dames de la cour, la jeune Niphleseth, qui semble personnifier Catherine, fut sauvée et honorablement traitée : « depuis feut mariée en bon et riche lieu et fait plusieurs beaux enfants dont loué soit Dieu. »

### XIII

C'était en 1548, un an après la mort de François I<sup>er</sup>, que Rabelais écrivait ce dénouement, et depuis, Diane, Catherine et Philibert vécurent sous le même toit. Ce dernier remplissait auprès du roi les fonctions que Rabelais désigne sous le nom d'« architricein », ce qui correspond à « majordome » et avait été doté d'un revenu de 60 000 écus, ce qui était princier pour l'époque.

Était-il rentré en grâce auprès de Diane ? Non certes, car il ne fut pas employé à la décoration du Louvre, dont elle avait fait sa chose à elle et qu'elle a couvert de ses élucubrations exécutées par son fidèle Jean Goujon. Il y eut même un moment où Philibert n'évita une disgrâce complète qu'en cédant une de ses abbayes à un neveu de Diane, et elle le cribla ainsi que Catherine d'épigrammes sanglantes sculptées dans la pierre, qui non seulement sont parvenues jusqu'à nous, mais ont été multipliées avec la plus candide innocence par les architectes modernes chargés de l'achèvement de la cour de François I<sup>er</sup>.

L'œil le moins inexpérimenté peut y remarquer la profusion de feuillages de lauriers et de chênes glantés qui caractérise cette ornementation, aussi bien que celle du château d'Anet, et disparaît avec Diane de Poitiers elle-même. Le laurier, c'est toujours Delorme. Au-dessus de la porte de l'horloge, la frise est ornée de masses à nœuds qui désignent sa profession de maçon et sont croisés par une verge entourée de serpents dont la traduction héraldique est « canne ». De chaque côté sont deux « rains » ou rameaux de laurier et à l'extrémité un rameau de chêne.



Ferai maçon cancre accouplée  
 Se repente, médecine égalant  
 Delorme butor son galant (1).

Un « butor », à cette époque, n'était ni plus ni moins qu'un « apprenti ». C'était un terme emprunté à la langue de la fauconnerie.

Dans l'ornementation du château d'Anet, Philibert avait glissé ses déclarations d'amour entre les lignes de celles qu'il rédigeait pour le Dauphin. Diane lui rendait la pareille à travers les mordantes épigrammes qu'elle et son royal amant composaient contre la reine ; car lui la lisait sans doute d'une autre façon qui faisait disparaître le nom du butor sans être plus aimable pour Catherine. Pour cela, il suffisait de déplacer le mot « nœud », qui, s'il suit « masse », fait « maçon », et, s'il le précède, donne « n'aimasse » ou « n'aime ce ».

Le roi lisait alors :

Affreux n'aime ce cancre accouple  
 Serpent médecine égalant  
 Douleur me bouter son égal.

Tout près, sur la même frise, se trouve une autre devise encore plus insolente, si c'est possible.

Entre deux troussees (carquois) accrochées à des clous, on distingue un arc et sa flèche, dans un semis de chêne.

Fléchirai Medicis n'égalant  
 Diane, maîtresse bannir laquelle  
 Se peut ne ferait Angoulême.

« Angoulême », en lanternois « Anguille aime », c'est le roi, qui était de la branche des Valois-Angoulême. Le triolet précédent parodiait le blason des Médicis. Celui-ci fait allusion à l'une des devises de Diane, une flèche issant d'une « bannerole » (banderole), qu'elle adopta pendant sa brouille avec le Dauphin, lorsque celui-ci la délaissa, pendant quelque temps, pour sa femme légitime.

(1) Textuellement : frise, masse, nœuds, canne, croise, accouplés serpents, mi 2 chênes glantés, 2 laurs mi, bout tort, (à gauche) chêne glanté.

Elle se lit :

Car tel l'honore bannir elle,  
Peut ne faire se fléchisse elle.

De là le nom de « Niphleseth » (ne fléchit) que lui donne Rabelais, dans la guerre des Andouilles. Pendant tout le règne de son mari, Catherine vécut donc sous la menace perpétuelle d'une expulsion et fut criblée d'insultes, qui sans doute égayaient beaucoup le bon Henri ; il avait le caractère bien fait et riait de tout, même lorsque Diane poussait l'audace jusqu'à le représenter sous les traits d'un cerf dix cors.

Tout semble faire présumer que Catherine, écrasée par cette épouvantable tyrannie domestique, ne fit rien pour empêcher le meurtre de son mari, bien qu'elle eût été instruite de la conspiration ourdie contre lui. Un signal d'elle devait faire relever la lance de Montgomery, qui, ne recevant pas de contre-ordre, alla donner, du tronçon qui lui restait en main, dans l'œil du roi, et l'assassina froidement. Ce malheureux prince avait probablement appris qu'il était un nouvel Œdipe ; car il avait arboré ce jour-là les couleurs « blanc et noir », en l'honneur de Diane, disait-on ; mais en lanternois elles signifient « diamanté, perlé ». Or, Rabelais assure que, si Pantagruel ne savait pas le lanternois, Panurge le parlait comme sa langue maternelle. Il est vrai que, ce masque couvrant deux visages, l'un pouvait le savoir et l'autre l'ignorer. Mais le blason était alors une langue si répandue, que, bien que d'intelligence paresseuse, Henri devait en comprendre quelque chose, sans aller toutefois jusqu'à déchiffrer les énigmes des écrits de Rabelais, qui exigent des connaissances philologiques et une attention dont tout le monde n'est pas également doué, témoin les rébus des journaux illustrés modernes, qui ne sont, pour les trois quarts du public, qu'un galimatias indéchiffrable (1).

(1) D'ailleurs les pièces blasonnées réunies sous le nom de *Songes dro-latiques*, et dont deux lui sont personnellement adressées, n'ont été publiées que dix ans après sa mort.

## XIV

Quoi qu'il en soit, il fallait que la reine n'eût pas la conscience nette; car Diane la traita ce jour-là comme la dernière des femmes, et quitta le Louvre la tête haute, sans être inquiétée. Mais Catherine avait à son tour la liberté de la muraille, et immédiatement elle chargea Philibert de lui bâtir un palais qui fût une réponse à ceux d'Anet et du Louvre. C'est à ce besoin de faire parler la pierre à son tour que nous devons les Tuileries.

On peut remarquer que le malencontreux semis de chêne en est rigoureusement proscrit et qu'il y est remplacé par le soleil rayonnant, adopté depuis par Louis XIV. C'est un hiéroglyphe qui signifie « insolence » (un sol en chef). D'Hozier, qui composa cette devise, s'y moquait outrageusement du roi-soleil, car « Nec pluribus impar », encadrant un « sol en chef », se lit en lanternois :

Ne que plus ribaud, sans pair insolence.

« Il n'y en a pas de plus ribaud et de plus insolent. » Un grand nombre des vilains savonnés par d'Hozier ne sont pas mieux traités.

Ce soleil était emprunté à Delorme répondant aux insolences de Diane. La grande porte du côté du jardin est surmontée de deux cornes à fruits (d'abondance) en sautoir; en chef, deux rameaux de laurier, deux lyres, et en cime un sol en chef surmonté de deux rameaux de laurier, dans un rond (couronné) du même; ce qui se traduit :

Chère de cœur n'eut friquenelle  
Crut reine et Delorme salir  
Lui rend insolence Delorme (1).

C'était une réponse au groupe d'Anet qui représente Henri par un cerf dix cors. A gauche, en faisant face à l'obélisque, se

(1) Textuellement : chef arc, 2 cornes à fruit cannelées, en croix; rains 2 laurés; mi en chef lyres, lauré rond; 1 sol en chef; 2 laurés mi.

trouve celle du pavillon de l'Horloge du Louvre. Les serpents accouplés de celle-ci y sont remplacés par des serpents « escar-telés » rampant sur des rameaux de laurier et encadrant un « sol en chef ». Le cartel est rogné en pointe.

Car telle reine escarté l'ait  
Serpent, rend Delorme insolence.

Si Delorme s'en était tenu là, il n'y aurait rien à dire ; mais sa vanité ne put tenir contre le désir d'afficher son intimité avec la reine, et, sur l'un des cartels de gauche, on voit un sautoir de flûte et de lyre, dont le dé (pied) est orné de ses deux rameaux de laurier ; brochant sur le tout, un chef solé. Cette fatuité héraldique signifie :

Car tel reine flatte délire  
Embrasser Delorme se laisse.

Le délire dura peu. Philibert avait un ennemi irréconci-liable, c'était Ronsard, passé maître comme lui en lanternois, qui avait écrit contre lui le poème de *la Truelle crossée* ; car, bien que simple tonsuré, sa royale maîtresse l'avait pourvu des deux abbayes de Saint-Léger et de Saint-Martin, qui lui donnaient le droit de porter mitre et crosse sur ses armes.

Un jour, le facétieux Ronsard, ne l'ayant pas trouvé dans son logement des Tuileries, écrivit sur sa porte : FORT. RE-VERENT. HABE. Celui-ci se fâcha de cette plaisanterie, fort inoffensive en apparence, et alla se plaindre à la reine, qui fit mander Ronsard. Le poète s'excusa en alléguant que ces trois mots appartenaient à un vers de Stace, et l'on se moqua du pauvre Philibert, qui avait pris du latin pour du français. Mais c'était bien du bon lanternois, ni Philibert ni Catherine ne s'y étaient mépris, et, traduit selon les règles de l'art, ce « Mané thécel pharès » signifiait :

Faire t'aime point rêves reine t'aime.  
Point tache, abbé, foi ne l'ai point

(Je n'aime point te voir faire le rêve que la reine t'aime, point tache, abbé (ne prends point cette peine), je ne te crois pas.)

Cette épigramme lanternoise était imitée de celles que le curé de Meudon a semées à profusion dans son chapitre des sorts virgiliennes, et outre qu'elle est des plus spirituelles elle prouve que Rabelais n'écrivait pas des énigmes pour lui seul, et qu'il était parfaitement compris de l'élite des contemporains, non seulement en France, mais à l'étranger.

Pour en revenir à Catherine, elle s'efforça de faire prendre le change à Ronsard, en lui disant que son palais des Tuileries était consacré aux « Muses », et, en effet, on peut s'arranger de façon à substituer les Muses au nom de Delorme. Mais Ronsard garda certainement son opinion, et Catherine tança vertement Philibert, qui depuis ne rentra jamais complètement en faveur, car elle quitta le palais des Tuileries et l'y laissa seul.

## XV

Le lanternois et le patelinage (1) survécurent à Rabelais, mais ne donnèrent rien de bien digne de remarque pendant la première moitié du dix-septième siècle. Pour le retrouver en pleine floraison, il faut se reporter à l'époque des charges blasonnées ou patelinées faites sur M<sup>me</sup> de Maintenon et son royal époux, après la révocation de l'édit de Nantes. Ces caricatures, faites en Hollande par les réfugiés protestants, sont d'un dessin lourd et grossier, bien éloigné de l'élégante bizarrerie des songes drolatiques; mais elles n'en sont pas moins méchantes pour cela, et l'on peut remarquer que la plupart des portraits officiels de Louis XIV sont inscrits dans un « ovale » dont la « pointe » et le « chef » sont « rognés », ce que tous les initiés lisaient sans hésiter :

Pointre nie charogne vale.

Littéralement : (Pointe rogne, chef rogne ovale.)

(1) Cette expression, dont je n'avais pu rendre compte dans la première partie de cette étude, paraît désigner un personnage attifé de façon que l'ensemble de son accoutrement et de ses gestes donne une épigramme rimée en L ou rimailée. *Les Songes drolatiques* et les caricatures faites plus tard contre M<sup>me</sup> de Maintenon, sont des « patelinages ».

Rabelais n'a donc fait qu'appliquer à un ouvrage littéraire de longue haleine, mais publié livre par livre en fragments peu considérables et formant chacun un tout complet, un procédé dont il n'était pas l'inventeur, puisque lui-même, dans son livre, en cite des exemples tirés de l'histoire grecque, et notamment de celle d'Alexandre ; mais ce genre d'hiéroglyphe exige une si prodigieuse dépense d'esprit, que ce tour de force surhumain n'a pas été renouvelé et ne le sera probablement jamais. Il faudra, certainement, plusieurs générations de savants pour déchiffrer tous ces hiéroglyphes autrement intéressants que ceux qui couvrent les murailles des temples égyptiens ; mais il est probable que la pensée humaine, libre désormais de toutes ses entraves, n'aura plus besoin de recourir à de semblables moyens. L'art des grinches habiles ne peut plus servir désormais qu'à délivrer les artistes de cette affreuse manie du pastiche qui déshonore l'art contemporain et à leur permettre de trouver des combinaisons d'ornementation dans leur propre imagination, sans entasser le grec sur l'égyptien et l'étrusque sur le moyen âge. Considéré à ce point de vue, il peut rendre la vie à nos monuments et transformer en pages d'histoire ou de poésie familière ces froids étalages de pédantisme stérile qui encombrant nos villes modernes.

Quant à Rabelais, son livre titanesque est, certainement, le meilleur commentaire de l'art de son temps, et ils ne peuvent se comprendre que l'un par l'autre. Malheureusement, il vivait à une époque prodigieusement gangrenée, qui était déjà grosse de la révolution française, et, si séduisantes que soient les productions de la renaissance, on peut leur appliquer la devise de cette famille de droguistes florentins qui y joua un rôle si éclatant et si pernicieux :

Suce s'en crois ces bels tourtels  
Te repens ne c'est délices els.

Les tourteaux pouvaient avoir bonne mine, mais ils étaient fièrement drogués. Jamais période historique n'a produit de personnages plus profondément vicieux qu'Alexandre, César

et Lucrèce Borgia, Cosme et Catherine de Médicis et Pierre-Louis Farnèse. A côté d'eux, Diane de Poitiers apparaît presque vertueuse. Altière, capricieuse et vindicative, elle donne parfaitement la mesure de la moralité française d'alors, qui brillait par comparaison et était du moins spirituelle et élégante jusqu'au bout des ongles. Non seulement tout ce qui nous reste de beau et de bon de cette époque en matière d'art a été inspiré par elle, mais encore on reconnaît sa main dans l'œuvre de Rabelais, aussi bien que dans celle de Jean Goujon et de Philibert Delorme. Sous son règne, l'art français a atteint son apogée, et son originalité a disparu en même temps qu'elle, pour ne renaître qu'avec les Boule et les Watteau. Le règne de Catherine de Médicis inaugure cet affreux style italien du dix-septième siècle, qui se fait déjà sentir dans le palais des Tuileries.

Rabelais égaya de son intarissable bonne humeur cette époque si sombre et si tourmentée, et l'on peut dire que jamais génie plus sain ne vécut dans un milieu plus empesté. Il ne raconte point ces immondes horreurs d'un ton indifférent, pour ne pas dire approbatif, comme celui de Machiavel. Une patriotique et robuste indignation se fait jour à travers ses aristophanesques bouffonneries, sans altérer en quoi que ce soit l'équilibre de ses opinions conservatrices et aristocratiques ; car il prévoyait que, lorsque le roi Démos serait sur le trône, ses mœurs, pour être plus grossières, n'en seraient pas plus pures. Bouge pour bouge, il préférerait le Louvre à *l'Assommoir*.

Un médecin italien, qui lui a été comparé, Galateo, craignant que le fils de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, ne reçût une éducation qui ne fût pas italienne, écrivait à son précepteur qu'il ne devait pas oublier que son élève était né en Italie, et qu'il devait régner sur des Italiens : il voulait donc que son éducation fût en harmonie avec leur nature et leur esprit, inspirée par les grands exemples de la Grèce et de Rome, et non par ceux des Français et des Espagnols, « *ultimi hominum et pessimi* ».

Rabelais avait des raisons plus plausibles d'appliquer les

mêmes épithètes aux Catherine de Médicis et aux Eléonore d'Autriche. On a remarqué avec raison que toute la partie claire et si admirablement claire de son livre est un traité d'éducation royale, dans lequel il cherche à défendre le vieux système français, où la gymnastique chevaleresque jouait un rôle si salulaire, contre le système exclusivement pédantesque et idolâtre de l'antiquité classique que les jésuites commençaient à lui substituer.

Mais la partie « anglée », pour me servir de cette belle expression gothique, est tellement indispensable à l'intelligence de l'autre, que, faute de la comprendre, La Bruyère et Voltaire ont porté sur son livre les jugements les plus injustes.

Le premier a dit : « Son livre, quoi qu'on puisse dire, est une énigme inexplicable. C'est une chimère, c'est l'image d'une belle femme ; avec les pieds et la queue d'un serpent ou de quelque autre animal plus difforme, c'est le monstrueux accouplement d'une fine morale avec une ignoble corruption. »

Voltaire ajoute : « Son livre est un ramassis des plus impertinentes et grossières « cochonneries » qui puissent être vomies par un moine ivre ; mais il faut convenir que c'est une sanglante satire du pape, de l'Eglise et des événements de son temps. Ce livre ne fut jamais prohibé en France, parce que tout y est caché sous un amas d'extravagances qui ne laissent pas le temps de découvrir le véritable but de l'auteur. »

L'auteur de *la Pucelle* est bien sévère pour un homme qui n'a jamais manqué de respect envers les choses vraiment respectables et ne s'est occupé du pape et de l'Eglise, qui ne l'intéressaient guère, que pour masquer le but tout politique de son ouvrage. Ce but, c'était de flageller les intrigants et les intrigantes que l'étranger nous envoyait pour démolir l'édifice social de notre vieille France, qui assurait depuis le règne de Charlemagne sa domination intellectuelle sur l'Europe. L'intelligence de la partie « anglée » de son livre est donc indispensable pour bien juger l'auteur, même au point de vue exclusivement littéraire, et je ne crois pas qu'elle fût très difficile à déchiffrer pour le petit nombre d'initiés d'élite aux-



quels elle était destinée. Les difficultés que l'on rencontre aujourd'hui ne proviennent pas de celles du « lanternois » ou du « patelinage », mais d'une connaissance insuffisante de l'histoire intime des personnages mis en scène.

Tous leurs noms sont écrits en lanternois. J'ai traduit ceux de Panurge, Pantagruel, Frère Jean, Gymnaste et Carpalim. Ponocrate (peine sera te) est Eléonore, Eusthène (eviste chaine) la reine de Navarre ; Xénomane (qui se nomme Anne), Anne de Pisseleu.

Si au premier abord on est étonné qu'un roman écrit surtout pour les dames pêche par pauvreté de personnages féminins, on voit que toute la fleur de la cour de François I<sup>er</sup> s'y trouve, seulement elle est travestie en page.

Epistemon (épée juste aimons) est le connétable, mais j'ignore quel est le personnage que cache Rabelais sous le masque de Rizotome (raisde est homme). Lautrec, le seul auquel ce nom pourrait convenir, car le sien se lirait en lanternois « l'est rèche », était mort en 1535.

## XVI

Après avoir démontré jusqu'à quel point l'œuvre de Rabelais se lie intimement à toutes les œuvres d'art de son temps, il ne me reste plus qu'à donner le résumé du quatrième volume, qui, suivant son habitude, est contenu dans les noms fantastiques des îles visitées par Panurge. Ces noms, ajoutés les uns aux autres, forment les vers lanternois suivants :

Medamotu ile, Ennasin ile,  
Cheli ile, Procuration ile,  
Tohu bohu ile, Macreons ile,  
Tapinois ile, Farouche ile,  
Ruach ile, Papefigue île,  
Papimanes ile,  
Chaneph ile, Ganabin ile (1).

(1) Pour déchiffrer ce passage, il faut le transcrire en supprimant les voyelles autres que J et V. On remarquera que les lettres X, Y, Z n'y figurent pas.

Ils commencent par « Madame Auteuil », mais je dois laisser aux amateurs de lanternois, s'il s'en trouve encore, le soin de lever le reste du voile. D'ailleurs, ce n'est pas là que se trouve le secret du livre, c'est Catherine elle-même qui l'a fait graver sur le tombeau de Philibert Delorme qu'on voit au Louvre à côté du groupe de Diane. Je ne citerai de ce précieux monument que la partie historique dans laquelle Delorme dit que sur l'ordre de la reine il

Demasque qu'estre jeune Henri plut  
 Reine de France douaire l'est double,  
 Demeurât fille se voulût.  
 De Pater Noster n'eut deux fils  
 Naz de cabre trepas fut mal.  
 Dieu lui pardoint, croire l'est tel,  
 Se plût, car craignit qu'Angoulême  
 Race, n'estre Diane mort veuille  
 Grands boutent couronne, leur plut  
 L'Anglais n'espérant mieux veillance.

Bien que jamais document de ce genre n'ait été rédigé avec autant de clarté, on ne peut le consulter qu'à titre de conjecture; mais il est évident que les anguilles, les patenostres et les naz de cabre qui font une si singulière figure sur un monument de ce genre se rapportent au livre de Rabelais où il en est si souvent question; en effet, cette confession héraldique si étrange n'est que la transcription presque textuelle d'un passage que Rabelais lui-même déclare écrit en lanternois. Au moment de partir pour l'oracle de la dive bouteille, Carpalim (Diane), ramenant Triboulet, s'écrie : « Panurge, Ho! monsieur le quitte, pren Millort debitis à Calais, car il est goud fallot, et n'oublie debitoribus, ce sont lanternes. Ainsi auras et fallot et lanternes ». En langage clair, ce passage laisse déjà pressentir la conception politique que j'ai exposée précédemment, et qui consistait à amener l'extinction de la race des Valois, pour faire passer la couronne à Henri VIII et doter notre pays d'une constitution basée sur la sécularisation du clergé et le double jeu d'une chambre des

pairs et des communes. On aurait ainsi évité l'ornière de la monarchie absolue, dans laquelle les Valois avaient déjà versé, et, par suite, la révolution française. Mais Rabelais, ordinairement très porté vers l'aristocratie, démêla ce plan, qui dut échouer par l'opposition des luthériens dont il est parlé dans la guerre des Andouilles. Les Luthériens, c'étaient Anne de Pisseleu et la reine Léonore, ennemis jurés de la favorite. Catherine dut recevoir quelque caricature où se trouvait un « fallot », ce qui veut dire en anglais « fall loathe » (viens à bout du récalcitrant), et fut fait dans un festin où Henri, séparé habilement de Diane, fut grisé par Delorme et l'évêque de Reims. Tel fut le voyage de la dive bouteille qui changea les destinées de la France. Rabelais donne dans le chapitre de la sibylle tous les détails de cette lutte conjugale qui fut des plus scabreuses. Voici le passage en lanternois qui jette un certain jour sur les projets politiques de Diane :

Angoulême Panurge ait voir glisse  
Point esquelle aime tienne main.

(Que Panurge ait à voir si celle qu'il aime ne tient pas la main pour faire glisser l'anguille qu'il aime (1).)

Le reste est écrit en anglais, que probablement Diane ne savait point.

Sure come pairing mylord,  
To do be this he call his, come.  
Care, will haste, go do fall loath.

(Sûrement mylord (Henri VIII) vient d'accord avec elle, il vient pour faire sien ce qu'il appelle ainsi (la couronne de France). Prends garde, il faut que tu te hâtes de venir à bout du récalcitrant.)

Puis il continue en français : « Et n'oublie debte aux rébus, ce sont lanternes » (n'oublie pas ce que tu dois aux rébus, qui ont été tes lanternes).

Pourquoi un moine plus qu'aux trois quarts défroqué et luthérien se mit-il en travers d'une combinaison politique qui

(1) Jeu de mots sur Angoulême.

semblait devoir réaliser deux des plus chers de ses vœux, la sécularisation du clergé et la consolidation de toutes les aristocraties déjà si ébranlées de la vieille France ? On ne peut attribuer cette intervention qu'à son affection personnelle pour les Valois (1). Rome, qu'il n'aimait guère, lui fut très reconnaissante d'un service rendu par amour de tout autre que l'Eglise catholique. Non seulement ses livres ne furent jamais proscrits, mais elle lui ouvrit les portes du clergé séculier, et il mourut en paix dans sa cure de Meudon.

G. D'ORCET.

(1) Diane, qui était à la tête d'une conspiration de grands seigneurs, s'adressa à lui comme à l'un des chefs de la grande maçonnerie des corporations ouvrières, qui jouèrent depuis un si grand rôle dans les troubles de la Ligue et furent sur le point de substituer, dès le seizième siècle, une république ultra-catholique à la monarchie représentée par un protestant.

Voici ce que lui répondit Rabelais (*Songes drolatiques*, pl. III) :

Foi doit lui manquer que roi faible  
Me juje ne veuille l'estrange.  
Riront d'elle que réforme veuille.

Rabelais ne fait donc pas cette réponse en son nom, il laisse pressentir que les corporations ouvrières, dont il était probablement le grand maître, ne voulaient pas de la réforme.





---

**CRYPTOGRAPHIE SATYRIQUE.**

---

---

**LES DIEUX SUR LE PAVÉ**

---

**I**

Il y a quelques années je quittais Chypre, où les Anglais n'étaient pas encore venus, pour Corfou, d'où ils n'étaient pas encore partis, et j'eus l'occasion de m'assurer que ces insulaires n'avaient pas été créés pour le bonheur des îles de la Méditerranée; car Corfou ne les a pas regrettés, et Chypre ne les regretterait pas davantage. Corfou est un charmant nid de verdure, ou plutôt une forêt d'oliviers, au milieu de l'Adriatique, mais bien moins belle que le nord de Chypre, car la domination vénitienne n'y a laissé que des vestiges assez misérables, tandis que rien n'égale la grâce et l'élégance des ruines françaises de Bellapaïs et de Famagouste. Nous avons toujours été une nation d'architectes et de sculpteurs, tandis que les Italiens n'ont jamais été que des peintres. Nos églises doivent être vues par le dehors, et les leurs par le dedans. Depuis qu'il n'y a plus d'Anglais à Corfou, je ne sais pas ce qu'il peut y avoir à regarder, car son église de Saint-Spiridion appartient au genre le plus ennuyeux : celui que les Vénitiens ont importé partout et qu'on nomme le « style jésuite ».

Dans ce temps-là, les habits rouges faisaient fort bon effet sur les gradins de ses rues escarpées; leurs escouades montaient et descendaient à un pas lourd et cadencé, tout à fait automatique. Ces hommes manœuvraient avec la précision d'une mécanique; mais ils me stupéfiaient par l'atonie de leurs visages généralement glabres, et aucun n'avait l'air d'y voir devant soi. Un Grec, qui me pilotait, me révéla le secret

de ce singulier phénomène. Les spiritueux étaient à très bon marché à Corfou, de sorte que la garnison gardait tout juste ce qu'il lui fallait de raison pour comprendre et exécuter les commandements militaires.

Dans cet état bienheureux que nous nommons « entre deux vins », mais qui pour l'Anglais est « entre deux alcools », le soldat d'Albion est un héros capable de toute espèce de prodiges, excepté les prodiges d'intelligence; mais, franchement, il ne fait pas plaisir à voir. J'allai rendre une visite au consul de France, qui se trouvait être mon homonyme, et je rencontrai chez lui une douzaine d'officiers anglais en uniforme, car ils revenaient de la parade. Je ne crois pas qu'il existe d'autre armée où le soldat et l'officier contrastent d'une façon plus violente. Le soldat turc a très souvent l'air plus distingué que son officier; mais dans les armées allemandes, autrichiennes et surtout anglaises, l'officier semble être d'une autre race que ses soldats, et l'est en effet. J'ai vu rarement une douzaine de jeunes gens ayant plus fière mine que les officiers en visite chez le consul de France, et ils parlaient si correctement le français, que sans leurs habits rouges on ne les aurait jamais pris pour des étrangers. Quelle différence avec les officiers russes que j'avais vus quelques jours auparavant à bord d'une frégate-école! Ils étaient là trois cents, parmi lesquels une dizaine parlaient notre langue. On pouvait, du reste, les deviner à leur type; les autres ressemblaient, en tout et pour tout, à de véritables Kalmouks. Partout où j'ai rencontré des Anglais, j'ai pu observer que leur nation se compose de deux couches superposées, mais non fondues : le Saxon qui obéit et le Français qui commande. Je crois même qu'il n'y a plus qu'en Angleterre qu'on puisse retrouver le type de ces fiers et élégants gentilshommes français du moyen âge, qui préludèrent aux croisades par la conquête de l'Angleterre. Chez nous, Crécy, Poitiers, Azincourt et la hache révolutionnaire n'en ont guère laissé, et l'on ne s'en aperçoit que trop : nous n'avons plus de classes dirigeantes. Or, que deviendrait l'Angleterre, si elle venait à perdre les siennes?

Je quittai Corfou avec la duchesse de R..., belle-sœur du



gouverneur. Elle appartenait précisément à une de ces familles françaises, fort rares aujourd'hui, dans lesquelles les fiefs distribués primitivement par Guillaume le Conquérant se sont transmis sans interruption, de lance en lance. C'était une grande et forte femme de trente-cinq ans, ayant à la fois l'air un peu hommasse et souverainement noble. La mer était exécrable, une vraie mer Adriatique. Elle arpentait courageusement le pont, pendant que sa femme de chambre poussait des cris affreux à chaque coup de tangage et restait affaissée sur une banquette, en proie au mal de mer. En Angleterre, ce sont toujours les grands qui donnent l'exemple de la vigueur physique et morale. Là gît le secret de leur prestige et de leur influence sur les couches inférieures.

Lorsque la cloche sonna l'heure du dîner, j'eus l'occasion de faire une autre remarque non moins curieuse. Nous étions à bord d'un navire du Lloyd autrichien; la duchesse prit place à côté du commandant, qui présidait la table des premières. En face d'elle se trouvaient trois Anglais : un consul marchand, négociant intelligent, mais d'éducation vulgaire, et deux officiers irlandais qui n'avaient certainement pas inventé la poudre. J'étais séparé de « Sa Grâce » par trois passagers italiens, dont je n'ai pas gardé d'autre souvenir. Aucun de ces six passagers ne parlait le français; tous s'exprimaient facilement en italien, qui était la langue du commandant, et la duchesse le parlait supérieurement bien. Rien ne me recommandait à son attention qu'un costume turc très délabré et mon accent gaulois perçant aisément à travers l'idiome toscan. Mais, après s'être assurée — au bout de dix minutes de conversation — qu'il ne se trouvait personne parmi ses voisins de table qui eût l'éducation d'un gentleman, elle m'adressa subitement la parole en français et ne parla plus que cette langue. Des Français eussent trouvé ces façons choquantes; ses compatriotes n'avaient pas l'air de s'en apercevoir. Quinze jours plus tard, après nous être dispersés un peu dans toutes les directions, nous nous retrouvâmes presque tous au mont Cenis, dont le tunnel n'était pas encore achevé. C'était alors un curieux spectacle que celui du

transvasement d'un train dans une vingtaine de diligences, qui s'élançaient toutes à la file indienne à l'escalade de la fameuse montagne et descendaient ensuite à fond de train les lacets du versant opposé. Le consul anglais occupait le coupé d'une de ces diligences avec deux autres de ses compatriotes, et la duchesse, qui ramenait de Venise son mari et sa fille, avait les trois places de l'impériale. Mais ce n'était pas une petite affaire que d'y hisser ces deux dames; il fallut apporter une échelle.

« Sacrebleu! dis-je au consul, qui les regardait faire sans s'émouvoir, il me semble que cela ne vous gênerait pas beaucoup d'épargner à ces dames cette ridicule escalade et d'offrir votre coupé à la duchesse de R... ? »

— Mon bon monsieur, me répondit-il d'un ton sec, sachez bien une fois pour toutes que je n'ai pas le droit d'être poli avec la duchesse de R... »

Sur ce, il monta dans son coupé et laissa ces dames se tirer d'affaire comme elles pourraient.

J'avais déjà assez fréquenté les Anglais pour ne pas trop m'étonner de ce trait de mœurs qui marque si bien la rigueur de la hiérarchie britannique, et je m'y étais du reste soigneusement conformé moi-même en attendant que la noble étrangère voulût bien me marquer qu'elle m'avait reconnu en me saluant la première. Aussi se montra-t-elle aussi aimable que quinze jours auparavant, tandis que ceux qui ont profité du laisser-aller d'un voyage en mer pour se glisser dans l'intimité d'une Anglaise de haute lignée sont tout étonnés du sans-façon avec lequel ils sont éconduits, si, rencontrant plus tard la même personne, ils entendent se prévaloir de ces relations fortuites qui ne dispensent jamais d'une présentation en règle. Une grande dame française, n'étant pas protégée en voyage par cette inflexible discipline sociale qui, entre gens de castes différentes, n'autorise même pas un service, à moins qu'il ne soit demandé, se trouve forcée de se renfermer dans une raideur vis-à-vis de tout inconnu, à laquelle je préfère de beaucoup l'éphémère, mais cordiale familiarité d'une grande dame anglaise.

Cette digression n'était pas étrangère à mon sujet ; mais elle m'oblige à revenir en arrière. Je quittai le Lloyd à Ancône pour visiter deux villes qui me tenaient fort au cœur : l'une, Ravenne, parce que je voulais y voir les fameuses mosaïques représentant la cour de Justinien ; et l'autre, Turin, parce qu'elle renferme la table de « Bembo », dite jadis « Isiaque ».

Malgré son arc de triomphe, Ancône surgit d'une sablonnière plantée de maigres oliviers, qui est bien le pays le plus maussade que l'on puisse voir, surtout quand on vient de quitter la luxuriante végétation de Corfou. Je ne pris que le temps de monter en wagon et de mettre le cap sur Ravenne. On sait que cette ville est située dans un marais et que l'ensablement de la côte l'a éloignée de la mer d'une dizaine de kilomètres ; elle est donc complètement déchuée de son ancienne splendeur maritime et passablement fiévreuse. Mais elle contient encore le tombeau de Théodoric, celui du Dante et deux églises très anciennes : l'une en forme de basilique, et l'autre de rotonde. C'est cette dernière dont l'abside est ornée de deux mosaïques tout à fait uniques comme ancienneté et importance historique ; l'une représente l'empereur Justinien avec sa suite et l'autre l'impératrice Théodora, accompagnée des principales dames de sa cour.

Assurément ces portraits ont été dessinés d'après nature, car ils portent au plus haut point le cachet de réalisme si à la mode aujourd'hui, qui apparaît toujours dans les époques de décadence. L'artiste n'a nullement cherché à idéaliser ses personnages ; ils ne lui en auraient su aucune espèce de gré. Constantinople était, comme aujourd'hui, un repaire d'aventuriers venus de tous les points de l'horizon et se renouvelant sans cesse, de sorte qu'il ne s'y créa jamais de traditions aristocratiques héréditaires, sans lesquelles il n'y a pas de grand art possible. Un artiste a toujours le public pour collaborateur, puisqu'il l'a pour juge. Si ce public n'est pas à la hauteur de sa mission et qu'il n'accorde ses faveurs qu'à la médiocrité, les grands talents restent nécessairement sous le boisseau. C'est ce qui arriva à Byzance. Il était rare qu'un

empereur ou une impératrice y fût né dans la pourpre, et tel n'était le cas ni de Justinien ni de l'impératrice Théodora. L'empereur a tout l'air d'un cuistre, et l'impératrice d'une boulevardière sur le retour; on sait que Théodora avait été actrice, et quelle actrice! Dans la mosaïque de Ravenne, elle rappelle ces aventurières britanniques remplaçant par une morgue glaciale ce qui leur manque du côté de l'éducation. Mais, en revanche, son costume est éblouissant de richesse, et elle est accompagnée d'un escadron de demoiselles fort jolies, qui devait ressembler à celui des filles d'honneur de Catherine de Médicis.

L'empereur est vêtu de pourpre des pieds à la tête, et comme les couleurs sont aussi fraîches que le premier jour, cette mosaïque permet de trancher un point fort controversé en archéologie. Quelle était la véritable nuance de la pourpre? Les gardes de l'empereur ont des manteaux de l'écarlate le plus éblouissant, tandis que la nuance des vêtements impériaux ne peut se comparer qu'au violet foncé adopté par nos évêques catholiques. Ce sont donc eux qui portent la pourpre, tandis que la prétendue pourpre des cardinaux n'est que de l'écarlate. Comment cette substitution s'est-elle opérée? Je l'ignore. Les costumes des mosaïques de Ravenne ont un aspect tout à fait moderne, et ressemblent beaucoup à ceux de notre onzième siècle; mais on les voit déjà poindre sur la colonne Trajane, et les vêtements dont ont été trouvés revêtus les rares cadavres moulés dans les cendres boueuses d'Herculanum et de Pompéi n'ont également rien de commun avec ceux que nous ont transmis les statues grecque et romaine. Elles avaient adopté la nudité des Thermes et de la Palestre, tandis qu'à Pompéi et à Herculanum les deux sexes portaient également des « inexpressibles », ni plus ni moins que les Orientaux modernes. L'art byzantin a substitué les costumes réels à la convention de l'art grec, et, de même qu'il ne faudrait pas juger des modes du temps de Louis XIV par sa statue en Hercule qui figure sur la porte Saint-Martin, il ne faut pas supposer non plus qu'Alexandre le Grand se contentât, dans la vie ordinaire, du

bouclier et de l'épée qui composent tout l'uniforme du héros combattant.

La rotonde qui contient ces admirables mosaïques est elle-même très remarquable comme spécimen d'architecture byzantine, c'est-à-dire d'un art aussi pratique que ses mosaïques sont réalistes. Elle était déshonorée, quand je la vis, d'une guirlande circulaire d'Amours et de fleurs du siècle dernier, qui était bien le comble du burlesque et donnait toute la mesure de la décadence italienne. Il me semble avoir lu quelque part qu'on a fait disparaître cet absurde décor.

Les tombeaux de Théodoric et du Dante ne sont réellement intéressants que par les souvenirs qu'ils évoquent. Telle qu'elle est, Ravenne est une ville italienne fort aimable et fort bien habitée. En ce temps-là le tragédien Rossi y jouait *Keen* d'une façon tout à fait remarquable, et je n'ai pas d'autre incident à noter que d'avoir payé mon hôtel 2 francs de plus par jour pour avoir montré mon passeport français. Un Italien m'en fit apercevoir et me dit que, parlant assez mal l'italien pour être pris pour un Piémontais, je ne devais jamais laisser reconnaître ma nationalité, qui me serait toujours comptée sur la carte. Depuis, un « locandier » n'a jamais pu obtenir de moi une syllabe de ma langue natale, ni la vue de mes papiers.

Je profitai de ce qu'il n'y avait pas de chemin de fer entre Ravenne et Faenza, où je devais prendre le train de Milan, pour faire une excursion en « calessino » dans la belle plaine de l'Emilie. Mon calessino n'était ni plus ni moins qu'une carriole à deux places, conduite par un rustique automédon qui ne savait pas d'autre langue que la sienne. Ce bonhomme me racontait des histoires de brigands qui me semblaient d'abord absolument invraisemblables, car je me demandais où ils pouvaient se cacher dans une plaine qui, vue du chemin de fer, m'avait semblé unie comme celle de Saint-Denis. Mais, quand je m'y engageai en simple carriole, je vis au contraire qu'aucun théâtre n'était mieux machiné pour ce genre de drame. On se croirait, au premier abord, dans le bocage vendéen : ce sont les mêmes échaliers, hauts d'au moins

3 mètres, qui encaissent la route dans un véritable fossé de sombre verdure; mais là où cesse la ressemblance, c'est dans la façon de cultiver la vigne. Au lieu des arbres fruitiers du Bocage, des mûriers se dressent du milieu des échaliers, et leurs troncs sont reliés par des festons de vigne qui donnent au paysage un cachet tout particulier. Cette plaine est donc divisée comme un damier, en rectangles d'une régularité parfaite, entourés de haies formidables, derrière lesquelles peuvent impunément s'abriter les malfaiteurs. Quant à ce genre de culture, il fournit à une population très dense le maïs pour les hommes et les bêtes, le fourrage artificiel pour les bœufs, la vigne pour les chrétiens et le feuillage du mûrier pour les vers à soie. Je n'ai jamais vu de pays plus complètement ni plus soigneusement cultivé. Les paysans et les paysannes que nous rencontrions étaient dépourvus de tout caractère rustique, et portaient les modes des villes, qui sont celles de partout. Tout ce qui restait de pittoresque s'était réfugié dans les attelages de bœufs à pelage clair et à longues cornes, traînant d'immenses chariots à quatre roues dont les ridelles massives étaient peintes de tous les saints du calendrier. Mon « vetturino », malgré ses histoires à faire peur, me déposa sain et sauf à Faenza dans une petite auberge où l'on me servit le menu suivant :

Filet de bœuf à l'anglaise — asperges au parmesan — zambaglione — fromage caccia-cavallo — un saladier de fraises — cerises et vin excellent à discrétion.

Au quart d'heure de Rabelais j'eus quelque inquiétude, bien que j'eusse eu la précaution de parler mon meilleur italien. Je jetai un Victor-Emmanuel à la locandière, et elle me rendit 3 lire 50. Ce balthazar coûtait ni plus ni moins que 30 sous de notre belle France; décidément ma provenance n'avait pas été reconnue.

Hélas! ce plantureux repas fut plus lourd à mon estomac qu'à ma bourse. Je l'avais expédié avec un appétit exemplaire; mais cette coquine de plaine de Ravenne est fiévreuse, quoique admirablement cultivée, et sa sournoise humidité réveilla une vieille amie que je croyais avoir laissée à Chypre.

Arrivé à Milan, j'eus un bel et bon accès de fièvre tierce qui me mit de fort vilaine humeur le lendemain pour visiter le fameux dôme, et cette humeur fut redoublée par le méchant déjeuner que je fis dans un café de la place sur laquelle il se dresse. On n'y parlait que le français : force me fut donc de ne pas écorcher la langue du Dante ; mais c'est moi qui fus écorché, et, en matière d'écorcherie, j'ai toujours préféré l'actif au passif. Milan est tout ce qu'on voudra, excepté une ville italienne ; je n'y fis aucune découverte qui pût m'intéresser, et je la quittai sans regret pour Turin, qui par elle-même ne m'intéressait pas davantage, car je l'avais déjà visitée deux ans auparavant et je lui avais trouvé un faux air de ressemblance avec ma noble patrie, celle du pape Gerbert.

Il faut être juste cependant, même envers Turin ; on y mange bien et pas cher, et on y boit du vermouth qui vient de Bordeaux, ce qui prouve que nul n'est prophète dans son pays, même le vermouth. Tout est à Turin de cet atroce style corinthien que l'on nomme « jésuite », sauf les tours gothiques et crénelées de la vieille demeure des ducs de Savoie, qui font plaisir à voir au milieu de cette débauche de pleins-cintres. Sa seule attraction était pour moi sa riche collection égyptienne, contenant, outre la fameuse table de Bembo qui était le but de mon voyage, un magnifique bronze de la plus belle époque grecque et de la plus belle conservation, représentant une Pallas brandissant sa lance.

Toutes ces richesses sont enfermées dans des salles d'une architecture massive et disgracieuse, qui n'a rien à voir avec l'élégance et l'opulence de celles du Louvre, ni du palais Pitti ou de la galerie des Offices à Florence. Il n'y a qu'à Naples qu'on retrouve la même nudité et la même pauvreté. Aussi le contenant ne vous y distrait-il pas du contenu.

Les Anglaises y sont particulièrement attirées par le spectacle de nombre de momies démaillotées des deux sexes ; mais, hélas ! l'embaumement ne conservait pas la beauté, et je ne me rappelle rien de plus hideux qu'une momie de jeune femme, à chevelure rousse très abondante, dont les bandages n'avaient pu comprimer l'effroyable rictus, montrant vingt-

huit dents parfaitement blanches. En la considérant plus attentivement, on s'apercevait qu'elle avait des pieds et des mains d'une extrême délicatesse, qui avaient conservé leurs ongles teints en orange avec du chennah. Mais les ongles, les dents et les cheveux, c'était tout ; le reste n'était plus qu'un squelette mal nettoyé. Fallait-il donc se donner tant de peine pour enlaidir encore la mort et disputer à la dissolution une horrible caricature de la vie ? L'âme qui devait rentrer dans ce pauvre corps aurait-elle voulu le reconnaître ? J'en doute. Aussi ne suis-je pas partisan des embaumements, bien qu'ils réussissent quelquefois à conserver quelque chose des traits du visage. Le Musée de Turin contient même, sous ce rapport, une tête nubienne qui est un chef-d'œuvre dans son genre ; mais il n'y a pas d'exemple de corps qui ne soit horriblement déformé par la dessiccation inséparable du procédé égyptien. On ne peut arriver à un résultat supportable que par la pétrification immédiate qui ne laisse pas à la nature le temps de dessécher les fibres, et les fameux embaumeurs égyptiens n'avaient aucune idée de ce procédé, ils ne faisaient que d'abominable charcuterie fumée. Reste à savoir si les préparations modernes peuvent braver les siècles et transmettre à ceux qui videront les sépultures de nos « illustres » dans une couple de mille années une idée moins repoussante de ce qu'ils furent que les pauvres momies qu'on expulse actuellement en Egypte de leurs concessions à perpétuité. Il est à remarquer, du reste, que ces profanations sépulcrales ne nous ont rendu jusqu'ici que d'assez obscurs personnages et qu'aucune momie de roi ou de reine tant soit peu célèbre n'est parvenue jusqu'à nous. Les richesses enfermées dans leurs tombeaux les avaient désignés à la cupidité des générations contemporaines, qui ne leur ont pas même laissé le temps de pourrir. Où est la fameuse momie d'Alexandre conservée, à Alexandrie, dans un sarcophage de cristal rempli d'huile comme un vulgaire bocal de thon ? Où sont les dépouilles de nos rois expulsés par la Révolution des caveaux de Saint-Denis ?

Mais je ne suis pas un égyptologue, et si j'avais fait un



grand détour pour voir de mes propres yeux la table de Bembo, c'était parce qu'elle n'est pas égyptienne. Singulière destinée que celle de ce monument, qui fit jadis tant parler de lui et dont on ne s'occupe plus aujourd'hui. Après le sac de Rome par le connétable de Bourbon, un serrurier la vendit au cardinal Bembo et elle passa, après la mort de son fils Torquato, au duc de Mantoue, qui la plaça dans sa galerie de tableaux. Elle y était lorsque cette ville fut saccagée par les Impériaux en 1630. Mais, après le sac, on ne la retrouva plus, quelque diligence que l'on pût faire pour la ravoïr, et un beau jour elle reparut dans le trésor des archives de Turin, sans qu'on sût comment elle y était arrivée.

Ses dimensions sont d'environ 1<sup>m</sup>,10 de longueur sur une largeur de 80 centimètres, et elle est environnée d'une bordure revêtue d'hiéroglyphes et de figures gravées dans le bronze, comme le reste de la table elle-même. Elle se divise en cinq tableaux, enfermés dans une autre bordure composée de fleurs, de masques du dieu Bès et de bustes d'Athor, d'un style absolument grec. Sa matière est un cuivre rouge, devenu brun avec le temps, les figures sont gravées très légèrement au trait, comme sur les miroirs étrusques, et ce trait est rempli d'un vernis noir qui les détache du fond. Parfois, ce vernis noir est remplacé par des incrustations d'argent semblables aux « niellures » de la Renaissance. C'est donc, dans son ensemble, un monument d'une grande richesse et d'une merveilleuse exécution. Mais, en même temps, c'est une preuve qu'il ne peut pas remonter à une haute antiquité et qu'il doit être du commencement de l'ère chrétienne.

Avant les découvertes de Champollion, on s'imaginait que la table de Bembo renfermait l'explication des mystères d'Isis, à cause de la figure principale, qu'on prenait pour celle de cette divinité, et on lui avait donné, en conséquence, le nom de table « Isiaque ». Mais lorsque, après avoir déchiffré les hiéroglyphes égyptiens, on voulut procéder à l'examen de ceux de la table de Bembo, l'on s'aperçut que d'abord ils n'étaient qu'un pastiche très inexact de ce genre d'écriture, et qu'en second lieu ils ne donnaient aucun sens en égyptien.

Depuis cette époque, on a trouvé un peu partout, et particulièrement à Palestrine, une foule de ces pastiches égyptiens, joints à des pastiches assyriens qui ont enfanté l'alphabet dit « chypriote ». Les Grecs se sont amusés de tout temps à singer tous les styles avec une égale supériorité. Ces pastiches sont certainement aussi intéressants à déchiffrer que les vrais monuments égyptiens, mais l'archéologie est aussi sujette qu'une jolie femme aux caprices de la mode. Du moment qu'il eut été prouvé que la pauvre table de Bembo n'était pas égyptienne, pas même « isiaque », car la déesse que les archéologues de jadis prenaient pour une Isis était tout au plus une Athor, elle se trouva complètement démodée et personne n'y songea plus, jusqu'au jour où le duc de Luynes réussit à attirer l'attention du monde savant sur le problème du chypriote et découvrit quatre caractères appartenant à cet alphabet mystérieux sur une tablette qui se trouve entre les mains d'un scarabée à figure humaine, au coin de la bordure de la susdite table. Je venais d'échanger à ce sujet une correspondance avec le regrettable duc de Luynes, et c'était pour vérifier « de visu » les quatre lettres en question que j'avais fait le voyage de Turin. En effet, la transcription publiée par le noble et illustre savant n'était pas correcte. Ces quatre lettres ont exactement la forme des quatre caractères grecs VAOE; mais en grec, il est impossible de leur trouver une signification raisonnable, tandis qu'en chypriote ils se lisent : σηκῶ σκιά ρεῖ, « dans cette enceinte l'ombre parle ». A cette époque, le chypriote était encore lettre close pour le monde savant. Je me contentai donc de copier exactement ces quatre caractères et quelques-uns des cartouches d'hiéroglyphes qui me parurent les plus importants pour le futur déchiffrement de ce monument. Mais il m'était impossible de me livrer à cette opération sans attirer l'attention d'un des gardiens du musée, qui, dans l'espérance d'un pourboire, vint me rabâcher toutes les inepties qu'il faisait effrontément avaler aux Anglaises.

Je fis semblant de l'écouter avec attention, tout en croquant sur mon carnet, parce que tant que celui-là pérerait,

il tenait les autres à distance. Mes notes prises, je lui glissai mon tribut dans la main et il s'éloigna.

J'avais refermé mon carnet et je m'apprêtais à sortir, lorsque je fus abordé par un autre gardien, dont l'extérieur me frappa. Il portait exactement le même uniforme que le précédent, mais c'était un tout autre homme, grand, avec de larges épaules, la tête fine comme celle d'un marbre de Michel-Ange, et une barbe châtain clair ruisselante. J'avais souvent rencontré, à Florence, de ces hommes du peuple, ouvriers, ou joueurs d'accordéon ambulants, qui ressemblent véritablement à des princes courant les rues « incognito » pour faire des études de mœurs, et je me dis à moi-même :

« Pour sûr, voilà un Florentin. »

En effet, le majestueux gardien m'interpella avec cet accent guttural qui rappelle tout à fait celui du grec et corrige heureusement, selon moi, l'emphase un peu pâteuse de l'italien. Le proverbe dit : « *Lingua toscana in bocca romana* ». Moi, je préfère la bouche toscane à la bouche romaine.

« *Lei vuol saper huarche hosa di piu su huesta tavolaccia, di cio he li narrava hueste asino (1) ?* »

— Ce ne serait pas de refus, lui répondis-je, car son air m'en imposait, mais pour le moment je vais déjeuner.

— Eh bien, me dit-il à voix basse, trouvez-vous, à minuit, à la porte du musée, et sonnez à la loge du concierge; c'est moi qui viendrai vous ouvrir, et je vous expliquerai les mystères de la table isiaque, avec bien d'autres.

— Est-ce sérieux ? fis-je en le fixant d'un air de doute.

— Très sérieux, répondit l'imposant gardien, et ne croyez pas que ce soit pour gagner quelques misérables ducats. Je ne suis pas ce que je vous parais être et je ne travaille que pour l'amour de l'art.

— Quelque étrange que soit votre offre, je l'accepte, » dis-je en lui tendant la main.

Il la serra vigoureusement et dans cette étreinte je m'aper-

(1) « Voulez-vous savoir sur cette table quelque chose de plus que ce que vous en dit cet ignorant ? »

çus que la sienne était une véritable main de prince ou de lord anglais, ferme et fine en même temps.

« A propos, lui dis-je, si je ne pouvais pas venir ce soir, veuillez m'excuser d'avance; j'ai eu un accès de fièvre tierce avant-hier, et cela m'étonnerait bien si elle ne me clouait pas ce soir dans mon lit.

— Une fièvre de Chypre, dit-il en souriant, ce ne sera pas un obstacle.

— Comment savez-vous qu'elle est de Chypre et non d'ailleurs ?

— C'est mon affaire, et vous l'apprendrez ce soir; mais prenez cette dose de quinine que je me trouve avoir sur moi et vous êtes sûr de ne pas manquer au rendez-vous. »

Sur ce, il me tendit un petit paquet de papier que j'ouvris immédiatement et qui contenait une poudre blanche et brillante, absolument semblable à du sulfate de quinine. Je re-pliai soigneusement le paquet, mais lorsque je relevai les yeux le mystérieux gardien avait disparu.

J'entrai dans le premier restaurant que je rencontrai et déjeunai d'assez méchant appétit, car l'influence de la fièvre se faisait déjà sentir. Tout en mangeant du bout des dents, je réfléchissais à cette singulière aventure et je me demandais quel motif avait pu pousser ce gardien tout à fait fantastique à me donner rendez-vous à minuit dans le musée égyptien de Turin. Était-ce une mystification ? Je n'en découvrais pas le but. Si le mystérieux gardien me connaissait, il savait que j'étais léger d'argent et qu'il n'y avait pas de « ricatto » à m'imposer. D'ailleurs, ce genre de spéculation était inconnu à Turin. J'étais trop profondément obscur pour me connaître des ennemis scientifiques, car je n'avais pas encore publié une seule ligne, méchante ou bonne. Cet homme ne pouvait donc pas me vouloir de mal; mais quel intérêt pouvait-il me porter ? « Qui vivra, verra », murmurai-je philosophiquement. Je rentrai chez moi et, dès que je sentis les prodromes de la fièvre, j'avalai la drogue qui m'avait été donnée dans un verre de limonade.

Elle avait la même intolérable amertume que celle du sul-

fate de quinine vulgaire, et lorsque je l'eus prise, je ressentis immédiatement les premiers symptômes de l'accès.

C'est une singulière maladie que la fièvre de Chypre. Chacun a la sienne. Mes accès à moi commençaient par un froid glacial qui me faisait grelotter en plein mois de juillet, comme si Chypre eût été une Sibérie. C'était le prologue. Cet état algide faisait place à une abondante transpiration, accompagnée d'un grincement extraordinaire dans les tempes, qui ressemblait à celui d'un engrenage; le mouvement s'accélérait au point de se transformer en sons musicaux qui finissaient par former des mélodies aussi étranges qu'enivrantes; je me trouvais alors transporté dans le pays des rêves, mais de rêves toujours agréables et tellement lucides, qu'il m'est arrivé d'en écrire quelques-uns au réveil.

« Ma foi, disais-je au docteur italien qui me soignait, c'est une très jolie maladie que la fièvre.

— « E la morte, me répondait-il avec son terrible accent napolitain. Les phthisiques que la fièvre n'abandonne qu'au dernier moment ont aussi ces rêves lucides qui leur font faire toute espèce de châteaux en Espagne; mais le réveil est terrible. Il n'y a pas de convalescence plus atroce que celle de la fièvre. C'est une lassitude sans rêve et sans trêve, qui dure des mois entiers et se termine par une incurable anémie, lorsque le sujet n'est pas de force à tuer le mal radicalement. »

J'ai eu depuis l'occasion de vérifier l'exactitude de ce que me disait le bon docteur Bottalico, et trois fois la fièvre m'a réduit à l'état de fantôme ambulant; mais la victoire m'est restée.

Ce soir-là, les choses se passèrent absolument comme à l'ordinaire. Il y eut d'abord charivari d'engrenages, puis concert céleste, puis rêves étranges. Il était nuit lorsque je me réveillai complètement dégagé. Je fis sonner ma montre, elle marquait onze heures. La drogue avait donc opéré d'une façon particulière, car, suivant mes prévisions, je ne devais être débarrassé qu'à cinq heures du matin; de plus, je ne ressentais point l'effrayante lassitude qui succède à la surexcitation produite par la fièvre. Je m'habillai donc tout frais et dispos, et à minuit sonnait je carillonnais à la porte du musée égyptien.

## II

Elle s'ouvrit immédiatement. Le Florentin m'attendait une lanterne sourde à la main, et, sans prononcer une parole, il m'introduisit dans la vaste salle voûtée qui contient la collection égyptienne. Vue à la lumière de la lanterne de mon guide, elle était d'aspect tout à fait fantastique ; les momies, debout dans leurs cages de verre, recevaient en plein visage des faisceaux de clarté qui faisaient étinceler leurs dents blanches et découpaient par transparence leurs lamentables et ridicules silhouettes. Nous passâmes à côté de la jeune femme à la chevelure rousse, qui me parut toute changée, et, je dois le dire, à son avantage. Ses mâchoires s'étaient refermées ; ses membres avaient repris la fraîcheur et la souplesse qu'ils devaient avoir vingt-cinq siècles auparavant, et il me semblait voir sa poitrine se soulever régulièrement, comme celle de ces figures de cire que l'on montre dans les musées forains d'anatomie. Mais mon guide ne me laissa pas le temps de m'en assurer et me conduisit droit à la table de Bembo, sur laquelle il projeta la lumière de sa lanterne.

« Tu veux savoir ce que signifie cet étrange monument, me dit-il avec une familiarité à laquelle je ne trouvai rien de choquant ; examine bien la bordure élégante et de style tout à fait grec qui entoure les cinq tableaux, tu y trouveras écrits en rébus les noms des deux personnages pour lesquels la table a été faite : Antoine et Cléopâtre. « Antonios » signifie en grec « une tresse de fleurs » ; c'est celle qui fait la base de cette ornementation. Cette tresse de fleurs est entrecoupée de masques « dentus » ou de mâchoires, qui se disent « khélé », suivis du masque de la déesse Athor (op-athor). Le tout fait « Cléopatora » ou Cléopâtre. A la suite de ces masques, tu vois des espèces de « dés » ou « skira », qu'on portait jadis aux fêtes d' « Athéné », avec des serpents (ophis). « Skirofos » veut dire « un coup de dés », ou « un sort ». Dans le cas présent, il a la signification d' « horoscope », et cette table représente une de celles sur lesquelles les anciens jouaient aux

dés. Il n'y a aucun doute possible sur le nom de ses propriétaires, il est répété à chaque instant sous les formes les plus bizarres et les plus ingénieuses. La prétendue figure d'Isis n'est autre que le portrait de Cléopâtre elle-même dans un « temple fleuri » (Anto-nios). Son nom à elle s'écrit par une chatte enfermée dans une cavité ménagée sous son trône (galé-opé-édra). L'auteur de ce singulier ouvrage se nommait Lycopos et prend le titre d' « enchanteur de la reine ». Il contient l'horoscope d'un enfant que Cléopâtre eut d'Antoine et auquel on promet la gloire militaire de son père. Cette prédiction ne devait pas se réaliser, car l'infortuné bébé fut mis à mort par l'ordre d'Auguste peu après la fin tragique et touchante de ses parents. Ce monument est donc du très petit nombre de ceux qui se trouvent avoir une date certaine ; il est le dernier témoin de l'opulence des Ptolémaïdes, et il fut fabriqué très peu de temps avant la bataille d'Actium, c'est-à-dire trente et un ans avant notre ère. Auguste dut le rapporter avec lui à Rome, ce qui semblerait prouver que ses contemporains en appréciaient l'exécution élégante et la composition ingénieuse ; le fond n'en est pas très intéressant, puisque c'est une suite de lieux communs en l'honneur de la folle reine et de l'heureux général romain ; mais il est difficile de pousser plus loin l'art de transcrire des vers à l'aide de figures...

— Maître, interrompis-je, car cet homme, malgré son vulgaire uniforme de gardien, me semblait véritablement un maître, vous croyez donc que l'art peut être une véritable écriture phonétique, rendant la pensée humaine avec la précision d'une écriture ordinaire ?

— Comment pourrais-tu en douter, lorsque tu vois ce soi-disant prodige répété hebdomadairement dans tous les journaux illustrés de ton pays ? Suppose que ces journaux soient exhumés par les archéologues qui fleuriront dans une vingtaine de siècles, ce serait pour eux autant de tables isiaques, si l'on n'avait pas le soin de donner régulièrement la solution du problème au numéro suivant. Il est donc tout naturel que les artistes de tous les temps et de tous les pays aient recouru

aux mêmes procédés pour se composer des écritures secrètes qui leur permettaient d'avoir leur franc parler à la barbe des profanes. Ces énigmes étaient pour eux indéchiffrables avant que la philologie moderne eût établi les règles certaines à l'aide desquelles on déchiffre toutes les écritures inconnues du moment qu'elles écrivent une langue connue. C'est d'après celles dont s'est servi Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens que je viens de te lire les hiéroglyphes grecs de la table de Bembo. Mais en veux-tu un exemple contemporain ? Dis-moi ce que tu vois au-dessous de cette tête de Napoléon I<sup>er</sup>, sur cette vulgaire pièce de 5 francs.

— J'y vois un T en coulée.

— Et qui forme un seing en langue héraldique. Seing-coulé-T se lit « sans culotte ». Avec la rouelle mi-ovalée de la pièce, tu as le jugement porté par le graveur sur le personnage qu'il a représenté. « Mieux valait roi, le sans-culotte » ; « le sans-culotte valait mieux que le roi ». Tu vois que l'art a toujours eu son franc parler sous tous les régimes (1).

— Il me semble comprendre, répondis-je ; mais tout cela me paraît si extraordinaire, que je serais bien aise de savoir si ce n'est pas un accès de la fièvre.

— Ah ! tu crois que tu es sous l'influence de quelque « bacillarius malarix ». Ne t'amuse pas à ces bagatelles. Qu'importe que ce soit la « muse verte » d'Alfred de Musset, ou une mucédinée marécageuse, qui fouille dans ton cerveau

(1) Les survivants des corporations artistiques abolies par la Révolution ont criblé Napoléon I<sup>er</sup> d'épigrammes de ce genre. On peut voir sur les quais une caricature qui le représente estropié du bras et de la jambe gauches, ce qui veut dire : « Traître au pays ». Il tient un « velin » (papier) du poing droit ; à côté de lui est un « noble » son chapeau sous le bras gauche, tirant une « vieille », ayant aussi dans la « main droite » un « velin ». Le tout, enfermé dans un « cartel », donne les vers suivants :

Car tels tyran ramener veulent,  
Vils nobles, traite que roi veuille,  
Poussent traître au pays général.

Ce dessin mystérieux fait allusion aux fameuses négociations entamées entre le premier consul et Louis XVIII.



des replis inconnus aux autres mortels et te fasse trouver ou retrouver du nouveau !

— Je ne dis point non ; mais, pour mon édification personnelle, vous devriez bien me rendre le petit service de me pincer.

— Va te faire pincer par cette momie à la rousse chevelure qui dort depuis vingt-cinq siècles ; ce sera bien plus concluant.

— Vous voulez rire.

— Essaye toujours. »

Je m'approchai de la momie, croyant à une mystification ; mais à peine fus-je à sa portée, qu'elle étendit vivement le bras et que sa main serra vigoureusement la mienne. Du reste, ce contact ne me fut nullement désagréable ; cette main était souple et moite comme celle d'une jeune fille qui dort, et le Florentin ayant projeté sur elle la lumière de sa lanterne, je vis que je ne m'étais pas trompé. L'horrible momie au terrible rictus avait été rajeunie miraculeusement, à moins qu'elle n'eût été remplacée par quelque complaisante commère.

« Tu crois que c'est une mystification ? me dit le Florentin, qui avait l'air de lire dans mon crâne comme dans un livre ouvert ; appelle-la, qu'elle s'éveille.

— De quel nom ?

— Thestylis. »

A peine ce mot magique fut-il prononcé, que la jeune fille s'éveilla, se dressa sur son séant et rougit de se trouver si peu vêtue devant deux étrangers.

« Laissons-la s'habiller », me dit le Florentin en me ramenant à la table de Bembo.

A peine y étions-nous arrivés, que nous fûmes rejoints par Thestylis, vêtue d'une riche stole couleur safran, et portant à la main une splendide cruche attique couverte des plus élégantes peintures.

« Salue la déesse de la fantaisie, me dit mon guide mystérieux. Maintenant, tu vas voir que ce n'est pas une vulgaire commère. »

Il toucha la jeune fille du bout du doigt, et aussitôt je vis reparaître le rictus qui m'avait si fort effrayé; ce rictus s'élargit démesurément; le corps se gonfla, se gonfla, jusqu'à ce qu'au lieu d'une jeune fille, je ne vis plus devant moi qu'un crapaud colossal, à la gueule béante. Le Florentin prit son élan comme s'il eût voulu sauter au tremplin; il s'y engouffra avec sa lanterne.

Je me demandai ce qui allait advenir de ma pauvre personnalité et si elle n'avait été conviée à cette séance nocturne que pour servir de réveillon à un crapaud; mais au même instant le personnage qu'il avait avalé rebondit du fond de ses entrailles ni plus ni moins que M<sup>lle</sup> Azella de son canon krupp. Il avait eu cependant le temps d'échanger son vulgaire costume de gardien des musées royaux italiens contre une longue robe de philosophe grec, et sa lanterne contre un flambeau d'or richement ciselé, dont la lumière éclaira immédiatement la salle « à giorno ». Aussitôt qu'il eut touché terre, la charmante Thestylis reprit sa forme de nymphe, sans qu'il restât aucune trace du singulier tour de force que cette délicate personne venait d'exécuter.

« Me reconnais-tu ? dit le Florentin.

— Je crois avoir vu votre buste en marbre, répondis-je, sans me trouver autrement surpris de tout ce que je venais de voir. Si je ne me trompe, vous devez être Platon.

— A la bonne heure ! fit le mystérieux guide en posant son flambeau sur l'horoscope de Cléopâtre.

— Mais, ajoutai-je, quelle nécessité vous forçait à piquer un plongeon dans l'estomac de cette pauvre demoiselle après l'avoir au préalable transformée en crapaud ?

— Bah ! répondit Platon, tu as vu cette scène représentée dans Caylus; le crapaud, en grec « Phryné », est l'hiéroglyphe de l'imagination, « phroné », et le flambeau dans la main, « kerdalos », est l'hiéroglyphe de la raison. Tu viens donc d'assister à l'immaculée conception de la raison par l'imagination, telle que la comprenaient tes ancêtres gaulois, aussi bien que les Grecs de la Phrygie et de l'Hellade. Cette demoiselle a fourni le blason des « Francs », qui était d'abord le

crapaud, transformé depuis en fleur de lis. La déesse « Feronia », ton antique patronne, figure sous la même forme sur les monnaies romaines, et tu peux la voir six fois reproduite sur la table de Bembo que voici. Chez les Kimris, son nom était « Koridwen », et chez les Phrygiens, « Sangaria ». Ce dernier nom signifie « la sotte qui parle », et l'autre, « la paysanne ». Vous la nommez aujourd'hui « la folle du logis ». Tout cela représente également « l'instinct aveugle et déréglé », ou l'imagination populaire, qui donne cependant naissance à l'expérience et à la raison des classes supérieures, dont je suis le représentant. Salue donc dans cette demoiselle au complaisant estomac, la patronne de la démocratie. »

Je m'inclinai respectueusement devant la jeune déesse, et je m'aperçus que sa tête était surmontée d'un joli petit bonnet phrygien du plus bel écarlate.

« La petite a la tête près du bonnet, continua mon guide, et ce bonnet, nous autres Grecs, nous le nommions « melita », ce qui signifie aussi « inquiétude ». Cette petite personne ne peut jamais se tenir tranquille ni dire une parole raisonnable ; il faut toujours qu'elle chante, danse ou se batte, jusqu'à ce qu'on lui mette la camisole de force. Voici maintenant comment ce bonnet est devenu le signe de l'affranchissement : le nom de « phrygien » veut dire dans toutes langues anciennes une « brosse », en vieux français « vergette ». On se servait dans les étuves antiques, comme dans celles des Russes modernes, d'un paquet de verges de myrte, de laurier ou de bouleau pour étriller les baigneurs, de sorte qu'elles étaient devenues l'hiéroglyphe de la purification. Quand on voulait affranchir un esclave, on le frappait donc d'un coup de housine, ce qui indiquait qu'il était purifié et admis dans les rangs des hommes « libres », ou « purs ». Cette housine lui était remise surmontée d'un bonnet phrygien qui voulait dire : « veille sur ta liberté ». Le grec « éleuthéros » et le latin « liberatus » signifient également « dépouillé de son écorce » (« liber » et « lépos »), en français « écorché » et « écorcé ». C'est l'état où l'on se trouve au sortir d'une étuve antique ou d'un bain turc moderne, et toutes les initiations commen-

çaient par un bain, qui s'est religieusement conservé dans le cérémonial de réception des chevaliers et des francs-maçons, comme le symbole de l'affranchissement. Nous représentions donc toujours cette jeune personne que je viens de ressusciter sous les traits d'une servante d'étuves et avec la légèreté de tenue qui les distingue. Tu as son portrait dans la Vénus dite « de Médicis », avec l'expression de la sottise. Son nom se trouve écrit par un Amour sur un dauphin, tenant un fouet à la main. La main et le fouet (« mermeragné ») sont l'hiéroglyphe de l'ignorance inquiète, et un Amour sur un dauphin est celui du débordement, dans tous les sens que comporte cette expression. Je t'ai convoqué ce soir à la résurrection de l'ignorance inquiète qui va déborder sur le monde.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Mon Dieu ! faut-il te rappeler les fameux vers de Barbier :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse  
Du noble faubourg Saint-Germain.

Cette petite coquine que tu as devant toi est restée l'idole des classes populaires. De temps en temps, il faut qu'on la leur montre, pour leur faire prendre patience. Chez les anciens, le règne de cette folle créature revenait régulièrement tous les ans et durait depuis la Noël jusqu'au mois de mars. C'était le onzième et dernier mois du calendrier romain et gaulois, dont le souvenir est resté dans votre carnaval. Pendant cette période, qu'on nommait « les saturnales », les rôles changeaient et les esclaves se faisaient servir par les maîtres ; on choisissait même une esclave qui devait représenter au naturel la déesse Feronia (1). Elle devenait reine absolue pendant toute la durée des saturnales ; mais à l'équinoxe on la pendait, et les esclaves, las de toute espèce de folies, devaient rentrer dans l'ordre jusqu'au mois de décembre suivant. Il n'y a pas si longtemps qu'à Rome, dans les interrègnes pontificaux, les choses se passaient à peu près de la même façon. On a pu supprimer le sacrifice de Feronia, mais on n'a pas changé la nature hu-

(1) Ce souvenir s'est conservé dans les Rois de l'Épiphanie.

maine, et si tu étudies l'histoire contemporaine de ton propre pays, tu verras qu'il lui faut une saturnale complète tous les dix-huit ou vingt ans. La dernière date de 1848; vers 1868 ou 69, tu en auras une autre qui tiendra le peuple français en haleine jusqu'en 1889, centenaire de la grande saturnale des temps modernes, et je te prie de croire qu'elle sera dignement fêtée. En ce moment, je suis chargé de préparer celle de 69.

— Comment! vous, maître! m'écriai-je.

— Oui, moi Platon. Ignore-tu que jadis j'ai écrit sur la république?

— Est-ce donc votre république qui va arriver?

— La mienne? Non : elle ne serait pas assez folle. Mais toi, qui m'as lu, tu sais que ma doctrine est celle de l'éternité de l'être et de sa promotion à des fonctions supérieures dans une autre vie, lorsque, par sa vie sur la terre, il a mérité de monter en grade. C'est l'honneur qui m'est échu, et dans votre système solaire je suis actuellement chargé du portefeuille des affaires sublunaires.

— Ah çà! est-ce que vous êtes assis à la droite du Père éternel?

— Tu sais bien qu'il réside par-delà tous les cieux. Je suis simplement assis à la droite de son satrape, dans l'infime province de votre monde solaire, et c'est moi qui dirige vos destinées.

— Nous ne sommes donc pas libres?

— Personne n'est souverainement libre, excepté Dieu. Je le suis plus que vous; vous l'êtes plus qu'une huître emprisonnée dans sa coquille. Vous avez donc une certaine dose de liberté que nous ne gênons point; mais, quand vous vous écartez outre mesure du grand sentier qui vous a été tracé par la Providence, notre tâche est de faire naître certaines causes occasionnelles qui n'entrent pas dans le calcul des prévisions humaines. Généralement votre monde va, par oscillations d'une remarquable régularité, de l'autorité à la liberté, pour retourner de la liberté à l'autorité. Jamais ni l'une ni l'autre ne savent garder une juste mesure. L'une dégénère toujours en compression et l'autre en licence. Lis les journaux de ton pays; tu

y verras, même dans ceux qui sont le plus dévoués au régime établi par le 2 décembre, qu'on y a de l'autorité par-dessus la tête; on est unanime à réclamer les libertés nécessaires. Et voilà la déesse des libertés nécessaires. »

Platon fut interrompu, en ce moment, par un épouvantable fracas de vitres brisées. C'était Thestylis qui agaçait toutes les momies, leur tirait le nez ou les poils de la barbe, et récoltait d'amples bordées d'injures de celles qui étaient emmaillottées; mais, ayant voulu faire la nique à un ex-capitaine du grand Ramsès, qui occupait une des cages vitrées, celui-ci, qui avait la liberté de ses membres, lui avait allongé un coup de pied à travers son vitrage et l'avait mis en pièces.

« Doucement, mon brave Chéti, lui dit Platon. Quand le moment sera venu de mener pendre cette coquine, je te promets que tu seras chargé de la conduire à la potence; mais, en attendant, respecte le mobilier de S. M. le roi d'Italie. Et toi, indisciplinable bohème, reviens ici, ou je te bande les yeux.

— Maître, répondit la fille au bonnet rouge, vous savez bien que, quand je suis aveugle, je n'en suis que plus folle.

— Qui t'a permis de dire un mot raisonnable? » répliqua Platon d'un ton bourru.

Thestylis se tut; mais, mettant ses poings sur les hanches et sa cruche en équilibre sur sa tête, elle vint à nous en dansant un pas de gigue qui était bien tout ce qu'on pouvait voir de plus fantasque et de plus gracieux, et elle le termina par le geste bien connu du gavroche.

« Est-elle godaine! s'écria Platon en riant. Elle a beau être folle à lier, on ne peut pas s'empêcher de l'aimer. Mais passons aux choses sérieuses. »

Il toucha la jeune fille du doigt, et l'effroyable rictus se montra de nouveau dans toute sa hideur; il s'élargit, s'élargit jusqu'à ce qu'il eût atteint les proportions de la gueule d'un four, en même temps que le corps s'enflait et s'allongeait sur le pavé en une masse noire et presque informe. Thestylis venait de se métamorphoser en cétaqué.

« Bon! fit le magicien; maintenant que te voilà poisson hors de l'eau, je suis sûr que tu te tiendras tranquille.

— Encore un rébus sans doute ! m'écriai-je.

— Naturellement ; elle se serait métamorphosée en tonneau ou en cruche, que ce serait toujours la même chose, c'est-à-dire autant d'hiéroglyphes de l'inquiétude. Mais attention ! car nous allons changer de langue et continuer dans la tienne. Voici ce dont il s'agit. Tu sais que, de mon temps, nous avions deux religions : l'une pour les gens d'esprit et l'autre pour les imbéciles. Il n'était pas permis de divulguer la première sans s'exposer à boire la ciguë, comme mon maître Socrate. Je continuai cependant l'œuvre qu'il avait commencée, mais en enveloppant mes révélations dans une foule d'allégories qu'il faut interpréter comme les songes de votre illustre Rabelais, ou cette table dont je viens de te révéler le véritable sens. Je ne craindrai point de t'avouer que ma doctrine péchait par la morale ; car elle n'était autre que celle du bouddhisme, qui fait passer l'être par une série d'existences préparatoires, pour se réunir à la perfection absolue dont il a été détaché. Cette doctrine peut suffire aux aristocraties, mais elle est dépourvue de sanction assez immédiate pour tenir en bride les foules, auxquelles il faut une solution plus simple, celle d'un paradis et d'un enfer au bout de la présente existence. Aussi, dès que cette religion, qui s'était ébauchée dans la Perse, fut prêchée aux esclaves, elle détrôna immédiatement les douze signes du zodiaque qu'on leur avait donnés à adorer comme autant de personnifications de tous les vices. Ce fut en vain que des hommes de premier ordre, comme Julien l'Apostat, essayèrent d'endiguer le torrent en exposant les doctrines secrètes de l'aristocratie et en tentant de démontrer qu'elles étaient plus élevées et plus philosophiques que la nouvelle. D'abord, Julien se trompait. La meilleure des religions n'est pas celle qui se conforme le plus exactement aux lois de la métaphysique, mais celle qui résout le plus pratiquement le rude problème de faire patienter le pauvre et d'humaniser le riche. Ce problème, aucune religion ne l'a mieux résolu jusqu'ici que le christianisme. Aussi, en attendant qu'il fasse le bonheur de ses sectateurs dans l'autre monde, il leur a assuré l'empire de celui-ci.

« Nos douze dieux furent donc jetés sur le pavé, et ils y sont encore; mais, il y a trois siècles, les découvertes de Copernic ont détruit les bases scientifiques sur lesquelles s'appuyaient les saintes Ecritures et toutes nos vieilles religions. La foi du pauvre a été ébranlée; il ne se contente plus de l'espoir d'une compensation dans l'autre monde : il réclame sa part dans celui-ci, et exige que l'on procède à une liquidation sociale. Rien ne serait plus juste, si elle devait améliorer le sort du plus grand nombre; mais elle n'est que folle et criminelle, parce qu'elle ne peut que l'empirer. Toutes les fois qu'on a essayé d'y procéder, le plus grand nombre s'est retrouvé plus misérable qu'avant, parce qu'il n'a fait que déplacer la richesse ou, suivant le mot moderne, l'« exploitation ». Nous sommes à la veille d'une des crises de ce genre, et de la plus formidable qu'ait à traverser ton pays; mais, à nous autres directeurs supérieurs de vos destinées, il ne nous est pas permis d'enrayer le mouvement et nous avons reçu l'ordre de laisser la saturnale aller jusqu'au bout, afin que l'humanité se lasse pour longtemps de ces utopies et redevienne gouvernable. C'était une trop belle occasion pour nos dieux sans emploi de se tailler de la besogne, chacun suivant ses aptitudes. Je suis chargé de savoir ce qu'ils sont devenus, et je suis ici pour les faire comparaître devant moi, afin de leur faire rendre compte de leur mission. Tu vas donc assister à un curieux spectacle : celui des influences malfaisantes que les aristocraties antiques faisaient jadis adorer au pauvre monde, incarnées dans des puissances contemporaines. Prends donc note de ce que tu vas voir; mais, lorsque tu le publieras, aie soin de t'envelopper du masque dont je viens t'apprendre à te servir, sans quoi tu te heurterais aux divinités du jour. Suis donc l'exemple de ton maître Rabelais, parle de façon à te faire comprendre des initiés, sans qu'on puisse te convaincre d'avoir dit ce que tu as voulu réellement dire; tu verras comme c'est amusant.

— J'essayerai, maître, répondis-je respectueusement.

— Maintenant, continua Platon, attention au changement de décor. »



Sur ce, du doigt il toucha la table de Cléopâtre, qui se changea immédiatement en un autel de marbre que l'on voit au Louvre. Cet autel circulaire contient les douze dieux correspondant aux douze signes du zodiaque, commentés par douze hiéroglyphes particuliers. Platon me fit observer que deux de ces dieux manquaient à l'appel : c'étaient Plutus, qui correspond au Sagittaire et préside à la distribution des destinées humaines, et « Cora » ou Proserpine, qui correspond au signe des Poissons. En entendant son nom, le cétacé, étalé sur le pavé, l'ébranla d'un redoutable coup de queue, et Platon me déclara qu'en ce moment c'était lui qui remplissait l'office de Plutus. Puis il me nomma les autres divinités figurant sur l'autel : c'étaient Héré ou le Verseau, Pallas ou le Bélier, Jupiter ou le Taureau, Vénus ou les Gémeaux, Mars ou le Cancer, Cérès-Déméter ou le Lion, Artémis-Diane ou la Vierge, Thémis ou la Balance, Hermès ou le Scorpion et Poseidon-Neptune ou le Capricorne. A la suite de cette énumération, il traça un grand carré magique sur la muraille, en face de la gueule du cétacé, et plus loin il rangea en cercle douze sièges sur le dossier desquels étaient peints les douze signes du zodiaque.

« Tu vois, dit-il, ces dispositions ; les divinités qui ont un rôle dans le prochain drame social sauteront dans ce carré, celles qui n'en ont pas s'assoieront immédiatement sur le siège qui leur est destiné ; maintenant, prête-moi ta canne. Je vais d'abord évoquer celles qui n'ont pas trouvé d'emploi, en commençant par Héré. »

Il toucha de la canne la tête qu'il venait de désigner, et celle-ci, se détachant immédiatement, sauta d'un seul bond dans la gueule du cétacé, d'où elle rebondit aussitôt sous sa forme classique, vêtue d'une robe émaillée des yeux de son oiseau favori. Pallas ne répondit point ; Jupiter non plus. Aphrodite se trouva assise sur son fauteuil, son fils sur ses genoux. Mars ne bougea point. Cérès, Diane et Thémis vinrent prendre leur place. Hermès et Neptune ne se détachèrent point.

« Bon, dit Platon, les dieux qui ont trouvé de l'emploi sont

donc : Hermès, conducteur des pompes funèbres; Neptune, le dieu des situations troubles; Pallas, la déesse du bavardage; Jupiter, le dieu de l'infatuation, et Mars, le dieu de la guerre. En y adjoignant Cora, la déesse des communards, et moi, le dieu de la pensée, qui n'ai pas le droit de me mettre en grève, cela fait en tout sept divinités à l'ouvrage. Voyons comment elles ont compris leur rôle, et de quelle façon elles se sont grimées. Attention! c'est maintenant le tour du cartel magique que je viens de tracer. »

Sur ce, il toucha de ma canne la tête d'Hermès, qui bondit dans la gueule du cétaqué; mais il n'en sortit, au lieu d'une créature humaine, qu'une de ces « vouges », ou baquets, dans lesquelles on ramasse la vendange; elle ne différait des autres qu'en ce qu'elle était munie d'un « anneau », et elle était couverte d'une « poêle » dans laquelle on voyait « frire » un « flageolet ». Le cétaqué rendit encore un « chapeau » de « croque-mort », « noué » d'un « voile » et surmonté de deux « ailes », qui vint se poser sur le tout.

« Comprends-tu ? me dit Platon.

— Il me semble comprendre, répondis-je, que ce chapeau de croque-mort avec des ailes désigne Mercure ou le dieu des pompes funèbres.

— Bien trouvé, me répondit-il; mais, dans la langue du blason, un chapeau est une « toque » et une paire d'ailes un « vol ». La « vogue » indique que ce dieu était particulièrement révééré dans les « Vosges ». Maintenant, tu as tous les éléments pour déchiffrer le reste. »

Sur ce, il fit un signe au cétaqué, qui cracha sur l'un des sièges, tout à côté de celui de Thémis, un monsieur de noir tout habillé, avec de longs favoris en nageoire et un nez tout à fait semblable à celui d'un gorille.

« Voilà Mercure le Psychopompe, me dit Platon, car il aura charge d'âmes; mais où les mènera-t-il? Tu le verras dans dix ans d'ici. Maintenant, au tour de Neptune. »

Il toucha de ma canne la tête du maître de l'Océan, qui exécuta dans la gueule du cétaqué la même culbute que la précédente. Aussitôt je vis se projeter dans le cartel magique

une « proue » antique de navire, décorée d'un « soleil » rayonnant dans un « œil » immense, et sur cette proue une paire de ces inexpressibles que nos ancêtres nommaient des « grèves ». Elles montaient jusqu'au « nez » du personnage, et le nez émergeait de la « ceinture ». On ne voyait pas autre chose de son visage, car il était recouvert d'une « casserole » sur laquelle perchait un « coq ».

« Est-ce que vous avez tiré ce fantoche des *Songes drôlatiques* de Rabelais ? m'écriai-je.

— Non, répondit Platon ; mais il est puisé à la même source, c'est-à-dire dans les entrailles de la déesse de la Fantaisie ici présente. Y comprends-tu quelque chose ?

— Mais il me semble que oui. Neptune est le dieu des grèves, et je suppose que la casserole fait allusion à ses aptitudes gastronomiques, car celui qui avait pour emblème un trident ne pouvait être qu'une fine fourchette.

— Parfait ; mais restons à la surface. Tu vois ce que signifie le nom du signe du Capricorne : « aighikéros » ; c'est lui qui est chargé de guérir le sort et de mettre un frein à la fureur des flots. Malheureusement, bien que très brave homme, il est quelque peu apathique et l'on aura de la peine à en obtenir, au moment voulu, l'indispensable « Quos ego ». Du reste, tu vas le voir en personne. »

En effet, un personnage de haute taille et de mine respectable s'élança de la gueule du cétacé et vint tomber assis sur le fauteuil portant le signe du Capricorne.

« A toi, Pallas-Athéné ! » s'écria Platon.

Aussitôt dans le cartel magique je vis se dessiner un « rat », surmonté d'une « Pallas » cachée par son vaste « écu » ; de sorte qu'on ne voyait qu'un de ses « pieds », du plus bel « azur », et son « chef » surmonté d'un autre « rat ». Sur l'« écu » étaient peints en pointe un « œil louchant à gauche », en chef une « Eve » suivant un « agneau errant » peint « en gueule ».

« Par ma foi ! m'écriai-je, il me semble que celui-là se lit à première vue.

— Je l'ai fait exprès, dit Platon. Lis-le donc tel qu'il doit

être lu, afin qu'il ne soit pas dit que nous manquons de galanterie envers les dames. Tu peux observer que cette discrète déesse correspond sur l'autel au signe du « bélier errant », et qu'en anglais il se dit : « Lamb-errt ».

— Lambert.

— Précisément. L'« Eve » de l'« écu » indique clairement, ce me semble, M<sup>me</sup> Adam, et le « bélier errant en gueule », que c'est un « bélier errant anglais » (Lambert). Je suppose, maintenant, que tu n'auras pas de peine à déchiffrer le reste.

— Il me semble, répondis-je, qu'on doit lire : « Car telle république illustre, Eve Lambert sera Pallas. »

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, madame. »

Aussitôt une fort jolie femme s'élança de la gueule du cétaqué, et vint retomber assise sur le fauteuil au signe du Bélier. Comment était-elle vêtue ? On n'en savait rien, car elle était enveloppée tout entière dans une luxuriante chevelure blonde, serrée à la taille par une élégante ceinture de feuilles de figuier. De dessous cette rutilante parure sortait une magnifique paire de bas de soie « azur », et sa tête était surmontée du casque traditionnel.

« A un autre ! » cria Platon.

Immédiatement la tête de Jupiter vola dans la gueule mystérieuse, et le cartel se remplit d'une composition assez compliquée. Sur une « oie broutant », un « gueux » déguenillé « foudroyait » un « âne galeux ». Au-dessus, une « mouche », un « taureau à deux chefs », dont celui de « gauche » avait le « nez » surmonté d'une « pointe », et un « aigle ».

« Diable ! fis-je cette fois, nous avons l'air de nager en pleine Apocalypse. Cependant, je devine qu'un « âne galeux » est un « Anglais ». Jupiter ne peut être représenté que par une nation qui a pour emblème le « taureau » de John Bull, et l'aigle est l'attribut de Jupiter.

— En conclus-tu que ce puissant seigneur sera un aigle ?

— Dieu me garde des jugements téméraires !

— Sortez, Jupiter, » cria Platon sans beaucoup de cérémonie.

Aussitôt le fauteuil du Taureau gémit sous le poids d'un

personnage trapu qui ressemblait plutôt à un morse qu'à un taureau.

« Peste! m'écriai-je, celui-là ne sera pas commode.

— Allons donc! fit dédaigneusement Platon, il n'est pas capable d'imposer silence à une grenouille. — A Son Excellence le dieu de la guerre! »

La tête de Mars se détacha immédiatement, et je vis sur le cartel un « fauteuil » présidentiel avec des sonnettes et des dauphins tramés dans l'étoffe. Sur ce fauteuil « s'assit » un monsieur en habit noir qui n'avait d'autre signe particulier que d'être « borgne ». Dès qu'il fut assis, le cétaqué se transforma immédiatement en une jeune « aveugle » déguenillée, coiffée d'un « bonnet phrygien » et marchant à tâtons vers le monsieur assis qui avait l'air de la regarder d'un air de suprême dédain. Le monsieur se leva et alla s'asseoir au signe du Cancer, pendant que la jeune fille se rendait en tâtonnant à celui des Poissons.

« Il ne manque plus que moi pour compléter l'Olympe, » dit Platon; et il alla occuper le siège du Sagittaire.

Je n'avais aucun titre pour me glisser en si haute compagnie et je me fis un siège de l'autel déserté. Quant à Platon, il prit immédiatement la parole et s'exprima en ces termes :

« Mesdames et messieurs,

« Vous savez pour quel motif je vous ai convoqués. Vous étiez sur le pavé depuis des siècles et j'avais trouvé une superbe occasion de vous trouver des emplois avantageux. J'ai la douleur de constater que sept d'entre vous, y compris ce vaurien d'Eros, persistent à croupir dans la plus déplorable oisiveté. Veuillez donc répondre à tour de rôle aux interrogations que je vais avoir l'honneur de vous adresser et me présenter vos observations ou faire valoir vos excuses. Madame Junon, vous êtes la doyenne de cette olympienne assemblée, la parole vous appartient. »

La déesse ainsi interpellée lança à Platon un regard venimeux, et je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle ressem-

blait, trait pour trait, à cette impératrice Théodora que j'avais vue quelques jours auparavant à Ravenne.

« Vous n'espérez pas, monsieur, répondit-elle d'une voix aigre, que je vais m'encanailler pour vous faire plaisir. Vous savez que mon paon a été admis par l'Eglise comme l'emblème de la résurrection. Que voulez-vous que j'aille faire chez des gens qui n'y croient pas ?

— Je ne conteste point, dit Platon, l'orthodoxie de votre oiseau ni celle de vos principes conservateurs ; mais quand vous n'étiez qu'une pauvre fille du peuple, vous étiez la personification de l'Envie, et aujourd'hui que vous êtes riche, vous devriez vous souvenir que votre richesse n'a d'autre base que le travail du pauvre. Traitez-le donc de façon à ce qu'il ne jette pas le manche après la cognée, sans quoi vous seriez ruinée. Vous représentez la classe la plus dangereuse de la société, celle qui tire l'échelle quand elle est montée et ferme toutes les soupapes. — A toi, Thestylis.

— Moi, répliqua la fille au bonnet rouge, je vous avertis que c'est la dernière fois que je veux mener de pauvres diables à Nouméa ou au poteau d'exécution. On dit que je ne suis pas une comtesse du noble faubourg Saint-Germain, et, saperlipopette ! je ne demande qu'à l'être, comtesse, moi ! Voyons, mon petit Platon, quand me feras-tu jouer les rôles à traîne ?

— Attends que tu aies l'âge de Junon, petite masque.

— D'ici là, ne pourrais-tu pas recommander à un écrivain dont le nom en grec signifie « puanteur », d'attendre le dimanche pour me photographier ? Ce jour-là je suis lavée. Croit-il qu'il m'amuse de me montrer crasseuse !

— Mon enfant, tous les goûts sont dans la nature, et si ce genre de littérature te déplaît, il paraît que ça réveille les sens blasés des riches.

— Si tu ne veux rien faire pour moi, au moins rends-moi la vue.

— C'est contraire au règlement, mais je te la rends jusqu'au jour où tu « feras flamber finances ». — Et vous, madame Pallas-Athéné ?

— Moi, je demande une république athénienne.

— C'est tout naturel, vous l'aurez.

— Où les jolies femmes ne vieilliront jamais.

— Le suffrage universel est tout-puissant, je lui renvoie votre demande.

— Et où les revues seront amusantes.

— Vous essayerez. — Permettez que je vous quitte pour le seigneur Jupiter.

— Moi, interrompit le seigneur du Taureau, la France peut compter sur mon inébranlable fermeté.

— Pauvre bonhomme ! murmura Platon, il laissera démolir les « Tuileries », et moi, artiste, je ne le lui pardonnerai jamais. — La parole est à la dame des Gémeaux.

— Que voulez-vous que je fasse chez les adorateurs de toutes les laideurs ? répondit la mère des Grâces.

— L'excuse n'est que trop valable. — Et toi, gentil Eros, pourquoi n'es-tu pas à l'ouvrage ?

— Moi, répondit le vaurien, j'en suis réduit à faire la province et l'étranger, et encore je ne place pas mes articles. Depuis que « Times is money, money is Love ». J'ai essayé d'entrer chez Abdul-Aziz en qualité de caissier, mais les « hanoums » m'ont fouetté. Pourriez-vous me trouver un emploi ?

— Tu es en ce moment le dieu le plus difficile à placer que je connaisse, il faudra que j'écrive au grand prêtre des Mormons. »

Mars n'attendit pas qu'on l'interrogeât et s'écria d'une voix de tonnerre :

« Corbleu ! ma vieille branche de Platon, tu as eu là une idée abracadabrante de faire de moi tout ce qu'il y a de plus pékinant parmi les pékins, un avocat.

— Pas si abracadabrante que ça, général du Cancer ; songe donc à ton blason, qui est celui de la reculade. Il n'y aura pas de guerrier plus battu que toi, et puisque tu dois perdre toutes les batailles, il vaut mieux que ce soit sous la toge d'un avocat que sous ta vieille cote de mailles rouillée. Au moins, tu pourras alléguer pour excuse que tu n'étais pas du métier.

— Soit, dit Mars, qui avait l'air d'un joyeux compère; mais pourrais-tu me dire, toi qui es grand clerc, pourquoi nos aïeux, les Grecs, m'ont donné pour blason le signe du Cancer?

— L'explication, répliqua celui-ci, s'en trouve sur l'autel que tu viens de quitter. Le signe du Cancer, qui se dit « Khèlè », y est accompagné d'un aigle, « Aités », qui fait « Kheletes », le « rusé » ou le « renard ». Ce qui veut dire que la ruse sert plus en guerre que la violence. Or, tu es un rusé compère, et de défaite en défaite tu tomberas sur un excellent fauteuil. Mais tu aimes trop à reculer, mon vieux camarade, et l'on ne recule jamais que pour mieux sauter. — A vous, mesdames.

— Moi, s'écria Déméter, je préside au mariage et je n'ai rien à faire dans un pays où l'on réclame les unions libres.

— Moi, glapit Diane, je suis la déesse de la chasteté et vous ne me ferez jamais aller là où les coquines ont le pas sur les honnêtes filles.

— Moi, hurla Thémis, vous ne me verrez jamais là où les gendarmes sont exécutés par les malfaiteurs.

— Je prolonge donc votre congé, leur répondit Platon.

— Maître, dit le sire du Scorpion d'une voix pateline, vous m'avez comblé de toute sorte de faveurs, et cependant j'ose en demander une autre.

— Parle, mon ami.

— Tout ce dont je me mêle fait « fiasco ».

— Mais, mon cher Psychopompe, tu as été créé et mis au monde tout exprès pour enterrer les gens et les choses, et on ne fera jamais d'un croque-mort un oiseau d'heureux augure. Que t'importe d'échouer en tout, si tes échecs te rapportent plus que des succès!

— Les copians disent que je suis ennuyeux.

— Il n'y a que ces gens-là qui réussissent.

— Sarcey m'appelle « Secourt-pion ».

— C'est que tu seras grand maître de l'Université.

— About dit que je n'ai jamais compté que des ossements.

— Cette arithmétique est lucrative.



— Vous ne voulez donc plus rien faire pour moi ?

— Je ne puis te nommer ni pape ni empereur ; mais je te promets un fauteuil à l'Académie. Seulement, finissons-en, le jour va paraître. Seigneur Neptune, c'est vous qui avez la haute mission de guérir le destin ; m'est-il permis de vous demander ce que vous comptez faire ?

— Demandez-le plutôt à Jupiter, répondit froidement le sire du Capricorne.

— Le sieur du Taureau donnera sa démission et vous laissera dans le pétrin, répliqua Platon.

— En ce cas, je ne me laisserai guider que par mon devoir.

— Nobles paroles ! Tâchez seulement que votre montre ne retarde point. Personne n'a-t-il plus rien à ajouter ? La séance est levée. »

Immédiatement je vis les corps des treize dieux olympiens rentrer dans leur crâne, comme les tubes d'une lorgnette, et ces crânes sautèrent l'un après l'autre sur l'autel où je me tenais assis. Il ne restait plus sur le pavé que celui de Plutus, dont j'occupais la place.

« Laisse-moi monter et mets-toi au centre ! me cria-t-il. Je vais tous vous renvoyer chez vous par le train rapide. »

A peine eus-je obéi, que la tête de Plutus reprit sa place.

« Bon matin, fit-elle, et au revoir ! »

Ces mots furent le signal d'une épouvantable explosion. Je me sentis projeté à travers les voûtes du palais, et après m'être élevé à une hauteur vertigineuse qui me permit de contempler le panorama de l'Italie tout entière, je retombai comme une bombe dans mon lit, trouant quatre étages de mon « albergo » aussi aisément qu'une écuyère traverse ses cercles de papier.

Je n'avais aucun mal, et lorsque la stupéfaction causée par ce voyage extraordinaire se fut dissipée, je me trouvai assis, tout habillé, ma canne à la main. Ma montre marquait huit heures du matin. Je sortis, et j'allai au musée m'informer du gardien florentin ; mais personne n'en connaissait qui répondit au signalement que j'en donnai. Étais-je déjà sous l'influence de la fièvre lorsque, dans la visite très réelle que

j'avais faite la veille à la collection égyptienne, j'avais cru y rencontrer ce personnage? J'entrai. La momie au rictus et la table de Bembo étaient toujours à leur place. Je confirmai cependant l'exactitude des explications de ce monument qui m'avaient été données pendant mon rêve, et quant aux autres personnages qui m'avaient été exhibés, j'ai eu depuis l'occasion de les voir tous défiler sous mes yeux dans la vie réelle. La fièvre est une singulière muse.

G. D'ORCET.





---

**HISTOIRE. — CRYPTOGRAPHIE. — SOCIÉTÉS SECRÈTES.**

---

---

**LES GOULIARDS**

---

**I**

Nul dans l'histoire des temps modernes n'a joué un rôle plus considérable que l'association secrète connue du onzième au treizième siècle sous le nom de *Gouliards* ou *filz de Goulia*. Cette association ne s'est dissoute qu'au commencement de ce siècle, après avoir pleinement atteint le but qu'elle s'était proposé depuis plus de mille ans, et qui était de substituer la souveraineté du peuple à celle de l'Eglise et de la noblesse. La destruction de la royauté n'entraîna point d'abord dans ce programme; on peut même dire que, pendant plusieurs siècles, les *filz de Goulia* furent les plus fermes soutiens du pouvoir royal; mais la restauration des études classiques, au seizième siècle, fit reflourir l'idolâtrie républicaine, qui vint s'enter d'une façon assez biscornue sur le radicalisme égalitaire et démocratique des Gouliards, et ils se trouvèrent avoir renversé le trône en même temps que l'autel. Ce ne fut pas toutefois sans une violente résistance d'un bon nombre d'entre eux, et, autant qu'on en peut juger par le peu de renseignements qu'il a été possible de recueillir jusqu'ici sur ces débats intimes d'une association dont les annales sont uniquement écrites en hiéroglyphes, ce fut cette divergence d'opinions qui décida les Gouliards à ne plus faire d'adeptes et à se dissoudre par l'extinction successive des membres survivants, qui emportèrent avec eux dans la tombe le secret de leurs prédécesseurs.

Tout, jusqu'à leur nom, se serait enseveli avec eux dans les ténèbres de l'oubli, s'ils n'avaient laissé quelques recueils de poésies latines, aussi étranges par la forme que par le fond, qui ont attiré sur eux l'attention du monde savant. On s'est demandé ce que c'était que les Gouliards, d'où ils venaient, quel avait été le but de leur secte ou de leur ordre, et quand ils avaient disparu de la scène, et un savant italien, M. Alfred Straccali, a résumé dernièrement, dans une série d'articles publiés par la *Rivista Europea*, tout ce que l'on savait des Gouliards du moyen âge.

Nul doute qu'ils ne fissent partie de ces *clerici vagantes*, dont la tradition s'est continuée jusqu'à nos jours en Allemagne et en Espagne, et dont un spécimen très enjôlé, mais considérablement corrigé, l'*estudiantina madrilegne*, a excité pendant quelques jours la curiosité boulevardière. Si raffinée qu'elle fût, cette confortable estudiantine avait conservé sur son chapeau le blason très peu patricien de ses prédécesseurs pour de bon : *une fourchette et une cuiller d'ivoire en sautoir*, ce qui donne le vers picaresque suivant :

Sauter hyver forche escolier.  
(L'hiver force les écoliers à sauter.)

En effet, dans ces temps où l'art du fumiste était dans l'enfance et où la haute noblesse réussissait à peine à rendre ses appartements habitables à l'aide de ces immenses cheminées qui semblaient faites pour chauffer le ciel et non les malheureux humains, les salles dépourvues de toute espèce de calorifère des vieilles universités étaient parfaitement intenables dans la rigoureuse saison, tant pour les professeurs que pour les élèves, et ceux-ci mettaient à profit ce chômage forcé, les riches pour visiter les curiosités des pays environnants, et les pauvres, c'est-à-dire les plus nombreux, pour aller mendier de porte en porte les ressources nécessaires à la continuation de leurs études. Mais le bourgeois et le grand seigneur d'alors ne différaient pas sensiblement de ceux d'aujourd'hui sous le rapport de l'indifférence aux misères du prochain. A d'honnêtes

étudiants mendiant pour continuer leurs études, ils n'auraient pas donné un rouge liard, tandis qu'ils se résignaient à ouvrir leurs aumônières pour récompenser d'effrontés bohèmes qui étaient venus interrompre le cours de leur monotone existence et déridier leurs faces renfrognées par des bouffonneries obscènes, et surtout impies.

Ces clercs errants, dont la plupart se destinaient à l'état ecclésiastique, ne rougissaient donc pas de s'organiser pour la circonstance en compagnies de jongleurs, de bateleurs et d'histrions, qui ne reculaient devant aucune loi divine et humaine; et comme ils menaient joyeuse vie pendant ces caravanes drôlatiques, il n'y avait pas parmi eux que de pauvres hères. Bon nombre de jeunes gens des plus nobles familles s'associaient à ces saturnales échevelées qui revenaient tous les ans à chaque carnaval; mais ils n'étaient reçus qu'après avoir pris vis-à-vis de leurs associés des engagements qui les liaient à eux pour le reste de leur vie, ils ne pouvaient y forfaire sans encourir les peines les plus cruelles, toujours impitoyablement appliquées, et le premier de ces engagements était d'aider de tout son pouvoir, en toute occasion, tout membre de la secte ou de l'ordre des Gouliards.

Ceux-ci s'étaient donc constitués sur le modèle des *fratries* ou *thyases* antiques, qui étaient également des sociétés où les banquets et la danse jouaient le premier rôle, et où l'on n'était admis que sur la présentation d'une *tessère* ou d'un jeton blasonné dont le porteur devait être en état de donner la traduction. Les premiers chrétiens eux-mêmes n'étaient pas organisés autrement, ainsi que le prouvent les *abraxas* ou *tessères basilidiennes*, qu'on retrouve encore en si grand nombre, et le passage de l'Apocalypse de saint Jean qui y fait allusion. Telle est l'origine du blason moderne, et tous les fils de Goulia attribuaient formellement à l'auteur de ce livre mystérieux l'invention de l'écriture hiéroglyphique dont ils se sont servis jusqu'à nos jours. Aussi saint Jean est-il resté en honneur parmi les francs-maçons, qui ont hérité d'une bonne partie des traditions des Gouliards, mais sans être initiés au secret de leur écriture ni de leur philosophie intime.

Nous verrons par la suite de cette étude que, bien que l'Eglise romaine possédât tous les secrets des Gouliards, sans exception aucune, elle les a toujours tolérés, avec une patience d'autant plus inexplicable qu'ils s'étaient institués pour battre en brèche tous ses dogmes politiques et religieux et qu'ils niaient obstinément le Décalogue et la divinité du Christ. Je ne crois même pas qu'ils aient été jamais inquiétés par l'inquisition espagnole, et Rome leur accorda constamment la liberté la plus complète de tout penser, de tout écrire et de tout dire, pourvu qu'ils se renfermassent dans l'écriture hiéroglyphique que nous nommons *le blason* et le langage, fondé sur les mêmes principes, que Rabelais désigne sous le nom de *lanternois*, mais dont la basoche s'était servie bien longtemps avant lui et continua à se servir bien longtemps après lui.

Les princes temporels furent beaucoup moins tolérants, et indépendamment du supplice des Templiers, qui étaient Gouliards jusqu'à la moelle, on cite pas mal de persécutions dirigées contre les sociétés secrètes d'écoliers; mais celles-ci se vengèrent toujours cruellement, si bien qu'unies aux initiés de chaque corporation ouvrière, elles constituèrent, à une époque encore inconnue, mais certainement très ancienne, une *mère-loge*, à laquelle tenaient à être affiliés les plus grands seigneurs et les plus grandes dames, notamment Diane de Poitiers et M<sup>me</sup> de Pompadour, qui furent toutes deux *maîtresses-pourples* de la mère loge des *Fils de Goulia*. Cette mère loge, qui réunissait les chefs de toutes les corporations, y compris le clergé, formait une espèce de parlement occulte, qui, presque toujours, était sous le patronage même du roi, et que celui-ci tenait essentiellement à consulter dans toutes les grandes circonstances. Les demandes et les réponses se faisaient également par planches hiéroglyphiques. A défaut d'interrogation, la mère loge ne se gênait pas pour émettre des avis dans la même forme, dont il était presque toujours tenu compte, et Louis XIV, qu'on prétend avoir été si absolu, consultait la mère loge ni plus ni moins que ses prédécesseurs. Elle avait voté la Saint-Barthélemy; il est probable qu'en cherchant bien on retrouverait son vote sur la révoca-



tion de l'édit de Nantes, comme plus tard elle dut voter la mort de Louis XVI. Ces votes peuvent sembler disparates et cependant elle ne s'écarta jamais de son but, qui était, dès l'origine, d'abattre la noblesse. Or, en France, le protestantisme fut le dernier refuge des tendances et des traditions aristocratiques.

Tels sont les caractères généraux de l'ordre des Gouliards. Il a toujours été affilié à la franc-maçonnerie moderne, et, au premier abord, on serait tenté de le confondre avec elle; mais, pour être Gouliard, il fallait nécessairement avoir le degré de maîtrise dans une corporation, et M<sup>me</sup> de Pompadour n'y entra qu'en qualité de *maître graveur*. Il est probable que Diane de Poitiers faisait partie de la corporation des architectes; on sait que Charles IX appartenait à celle des armuriers. L'initiation était donc toute différente et autrement difficile que celle des francs-maçons, qui n'exigent de leurs adeptes qu'une simple cotisation. N'était pas Gouliard qui voulait, et ils formaient une élite ou état-major de toutes les forces vives de la nation, dont la franc-maçonnerie composa plus tard la troupe.

Les Gouliards n'étaient pas exclusivement Français; ils n'étaient guère moins répandus en Allemagne, sous le nom de *rose-croix* et d'*illuminés*. Ils existaient en moins grand nombre en Angleterre, en Italie et en Espagne; mais partout ils se servaient de la même langue et de la même écriture, le *blason*, auquel ils donnaient le nom de *rimaille*. Dans certaines professions, notamment toutes celles qui se rattachaient aux arts du *dessin*, on peut établir en principe que l'initiation à l'ordre des Gouliards était obligatoire; elle faisait partie du secret de maîtrise; mais nous verrons par de nombreux exemples que même les professions qui ne savaient pas dessiner étaient initiées au secret du blason, ou à l'art d'*écrire par les choses* (rébus), et savaient fort bien le prouver à l'occasion à l'aide de charades ou de mascarades satiriques, qui, pour être composées par des meuniers ou des coiffeurs, n'en étaient pas moins mordantes. Il est à remarquer que jamais aucune de ces bouffonneries ne fut punie, bien que les allusions auxquelles on s'y livrait fussent souvent aussi audacieuses que

transparentes. La république d'aujourd'hui serait assurément moins patiente et moins indulgente que l'ancienne royauté et la papauté.

Il est vrai qu'on trouve, dans un certain nombre de canons de conciles ou d'ordonnances royales, des tentatives de répression contre les *Goliardi* ou *clerici vagantes*; mais ni les uns ni les autres ne s'appliquent en quoi que ce soit aux *loges corporatives* dont j'ai parlé plus haut. Celles-là, papauté et royauté étaient censées en ignorer l'existence; ou bien elles rentraient dans les privilèges accordés, mais le plus souvent vendus, dès le dixième siècle, aux syndicats de chaque corporation.

## II

D'où venait la *famille de Golia*, et que doit-on penser de ce personnage? Les incarnations ne lui ont pas fait défaut, et l'on a voulu voir en lui l'Anglais Map, ami du roi d'Angleterre Henri II, qui ne vécut pas toujours dans les meilleurs termes avec la papauté; mais ce personnage vivait au douzième siècle, et la famille de Goulia existait certainement au onzième, car si le concile du dixième siècle, qui condamna les Gouliards, est considéré par M. Straccali comme apocryphe, il n'en est pas de même des innombrables têtes de perroquets qui ornent les chapiteaux des églises romanes du onzième siècle. Or on sait qu'en vieux français le perroquet se disait *pape guay* et *pape gault*, autrement dit *pape Gouliard*. Les Gouliards possédaient, en effet, une hiérarchie qui parodiait celle de l'Eglise romaine, et dont l'énumération complète nous est fournie par le fameux chapitre de Rabelais sur l'*Ile sonnante*. Ils avaient donné au perroquet le nom de leur plus haut dignitaire, et ils sont aussi anciens que le nom du pape gault (1).

La philologie allemande ne pouvait manquer de faire intervenir le géant Goliath à titre d'ancêtre de l'ordre des Gouliards; telle est l'opinion de Giesebrecht, acceptée par M. Straccali,

(1) La véritable étymologie de ce nom est arabe; il s'est introduit en France dans le neuvième siècle, avec les invasions musulmanes.

qui suppose que ce personnage aurait pu être adopté pour patron à la suite de quelques-uns de ces mystères que les Gouliards jouaient dans les églises. Je crois inutile de m'arrêter à l'examen de cette opinion. Grimm fait intervenir le provençal, dans lequel *galiar*, *gualiar* veut dire *tromper*, et qui a donné le mot *gualiarde*, d'où *Gouliard* ; mais il serait plus simple de recourir tout droit au parisien *gouailleux*, synonyme bien connu de *blagueur*, et à l'argot *goualeur*, qui veut dire chanteur, si ce n'était mettre la charrue avant les bœufs. En effet, les Gouliards étaient des gouailleurs et des goualeurs ; mais c'est leur nom même qui est l'étymologie de ces deux expressions populaires, et non leur dérivé.

Une autre expression non moins populaire, *porté sur sa gueule*, rend parfaitement le caractère des Gouliards. Ce défaut a toujours été celui des clercs et des moines de tous les temps et de tous les pays ; aussi, dès le neuvième siècle, le concile d'Aquisgraux, tenu sous le règne de Louis le Pieux, ordonnait-il aux hauts dignitaires de l'Eglise de ne pas admettre dans leur société et surtout aux offices ces clercs qui, abandonnant leurs cloîtres, deviennent « *vagi et lascivi, gulæ et ebrietati et cæteris suis voluptatibus dediti, quidquid sibi libitum est licitum faciant.* »

Il existait donc, dès le neuvième siècle, c'est-à-dire immédiatement après la réorganisation des écoles par Charlemagne, des bandes de clercs errants, qui furent plus tard connus sous le nom de *Gouliards* ; mais tous ces vagabonds ne faisaient pas nécessairement partie de la famille ou de l'ordre de Goulia, et tous ceux qui en faisaient partie n'étaient pas nécessairement des vagabonds, tant s'en fallait même de beaucoup. Nous allons voir, en étudiant les dogmes des Gouliards, qu'ils provenaient des anciennes *fratries* païennes, et qu'ils étaient pour ainsi dire le confluent d'un double courant, l'un *clerc* et l'autre *ouvrier* ou *artisan*, pour me servir de l'ancienne expression française, qui est beaucoup plus juste que la moderne.

Charlemagne, en concentrant dans les cloîtres tout ce qui restait de traditions scientifiques, littéraires et artistiques, se trouvait en avoir fait en même temps des foyers de paganisme,

car à partir de son règne et jusqu'à la fondation des grandes universités, ce fut exclusivement dans les couvents que s'enseignèrent l'architecture et tous les arts qui s'y rapportent, c'est-à-dire la sculpture et la peinture.

Or le christianisme n'avait nullement fait tomber en désuétude la langue mystique dont se servaient tous les artistes de l'antiquité ; les catacombes sont pleines de rébus chrétiens, et même de si naïfs, que ce sont eux qui les premiers ont attiré l'attention du savant Rossi sur l'hiéroglyphisme de l'art antique : tel est, par exemple, le nom de saint Pierre écrit par un homme fendant une pierre. La pierre n'a pas besoin d'explication, mais il est à remarquer que *sanctus* en latin, *aghios* en grec, *kadesh* en hébreu, sont des mots qui impliquent tous l'idée de *fendre* ou de *séparer*, de sorte qu'une pierre fendue écrit le nom de saint Pierre dans ces trois langues. Les artistes chrétiens, saint Jean en tête, avaient donc conservé l'écriture mystique du paganisme, et l'on retrouve dans l'Apocalypse une foule de personnages de la gnose. Ce cortège, qu'on pourrait appeler *classique*, n'est pas passé cependant dans l'art chrétien, et l'on n'y découvre aucune trace de la formule de la vie éternelle qui sert de thème invariable à l'art grec. Aussi loin qu'on peut le saisir, l'art moderne se montre dépourvu de tout mysticisme religieux et uniquement préoccupé de faire triompher le riche sur le pauvre. Ce but, déjà très nettement indiqué dans l'Apocalypse, a été poursuivi par les Gouliards avec une infatigable persévérance jusqu'à ce qu'il ait été pleinement atteint par la révolution française, et il a été poursuivi avec la même ardeur par les deux grands courants qui s'étaient juxtaposés dans les cloîtres lorsque Charlemagne en fit le refuge de tout savoir et de toute liberté de pensée. De là les deux grandes subdivisions de l'ordre des Gouliards, les *maçons* et les *escribouilles* (1). Les maçons étaient les architectes ; quant aux escribouilles, ils ont dû dans l'origine se limiter aux *copistes* ou *écrivains de bulles*, qui étaient, comme l'on

(1) Ce mot se retrouve chez les écrivains du dernier siècle, sous la forme *skribouler*, probablement réimportée d'Allemagne, avec le sens de pamphlétaire.

sait, enjolivées de miniatures ; mais plus tard les escribouilles paraissent avoir englobé tous les arts du dessin dans toutes leurs variétés, telles que peintres, graveurs et encadreur. C'est à cette profession que semble avoir été emprunté le titre de *pourple* ou *pourpre*, qui était le plus haut degré de la hiérarchie des escribouilles, et dont le privilège consistait à se servir d'encre pourpre et à encadrer ses compositions dans des bordures de cette couleur. Le même privilège existait chez les calligraphes byzantins ; mais les persécutions iconoclastes semblent avoir anéanti chez eux les traditions de l'hiéroglyphe grecque, dont il m'a été impossible de retrouver les traces dans le byzantin moderne, bien qu'elle subsiste tout entière dans la composition des anciens ornements religieux.

J'ignore si l'hiéroglyphe latine (1), dont on retrouve d'assez nombreux exemples dans les premières sépultures chrétiennes, a duré longtemps ; mais ce qui est certain, c'est que, si la famille de Golia nous a laissé des poésies latines, elle ne s'est jamais servie que du français dans la composition de ses hiéroglyphes, et que j'ignore complètement à quelle date cette langue a été introduite dans le domaine de l'art, car tout ce que j'ai pu déchiffrer de numismatique gauloise et de monuments gallo-romains est manifestement rédigé en grec. Cependant, le musée d'Epinal contient un certain nombre d'antiquités gauloises qui prouvent que l'emploi d'hiéroglyphes dans cette langue est très antérieur au moyen âge, et de ce nombre sont les groupes de la divinité connue sous le nom de *Rosmert*, qui se composent d'une sirène mordant un cheval. *Ross* était un des noms gaulois du cheval, et désignait spécialement un cheval *rouge* ; ce mot est resté dans notre langue en changeant de signification. *Rosmert* signifie « qui mord le cheval » (rosse mord). Un autre monument du même musée porte une légende étrusque traduite en hiéroglyphes gaulois, dont je ne signalerai que le

(1) Un curieux exemple d'hiéroglyphe latine se voit au Louvre dans la galerie des sépultures chrétiennes ; c'est *un enfant avec un oiseau et un raisin dans les mains*, ce qui donne en latin :

PUER IUVA MANIBUS AVE.

(Enfant, sois heureux chez les mânes. Salut.)

nom de la déesse gréco-étrusque *Sybarin* ou *Sybaris*, qui signifie la mollesse, et qui est rendu par un dauphin, en gaulois *cé*, et un corbeau, en gaulois *brun*, ce qui fait *cébrun* pour *sybarin*.

On peut encore citer l'autel des nautes parisiens, qui porte sur une face un *taureau avec trois grues*, traduction évidente de TAVROS TRIGARANVS; sur l'autre un personnage avec une *hache*, hiéroglyphe d'ESVS; sur la troisième un personnage avec une perche, LOVIS, en français moderne une *latte*; et sur la quatrième un dieu avec des tenailles, VOLCANVS. Les tenailles se disaient *volk*, qui se prononçait *fork*, en latin *furca*, d'où nous avons fait *forge* et *forgeron*. Les tenailles figurent sur nombre de médailles des anciens Belges pour écrire leur nom national. *Volcan* en gallo-belge signifiait le *tenailleur* ou le *forgeron*, et il est probable que ce dieu latin est d'origine gauloise.

Il est permis de conclure de ces exemples que, bien que refoulée par la langue grecque sous la domination romaine, la langue gauloise, en tant que langue artistique, ne se perdit pas complètement, et reparut tout naturellement lorsque le grec cessa d'être compris des artistes gallo-romains, par suite de la négligence des études classiques.

Le plus ancien exemple que je connaisse de l'emploi du véritable français comme langue hiéroglyphique, et en même temps le premier spécimen de la caricature moderne, est un chapiteau carlovingien de la cathédrale de Saint-Dié dans les Vosges, qui représente Charles le Chauve pleurant de peur d'attraper la peste. Cette charge fort spirituellement composée, qui, au premier abord, ressemble à une tête barbue, chevelue et larmoyante, se compose, quand on l'examine avec plus d'attention, d'un évêque entre deux lis. La barbe, les moustaches et le nez du personnage sont formés par l'aube, le manteau et la tête de l'évêque; les lis se rabattent sur la mitre de façon à former des yeux sourcilleux, et les mains de l'évêque en sortent comme des larmes. Les Italiens de nos jours cultivent encore avec ardeur ce genre de grotesque.

Mais bien que ce soit cette partie de la France qui, à ma

connaissance, fournisse les spécimens les plus nombreux et les plus intéressants de l'ancien art gaulois et de l'art carlo-vingien ou roman, qui, selon toute probabilité, n'en est que la continuation, ce n'est pas en Lorraine qu'il faut chercher le berceau de la famille de Goulia, ou, en d'autres termes, de la franc-maçonnerie du moyen âge, car nous allons voir que les Gouliards et les francs-maçons n'étaient qu'une seule et même société, dont le dogme fondamental était le culte de saint Gall, saint Gaul ou saint Gély, ce qui, dans les dialectes du Limousin, veut dire saint Coq.

En effet, Rabelais, qui a entremêlé dans son *Pantagruel* les dogmes des Gouliards, dont il était l'un des grands dignitaires, et les *gauloiseries* de la cour de François I<sup>er</sup>, dit dans la préface de son quatrième livre que, « selon le proverbe des Limousins, à faire la gueule d'un four sont trois pierres nécessaires », les deux piles et la clef ou le coignet. Ces trois pierres sont la trinité franc-maçonnique ou le dolmen, et ce dogme était commun aux architectes grecs et gaulois, car sur la plupart des tombeaux d'ordonnance hellénique on peut observer, à l'arrière-plan de presque tous les bas-reliefs, une porte composée des trois susdites pierres, que nos archéologues nomment un portique; mais chez les Grecs elle portait le nom de *pylé*, et chez les francs-maçons celui de *pile*, mot essentiellement français, qui désigne chez nous toute espèce d'entassement : une pile de *boulets*, d'*écus*, etc.

Cette porte ou pile, le dieu Janus des Romains, l'édifice réduit à sa plus simple expression, était orientée de manière à faire face à l'Orient ou à l'Occident, suivant que ses constructeurs adoraient le soleil levant ou le soleil couchant; mais ses deux piles ou piliers répondaient toujours au nord et au midi. Celle du nord représentait le principe humide et féminin ou la *chienne*, *Kynéa*; et celle du midi, le principe sec et masculin ou le *renard*, *Keletes*. Or, ce Keletes était précisément le dieu philistin Goliath, qui était, comme on sait, d'origine grecque ou crétoise; son nom en grec veut dire trompeur, et nous allons voir qu'il était particulièrement en honneur chez les francs-maçons, tandis que l'Eglise romaine adore principale-

ment la Vierge Marie, qui occupe toujours la porte nord des églises dites *gothiques* et particulièrement celle de Notre-Dame de Paris.

Faut-il en conclure que Giesebrecht aurait eu raison en faisant venir le nom des Gouliards de celui de Goliath? Non certainement, les Gouliards repoussaient toute tradition hébraïque, et particulièrement le Décalogue. Leurs dogmes étaient le nec plus ultra du rationalisme populaire pratique. De la pile du Chien ou du principe humide des Grecs, ils avaient fait prosaïquement le *boire*, et de la pile du Renard ou du principe solide, ils avaient fait le *manger*, qui leur semblait encore plus indispensable que le boire. Tel est le sens exact des deux colonnes J et B de la franc-maçonnerie actuelle.

Le premier article de leur Credo se résumait dans ce vers :

Pourple boire manger colonnes veult.

Le second était :

Proche qui t'aide l'ait pareille.

Et le troisième :

Secret qu'ont pas, point œuvre décèle.

Ne décèle pas le secret de l'œuvre à ceux qui ne l'ont pas : tel était le fond de toutes les francs-maçonneries grecques et notamment de la doctrine exposée par Platon dans son fameux *Banquet*, ou, pour parler plus exactement, tel est le fond de toutes les francs-maçonneries présentes, passées et futures.

### III

Le *boire* et le *manger* ou le liquide et le solide allaient se réunir dans ce que le Gouliard nommait la *tripe*, qui était son *pantocrator* ; aussi l'un de ses principaux signes de reconnaissance était-il de montrer la paume de la main gauche ou paume du côté *tort*, ce qui se traduisait : *Tripe il aime*. La tripe était en effet le *bon architecte de toutes choses*, qui faisait tout sans avoir l'air de rien faire ; et les *pourples* ou initiés qui ne



travaillaient pas de leurs mains, mais de leur cerveau, se considéraient comme la *tripe* des corps d'arts et métiers. Cette doctrine leur avait été du reste transmise par les maçonneries antiques, comme le prouve le fameux apologue des membres et de l'estomac, de Ménénus Agrippa. On y reconnaît d'ailleurs, à première vue, l'ébauche grossière du dogme chrétien de l'eucharistie. La messe est le souvenir épuré de tous les banquets qui réunissaient les thyases de l'antiquité, aussi bien que les loges du moyen âge, si bien que Platon, en exposant, sous une forme hiéroglyphique, les doctrines de son temps, a cru devoir aussi prendre pour cadre un banquet. La fameuse *anankê* des anciens, c'était la *tripe*; aussi le livre de Platon, à la fois si obscur et si lumineux, n'a-t-il pas de meilleur interprète que le Gouliard Rabelais dans son fameux chapitre sur messer Gaster, qui expose, à son point de vue le plus élevé, la doctrine philosophique de ses coreligionnaires.

En effet, personne, dans les temps modernes, n'a mieux compris Platon et n'était mieux préparé à le comprendre. Tous deux sont des révélateurs de mystères, jouant un rôle des plus dangereux, et tous deux emploient identiquement la même méthode. Ils commencent par promener le lecteur dans un labyrinthe qui le désoriente complètement; mais tout le long de la route ils l'amuse, en lui contant des histoires à dormir debout, si elles n'étaient pas aussi merveilleusement contées; puis, quand ils le supposent étourdi et ébloui comme quelqu'un auquel on ferait miroiter longtemps une foule de glaces dans les yeux, ils le mettent brusquement en face du fait brutal; mais ses yeux sont alors tellement fatigués, qu'il ne peut plus rien discerner, et passe sans l'avoir vu.

J'ai exposé dans une autre étude la façon dont s'y était pris Rabelais pour révéler le plus crûment du monde le secret de la naissance de François II. Ce secret n'en était pas un pour la plupart de ses contemporains, et il n'était pas le premier Gouliard qui en eût fait part au public. Un chroniqueur savoisien, François de Bonnavard, rapporte une mascarade de la basoche de Paris, qui était autrement hardie, autrement bru-

tale et autrement obscène que tout ce qu'a osé Rabelais, et ne laissait aucun doute sur la culpabilité du roi, pas plus que sur celle de Catherine de Médicis et de Philibert Delorme, qui était accusé de leur avoir servi d'intermédiaire et en avait été récompensé par le titre d'architecte du roi. Le récit de cette mascarade est rapporté tout au long dans l'*Histoire de la caricature* sous la Réforme, de Champfleury (p. 8), et il donne à la page 42 une caricature ayant pour titre : *Des actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, qui est due à Fromment, le secrétaire du même Bonnivard, et qui traduit hiéroglyphiquement le récit de ce chroniqueur.

Il est à remarquer que la basoche ne fut pas inquiétée pour avoir bafoué aussi irrévérencieusement la majesté royale, ce qui explique l'impunité dont jouit lui-même Rabelais, qui était beaucoup moins clair et beaucoup moins téméraire. Quant à Catherine de Médicis, elle faisait collection de toutes les pièces de ce genre publiées contre elle, et cet intéressant recueil, qui semble être en grande partie de la main de Philibert Delorme, nous a été conservé sous le faux titre de : *Proverbes, Adages et Allégories du quinzième siècle*. M. Champfleury en a publié, dans son *Histoire de la caricature, la Chandelle et l'Habit ne fait pas le moine*, qui sont, l'un et l'autre, de la main de Philibert Delorme; mais il en cite un troisième qui est de la composition de Diane de Poitiers et n'est autre que la lettre mystérieuse par laquelle elle apprenait à Henri II ses infortunes conjugales, en hiéroglyphes tellement clairs, qu'il était difficile de ne pas les lire. Le fragment reproduit par Champfleury donne les trois vers suivants :

Sire, dame ne craigne eveque Sens vole,  
Pas veuille ne bru père caresse la,  
Pas l'Orme veuille n'aide baille (P. 34.).

L'évêque de Sens était le futur cardinal de Lorraine, et l'Orme pour Delorme est suffisamment transparent. Dans son oracle de la sibylle de Panzourt, Rabelais dit, après lui avoir prédit un malheur déjà arrivé, que la chose serait écrite, mais non toute; il est probable qu'il n'avait point connaissance de cet

envoi, car on ne voit pas ce qui pouvait rester à apprendre à Henri II. Il en donna communication à Catherine de Médicis, qui, probablement, le fit copier pour y répondre. Quant à l'effet que pouvaient produire de semblables révélations, il devait être peu considérable. Tous les hauts personnages politiques ont été, de tout temps, exposés à ces coups d'épingle; aussi finissent-ils par ne plus y faire attention, et d'ailleurs, si Henri II était Gouliard, c'eût été manquer aux règlements de l'ordre que de s'en fâcher. Quel que fût le rang d'un Gouliard, tout était permis contre lui, pourvu que tout se passât entre initiés.

Il était infiniment plus dangereux de dévoiler les secrets de l'ordre lui-même, et surtout ses doctrines secrètes, à moins que ce ne fût en hiéroglyphes. En ce cas, les artistes gouliards qui n'avaient pas d'autre sujet sous la main calligraphiaient les maximes de la Gouliarderie, et M. Champfleury en rapporte un curieux exemple d'après Théodore de Bry (p. 217); mais généralement leurs compositions étaient de véritables gazettes secrètes, qui révélaient aux initiés les nouvelles de la cour et particulièrement les bruits de guerre comme intéressant davantage le commerce. Sous Louis XIV, on trouve une collection connue sous le titre des *Embarras de Paris*, qui semble avoir été une vraie gazette hiéroglyphique périodique, et, pour être plus facile à déchiffrer, elle est émaillée de légendes écrites donnant les noms des objets que le dessin n'est pas apte à rendre. Ainsi, Guillaume d'Orange est désigné par une légende qui le nomme le *maître d'hôtel achetant des harengs*, et celle de M<sup>me</sup> de Maintenon apprend que l'objet qu'elle tient à la main est un *tignon*, ce qui fait *main-tignon*. Il en est de même des assiettes révolutionnaires et des caricatures hollandaises, où les légendes finissent par prendre presque complètement la place du dessin, ce qui en fait des pamphlets beaucoup moins intéressants que ceux de Rabelais, mais conçus, en définitive, sur le même plan, et ce plan consiste à noyer une phrase ou un mot dans un déluge de non-sens, tout en laissant à l'initié un fil d'Ariane invisible pour le mener là où l'auteur prétend le conduire.

Ainsi, avant d'arriver au chapitre LVII de son quatrième livre, qui est le plus important de toute son œuvre et l'un des plus importants qui aient été écrits depuis le *Banquet* de Platon, Rabelais commence, dès le chapitre LVI, à solliciter l'attention de l'initié, en lui racontant *comment entre les paroles dégelées Pantagruel trouva des mots de gueule*.

« Lors, dit-il, nous jeta sur le tillac plenes mains de paroles gelées, et sembloient dragées perlées de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de *gueule*, des mots de *sinople*, des mots de *azur*, des mots de *sable*, des mots *dorés*, lesquels, estre quelque peu échauffez entre nos mains, fondoient comme neiges, et les oyons, mais ne les entendions, car c'estoit language barbare. »

Cependant, si l'on réunit les noms de couleurs énumérés ci-dessus : gueule, sinople, azur, sable, or, on se trouve en face d'un vers gouliaresque qui donne la raison sociale, au moins apparente, de la société de *Golia* :

Goule, ce n'est plaisir se bailler.

Golia, c'est s'adonner au plaisir ou se donner du bon temps.

Mais ce masque épicurien dissimulait des visées plus hautes, sans quoi un pape, Grégoire XIII Buoncompagni, aurait sans doute reculé devant l'audace d'arborer, au-dessous de sa tiare pontificale, les insignes de l'ordre de Goulia, qui étaient, au seizième siècle, un écu dit *cœur*, surmonté d'une tête d'ange ou *angelot*, ce qui se lisait : *croix signe, gueule*, d'où l'on a fait *rose-croix*. En effet, à l'époque où vivait Grégoire XIII, les Gouliards se divisaient en deux factions, dont l'une était très hostile au protestantisme, qu'elle considérait, non sans raison, comme un retour à l'aristocratie, et ce fut elle qui fit la Saint-Barthélemy.

Mais continuons l'examen des paroles de *gueule* jetées sur le tillac du vaisseau de Pantagruel par son pilote : « Et y veids, ajoute-t-il, des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes, lesquelles le pilot nous disait quelques foys retourner au lieu duquel estoient proférées, mais c'estoit la gorge

couppée, des paroles horribles, et aultres malplaisantes à voir. »

Il résulte de ce passage que tous les Gouliards n'observaient pas le règlement de leur ordre qui leur interdisait de répondre autrement qu'en hiéroglyphes. Le Gouliard Charles IX vengea d'un coup d'arquebuse les paroles de gueule dont Jean Goujon s'était rendu complice envers sa mère, et Henri II dut expier par la main de Montgomery quelque infraction aux lois gouliardesques. Nous verrons, dans la suite de cette étude, quelques exemples de châtements maçonniques, dont les Gouliards ont jugé à propos de publier les motifs.

Après ces curieux détails, Rabelais s'amuse à donner quelques-unes de ces paroles de gueule, « lesquelles en semble fondues ouysmes, *hin, hin, hin, hin, his, ticque, torche, loigne,* » etc.

Il est inutile de dire que c'est du *lanternois* ou, pour parler plus clairement, de l'argot de la basoche, qui, généralement, se dispense des rimes en L du blason proprement dit ; mais, ici, les rimes en L sont fournies par les virgules, et cette petite pièce de vers débute ainsi :

*4 hin, his, ticque, torche,*

Ce qui se déchiffre :

Croix signe ouvre gueule, sache est vrai Gault, etc.

Le reste est trop gaulois pour être rapporté, mais le premier vers est intéressant, parce qu'il fait allusion au signe de croix des Gouliards, qui était leur véritable mot de passe. Rabelais le décrit minutieusement dans le troisième livre, chap. XX : *Comment Naz de Cabre par signes répond à Panurge.*

« Il baisla assez longuement, et en baislant faisait hors la bouche, avec le poulce de la main dextre, la figure de la lettre grecque dite *tau* par fréquentes réitérations ; puis leva les yeux au ciel et les tournoyait en la tête comme chèvre qui avorte. »

Cette pantomime se traduisait :

Croix signe ouvre gueule, mie ne repousse  
Etre ne se voir pair le vaille cel.

C'est-à-dire : Je fais le signe de la croix sur la bouche ouverte; ne repousse pas celui que tu peux voir être ton pair qui te vaille. C'est en effet des Gouliards que nous vient la formule : Liberté, égalité, fraternité, laquelle n'est elle-même qu'une des variantes de la triade divine de Platon.

Le *Pantagruel*, qui peut être considéré comme l'Evangile des Gouliards, nous a conservé la réponse de celui qui était ainsi interpellé par signes, dans le dialogue du marchand de moutons et de Panurge. « Mais, dit Panurge, vendez-m'en un, et je vous le payray en roy, foi de piéton. Combien ? — Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, ce sont moutons extraits de la propre race de celluy qui porta Phrix et Hellé par la mer dicte Hellesponte. — Cancre, dit Panurge, vous estes clericus vel addiscens. — Ita sont choux, respondit le marchant; vere ce sont pourceaux, mais rr. rrr. rrrr. rrrrr. Ho Robin. rr. rrrrrr. Vous n'entendez ce language. »

Ce langage est cependant relativement clair pour du lanternois; c'est un des Credo de la basoche, ou, pour parler plus exactement, un symbole qui sert de réponse au signe de croix sur la bouche.

Pair répond trahir point Christ, roi,  
Point qu'honore Rome, ne sire mie  
Ne robe, ne devoir point reçoit point (1).

C'est-à-dire : Le pair répond qu'il ne trahira point quiconque n'honore ni Christ, ni roi, ni Rome, ne dérobe pas son patron et ne reçoit point ce qui ne lui est pas dû.

Comme on peut le voir, ce Credo était purement négatif, car la négation est la base de toute franc-maçonnerie; ceux de tous les corps de métiers étaient établis sur les mêmes

(1) Ce baragouin est susceptible d'une autre interprétation, si l'on donne au *point* sa valeur héraldique, qui est *grain*; mais il est inutile de s'appesantir sur ces bagatelles, lorsqu'elles n'ont pas d'intérêt historique.

principes et constituaient cette religion aujourd'hui dite *de l'honneur*.

Le christianisme ordonne de rendre le bien pour le mal. La doctrine gouliarde, moins généreuse, se contente d'ordonner la restitution de ce qui est dû. Aussi le triomphe des religions négatives est-il toujours passager, la victoire reste à celle qui prêche le dévouement et l'abnégation, parce que c'est celle qui fait les meilleurs soldats, et nous allons voir que, tout Gouliard qu'il fût, Rabelais ne s'abusait point sur les vices de ses coreligionnaires, qu'il flagellait sans pitié. Aussi eut-il grand'peine à faire publier le quatrième livre de son *Pantagruel*, qui avait déplu à tous les partis, et lui-même finit par se réfugier au sein de l'Eglise romaine. Il mourut protégé par le cardinal de Lorraine, et, s'il avait vécu plus longtemps, il se serait trouvé de fait, sinon de cœur, avec les auteurs de la Saint-Barthélemy.

Mais revenons à nos paroles de gueule. A la fin du chapitre LVI, Panurge, malmené par frère Jean, se désole d'avoir entrepris un aussi long et aussi périlleux voyage, et s'écrie : « Pleust à Dieu qu'icy, sans plus avant procéder, j'eusse le mot de la dive bouteille! »

Le lecteur va être servi à souhait, car il était bien dans l'intention de Rabelais de terminer par le livre IV son singulier poème. L'authenticité des livres V et VI n'a jamais été établie d'une manière irréfutable, et, bien que je sois de ceux qui les croient de la main de Rabelais, je n'en reconnais pas moins qu'ils sont inférieurs de tout point aux quatre premiers, et que, bien loin de donner le mot de la dive bouteille, ils se terminent par la description de l'initiation d'un Gouliard et des turlupinades qui l'accompagnent, sans plus d'explications que les hiéroglyphes que l'on retrouve sur une foule de leurs planches.

Il n'en est pas de même du chapitre LVII. Celui-là, c'est réellement le mot de la dive bouteille, la quintessence de toutes les philosophies secrètes du monde d'avant 89 et le véritable commentaire du *Banquet* de Platon. Aussi ne puis-je faire autrement que de le citer tout entier :

## IV

« *Comme Pantagruel descendit au manoir de messere Gaster, premier maistre ès ars du monde.*

« En icelluy jour Pantagruel descendit en une isle admirable entre toutes aultres, tant à cause de l'assiette que du gouverneur d'icelle. Elle de tous coustez pour le commencement estoit pierreuse, montueuse, infertile, mal plaisante à l'œil, très difficile au pied et peu moins accessible que le mons du Dauphiné, ainsi dit pour ce qu'il est en forme de potiron, et de toute mémoire personne surmonter ne l'a pu, fors Doyar, conducteur de l'artillerie du roy Charles huitième, lequel avec engins mirificques y monta, et au-dessus trouva un vieil béliet. C'estoit à deviner qui transporté l'avoit. Aulcun le dit estant jeune aigle par quelque aigle ou duc chassant là ravy s'estre entre les buissons saulvé. Surmontant les difficultés de l'entrée à peine bien grande, et non sans suer, trouvasmes le dessus du mons tant plaisant, tant fertile, tant salubre et délicieux, que je pensoys estre le vray jardin et paradis terrestre, de la situation duquel tant disputent et labourent les bons théologiens. Mais Pantagruel nous affirmoit là estre le manoir de Arete (c'est Vertu), par Hésiode descript, sans toutefois préjudice de plus saine opinion.

« Le gouverneur d'icelle estoit messere Gaster, premier maistre ès ars de ce monde. Si croyez que le feu soit le grand maistre des ars comme escript Cicéron, vous errez et vous faictes tord, car Cicéron ne le creut oncques. Si croyez que Mercure soit le premier inventeur des ars, comme jadis croyoient nos antiques druides, vous fourvoyez grandement. La sentence du satiricque est vraye qui diet messere Gaster estre de tous ars le maistre. Avec icelluy pacifiquement résidoit la bonne dame Penie, autrement dite Souffreté, mère des neuf muses, de laquelle jadis, en compagnie de Porus, seigneur de Abondance, nous nasquit Amour, le noble enfant médiateur du ciel et de la terre, comme atteste Platon, *in Symposio*.



A ce chevalereux roy force nous fait faire révérence, jurer obéissance et honneur porter, car il est impérieux, rigoureux, rond, difficile, inflexible. A lui on ne peut rien faire croire, rien remonter, rien persuader. Il ne oyt point. Et comme les Egyptiens disoient Harpocras dieu de Silence, en grec nommé Sigalion, estre astomé, c'est-à-dire sans bouche, ainsi Gaster sans oreilles fut créé, comme en Candie le simulachre de Juppiter estoit sans aureilles. Il ne parle que par signes, mais à ses signes tout le monde obeist plus soubdain qu'aux édicts des préteurs et mandemens des roys. A ses sommations délay aucun et demeure aucune il ne admet. Vous dictes que au rugissement du lyon toutes les bestes loing à l'entour frémissent, tant (sçavoir est) que estre peult sa voix ouye. Il est escript, il est vray, je l'ay veu. Je vous certifie que au mandement de messere Gaster tout le ciel tremble, toute la terre bransle. Son mandement est nommé, faire le fault sans delay ou mourir.

« Le pilot nous racontoit comment un jour, à l'exemple des membres conspirant contre le ventre, ainsi que descript *Æsope*, tout le royaume des Somates contre luy conspira et conjura soy soubstrayre de son obéissance; mais bientoust s'en sentit, s'en repentit et s'en retourna en son service en toute humilité. Aultrement tous de male famine périssent. En quelques compagnies qu'il soyt, discepter ne fault de supériorité et préférence; toujours va devant, y fussent roys, empereurs, voire certes le pape. Et au concile de Basle le premier alla, quoique on vous die que ledict concile fut sédi-cieux, à cause des contentions et ambitions des lieux premiers. Pour le servir tout le monde est empesché, tout le concile labeure. Aussi pour récompense il faict ce bien au monde, qu'il luy invente toutes arts, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilitez; mesme ès animaux brutaux il apprend ars desniées de nature. Les corbeaux, les gays, les papeguays, les estourneaux il rend poètes; les pies il fait poétrides et leur apprend language humain proférer, chanter, parler. Et tout pour la trippe.

« Les aigles, gerfaulx, faulcons, saires, laniers, austours,

esparviers, esmerillons, oyseaux, aguars, peregrins, essors, rapineux, saulvaiges, il domestique et apprivoise, de telle façon que les abandonnant en pleine liberté du ciel, quant bon ly semble, tant hault qu'il voudra, tant que luy plaist, les tient suspens, errans, volans, planans, le muguetant, lui faisans la court au-dessus des nues; puy soubdain les faict du ciel en terre fondre. Et tout pour la trippe.

« Les elephans, les lyons, les rhinocerotes, les ours, les chevaulx, les chiens, il faict danser, baller, voltiger, combattre, nager, soy cacher; apporter ce qu'il veult, prendre ce qu'il veult. Et tout pour la trippe.

« Les poissons, tant de mer comme d'eau douce, balaines et monstres marins, sortir il faict du bas abisme, les loups jecter hors des boys, les ours hors des rochers, les renards hors des tesnières, les serpens lance hors de terre. Et tout pour la trippe.

« Brief est tant enorme, que en sa rage il mainge tous, bestes et gens, comme feust veu chez les Vascons, lorsque Q. Metellus les assiegeoit par les guerres sertorianes; entre les Sagontins assiesgez par Hannibal; entre les Juifz assiesgez par les Romains; six cents aultres. Et tout pour la trippe.

« Quand Penie sa regente se met en voye, la part qu'elle va tous les parlemens sont clous, tous esdictz mutz, toutes ordonnances vaines. A loy aulcune n'est subjecte, de toutes est exempte. Chascun la refayt en tous endroicts, plus toust se exposant ès naufrages de mer, plus toust eslisans par feu, par mons, par goulphres passer que d'icelle estre apprehendé. »

Que de paraphrases terribles a reçues ce chapitre titanisque. Il y a une trentaine d'années, Darcier faisait venir la chair de poule en chantant le lugubre refrain de la *Marseillaise de la faim* :

On n'apaise pas le murmure  
Du peuple quand il dit : « J'ai faim ! »  
Car c'est le cri de la nature;  
Il faut du pain ! Il faut du pain !

Ce cri, qui ne l'a entendu il y a dix ans, lorsqu'il força Paris à capituler ?

Ainsi le secret de la dive bouteille, c'est les deux piles maçonniques, le B et le J (1), c'est-à-dire le boire et le manger. C'était déjà la clef de toute la partie philosophique du poème de Rabelais et celle de toutes les philosophies antiques ; mais la science moderne est venue singulièrement en accroître l'importance, car elle démontre que la base de tout le monde vivant est la cellule, autrement dit un tube digestif, infime serviteur de messer Gaster, mais aussi sourd et aussi impérieux que lui, et dont l'unique loi est le *struggle for life* rendu célèbre par Darwin. Messer Gaster n'est plus seulement le maître des arts, il est maître de la création tout entière ; la lutte pour la vie de la cellule a produit toutes les combinaisons du monde qui nous entoure, et nous assistons encore à la formation de continents produits par un messer Gaster lilliputien qui n'en fait pas moins besogne de géant.

Le ventre, c'est l'architecte, le bon travailleur, que reproduisent si souvent les pierres gravées étrusques sous la forme d'un tronc humain toujours sans jambes et sans bras, et quelquefois sans tête ; du reste, nos musées sont encore remplis de ces divinités de Lampsaque, sans bras ni jambes, représentant exactement ce que Platon entendait par Eros, qui n'était pas l'amour moderne, mais le *désir* ou plus simplement la vie. Il y avait donc conformité complète entre la doctrine de Platon et celle des Gouliards, et cette conformité n'avait pas échappé à Rabelais, car il cite à ce propos un passage d'Euripide, qui, parlant du cyclope ou cabire Polyphème, le fait s'exprimer ainsi : « Je ne sacrifie que à moy (aux dieux poinct) et à cestuy mon ventre, le plus grand de tous les dieux. »

En effet, Polyphème, le plus grand des cyclopes ou des cabires démiurges sans bras ni jambes, n'était autre que messer Gaster en personne. Son nom veut dire : qui *mange beau-*

(1) Cet hiéroglyphe, dont les francs-maçons n'ont pas le mot, s'écrit par un B *romain* ou majuscule et un j en *coulée* de chaque côté d'un niveau, ce qui fait : « boire, mange, colonne, veuille ».

*coup*, et à chaque carnaval la basoche lyonnaise promenait son effigie sous le nom de *Maschecroûte*, équivalent français du grec *Polyphème*.

Le sixième livre du *Pantagruel* reproduit en hiéroglyphes le mot de la divine bouteille, et explique en même temps ce que c'était que cette bouteille et quel était le sens du mot *lanternois*. Mais comme on a pu s'apercevoir que la clarté n'était cependant pas la qualité dominante de cet illustre langage, je vais me contenter d'en extraire la quintessence et de la délayer en vile prose :

La lanterne humaine, c'est le ventre ;  
 Il est la raison qui ordonne que chacun travaille ;  
 Il soumet les humains à des rois qui ne sont que vrais fols,  
 Mais il est des raillards qui assurent qu'ils n'ont d'égal  
 Que celui qu'un noble ventre a fait éclore.  
 Sans peine ils y trouvent la raison  
 Que ce fut l'architecte bon travailleur,  
 Messire ventre, qui aima et fit crosse et trône.  
 Guère n'est fol qui nie le dieu *Bouteille*,  
 Gouverne Rome, se garde France *boute elle*.  
 A qui reçoit le secret de lire le lanternois,  
 Montre que l'huile humaine est bouteille.  
 Qui la sert, s'il a soif, boive sec.  
 Guères sans vin se peut age supporter ;  
 Guères joies n'être, si l'ennui n'y laisses.  
 Modéré n'use n'y trouve que bonheur.

Tel est ce catéchisme bachique, qui n'est pas après tout bien subversif ; il s'est transmis, sans grande altération, jusqu'au bonhomme Béranger, qui a dû être un des derniers Gouliards. Voici maintenant les conditions exigées du néophyte qui voulait être admis dans l'ordre, elles supposent nécessairement un dessinateur :

On doit d'abord faire une œuvre qui prouve  
 Que nul autre n'a fait la pareille.  
 On ne peut la composer qu'en français  
 Sur toutes choses qui se meuvent en l'heure (actualités).

Dans cette planche qu'il n'y ait pas d'autre rime que *poule*.  
 On use de cette rime afin que la retrouvant  
 Le *maçon* puisse lire ce qu'on a mis dans la planche.  
 Le *pourpre* a pour fin d'abattre Rome,  
 A cette fin qu'il *cherche* à gagner des rois aux Gouliards.  
 Qui se dit *pourpre* le certifie;  
 Que les pairs apprécient le signe qu'il en donne.  
 Il doit faire une planche où l'on sente qu'il est habile.  
 Si son rébus le mérite, qu'on lui en signe l'acte et le plumbe  
 (scelle).  
 Cet acte doit être une image ornée à jeu de pinceau.  
 Il écrit au *Febvre* s'il a sujet de plainte.  
 Le pourpre doit offrir de payer les frais du scel.  
 Son but est de *développer* le goût du *fantastique*.

Tout cela annonce une étude si profonde des arts du dessin, que je me demande si c'est bien de Rabelais. Mais pourquoi, après tout, ce règlement n'aurait-il pas été rédigé par lui ? Toute son œuvre atteste qu'il avait analysé à fond l'art de son temps et que c'était par ce procédé qu'il avait lui-même développé son goût pour le fantastique. Il cite les compositions fantastiques de la cathédrale de Strasbourg et surtout celles de l'auteur du *Songe de Polyphile*, en homme pour qui l'art gothique n'avait pas de secrets, et, à propos d'art gothique, ne faut-il pas chercher l'étymologie si contestée de ce terme dans les *Gaults* ou *Gouliards*, plutôt que dans les Goths d'Espagne, qui avaient disparu de l'histoire longtemps avant l'apparition du style qui porte leur nom ? Du temps de Rabelais, *Gault* s'écrivait *gaut* et se prononçait *got*. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'art gothique était bien celui des Gaults et qu'aucune comparaison n'est plus juste que celle de l'œuvre de Rabelais à une cathédrale. On ne peut pas dire qu'elle soit unique, ni isolée ; de son temps, et après lui, on a publié un grand nombre de poèmes blasonnés où les figures étaient remplacées par la description. Tels sont notamment les *Dicts moraux pour mettre en tapisserie* de maître Henry Baude, qui ont été réédités récemment.

Voici l'une de ses compositions :

(*Un bonhomme, regardant un boys auquel a, entre deux albres,  
une grant toile d'araigne.*)

UN COURTISAN.

Bonhomme, dis-moi, si tu daignes,  
Que regardes-tu dans ce boys ?

LE BONHOMME.

Je pense aux toiles des araignes,  
Qui sont semblables à nos droits.  
Grosses mousches en tous endroits  
Passent, les petites sont prises.

UN FOL.

Les petits sont subjects aux loys,  
Et les grans en font à leur *guise*.

*In cauda venenum.* Charles de Guise, cardinal de Lorraine, était alors le favori avoué de Catherine de Médicis, ce qui donnait lieu à des milliers de caricatures et de mascarades plus sanglantes les unes que les autres, dont M. Champfleury rapporte un certain nombre dans son *Histoire de la caricature*. Aussi le dernier vers de ce dialogue satirique est le sujet même de la tapisserie, dont la traduction est :

Vile ne dût brûle n'aime reine tel (1).  
(On devrait brûler la reine vile qui aime tel (Guise).)

Telle était la menue monnaie de la satire gouliardesque, et nous verrons que le dix-huitième siècle en a fait un prodigieux abus. Ces petites compositions ne manquent ni de sel ni de malice ; mais de ces bluettes aux grandes compositions de Rabelais, dans lesquelles il n'est pas une virgule mise sans raison, quelle incommensurable distance ! Assurément, son œuvre paraît bien plus colossale et plus prodigieuse, lorsque l'on sait que des édifices titanesques comme le chapitre LVII du livre IV reposent sur des bases fouillées au microscope, comme un bloc de corail ; mais il a si peu besoin de ces argu-

(1) Mot à mot : Vilain. 2 albres loin. Mi (au milieu) araigne teile.

ties gouliarques, que, depuis près de quatre siècles, on en dévore la partie lumineuse, sans s'inquiéter de ce qui grouille dans la partie ténébreuse.

Cependant cette partie ténébreuse est pleine de renseignements non seulement sur l'histoire secrète de son temps, mais encore sur celle des Gouliards, qui valent la peine qu'on se donne pour rompre cet *os médullaire*, et de ce nombre sont les deux chapitres où il est traité des engastrimythes et des gastrolâtres.

Au premier abord on pourrait voir, dans les engastrimythes, le clergé romain ; mais Rabelais était trop savant pour donner sérieusement dans le protestantisme et se mettre à la suite de Luther ou de Calvin. La Réforme ne prit jamais pied dans les pays où les Gouliards étaient en force : 1° parce qu'elle tendait à relever l'aristocratie, que les Gouliards avaient pour mission d'abattre ; 2° parce qu'il ne leur était pas plus difficile de se soumettre, au moins en apparence, à l'ensemble raisonné des dogmes catholiques qu'à l'éclectisme absurde des réformateurs. C'est ce qui explique pourquoi Rome a toujours préféré les *libertins* aux hérétiques. D'un autre côté, les Gouliards, comme les platoniciens dont ils descendaient, tenaient essentiellement à garder la lumière sous le boisseau, car ils sentaient, comme l'événement l'a prouvé du reste, que, s'ils étaient la négation persistante de l'Eglise romaine, ils faisaient cependant partie intégrante de cette Eglise et que le jour où ils la renverseraient, ils périraient, comme Samson, sous les ruines de l'édifice dont ils auraient sapé les deux piliers symboliques. Aussi, dans la partie secrète de son œuvre, Rabelais s'occupe-t-il exclusivement de politique ou des faits des Gouliards, ses contemporains, qu'il a beaucoup plus sévèrement critiqués que l'Eglise de Rome.

En effet, les Gouliards fournissaient toute une clique d'astrologues « divinateurs, ou chanteurs et amuseurs du simple peuple, semblans non de la bouche, mais du ventre, parler et répondre à ceulx qui les interrogeoient ». Ce sont ces engastrimythes que déteste Pantagruel.

Mais il n'aime pas davantage les *gastrolâtres*, dans lesquels

il n'est pas difficile de reconnaître les francs-maçons du parti aristocratique ou de la suite de Diane de Poitiers.

Comment cette grande dame était-elle devenue maîtresse pourple ? c'est ce que j'ignore ; mais elle devait tenir beaucoup à ce titre, car, au lieu de son blason nobiliaire, c'est son blason de *rose-croix* qui décore à profusion son tombeau et sa chapelle si prodigieusement païenne du château d'Anet.

C'est un écusson dit *cuir* ou *cœur*, supporté par une paire de palmes en sautoir écourtées ou taillées, et surmonté d'une tête d'ange ou *angle*, suivant l'ancienne prononciation.

La lecture est (1) : Pourple maistresse telle croix signe gueule.

Le cœur contient un croissant avec l'HD enfilés de Henri II, qui en modifie ou *brise* le sens, et ce sens est :

Crime les rois, mie ne se pardonnent faibles.

« Les rois ne pardonnent pas les crimes aux faibles, » ce qui semble faire allusion à la condamnation de son père.

Diane remplissait sérieusement ses devoirs de Gouliarde, car elle avait élevé un hôpital pour les pauvres au fond de son parc d'Anet et elle était très charitable. Mais il faut croire qu'elle imprimait à l'ordre une direction aristocratique qui ne convenait pas à Rabelais, puisqu'il finit par se mettre sous le patronage du cardinal de Lorraine, qui représentait le courant démocratique. Aussi se moque-t-il des gastrolâtres *coquillons*. Cette épithète désignait particulièrement les *maçons*, qui semblent avoir toujours été gens d'action, tandis que les *escribouilles* ou engastrimythes étaient plus particulièrement *clercs* ou gens de plume et de conseil. L'hiéroglyphe spécial des *maçons* était un *limaçon*, ce qui leur avait fait donner le nom de *coquillons* ou gens à coquille ; sous Louis XIII, on les nommait *caquerolles*, nom bourguignon du limaçon.

Il paraît que Diane aimait à bien dîner et servait de son mieux messer Gaster ; c'est à son intention que Rabelais

(1) Cette formule peut s'interpréter aussi : Qui croit en saint Gueule, saint Gal ou saint Gaul. De là est venu le nom de gueule-croix, d'où l'on a fait *rose-croix*.



transforme le classique Maschecroûte des Lyonnais en Manduce. Le Maschecroûte, monté sur un bâton doré et faisant *cliqueter* sa gueule, donnait la devise :

Qu'honore Maschecroûte naît qu'il écoute gueule.

C'est-à-dire : Qui honore Maschecroûte ne doit écouter que sa gueule. En changeant Maschecroûte en *Manduce*, Rabelais disait :

Que normande senescale coûte gueule.

(Que la gueule de la sénéchale normande nous coûte cher!)

Et, comme preuve à l'appui, il donne immédiatement les menus pantagruéliques de la sénéchale, que payait naturellement le pauvre peuple. Aussi se mit-il à dos les deux branches de la famille de Goulia et eut-il grand'peine à publier son quatrième livre. Mais il s'en consolait avec son *pantagruélin*, devise stoïque qu'on est tout étonné de trouver dans cette joyeuse apologie de la boustifaille; car son sens était

Peine te greve l'y ait ne.

(Qu'il n'y ait pas de peine qui puisse t'atteindre.)

## V

Telle était cette philosophie des fils de Goulia, qui se rattachait directement à celle de l'antiquité et n'a rien à voir avec le matérialisme moderne; car, tout en faisant de messer Gaster le premier ministre de la Fatalité, ou l'*Anankê* grecque, ils ne le considéraient pas comme un dieu.

«Croyez, dit Rabelais, que par eulx ne tenoit que cestuy Gaster, leur dieu, ne feust aptement, precieusement et en abundance servy, en ses sacrifices, plus certes que l'idole de Heliogabalus, voyre plus que l'idole de Bel en Babylone, soubz le roy Balthazar. Et non obstant Gaster confessoit estre non dieu, mais paouvre, vile, chetive creature. Et comme le roy Antigonos premier de ce nom respondit à un certain Hermodorus (lequel en ses poësies s'appeloit dieu et fils du

Soleil), disant : « Mon lazanophore le nie, » ainsi Gaster renvoyait ces matagots, etc. »

Rabelais se moquait donc de ceux qui croyaient qu'il n'y avait rien au-delà de la philosophie des Gouliards et qui prétendaient faire de l'homme l'apogée de l'univers. C'était, du reste, se conformer rigoureusement à la doctrine de Platon, qui disait absolument la même chose d'Eros, dont messer Gaster n'est que la traduction gothique. Platon, c'est le Parthénon avec sa noblesse et sa correction; Rabelais, c'est Notre-Dame avec sa profondeur et les saturnales de son portail. Mais quel est le plus beau des deux? Je ne crains pas de dire que c'est Notre-Dame, car l'art moderne regagne largement du côté de la vie ce qu'il perd du côté de la sérénité.

A côté de cette philosophie qui leur était commune avec tous leurs prédécesseurs, les Gouliards possédaient une mythologie d'autant plus intéressante qu'elle était absolument autochtone, c'est-à-dire gauloise, et qu'elle se perd dans la nuit des temps.

Cette mythologie semble originaire du Limousin plutôt que de la Picardie, comme on serait porté à le croire par le nom de *picaresque*, donné à leur langage. Mais ce nom de *picard* ne désignait pas dans l'origine une race ni une province particulière et il était synonyme de *pouhier*, qui voulait dire *enfant du pays*. Les *Gaults* se servaient de la langue gauloise, telle semble être l'étymologie la plus vraisemblable de leur nom. Ce nom était celui du coq, qui veut dire *rouge*; aussi le traduisaient-ils le plus fréquemment par *pourple*. Mais l'hiéroglyphe le plus ancien de ce mot était un *papillon*, qui se dit en limousin *parpaille*, d'où est venu le nom de *parpaillot*, appliqué aux protestants, qui furent d'abord confondus à tort avec les Gouliards. Du reste, cet hiéroglyphe a beaucoup varié et sur les assiettes révolutionnaires il est remplacé par un parapluie rouge.

L'objet de leur vénération, du moins apparente, était un *sépulcre*.

Une caricature, dirigée contre le chancelier Letellier, père de Louvois, et reproduite par M. Champfleury, p. 181, re-

présente ce personnage en Goguelu hôtelier. Mais le fond de cette charge n'est rien moins que comique; car c'est une menace de mort, écrite en lanternois on ne peut plus clair : elle se compose de quatre vers :

Ecrit tel crime l'argue gault, Letellier  
 Garde ait tourment, il boute ne pourple,  
 Mie ne se touque foi ne l'est sépulcre,  
 Ou t'assassinent, femme, fils, fille.

« Tel Gault que Letellier accuse de crime lui écrit qu'il se garde de mettre un pourple à la torture, qu'il ne touche à ceux qui ont foi dans le sépulcre, ou ils t'assassinent femme, fils, fille. »

Ce dernier vers est écrit par une hotte, un chat, un chien, une femme, un fils, une fille. *Hotte, chat, chien* font : ou t'assassinent. Comme la mère loge exerçait un contrôle sur les productions de ses membres et veillait à ce que leurs rébus ne fussent pas trop faciles à deviner, afin que le secret ne s'en divulguât pas, il fallait qu'elle tînt cette fois à être comprise, et Letellier dut se conformer à l'avis. Mais qu'était ce sépulcre dont il est si souvent question dans les œuvres des Gouliards et qui est passé dans la franc-maçonnerie moderne ? Son hiéroglyphe le plus habituel est une *pile à tête carrée, chef pile carré*, et la grande occupation des Gouliards était soi-disant de construire ce sépulcre. Ils le nommaient le *sépulcre de Gaufre*, qui semblait être le nom du prince Vaifre ou Gaïfre d'Aquitaine, lequel figure dans nombre de romans de chevalerie comme le représentant des classes populaires; puis ce nom s'est métamorphosé en celui de *Jeoffrin*, qui a fini par devenir à une époque très moderne le *Juif errant*. Mais, au fond des dogmes gouliarques, il y avait toujours une grosse farce gauloise et, suivant le degré d'initiation, on faisait adorer au néophyte un diable qui se nommait *Crespelu*, ou on lui apprenait que le Christ n'avait jamais existé et que Paul, c'était le Christ (*c'est Paul Christ*). Mais le véritable sépulcre était le dernier degré de l'initiation de celui qu'on recevait maître *pourple*, et on lui apprenait que le *sépulcre*,

c'est *ce que crie la poule*. Or, ce que crie la poule, c'est *glou*, et je crois que les francs-maçons modernes gloussent encore en son honneur. Cela nous ramène au nom même des Gouliards et à leur signe de croix. Ils adoraient la gueule, qui est le tombeau des *gaufres* : ainsi nommait-on primitivement ce que nous nommons aujourd'hui le *pain à chanter* ou *pain enchanté* et ce que les anciens nommaient *azyme*, et ils rimèrent tous leurs vers en L en l'honneur de la poule, qui avait, du reste, joué un grand rôle dans la mythologie celtique, sous le nom de *koridwen*. Mais, comme l'hiéroglyphe le plus habituel de l'objet de leur vénération est une *poêle à frire*, je crois que cet ustensile passait encore dans leur estime avant le gallinacé. Du reste, les peuples de la Palestine avaient la même vénération, non pas pour notre poêle moderne qui leur était inconnue, mais pour la pierre plate sur laquelle ils cuisent encore leurs galettes et qui en limousin a laissé son nom à l'ustensile de tôle que les progrès de la civilisation lui ont substitué et qui s'appelle toujours une *tuile*.

Nos ancêtres de l'âge de pierre, de même que les Arabes de la Palestine moderne, plaçaient cette tuile, ou pierre plate, sur deux autres qui lui servaient de piles et ils construisaient ainsi un dolmen en miniature sous lequel ils allumaient du feu. Quand la pierre de dessus était chaude, on la graissait, ce qui lui avait fait donner le nom de *christ*, et l'on cuisait dessus les galettes. Les Palestiniens d'aujourd'hui cuisent encore les leurs pour tout l'été, avant de partir pour leurs pâturages, et suspendent ensuite la pierre du foyer à un clou. C'est le crucifiement du panetier qui a fourni deux ou trois légendes à la Bible et se célèbre encore à Chypre, à la fête des Azymes, en jetant sur le toit la poêle qui a servi à faire des crêpes.

En fermant par derrière l'édifice culinaire primitif que j'ai décrit plus haut, on obtenait un four. Or, en déplaçant le dolmen d'Aulnay pour y faire passer un chemin de fer, on vient de se convaincre que ce monument, construit sur le modèle des fours de l'époque de pierre, avait non seulement servi de sépulcre, mais que les cadavres qui y avaient été dé-

posés y avaient été incinérés, après l'avoir rempli de bois sec auquel on avait mis le feu : en d'autres termes, qu'il avait été construit expressément pour répondre aux usages d'un four et pour opérer sur les cadavres soit par dessiccation, soit par combustion.

Ceux qui ont construit le dolmen d'Aulnay adoraient donc le *four* et étaient des francs-maçons ou plutôt des *fourmaçons* ; car les Gouliards, dans leur écriture figurée, écrivent toujours *fourmaçon* ou *frimaçon* et jamais *franc-maçon*. C'est sous cette forme que ce mot s'est conservé dans les langues orientales, et si les Anglais en ont fait *free mason*, c'est par corruption. En rapportant d'Angleterre la franc-maçonnerie moderne, qui est très différente de l'ancienne, malgré un assez grand nombre de traditions communes, on a traduit *free* par *franc*, mais c'est à tort : les francs-maçons du moyen âge étaient des constructeurs de voûtes, en latin *fornix*, en français *four* : dans l'origine, on donnait le nom de *four* ou *frise* à la pierre plate que nous nommons *architrave* et qui réunit deux piles ou colonnes, parce qu'elle rappelait celle sur laquelle on faisait frire les galettes. Ce ne fut que fort peu de siècles avant notre ère, au moins en Occident, que l'on connut la voûte en plein cintre, qui, d'abord employée à faire des fours, le fut ensuite sur une plus large échelle dans les édifices publics, sans être admise dans les temples païens, qui jusqu'à la fin conservèrent l'architrave. On peut remarquer, au contraire, que toutes les églises chrétiennes qui sont l'œuvre des francs-maçons, ou plutôt *fourmaçons*, se terminent, sans exception aucune, par *un* ou *trois fours*, auxquels on donne le nom d'*abside*, qui veut dire absolument la même chose en grec. Bref, le plan des églises les plus anciennes qui n'ont pas de transept est identiquement celui du four banal de la même époque, tandis que le type oriental est presque toujours une rotonde. Les architectes du moyen âge, qui étaient tous Gouliards sans exception, ont donc construit tous les édifices chrétiens sur des plans qui ne l'étaient guère, et ils ne se sont pas bornés à cela, car leurs hiéroglyphes n'ont rien respecté, surtout les papes. A Rome, chez eux, les chefs

de l'Eglise romaine se sont contentés de se servir de l'écriture des Gouliards pour les réfuter dans la même forme et je crois, sans avoir eu toutefois l'occasion de le vérifier, qu'ils n'ont jamais admis le style des Gouliards dans leurs basiliques pontificales, mais qu'ils ont conservé le style grec, qui a dû leur être transmis par les premiers apôtres.

Quant aux églises primitives, on sait que, par leur destination, elles étaient plutôt ce que nous nommerions des *maisons communes* que des temples, et qu'elles ont conservé jusqu'à un certain point ce caractère en Italie, puisque, dans une église de Forli, légation pontificale, j'ai vu de mes propres yeux donner un concert en l'honneur d'une sainte qui ne figure certainement sur aucun calendrier, sainte Loterie. Il en est de même en Orient, où l'église proprement dite est séparée de l'endroit où se tient le peuple par une véritable muraille, nommée *iconostase*. Mais même en tenant compte de toutes ces différences, l'Eglise romaine, qu'on nous dépeint au moyen âge comme si intolérante, accordait aux Gouliards des libertés, ou plutôt des licences, qui dépassaient toutes les bornes.

Ce fut l'autorité civile qui finit par défendre les mystères qui se jouaient primitivement dans les églises, à cause non pas tant des plaisanteries licencieuses que des mordantes satires que l'usage de la langue lanternoise permettait d'y introduire, et nous verrons plus loin que ces satires s'étaient perpétuées parmi les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. On pouvait objecter qu'avec cette langue on n'a d'autre ressource que de clore la bouche aux gens; et encore parleront-ils avec n'importe quoi, comme les muets des sultans, qui avaient inventé une langue par signes que tout le sérail connaissait quatre ou cinq siècles avant l'abbé de l'Epée, et, en second lieu, que tout cela était lettre close pour les non-initiés.

Mais il n'en était pas de même de la messe de l'âne, dont les bouffonneries étaient à la portée des plus ignares; et enfin, le latin était une langue assez répandue à cette époque pour qu'il fût étrange d'entendre dans les églises des cantiques comme celui-ci :

Honor Jovi cum Neptuno.  
 Pallas, Venus, Vesta, Juno,  
 Miræ sunt elementia.  
 Mars, Apollo, Pluto, Phœbus  
 Dant salutem læsis rebus  
 Insitæ potentia.

On a prétendu que le dixième siècle, que les Anglais nomment *the dark age*, avait été un siècle d'épouvante, qui, dans l'opinion populaire, devait se terminer par la fin du monde. Mais il est reconnu aujourd'hui que cette légende est tout à fait moderne et que le dixième siècle a été au contraire une période de grande activité artistique et intellectuelle, outre qu'il a été celui de la réorganisation de la plupart des corporations de métiers ou bougeoisies et qu'il a vu, sinon naître, du moins apparaître à la lumière ces Gouliards qui en étaient la quintessence et n'engendraient certainement pas la mélancolie. Nos pères n'étaient donc pas aussi rechignés ni aussi écrasés par la papauté qu'on veut bien le dire. La société de Goulia s'ouvrait à tout le monde : nobles et manants, riches et pauvres, Français et étrangers, hommes et femmes, clercs et laïques, et la papauté la tolérait comme une soupape nécessaire, n'ayant jamais poursuivi que les clercs proprement dits qui déshonoraient leur ordre par leur vagabondage et leur vie crapuleuse, et qu'elle punissait par l'exclusion des privilèges attachés au cléricat.

Je ne puis terminer cet aperçu sur un sujet si vaste et si peu exploré sans dire un mot de la hiérarchie adoptée par les fils de Goulia. Ils comptaient par piles, comme nous aujourd'hui par galons, avec cette différence que le nombre des piles décroissait à mesure que l'on montait en grade. Ces grades étaient au nombre de cinq : IIIII, IIII, III, II, I.

Cinq piles, ou *simple*, qui, en limousin, veut dire *imbécile*, étaient la désignation du vulgaire ; quatre piles se disaient *carpal* ou *crapaud*. Chez les maçons on donne encore ce nom aux apprentis. Les *trois piles* correspondaient au rang de *trépelu* ou maître ; on dit encore un *brave à trois poils*. *Deux piles*, ou une *paire de piles pourples*, correspondait aux cardinaux

de l'Eglise de Rome ; et enfin, la *pile unique* était réservée au Grand Architecte ou à la Divinité ; si elle était surmontée d'un chapiteau carré, elle désignait le *sépulcre*. Les pourples étaient membres de la *mère loge*, qui semble avoir été unique et s'est toujours tenue à Paris. Cette unité de foyer expliquerait comment l'ordre a pu procéder à sa dissolution sans laisser nulle part de rejets.

## VI

Il me reste maintenant à signaler l'influence des Gouliards sur les événements historiques partout où elle s'est affirmée visiblement, depuis le dixième siècle jusqu'à la Révolution française.

Tant qu'ils restèrent confinés dans les monastères carlovingiens et qu'ils n'eurent pour battre en brèche la société d'autres armes que des chansons latines ou les rébus qu'ils griffonnaient sur les chapiteaux et les porches des églises, cette influence fut à peu près nulle. Mais dès qu'ils se répandirent dans les universités en partie laïques qui succédèrent aux écoles exclusivement monastiques de Charlemagne, cette influence s'élargit immédiatement dans des proportions considérables. Abailard était Gouliard. Il fut dénoncé comme tel par saint Bernard au pape Innocent II, et le châtiment qui lui fut infligé par son oncle, le chanoine Fulbert, était une des peines édictées par les Gouliards contre ceux de leurs frères qui séduisaient la fille de leur hôte ou de leur patron. A peine Philippe-Auguste eut-il fondé l'Université de Paris qu'il est question des Gouliards. En 1229, sous la régence de Blanche de Castille, mère de saint Louis, il y eut une rixe entre des clercs ou étudiants de l'Université, car alors ces deux mots étaient synonymes, et des cabaretiers du faubourg Saint-Marcel. Battus le premier jour, les clercs revinrent le lendemain armés d'épées et de bâtons et malmenèrent les Saint-Marcellois. Leur seigneur, le prieur de Saint-Marcel, porta plainte au légat et à l'archevêque, qui la transmirent à la régente. « Celle-ci, dit la chronique latine de Mathieu Paris,



poussée par l'impétuosité naturelle aux femmes et la violence de son caractère, ordonna aussitôt aux prévôts de la Cité et à quelques-uns de ses gardes de s'armer immédiatement, de sortir de la ville et de châtier sans miséricorde les auteurs de ces violences. » Cet ordre fut exécuté avec une cruauté inouïe. Les clercs que l'on trouva occupés à se divertir hors des murs et qui ne se doutaient de rien, la plupart étant étrangers aux désordres du faubourg Saint-Marceau, furent égorgés et pillés et les survivants se sauvèrent dans les vignes et les carrières. Parmi les blessés se trouvèrent deux étudiants de haut lignage, dont l'un était Flamand et l'autre Normand. Les hauts dignitaires de l'Université allèrent demander justice à la reine ; mais elle leur fut déniée par cette princesse à l'instigation de l'archevêque et du légat. Alors l'Université se mit en grève, et élèves et professeurs se dispersèrent, maudissant l'orgueil de la reine et du légat, qu'on accusait de relations coupables.

« A cette occasion, dit Mathieu Paris, des serviteurs, des esclaves, ou ceux que nous avons l'habitude d'appeler Gouliards, composèrent des vers satiriques en latin. »

Je passe le premier distique cité par le chroniqueur, comme trop cru, même en cette langue. Il devait être l'œuvre de quelque domestique ou cuistre universitaire. Voici le second :

Clere tremisco metu, quia vis contemnere me tu,  
Perfundor fletu, mea damna fleo, tua fle tu.

Rabelais n'aurait pas désavoué cette poésie cocasse, qui, en latin, ne signifie pas grand'chose ; aussi doit-elle se lire en français lanternois, et alors elle devient tellement salée, que je dois me borner à en citer le premier vers :

Clair est Rome est qui me tue.

Il est clair que c'est Rome qui me tue. Le sens du reste est que, la reine et le légat ayant tué leur enfant, il fallait qu'ils tuassent. On voit par cet exemple que Rabelais n'avait inventé ni le lanternois ni la manière de s'en servir.

La famille de Golia prit un énorme développement à l'époque des croisades, auxquelles elle fit cependant une op-

position acharnée, car, de sa nature, elle n'était pas plus belliqueuse que Panurge, qui représente si exactement dans le second livre de *Pantagruel* l'écolier des universités du moyen âge. Malgré cette opinion, les Gouliards passèrent la mer en nombre considérable, non comme guerriers, mais comme architectes et artisans, et ils couvrirent l'Orient de monuments de leur style, qui s'y modifia par l'adoption de l'ogive, dont on se servait à Chypre depuis le septième siècle. Ils y trouvèrent d'autres francs-maçonneries fondées à peu près sur les mêmes principes que la leur, et notamment celle des Druses, qui existe encore, et de ce contact naquit l'ordre mixte des Templiers, qui était un Etat dans l'Etat avec ses trois classes de frères soldats, prêtres et artisans. Les francs-maçons modernes ont la prétention de descendre des Templiers. Mais ceux-ci étaient de vrais Gouliards, non seulement étrangers, mais hostiles à toute tradition biblique. Ils étaient rigoureusement classés par profession, comme les Gouliards. Et le mélange d'individus de professions diverses, qui creuse un abîme entre les francs-maçons modernes et les Gouliards, ne remonte pas au-delà de Cromwell. La légende biblique d'Hiram est également d'origine protestante, car, de même que les autres Gouliards, les Templiers repoussaient l'Ancien Testament et étaient véritablement païens. Ce que l'on a conservé de leurs symboles ne laisse aucun doute à cet égard, tandis que les francs-maçons du rite écossais ne sont que des protestants un peu plus radicaux que ceux de l'Eglise officielle (1).

On sait que les Templiers avaient conquis une influence énorme tant en Orient qu'en Occident, et qu'ils furent détruits par Philippe le Bel, malgré la résistance désespérée de Clément V. Ce pontife savait très bien qu'ils étaient païens ; mais Rome n'a jamais essayé de son propre mouvement de supprimer ni même de gêner les Gouliards, et elle préférerait ce

(1) Les Gouliards avaient conservé l'ancienne légende grecque du riche assommé par le pauvre au chant de la poule, et qui doit renaître gueux pendant que le pauvre prend sa place ; mais ils avaient oublié complètement son caractère solaire, pour lui donner une interprétation politique et sociale qui devait se réaliser en 1793.

genre d'opposition occulte à une opposition beaucoup moins radicale, mais publique. La politique des Gouliards était celle des Druses; extérieurement, ils se soumettaient à la religion établie et Rome ne leur en demandait pas davantage.

Il s'écoula un peu plus d'un siècle entre la suppression des Templiers et la découverte de l'imprimerie, et, pendant ce temps, les Gouliards ne firent guère parler d'eux. Il est possible cependant qu'ils n'aient pas été étrangers au mouvement d'opinion qui suscita la mission de Jeanne d'Arc; et, en tout cas, Charles VII était Gouliard, car il composa de ses propres mains le blason de la Pucelle, ce qu'il était impossible de faire sans être initié. Le roi René de Provence l'était également, et il dut en être de même de Louis XI, à en juger par sa politique vis-à-vis de la féodalité, qui était la bête noire de la famille de Goulia. A partir de ce règne, son action se manifeste avec une intensité croissante. Elle devient l'un des grands pouvoirs de l'Etat et il est très facile de suivre ses traces, grâce aux innombrables estampes ou aux livres dans lesquels elle a consigné ses bizarres décrets.

Fort heureusement pour ces excentriques annales, elles possèdent en dehors de leur valeur historique une valeur d'art et de curiosité qui les a fait rechercher de tout temps par les collectionneurs, même profanes. Déjà, au seizième siècle, les *grotesques*, qu'on écrivait alors *crotesques* ou *crotestes*, avaient une place d'honneur dans toute bibliothèque sérieuse; et, comme le fait très judicieusement remarquer feu M. Viollet-Le-Duc, il ne faut pas confondre le *grotesque* avec la *caricature*. Cette dernière est toujours un portrait plus ou moins enlaidi, tandis que le *grotesque* est toujours une écriture qui, sous une apparence plus ou moins fantastique, traite la plupart du temps de sujets complètement étrangers à ceux qui semblent être le thème de la composition choisie par l'artiste.

La plus grande partie des pièces qu'a recueillies M. Champfleury dans son *Histoire de la caricature* depuis le seizième siècle jusqu'à Louis XVI, sont des grotesques et non des caricatures; mais, comme il les présente au lecteur dans leur ordre chronologique, il se trouve avoir réuni tous les maté-

riaux nécessaires pour une histoire de la famille de Goulia dans les temps modernes.

Presque toutes ces pièces sont politiques, à commencer par la plus ancienne, qui est datée de 1496 et est dirigée contre Alexandre Borgia. Le sujet représente un monstre ou une chimère moitié âne et femme, qui n'a aucune prétention à charger le père de la fameuse Lucrèce. Elle ne mentionne qu'un fait curieux, à savoir, que ce pape était *pourpre* ou Gouliard : *oncques plus menteur, sans foi, l'eut pourpre*. Plus tard, Luther l'a rééditée, mais avec des modifications qui la rendent tout à fait impersonnelle et en changeant considérablement le sens. (*Histoire de la caricature*, par Champfleury, p. 66.)

Une autre chimère, composée d'outils, représente le pape Paul III, dont le nom est écrit par le *pot au lait*, le *plat* et la *pale* qui lui tiennent lieu de visage. Il a pour *tiare* une *cloche*, ce qui fait *cloche-tiare* pour *clystère*, et l'on y dit qu'il mérite des éloges pour avoir pris un clystère de réforme. Cette pièce, éditée en Allemagne, est excessivement mordante et tout à fait digne de Rabelais, qui publiait à la même époque son quatrième livre de *Pantagruel*. Si la composition n'est pas de lui, elle est certainement d'un de ses meilleurs disciples. (*Histoire de la caricature*, p. 75.)

J'ai dit que le *Pantagruel* et beaucoup de pièces de la même époque contenaient l'histoire d'un des événements les plus importants des siècles modernes, celui du refus par les Gouliards parisiens de se rallier aux luthériens; ils persévérèrent dans la même voie pendant tout le seizième siècle, et une miniature des *Tristibus Galliae* (*id.*, p. 91) n'est autre qu'une excitation au massacre des huguenots, qui sont représentés avec des têtes de chien, ce qui est l'hiéroglyphe gouliard de l'assassinat.

Une série d'estampes populaires de 1594 est au contraire dirigée contre la Ligue et contre le pape Clément VIII, dont le nom est écrit par un collet et une mante (col-mante); elles se rapportent à la conversion de Henri IV et révèlent un fait assez curieux, à savoir : qu'elle aurait été conseillée et négociée

avec le pape par un recteur protestant, probablement le chapelain du Béarnais. (*Id.*, p. 147, 149, 150.)

Mais ce qui est beaucoup plus rare que les estampes gouliardes, c'est un spécimen de ces scénarios ou charades qui les remplaçaient. M. Champfleury en cite plusieurs, et notamment une représentation à l'hôtel de Bourgogne dont l'Estoile a conservé le souvenir.

C'était le 26 janvier 1607 ; Henri IV y assistait avec sa cour, et les comédiens jouaient une farce à propos de l'impôt des tailles. Une femme du peuple allait chercher son mari au cabaret, disant qu'il dépensait dans cet endroit la somme qu'il fallait payer au roi. « A quoi bon faire des économies qui n'entreraient pas dans ma poche ? répondait le manant ; j'aime mieux boire à ma soif, au moins de ce vin-là le roi ne percevra pas une goutte. » Alors arrivaient trois officiers de justice qui, ne recevant pas d'argent, se mettaient en mesure de saisir le mobilier du pauvre ménage et, entre autres, un coffre sur lequel était assise la femme du vilain. Elle s'obstinait à ne pas se lever du meuble. Commandement de par le roi de faire l'ouverture de force. Le couvercle était levé pour inventorier les objets contenus dans le coffre ; alors trois diables s'en échappaient, qui emportaient les officiers de justice.

Les magistrats firent arrêter et conduire en prison les acteurs assez hardis pour jouer de telles farces à la barbe du roi ; mais celui-ci les fit sortir de la geôle, disant qu'il leur pardonnait d'autant plus volontiers qu'ils l'avaient fait rire « voire jusqu'aux larmes ».

La réponse était à la fois spirituelle et mélancolique ; mais les comédiens avaient bien compté sur l'indulgence du roi, car cet impromptu, qui avait surpris tout le monde, et n'entraînait pas certainement dans le programme habituel de l'hôtel de Bourgogne, n'était ni plus ni moins qu'un avis de la mère loge, où il n'était pas question de tailles et d'impôts, mais de la duchesse d'Entraignes.

Ce genre de charade, que M<sup>me</sup> de Metternich a essayé récemment de renouveler à Compiègne dans des proportions plus modestes, se lisait ainsi :

Taverne, vieille, vilain — trois guets (gens de justice), logis — taille, demande — boîte sied vieille guet ouvre, inventorie — emporte diable trois.

Ce qui donnait les trois vers suivants :

Te voir ne veult, vile Entragues, loge,  
Telle demande boute se veuille,  
Gouverne vint, tromper l'aide belître.

Ainsi la loge ordonnait à Henri IV en termes passablement impératifs d'avoir à débouter de sa demande la duchesse d'Entragues, qui voulait faire nommer gouverneur de Paris le belître avec lequel elle trompait le brave Béarnais.

Henri IV devait comprendre ce langage, car il était Gouliard, fils de Gouliarde. Sa fameuse plaisanterie de la poule au pot est une pure facétie gouliarde ; *poule au pot* est l'anagramme de *peuple* pot-poule, dont l'hiéroglyphe le plus fréquent est un *pied de poule*.

Sa mère n'était pas moins adonnée aux *devises*, c'est-à-dire à la manie d'écrire en rébus, qui était si générale à cette époque ; et, comme elle n'était pas moins anticatholique, elle arracha d'une tapisserie, qui lui avait été léguée par la reine Marguerite, un carreau qui représentait la messe, pour lui substituer de sa propre main un renard, lequel se tournait vers le peuple et, faisant une horrible grimace et des pattes et de la gueule, disait ces paroles : *Dominus vobiscum*. Cela signifiait en langue gouliardesque : « Ecrit telle Rome ne se renie elle », elle écrit qu'elle renie Rome.

Un des faits les plus importants qu'éclaircissent les caricatures, ou plutôt les grotesques contemporains, est le véritable motif pour lequel Concini fut tué le 24 avril 1617 par Vitry, capitaine des gardes de Louis XIII. Après cette exécution qui avait l'air d'un assassinat, il circula dans les rues de Paris une série de planches anonymes ayant pour titre : *Mythologie des emblèmes de* \*\*\*. Dans toutes se retrouve un écureuil, qu'on a cru représenter Concini ; mais c'est l'hiéroglyphe des *maçons* de ce temps, qui se nommaient *caquerolles* (queue écu-

reuil) (1), comme ceux du temps de Diane *coquillons*. Ces planches expliquent aux initiés que Vitry les a *rimaillées* par ordre du *lis salulaire* (le roi), pour faire savoir que Concini a été tué parce qu'il avait révélé au pape que le roi patronnait les *caquerolles*, et que la mère loge ne voulait pas que Rome mît le nez dans les affaires des maçons. Le nom de Vitry y est écrit par un *vitrail*, et celui du roi par un *lis* avec de *l'eau qui tombe à terre* (lis, chet l'eau terre); c'est la traduction des armes de France : *d'azur à trois lis d'or*, ce qui donne : *écrit tel souffre, salulaire est lis*. On fait en effet de cette fleur royale un baume contre les brûlures, dont j'ai eu l'occasion d'apprécier l'efficacité chez quelques vieilles douairières; mais j'avoue que, sans le commentaire imprévu de Vitry, je n'aurais jamais traduit l'écu de France. (*Id.*, p. 197, 199 et 203.)

Ainsi Louis XIII était Gouliard, et il en fut de même de Richelieu, qui était une créature de Concini, et de Mazarin, qui fut une créature de Richelieu; aussi M. Champfleury remarque-t-il que ces trois personnages, qui ont été fort chansonnés par la noblesse, ont été épargnés par les faiseurs de caricatures par la raison toute simple que tous étaient de la *coterie du bâtiment*.

Du reste, les règnes des princes et des ministres gouliards se reconnaissent aisément à la fermeté avec laquelle ils tinrent la balance égale entre les catholiques et les protestants ou plutôt entre Rome et la Réforme, qu'ils n'aimaient ni l'une ni l'autre, et surtout à la persistance qu'ils mirent à abattre l'aristocratie. Les débuts du règne de Louis XIV furent gouliards, à la fin ce furent les jésuites qui prévalurent et le Roi-Soleil ainsi que M<sup>me</sup> de Maintenon furent très maltraités par les caricaturistes. Ce genre de composition prit à cette époque un immense développement, tant en France qu'en Hollande, mais bien moins au point de vue satirique qu'à celui de donner des nouvelles de la cour à la spéculation. Néanmoins, la mère

(1) Cet écureuil figurait déjà un siècle auparavant dans les fresques de Raphaël.

loge continua à être consultée, et à émettre son avis quand elle ne l'était pas.

Il en fut de même sous Louis XV. Les Gouliards régnèrent avec M<sup>me</sup> de Pompadour, qui était maîtresse pourpre de la mère loge, ni plus ni moins que Diane de Poitiers, et l'on peut s'en apercevoir à la publication de l'*Encyclopédie* et à l'expulsion des jésuites. A cette époque, les Gouliards devaient être excessivement nombreux et leur langage très répandu, car on trouve dans un pamphlet contre M<sup>me</sup> du Barry un projet d'ordre chevaleresque qu'on lui prêtait et dont les insignes devaient être : *un concombre brodé sur la poitrine avec deux excroissances bien marquées* (1).

Des plaisanteries de cette sorte trouvaient donc un public assez nombreux pour s'en amuser, aussi bien à la fin du dix-huitième siècle que du temps de Rabelais; si personne ne possédait le génie du curé de Meudon, il ne manquait pas d'esprits de plus courte haleine pour marcher sur les traces de maître Henry Baude, et l'*Encyclopédie carcassière, ou Tableaux des coiffures à la mode, gravés sur les dessins des petites maîtresses de Paris*, Paris, 1763, est un pamphlet qui peut aller de pair avec les *Dicts moraux pour mettre en tapisserie*.

M. Champfleury reproduit d'après Bachaumont celle de la duchesse de Chartres, mère de Louis-Philippe, véritable écriteau d'infamie qu'elle devait porter avec la plus parfaite innocence. Les coiffeurs d'alors étaient non seulement des artistes, mais des poètes satiriques souvent très mordants, qui écrivaient en devises, sur la tête de leurs confiantes clientes, les révélations les plus indiscretes sur les secrets de leur vie privée, et j'aime à croire les plus calomnieuses.

Il ne faudrait pas moins d'un volume pour esquisser le rôle des Gouliards pendant la Révolution, où ils périrent avec l'ancienne bourgeoisie, dont ils étaient l'élite, comme ces faucons qui ont coiffé un héron et tombant avec lui se brisent les reins de la même chute. D'ailleurs, tout ce que je sais jus-

(1) Il ne m'est pas possible de donner la traduction de cette plaisanterie trop gauloise, qui fait la paire avec le blason infamant donné par d'Hozier au père de la Pompadour : « De gueules a 2 bars d'or adossés ».



qu'à présent de la fin des Gouliards, c'est que leur association, qui avait duré dix siècles, se suicida volontairement, et que les survivants semblèrent heureux d'être débarrassés de l'obligation qu'elle leur imposait de mettre une devise dans toutes leurs compositions.

Il n'est pas dans mon intention d'examiner en ce moment ce que l'art y perdit, je me bornerai à signaler leur dernière apparition dans le domaine de la politique.

Le roi Louis XVIII était Gouliard, ainsi que le prouve son règne et le titre d'un opéra qu'il composa, qui était *Panurge dans l'île des lanternes*. Trois jours avant l'assassinat du duc de Berry, il reçut un message mystérieux dans lequel on lui disait de faire prendre à Sainte-Geneviève un éclat d'albâtre oriental sur le tombeau (sépulcre) du cardinal Caprara, et puis de faire prendre à la Bibliothèque royale un *Saint Augustin*, édition de 1669, et d'en ouvrir le septième volume à la page 404-405, entre lesquelles on trouva une feuille de papier percée de découpures bizarres, composant une grille qui, appliquée sur la page où elle se trouvait, donna les mots suivants :

Roi, l'on te trompe; tu es trahi par ton ministre et par le PP de son S; moi seul puis te sauver.

MARIANI.

Si le roi voulait être plus amplement renseigné, on l'avertissait qu'il n'avait qu'à coller trois pains à cacheter en triangle sur la porte vitrée de son cabinet de travail.

Quant à ce signe de reconnaissance, il désignait un Gouliard et se traduisait :

Vite répondez gaufre n'être en gueule.

Le pain à cacheter était pour les Gouliards du pain *gaufre*.

La première partie de ce message gouliard est très obscure, et la preuve, c'est que Louis XVIII ne semble pas avoir réussi à la déchiffrer. Comme l'interprète qui vient après lui se trouve bénéficier des lumières apportées par les événements accomplis, je crois qu'on peut en proposer l'interprétation suivante :

Sont osent neveu vauriens tels  
 L'abattre culte est sépulcre, qu'ordonne eulx  
 Qu'apprirent bibliothèque l'écrit lui,  
 Enceinte auguste, ne mie laisse.  
 Sabsente neveu, dis tienne se veuille  
 Homme carrosse, n'eut crime, fils  
 Corse ne sang relève, empire l'eut.

Je présume que l'on doit traduire :

Parmi ceux qui ont le culte du sépulcre, il est tels vauriens qui songent à ordonner d'abattre ton neveu. On l'apprit à la bibliothèque, d'où on écrit qu'une (dame) enceinte auguste ne laisse pas s'absenter ton neveu ; dis qu'on tienne un homme qui veille sur son carrosse, de peur qu'il n'y ait crime qui relève le sang du fils du Corse et que l'empire ne revienne.

Le commencement de cet oracle pythien permettrait de supposer que c'était le duc de Berry qui songeait à ordonner la destruction du *culte du sépulcre*. Mais ceci n'aurait pu s'entendre que du rite oriental que Napoléon avait institué pour battre en brèche le rite écossais dans lequel il avait été simple maître. Il s'était convaincu par lui-même que le rite écossais, dont la grande maîtrise était en Angleterre, n'avait jamais travaillé qu'à l'extension de l'influence protestante, et le *Grand Orient français* avait pour mission de relever l'influence catholique (1). L'établissement du Grand Orient semble coïncider avec la dissolution de l'ordre des Gouliards, dont la plupart durent se rallier à la nouvelle association en renonçant à leur écriture secrète. Le Grand Orient, étant de création impériale, aurait pu avoir intérêt à supprimer le duc de Berry, et réciproquement, mais la seconde partie du message envoyé au roi détruit cette hypothèse. Il est relativement très clair et doit se lire :

Roi, l'on te trompe ; tu es trahi par  
 Ton ministre et par le propre amant

(1) Je tiens cet important détail historique du regrettable M. de Saulcy, qui était 33<sup>e</sup> degré du rite écossais et avait eu l'occasion de vérifier par lui-même les affinités de la maçonnerie occidentale avec celle des Druses.

De son Hermance; moi seul peux te  
Sauver *assassins italiens*.

Ces deux derniers mots sont seuls difficiles à deviner. *Mariani* ne veut rien dire, sinon que c'est un *sous-seing italien*. Il en résulte que ceux qui ont ordonné l'assassinat du duc de Berry étaient des Gouliards engagés parmi les *carbonari* et qu'ils devaient être vieux, le culte du sépulcre n'ayant pas fait de prosélytes dans ce siècle-ci. Ainsi s'explique l'*Eloge de Louvel* par un ancien *carbonaro*, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, et un Gouliard, qui était peut-être bien *Carle Vernet*, — car le mot que j'ai lu *vaurien* peut se lire *Vernet* (1), — aurait mis la dernière main à l'œuvre des fils de Goulia, en achevant de détruire l'ancien ordre de choses, puisque l'on comptait que le duc de Berry mourrait sans postérité. Avec lui finissent les annales hiéroglyphiques de la France, mais elles sont autrement intéressantes que celles de l'Égypte ou de l'Amérique centrale et elles attendent aussi leurs Cham-pollions.

G. D'ORCET.

(1) Cette opinion est d'autant plus probable, que l'éclat d'albâtre devait être un serre-papier carré (carrelé) qui donnait le nom de Carle, et que ce mot est nécessaire pour compléter le vers. Quant au tombeau du cardinal Caprara, je n'en ai jamais entendu parler à Sainte-Geneviève.



---

**CRYPTOGRAPHIE. — MYTHES ET LÉGENDES.****JOHN GILPIN**

HÉROS SOLAIRE

**I**

« Tout lecteur instruit, dont les connaissances sont au niveau de la science contemporaine, doit être prévenu que toutes nos légendes populaires, anciennes fables, contes de nourrices, etc., sont sans exception des formes du mythe solaire. En d'autres termes, ce sont des essais rudimentaires tentés dans l'enfance de l'humanité, pour peindre les merveilleux phénomènes de l'aurore, du lever du soleil, de sa marche à travers les cieux, de son plongeon à l'ouest dans la mer et de sa marche rétrograde pendant la nuit, pour revenir à son point de départ à l'est. Ce sont donc les survivants d'un passé lointain, de ce passé dans lequel les ancêtres de notre race laissaient vagabonder leur fantaisie dans l'univers et dépeignaient ses phénomènes les plus apparents sous formes d'aventures humaines ou autres. En ce temps, le soleil, la lune et les étoiles étaient représentés comme des héros célestes, doués de la vie, de la volonté et du mouvement qui sont l'apanage de l'homme. Leurs faits et gestes, longuement racontés et parés des riches couleurs d'une vive imagination, charmaient les longues heures des jours d'été et animaient les ténèbres des longues nuits d'hiver. Les conteurs de ces fictions primitives ne s'en tenaient point à une forme particulière dans leur façon de présenter une légende ou un conte mythique. Ils avaient facilement découvert (et c'était peut-être la première

découverte qu'eût faite la raison humaine) que l'imagination n'a d'autres limites que celles que lui assignent l'étendue et la fertilité de l'invention. En conséquence, ils entourèrent tout aspect de la nature d'un *halo* mythologique, excroissance complexe et multiforme de fantaisies poétiques et de légendes historiques. La métamorphose du jour en nuit et celle de la nuit en jour furent décrites en une multitude de symboles, paraboles, métaphores, analogies, dont quelques-unes sont assez simples et claires, tandis que, pour être élucidées, d'autres demandent autant de richesse d'imagination qu'il en a fallu pour les inventer. Par exemple, elles sont présentées sous forme de combats de géants rivaux, d'aventures d'un céleste chevalier errant, de voyages de cavaliers ou de conducteurs de chariots, de rendez-vous d'un couple amoureux, ou de relations conjugales de deux époux. Ou bien encore c'est un ancien fermier possédant un troupeau, et particulièrement un troupeau de vaches, qui lui ont été volées, et qui parvient à les reprendre à ces primitifs *castle lifters* (voleurs de bestiaux écossais). De même, l'action du vent, l'aspect et l'office des nuages pluvieux, l'apparition de l'arc-en-ciel, le grondement du tonnerre, la lueur des éclairs, etc., sont tous anthropomorphosés ou métamorphosés en légendes ou contes divers, mais presque toujours se rapportant au génie et aux aventures de quelque héros semi-divin, semi-humain. Il est inutile de faire remarquer que les arts plastiques trouvaient une mine inépuisable de sujets variés de composition dans cette manière d'interpréter les lois de la nature. Au lieu d'être, comme aujourd'hui, le résultat de forces mécaniques, le produit invariable et monotone de lois automatiques, chaque phénomène de la nature était doué d'une vie, d'un esprit et d'une individualité toute personnelle. Chacun d'eux était considéré comme possédant une volonté déterminée et un ample champ pour s'en servir, et pour ce motif chacun était susceptible d'une variété d'aspect qui ne pouvait qu'ajouter à l'intérêt et à la fascination qu'il exerce sur des êtres aussi maussades que le sont les trois quarts des mortels. Nul doute que cette perpétuelle mobilité dans la nature ne stimulât bien plus vivement les facultés

humaines auxquelles elle devait son existence. Tout homme était occupé alors à obéir instinctivement, inconsciemment à la maxime de Kent, qui dit : « Laissez errer la fantaisie ailée « jusqu'à ce que la pensée déborde, » et il est probable que c'est à cette culture universelle des facultés de l'invention, de l'idéalisation de la fantaisie capricieuse, que nous devons la grâce sans rivale, la beauté et la variété qui distinguent les productions littéraires et artistiques de tant de peuples anciens. »

Ainsi s'exprime l'auteur anonyme de *John Gilpin, héros solaire*. Parle-t-il sérieusement ou se moque-t-il tout doucement de ses lecteurs ? Peut-être est-il de ceux qui craignent au contraire qu'on ne raille leurs croyances intimes et qui prennent le parti d'en rire les premiers. Ainsi font bon nombre de spirites de ma connaissance. Quoi qu'il en soit, il est de ceux qui n'aiment pas qu'on leur montre l'envers de l'étoffe, et c'est très sincèrement qu'il redoute que le progrès des sciences physiques, malgré ses incontestables avantages, n'arrive à raccourcir par trop les ailes de la fantaisie et l'aptitude particulière qu'avaient nos aïeux pour forger des mythes. L'exemple de *John Gilpin*, choisi par l'auteur, me fournira l'occasion de démontrer que cette aptitude n'était pas du tout un don du ciel, mais un procédé purement technique, dont le secret ne s'est perdu qu'au commencement de ce siècle et qu'on est libre de reprendre quand on le voudra, comme on a repris la fabrication des vitraux et la peinture à l'encaustique. Seulement cette renaissance du mythe et de la peinture écrite, ce qui est tout un, n'aura lieu que lorsque le besoin s'en fera sentir. Si, aux yeux de l'auteur, cet affaiblissement et cette limitation progressive de la puissance de l'imagination semblent un signe de la dégénérescence de l'espèce humaine, s'il considère les progrès de la science comme la détérioration d'un riche fruit, la pêche par exemple, dans laquelle le noyau grossirait chaque année, aux dépens de la pulpe savoureuse, je crois qu'il est pleinement dans l'erreur. Walter Scott, Balzac, lord Byron, Alfred de Musset et George Sand se sont parfaitement passés du *mythe solaire*, sans que leur imagination y ait perdu quoi

que ce fût. J'en dirai autant de David d'Angers, de Pradier, d'Eugène Delacroix, de Millet et de Corot. Assurément personne plus que moi ne s'est attaché à faire ressortir toute la grandeur et toute l'étendue du rôle qu'a joué le mythe solaire dans l'art et la littérature, jusqu'à une époque séparée de la nôtre par moins d'un demi-siècle; mais le mythe solaire ne m'éblouira jamais au point de m'aveugler sur les mérites de l'art et de la littérature de notre temps, ni ne m'empêchera de reconnaître que, pour l'une comme pour l'autre, il fut autant une entrave qu'un stimulant.

Quoi qu'en dise l'auteur, je ne vois pas non plus que les contes de nourrice et les légendes pittoresques disparaissent progressivement, comme s'ils étaient dissipés et évaporés par les rayons de la science moderne. Ils font vivre encore chez nous toute une industrie charmante et en pleine floraison : l'imagerie d'Epinal, et la science les collectionne avec autant de soin que les assiettes de Delft ou les faïences révolutionnaires. *Cendrillon*, *le Chat botté*, *le Petit Chaperon rouge*, *le Petit Poucet* promettent d'amuser encore de nombreuses générations d'enfants qui ne s'inquiéteront pas plus que leurs devanciers de leur origine ou de leur signification mystique. Quant à leur *naïveté*, l'auteur la déplace, comme toute l'école allemande dont il reproduit les opinions. Si les contes sont faits pour des *naïfs*, ils ne sont pas fait par des *naïfs*, témoin les Fables de la Fontaine, l'homme le moins naïf qui ait jamais existé. Qui dit *mythe*, dit toujours mystification, partant un mystificateur et un mystifié. J'ignore si les auteurs primitifs des contes de fée ont jamais été la dupe de leurs propres inventions; mais, en tout cas, il est certain que les Grecs, dont nous les tenons directement, ne l'étaient point, et que déjà chez eux ces *mythes* avaient perdu leur caractère primitivement *solaire* pour en revêtir un autre exclusivement métaphysique, celui de la destinée humaine d'après le dogme de la métempsycose. Chaque cité, chaque *phratrie*, et même toute famille un peu puissante, avait son mythe spécial, presque toujours reposant sur un fond historique, pour lui servir de *symbole*, c'est-à-dire de signe de reconnaissance. En consé-



quence, ce mythe roulait toujours sur le nom de la cité ou de la famille, et comme les anciens ne formaient jamais d'établissement sans avoir consulté les géomètres sacrés qui orientaient régulièrement tous les cantonnements en parallélogrammes sensiblement réguliers, et donnaient aux quatre angles de ces cantonnements les noms des quatre points cardinaux de leur légende solaire particulière, le héros éponyme de la cité était toujours l'un de ces quatre points cardinaux.

Les armes de Tarente étaient deux chattes qui se rencontrent (Tar-anta), et leur légende faisait de *Tara*, ou la chatte, la femme du fondateur de la ville *Alybos*, notre Pierrot moderne. Tous deux étaient les divinités du Nord. *Petalis* avait pour blason un androgyne, parce que *pai-talis* veut dire garçon et fille. Ce dieu correspondait au printemps ou à l'est. Le blason de *Carbinia* était une tête de bœuf en terre, *car-boi-naia*, mais ce mot est susceptible d'une interprétation obscène qu'on retrouve sur des poteries funèbres, et qui avait donné lieu à une légende particulière. La déesse Carbinia, plus souvent représentée par un griffon, et surtout une savate, était une des divinités du Nord.

Il est dans la destinée de l'humanité de se servir toujours des mêmes matériaux, en les retaillant, et ceci s'applique aussi bien au moral qu'au physique. Les légendes *solaires*, purement cosmographiques et géométriques à leur origine, ont été retaillées par les Grecs et leurs contemporains pour exprimer une doctrine métaphysique, celle de l'*immortalité du moi*, qui était le privilège des classes libres, tandis qu'on laissait les classes serviles croupir dans le plus infect fétichisme et prendre à la lettre les légendes, souvent obscènes, dans lesquelles les premières enveloppaient le plus noble de tous les dogmes. Le christianisme les ayant dépouillées de ce privilège en faveur de tout le monde, les légendes *solaires* furent retaillées une troisième fois, afin de servir de symboles aux loges francs-maçonniques du moyen âge; et comme, à cette époque, la classe dominante était d'origine étrangère, elles devinrent, à de rares exceptions près, le patrimoine des corporations ouvrières et bourgeoises; je dis : à de rares excep-

tions près, parce qu'on cite trois familles, toutes trois d'origine gauloise, ayant eu des légendes solaires qui se sont conservées jusqu'à nous; ce sont les Polignac, les Tanneguy-Duchâtel et les Lusignan. Les nobles, en tant que classe, n'en avaient point; mais les *chevaliers*, groupés en corporations ou *loges*, soumises aux mêmes règles d'initiation, jouissaient, comme les autres, du privilège de l'écriture hiéroglyphique, dite *blason*. Affiliés, comme les autres, à la *mère loge*, siégeant à Paris, ils avaient leurs légendes solaires, qui nous ont été conservées sous le nom de *romans de chevalerie*. Les prêtres, en tant que *clercs*, avaient aussi les leurs, et ce sont même de toutes les plus nombreuses. Généralement, les paysans modernes étaient comme les esclaves de l'antiquité; on leur faisait croire que *c'était arrivé*; cependant, il existait quelques *loges* de paysans, notamment en Auvergne, où elles étaient placées sous le patronage du saint paysan *saint Vernix*, le Bacchus Liber des anciens. Les dalles funèbres des membres de sa loge, très nombreuses dans les églises du pays, portent une serpe avec d'autres emblèmes maçonneriques.

C'est par les diverses loges des quatre castes du moyen âge que nous ont été conservées la plupart des légendes solaires, sinon toutes; mais elles se distinguent des légendes solaires antérieures au christianisme par un caractère tout spécial. La plupart ne sont que les statuts rimés en proverbes des *loges* qui les avaient adoptées pour *symbole* ou signe de reconnaissance.

Les plus anciennes ont transformé leur héros en saint rarement admis par les Bollandistes, tel que saint Vernix, qu'un curé savant avait cependant consenti à assimiler à saint Isidore. A partir de la renaissance, elles rejettent généralement cette béquille et adoptent un personnage historique très connu, dont elles font la plupart du temps un magicien. Telles sont celles qui se rapportent à Pierre Abailard, le célèbre époux d'Héloïse, et à Pierre Barlier ou Brulart, qui fut un savant napolitain d'origine normande. Mais la légende de ces deux personnages si différents est identique et se compose des statuts en proverbes rimés de la loge des pairs *Bulliers* ou gra-

veurs de *bulles* (sceaux), et des pairs *Bureliers* ou *gens de bureau*, c'est-à-dire des clercs proprement dits. Quant aux légendes plus modernes, elles se rapportent le plus fréquemment à quelque personnage de farce populaire, qui sont, comme l'on sait, au nombre de quatre : *Pierrot*, *Polichinelle*, *Gilles* et *Arlequin*.

Ces quatre personnages existent tous quatre, dans les farces antiques, avec la même physionomie et les mêmes costumes, à l'exception de Gilles, qui a gardé son nom, mais a suivi la mode pour le reste. Leur origine solaire est parfaitement reconnaissable. Pierrot est Bacchus *Liber* ou *Lenaius*, l'hiver. *Polichinelle* est *Titon*, le mari de l'Aurore, dont il a gardé les cheveux blancs et la face de poulet. Homère le nomme *Gaieios Tityos*, Tityos, fils de la Terre, et son nom signifie *poulet* ; il était le dieu du printemps. Gille correspond au dieu Mars, seigneur du tropique du Cancer, et présidant à l'été, il a même conservé très exactement son nom de *keles*, qui veut dire *chaud*, *cheval de selle* et *trompeur*. Arlequin a non moins exactement gardé le costume collant et *bigarré* des sorciers thraces, tels qu'ils figurent sur les vases grecs. Ces bigarrures représentent les yeux du paon, qui furent semés sur le corps de l'espion Argus *polyopos*, ce qui veut dire à la fois qui a beaucoup d'yeux et de trous, comme un effronté mendiant qu'il était. Mais, le plus souvent, il était représenté avec un vêtement simplement bigarré, *poikilos*, qui veut dire *cauteleux*, et figurait les plaques soudées de la tortue, sa première incarnation, à laquelle il devait son nom d'*Argos* (*lent* et *roué*). Son domaine comprenait les trois signes du *Scorpion*, du *Sagittaire* et du *Capricorne*, pour le vulgaire, Mercure, Plutus et Neptune, c'est-à-dire la saison du ralentissement des jours, qui s'étend de l'équinoxe d'automne au solstice d'hiver. Dans la *langue des dieux*, qui était le *noble savoir* des Grecs, il se nommait *Kercops*, le rusé, qui se traduisait aussi : celui auquel on coupe la tête. Ce mythe de la tête coupée, notre décollation de saint Jean, se retrouve dans toutes les religions anciennes sans exception, et dans toutes les initiations maçonniques modernes, sans en excepter la *Camorra* napolit-

taine contemporaine. Tout camorriste nouvellement affilié doit encore *cortar la cara*, couper la figure à un passant, et tout récemment, deux d'entre eux ont été arrêtés pour avoir exécuté trop à la lettre le vieux cérémonial du *rite solaire*. Ce point est à noter, parce qu'il a exercé une néfaste influence sur la révolution française et qu'on lui doit la théorie de la décollation du prêtre et du noble, qui fut si impitoyablement appliquée par les représentants de toutes les loges maçonniques.

Mais déjà dans les légendes grecques qui nous sont parvenues, ces quatre personnages ne représentaient plus les quatre stations solaires sidérales. Elles s'étaient depuis longtemps transformées en stations tout à fait métaphysiques du moi incréé et éternel, tel que l'a décrit Platon. Pierrot était l'âme sans corps ensevelie dans le sommeil du Lethé, où elle se purifiait pour une existence nouvelle. Polichinelle ou Titus Gaieios, le poulet sortant de terre qu'on rencontre si souvent dans les monuments antiques, était l'âme annexée à un nouveau corps et immédiatement souillée par les débauches de la jeunesse. Gillis représentait la virilité ou l'âge du chef des troupes et Arlequin la vieillesse qui siège dans les conseils et remplace la *force* par la *ruse*. Cet âge se termine fatalement par la perte du *sort* ou de la destinée que nous avons apportée en naissant. En grec, un seul et même mot *Ker* indique la *destinée* et la *tête*. La destinée ou la tête *Ker* était tranchée par Hermès et allait se purifier de nouveau dans l'Achéron ou le pays où l'on n'a ni mains ni têtes. Aussi Pierrot est-il toujours manchot comme la Vénus mutilée, et il est à remarquer que son nom même de *Pierrot* n'est que la traduction du nom archaïque du Lethé *Lassa*, qui signifie pierre.

Telle était la première retaille subie par les mythes solaires avant le christianisme, qui extirpa complètement le dogme de la métempsycose pour lui en substituer un autre beaucoup moins philosophique et beaucoup plus politique, celui de l'éternité des peines et des récompenses. Mais ce dogme, étant fondé sur l'hypothèse de la création, devait aboutir à celle de la destruction, qui a enfanté le matérialisme moderne; et, en faisant la critique de la religion nouvelle, le platonicien Julien

l'Apostat avait prédit la crise que traversent aujourd'hui toutes les religions fondées sur le principe de la création et de la destruction, que n'admettaient point les anciennes classes savantes. Il faut cependant qu'à cet égard le triomphe du christianisme ait été complet, car, si la légende des loges du moyen âge faisait renaître le riche pauvre et le pauvre riche, comme on peut le voir par le trentième chapitre du onzième livre de *Pantagruel*, cette renaissance, calquée sur celle du christianisme, semblait aussi définitive que la sienne, et, dans aucun des nombreux voyages aux enfers que renferment les romans de chevalerie, on ne retrouve rien qui rappelle la théorie platonicienne de la métempsycose, telle qu'elle est si lumineusement expliquée dans le sixième livre de l'*Enéide*.

Il semblait donc que les quatre personnages, répondant d'abord aux quatre stations solaires, puis aux quatre grandes phases de l'existence humaine, allaient être définitivement relégués, faute d'emploi, dans le garde-meuble où vont les vieilles lunes. Eh bien! ce fût en ce moment qu'ils subirent une troisième retaille; laquelle, sans rien effacer de leurs traits originaux, en fait, non plus des héros physiques ou métaphysiques, mais bien politiques, répondant aux quatre grandes divisions de la société nouvelle fondée par le christianisme, c'est-à-dire le *vilain*, le *varlet*, le *soldat* et le *clerc*. Ce sont les quatre castes de l'Inde : *parias*, *çoudras*, *kchat-trias* et *brahmines*, et elles sont par conséquent antérieures au christianisme; mais elles ne se retrouvent ni dans la société grecque ni dans la société romaine, qui ne comprenaient réellement que deux castes : les esclaves et les hommes libres; cette dernière cumulant à la fois le négoce, le métier des armes et le sacerdoce. Aussi les francs-maçonneries, ou phratries antiques, ne semblent-elles avoir connu qu'un seul degré d'initiation, et tous les hommes libres d'une cité en faisaient partie de droit, tandis qu'il existe trois degrés bien marqués dans toutes les *loges* du moyen âge : l'apprenti ou *carpal*, le maître ou *triple*, et le clerc ou *pourple*, qui correspondent à l'artisan, au noble et au clerc. Quant au vilain ou *simple*, il restait, comme l'esclave antique, en dehors de la hiérarchie.

Ce vilain est le *pierrot* ou le *clown* des farces populaires, et ces deux mots signifient également *paysan*. Il ne porte pas de ceinture comme le vassal lorsqu'il prêtait hommage à son suzerain, et il est estropié, comme le soleil embryonnaire des farces antiques, le *phta* des Egyptiens et les hermès mâles et femelles de la Grèce. Il représente la graine sociale, le prolétaire. Son nom, en patois lorrain, veut encore dire une *graine*, et ce mot est écrit par les deux énormes grains qui sont le seul ornement de sa blouse blanche ou *blau*. En effet, son nom gaulois était *Garanos* ou *Granus*. C'est celui qu'il porte sur l'autel des Nautes parisiens, et, dans les romans de chevalerie, il s'est transformé en *Guerin le pouhier*, ou *Guerin du pays*. On l'employait jadis à tourner la meule ; office qu'il rappelle en se balladant ou faisant le moulinet avec ses bras, d'où est venu le mot *baladin*. Il a la face enfarinée ou couleur de *lune* (vis-luné) et la tête noire (ché noir). Son costume est une définition complète de son caractère social.

Pierre grain blute, signore vilain.

(Pierre blute grain, le vilain qui s'ignore.)

Le second personnage, qui a reçu dans les temps modernes le nom de *Polichinelle*, correspond au Titys ou poulet des anciens, le *titi* moderne ou le *voyou*, c'est-à-dire l'apprenti. Mais, avant le seizième siècle, il avait un autre nom, conservé par Rabelais, et qui est resté écrit sur son visage : *cramoisi* (vis-roux), et ses cheveux blancs, semblables à ceux du terrible personnage que saint Jean, dans l'Apocalypse, décrit sous le nom de l'*agneau* (arnos). C'est l'*averlan* ou le *varlet*, celui qui a reçu le premier degré de l'initiation maçonnique, exprimée par ses *esclots* ou sabots. Aussi porte-t-il le signe essentiel du franc-maçon du moyen âge, la *ceinture de peau* entourant le milieu du corps ; *mi ceinturé peau* (maçon triple), avec une *trique* passée du côté droit. Son costume est *palé* ou rayé de blanc et de rouge. Il a deux bosses ; il est coiffé d'un toq (chapeau) troussé ; il a le visage rouge et les cheveux ou poil blanc.

Récapitulons ce blason en termes techniques :

Esclots. mi ceinturé peau. trique Rect. palé.  
2 bosses. toq troussé. vis roux. luné chef poil.

C'est-à-dire :

Escot le maçon tripe être carpal  
Débauche tint qu'être averlan se plaît.

(Escot le maçon tripe, lorsqu'il est *carpal*, est un *averlan*, qui ne se plaît qu'à la débauche.)

Ce personnage, qui caractérise si bien l'ouvrier de tous les temps, correspond au *Volcanus* de l'autel des Nautes parisiens et était jadis le soleil printanier. Son nom d'*Escot* est celte et signifie *contribution* ; il n'y avait que lui qui en payât au moyen âge. L'*Escot* n'était qu'à demi initié ; c'est le seul degré de la hiérarchie antique qui se soit conservé avec son nom dans le rite écossais, où il est l'équivalent de celui de *maître*. Les Anglais le nomment *Punch* (poinçon), parce que jadis il représentait le point du jour.

Le troisième personnage se nomme *Gille* et porte ce nom dès l'antiquité la plus reculée. Il a suivi les modes jusqu'au dix-huitième siècle et a toujours porté le costume militaire, dont la pièce la plus apparente était un *gilet* jaune ; seulement, on se dispute sur la question de savoir si c'est lui qui a donné ce nom au *gilet* ou qui en a tiré le sien. Mais cette dernière opinion n'est pas admissible, car il a été canonisé sous le nom de *saint Gilles*, lequel *s'enfuit* pour ne pas être nommé roi. Or, le caractère de cet héritier du dieu Mars est de toujours fuir, parce que *Gilles*, faire *Gille*, signifie littéralement *ficher son camp*. *Guil* et *Gull*, qui sont aussi du vieux français, se sont conservés dans l'anglais avec leur sens de *tromper* ; grec *keleo*, qui veut dire aussi *chevaucher*. Tous ces caractères se retrouvent dans la ballade anglaise de *John Gilpin*. Il est toujours vêtu de jaune des pieds à la tête ; or, cette couleur se disait en bas latin *galbinus*, d'où est venu l'anglais *yellow* ; quant au français *jaulne*, *jalne*, *galne* et à l'italien *giallo*, ils semblent plutôt venir de *gallinus*, couleur du coq, ou jaune d'or. Son visage est naturel (vis-naturel) et il porte une épée passée dans une ceinture de peau. Il est la charge

de l'ordre de la noblesse, qui fuit toujours au lieu de se battre et constitue le premier degré d'initiation des anciennes *loges* ou le *capitaine*. C'est sa classe que Rabelais désigne sous le nom de *Gastrolâtres*. Son blason est trop indécis pour essayer de l'interpréter plus complètement sans le secours des anciennes estampes. L'autel des nautes parisiens le nomme *lovis*, du grec *lophos*, qui signifie *panache*; *penne* veut dire la même chose en vieux français. John Gilpin est traduit du français Jean Gille penne, plus connu, dans les anciennes chansons sous le nom de Jean Joly. Saint Gille ou saint Gely servait de mot de passe aux anciens rose-croix, qui, lorsqu'on leur demandait leur nom, devaient répondre : *Je crois saint Gille* ou *saint Guil*, ou faire un signe de croix sur la *gueule*.

Tout le monde connaît le nom du quatrième personnage, Arlequin; il ne diffère de son ancêtre antique que par son chapeau gris ou *toq troussé*, car, en grec, il a presque toujours la batte et quelquefois le visage noir (krémélan), Lanus qui mendie ou qui quête. En effet, Arlequin est un quêteur obstiné, comme les clercs de tout temps et de tout pays, dont il est le digne représentant, et nous allons voir que le blason moderne s'est arrangé de façon à traduire la même idée que le blason antique. Le nom d'*Arlequin*, *Hierlequin*, *Hellequin*, *Alechino*, dans le Dante, est très ancien et date au moins du treizième siècle. En breton, il signifie *cauchemar* (arlech'in). *Hellequin* semble venir du germanique *Hell-Konink*, roi des enfers; mais j'opterais peut-être pour le français *Hierlequin*, qui fait hurler les chiens. En effet, *Hierlequin et sa maisnie* (famille) était un masque de carnaval qui courait les villages le mardi gras, quêtant de porte en porte et faisant hurler les chiens. Il y avait aussi des *Hellequines*. Son costume *bigarré* a conservé son véritable nom de *Bigre*, en anglais *Beggar*, ou mendiant. On lui donnait encore celui de *Belistre*, qui, primitivement, semble avoir signifié *archer* ou *sagittaire*, du signe du Sagittaire, auquel il correspondait jadis. Son nom grec, ou du moins l'un de ses noms les plus fréquents, était *Blékhros* (arc en main), et Blékros correspond assez exactement à *Belistre*. Son costume, collant, était porté par les archers thraces



ou gaulois, nommés aujourd'hui *Blakhes* ou *Valaques*, d'où l'on a fait le mot *Welches*. C'est encore de là que viennent ces effrontés mendiants connus sous le nom de *Bohémiens* ou *Zingari*, et au moyen âge sous celui de *Boulgres*. Ils passaient pour sorciers, jeteurs de sort, et avaient formé jadis une caste sacerdotale et industrielle très habile dans la métallurgie, dont parle Tacite. « Cette tribu parlait, dit-il, un dialecte gaulois, d'où doit provenir le roumain moderne, et elle fut réduite en esclavage et condamnée aux travaux des mines vers le commencement de notre ère. » Telle est l'origine la plus probable de *Hierlequin et sa maisnie*, que Rabelais désigne sous le nom des *Engastromythes* ou ventriloques. Primitivement, Arlequin ne représentait que les sorciers ambulants; mais il avait fini par incarner en sa personne tous les ordres mendiants de l'Eglise romaine. Le *clerc* était le degré le plus élevé des *loges* du moyen âge, et au haut de la hiérarchie cléricale trônait l'*Escrit bulle Pierre et Paul*, celui qui bulle (scelle) ses écrits avec Pierre et Paul. On sait, en effet, que c'est avec le sceau de saint Pierre et de saint Paul que les papes scellent encore leurs bulles; de là le plus haut degré de la franc-maçonnerie, ou *pourpre escribouille*, dont le diplôme était un *bref carminé*, c'est-à-dire écrit à l'encre pourpre. Le costume traditionnel d'Arlequin s'étant parfaitement conservé depuis des siècles, fournit un blason très lisible et très curieux que voici :

Bigarré. battu mi ceinturé peau.

Noir masqué. toq nœud troussé gris. chef sable.

Bigre batte aime son troupeau

N'est Rome se quête, intrigue richesses baille.

(Le bigre qui aime battre son troupeau, c'est Rome qui quête et intrigue pour qu'on lui donne ses richesses.)

J'ignore quelle peut être au juste l'étymologie de l'anglais *beggar*, et la philologie comparée, lorsqu'elle ne s'appuie pas sur l'histoire, ne conduit qu'à des hypothèses ridicules qui l'ont justement discréditée. Tout ce que je puis affirmer, c'est

que *beggar* ne vient pas de l'allemand, et doit être le mot français *bigre*. Quant à Arlequin, on peut être plus affirmatif, car dans l'antiquité il était le conducteur des bœufs de Géryon, aujourd'hui la constellation du Bouvier, et *bouvier* en grec se disait *boiagrios*, ce qui se prononçait *biagre*. Il était aussi archer de son métier, car sur le bas-relief du temple d'Eleusis, il est représenté tirant de l'arc, et dans les traditions antiques, il représentait la classe sacerdotale des pays du Nord-Ouest, ou celle des *druïdes*, à la fois pastorale et guerrière, mais surtout sorcière, dont les rites sinistres épouvantaient les Grecs et les Romains. Si le nom d'*Arlequin* est d'origine *kimrique*, il signifie *oppresseur* et est la traduction très exacte de celui de *Japhet*. Aussi correspond-il de tout point à l'*Esus* des Nautes parisiens et la légende, manifestement rédigée en grec, écrit en caractères étrusques que porte celui-ci, assigne au nom d'*Esus* la signification du grec *esvise* : « il a éteint ». Voici, du reste, cette légende tout entière, qui est aussi brève que curieuse :

TARVOS TPI GARANOS VOLCANOS LOVIS ESVS.

La première partie est la traduction très exacte d'un rébus grec composé d'un *chêne*, d'un *bœuf* et de *trois grues*. *Tarfos tri garanos*, c'est-à-dire le *tesson troue la huche*, ou la *grue perce l'écorce*. Chacune de ces versions a sa légende. Les trois mots suivants se rapportent aux trois autres stations solaires, *volcanus*, est; *lofis*, sud, qui signifie *il s'est élevé*, et *esvese*, ouest, se traduisant par *il s'est éteint*. La huche, ou l'écorce, représente la prison de l'âme qui est percée par le tesson ou par la grue. Volcanos, ou le feu, s'est échappé, il s'élève, il s'éteint. Ainsi les Nautes parisiens, peuplade gauloise, se servaient du grec comme langue liturgique, et cet exemple, joint à beaucoup d'autres, tend à faire supposer que le grec était la langue des druides, comme plus tard le français fut la langue liturgique de toute la franc-maçonnerie gothique.

Comme on le voit, celle-ci n'a fait que retailer les quatre types de l'ancien drame solaire. Quelques modifications imperceptibles ont suffi pour les traduire du grec en français et

pour les transformer de personnifications physiques, puis métaphysiques, en classifications politiques et sociales, après lesquelles il semble qu'ils n'ont plus qu'à donner leur démission. Mais qui sait ce que leur réserve encore l'avenir ? En attendant, ils servent, comme tant d'autres d'origine non moins illustre, à amuser les petits enfants et même les grands, lorsqu'il se trouve un Debureau ou un Paul Legrand pour les faire revivre.

Maintenant que nous avons établi l'origine de John Gilpin et ses transformations à travers les âges, nous pouvons aborder l'examen de sa légende, telle qu'elle est rapportée par le *Fraser's Magazine*.

## II

Il paraît que ce personnage solaire est resté très populaire en Angleterre, et « cette légende, dit l'auteur, passe pour avoir été écrite dans l'année 1785, par le poète Cowper. Voici à quelle occasion elle aurait été composée. Une amie du poète, lady Austin, lui aurait raconté l'histoire de John Gilpin comme une aventure arrivée à quelqu'un de sa connaissance, et le poète, frappé de la singulière originalité du récit, aurait essayé, peu de temps après, de la versifier dans la forme sous laquelle elle nous est parvenue. Animé, comme je le suis, de l'esprit régnant dans la science moderne, je confesse que, dans mon opinion, cette histoire, dans ses parties essentielles, ne peut être qu'un mythe. Il est inutile de faire remarquer qu'il n'existe guère d'époque dans laquelle des événements, ayant la prétention d'être historiques, puissent être admis sans que leur évidence soit moins probante qu'une démonstration absolue. Je ne mets pas en question l'existence de Cowper, ni même celle de lady Austin, bien que l'application des puissants réactifs de la science étymologique puisse démontrer l'identité de leurs noms avec ceux de héros et d'héroïnes de mythes indiscutables, d'où l'on devrait conclure nécessairement qu'ils n'ont jamais existé. D'autre part, je n'éprouve aucune difficulté à admettre que leur existence est certifiée avec la plus entière évidence. Cependant je dois ré-

voquer en doute cette version traditionnelle de l'origine de John Gilpin. Cette légende, comme nous le verrons plus loin, est beaucoup plus ancienne que le dix-huitième siècle. Dans quelques-unes de ses formes elle remonte à l'époque des grandes migrations aryennes, et le fait est incontestablement prouvé par les traces qu'elle a gardées des quatre mythologies : indienne, iranienne, germanique et scandinave.

« En partant de ce point de départ, qui est la base commune à tous les mythes solaires, le but de cet article doit être de prouver victorieusement, je l'espère, que la ballade de John Gilpin est en réalité une description de ce que les anciens appelaient *solis iter*, les Germains *sungiht*, *sunnağahts*, le voyage du soleil. Sous la forme symbolique d'un homme qui chevauche de Londres à Ware et revient de Ware à Londres, nous avons un tracé gothique : 1° de la course du soleil de l'est à l'ouest, selon les croyances des anciens, et 2° de son retour de nuit de l'ouest à l'est. »

Ici l'auteur continue cet agréable persiflage du pédantisme allemand par une série d'étymologies grotesques, mais que désavoueraient peu de savants d'au-delà et d'en deçà les Vosges, passés maîtres dans l'art de fouiller dans le sanscrit et de s'en faire un certain nombre de mille livres de rente.

« Ainsi, continue l'auteur, le nom du héros indique si clairement ses qualités solaires, qu'il n'est pas de penseur assez candide pour ne pas les découvrir. Jean est le nom de pas mal de héros de contes de nourrice bien connus pour être des personnages solaires, tels que *Jehan le tueur de géants*, *Jehan et la tige de fève*. John est l'équivalent anglais de l'allemand *Hans* et du danois *Jans*, *Jéns*, qui sont également usités comme noms de héros d'anciennes légendes. Bien plus important est le nom de *Gilpin*, et comme il était plus probablement écrit autrefois *Galpin* ou *Gelpin*. La première partie de ce nom est manifestement dérivée du sanscrit *gâ*, une racine dont je n'ai pas besoin de suivre les ramifications dans tous les idiomes indo-germaniques. Il est le parent de l'allemand *gehen* et de l'anglais *go*, aller; peut-être a-t-il de l'affinité avec le sanscrit *galb*, qui signifie *brave*, *audacieux*, une qualité souvent at-

tribuée aux héros solaires. Mais, de fait, j'incline vers la racine précédente. Transportée du sanscrit en anglais, nous voyons cette racine revêtir une foule de formes. Non seulement c'est le radical de notre verbe *go*, mais nous la retrouvons encore dans le terme *gee, gee*, nom enfantin du cheval, et dans d'autres expressions impliquant un mouvement en avant. On a combiné avec cette racine *gâ* ou *gee* le sanscrit *lēp*, qui veut dire aussi *aller*, et dont le dérivé anglais *leap* indique une manière particulière d'aller par *leaps* ou par bonds. Alors nous avons la signification complète du mot : John Gilpin, en anglais, veut dire littéralement *John le Galopeur*, le mot *galop* étant donné par les meilleurs lexicographes anglais comme signifiant aller par bonds. »

Ouf! arrêtons-nous ici, car, à la longue, cette charge du pédantisme allemand devient aussi assommante que ce pédantisme lui-même. Notons seulement que, parmi toutes les sources de mythes, Anglais et Allemands s'accordent pour oublier systématiquement la langue qui leur a fourni tous ceux du genre de Jean Gilpin, c'est-à-dire les neuf dixièmes de ceux qui nous sont parvenus et sont reconnus pour être traduits du français, tels que tous les cycles chevaleresques, sans même en excepter les *Nibelungen*. Il n'y a d'exception bien certaine que pour les légendes scandinaves et finnoises. Les Saxons, avant d'être subjugués, avaient bien leurs mythes ; mais ils renoncèrent, en se faisant chrétiens, à leur franc-maçonnerie germanique, pour adopter celle de leurs vainqueurs, et en Angleterre ce fait avait précédé de plusieurs siècles la conquête normande. Etant donnée l'époque à laquelle a été composée la ballade de Jean Gilpin, on peut affirmer *à priori* qu'elle est traduite du français. Alors pourquoi aller fouiller dans le sanscrit pour découvrir que ce nom signifie *galopeur*, lorsque les mots *galop* et *galopin* ont été introduits par le français dans tous les dictionnaires de l'Europe ? Il est vrai que Jean Gilpin galope beaucoup, dans la ballade, ou plutôt dans toutes les ballades qui le concernent, car son métier est de toujours fuir, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Sa couleur jaune l'a souvent fait nommer *Galbinus*, *Galvaing* ou *Gauvain* en toutes

lettres, et sous ce nom il s'est illustré dans les romans de chevalerie, avec son ami et rival *Ivain*. D'ailleurs peu importe que Gilpin soit d'origine saxonne ou française. *Gelb* en allemand veut aussi dire *jaune*, et jaune est John Gilpin, avec son jaune baudrier. Mais nous verrons plus loin que sa ballade est traduite d'une ballade française qui se chante encore et dont le refrain est :

Pleurez, pleurez, mesdames,  
La mort de Jean Joly, etc.

Et, dans cette ballade, il désignait, non le soleil couchant, qui s'enfuit au galop, mais les *gens de jolie penne* ou les *calligraphes*. Le même jeu de mots se remarque dans *Jehan le tueur de géants*, qui perd toute sa signification dans *Jack the giant killer*. Il semblerait du reste que ces œuvres subtiles de nos pères aient été inventées tout exprès pour mettre en défaut le pédantisme allemand, et la philologie, lorsqu'elle ne peut pas établir avec certitude l'histoire d'un mot, se perd dans les plus ridicules des radotages, car rien n'est plus trompeur que les analogies de sons.

Ainsi, après avoir établi si lumineusement celle du nom du héros, l'auteur passe aux deux termes du voyage de John Gilpin : *Londres* et *Ware*. « Il est clair, dit-il, que ces deux termes, qui sont le point de départ et d'arrivée du voyage de Gilpin, correspondent à ce que nous nommons plus usuellement l'*est* et l'*ouest*, de sorte que, si l'on peut démontrer que l'un de ces noms signifie le *coucher du soleil*, l'autre doit signifier nécessairement le *point du jour*. Quant au nom de *Ware*, je n'ai point de doute que sa présente forme est le résultat d'une faute d'orthographe. J'ai le soupçon que sa première lettre *W* est un *M* retourné et que, dans le manuscrit latin primitif, le mot véritable était *Mare*, c'est-à-dire la mer, qu'une erreur de copiste a changé en *Ware*. Cette conjecture est confirmée par les nombreuses légendes qui font finir la course du soleil dans la mer. Voyez le savant auteur de la *Deutsche Mythologie*, Grimm. Mais, si *Mare* ou *Ware* signifie l'Atlantique, dans lequel plonge le soleil, son point de départ n'est pas

moins clairement indiqué par le terme *London*, que je soupçonne avoir été écrit *Langton* ou *Longton*. Il est dérivé du sanscrit *lâng*, qui signifie *bondir en avant*, et nous trouvons la même racine dans une autre ville que John Gilpin est censé traverser dans la première partie de sa course, *Is-lington* ou *Islington*, qui de fait n'est que le nom de *London* ou *Langton* avec le préfixe *Is*. »

Si l'auteur se moque de la science allemande et de ses procédés, c'est un morceau bien réussi. *Ware* est une ville de l'*Hertfordshire* à 21 milles nord-est de Londres, et, s'il est facile à un copiste de changer un *M* en *W*, il est beaucoup plus difficile de transporter au nord-est de Londres une ville qui, dans l'hypothèse de l'auteur, devrait se trouver au sud-ouest. J'ignore l'origine celtique de *London*; mais les poètes maçoniques qui ont composé toutes ces légendes avaient une autre manière d'entendre la science étymologique que les Grimm et les Bopp. Londres et l'Angleterre jouent un grand rôle dans beaucoup de romans de chevalerie en général et dans toute la franc-maçonnerie gothique en particulier, mais jamais comme le pays où se lève le soleil. *Londres*, et non pas *London*, est le pays où *l'on dort*, ni plus ni moins que le *Au lit on dort* des enseignes d'auberge. C'est là que le soleil va dormir et non se lever. Quant à la ville de *Ware*, le texte français devait l'écrire *Oir*, qui est le nom d'une ville de la terre d'Otrante, en Italie, et pourrait indiquer qu'avant d'arriver en Angleterre la ballade de John Gilpin a pu passer par Naples; mais les poètes maçoniques de cette époque déplacent énormément leurs héros solaires, et la légende italienne de Pierre Abailard le fait voyager dans tout le monde alors connu. *Oir* ou *Horent* est le nom d'un personnage bien connu des poèmes germaniques, doué d'une ouïe exceptionnelle, ce qui indique son origine française, mais il n'en représente pas moins l'*Orient*. Je trouve inutile du reste d'insister davantage sur le côté *solaire* du poème de John Gilpin. Nous verrons plus loin qu'il donne de curieux renseignements sur l'état des esprits en France, au commencement du règne de Louis XVI, date de la composition ou de la réédition de l'original français, et que

c'est par ce côté historique, mais non solaire, qu'il mérite un examen plus approfondi que celui que je peux lui accorder en ce moment.

Les poésies maçonniques de toutes les époques, soit peintes, soit écrites, depuis Aristophane et Rabelais jusqu'à nos jours, aiment à s'affubler d'un masque d'obscénité qui dissimule aux yeux du vulgaire un fond toujours sérieux et parfois très élevé, tandis que je ne connais aucun exemple du contraire. Chez les anciens, leur but était de dérouter la curiosité des opprimés et, dans les temps modernes, des oppresseurs. De ce nombre est la ballade de *Jean Joly*, dont *John Gilpin* est une variante; mais en voici une intitulée : *le Roulier*, et qui a autant de droits à être un mythe solaire que toute autre, puisque le soleil était très fréquemment assimilé à un rustique conducteur de chariot, dont les sept bœufs (*septem triones*) nous servent encore à désigner le Nord. Mais, dans cette chanson éminemment populaire, le *roulier* n'est plus qu'un *rôlier* ou copieur de rôles, c'est-à-dire un calligraphe.

## LE ROULIER.

En vous menant ma chairette,  
A moi le pair, pour vous mener ça.  
Aye! hue! ho!  
Je vi une fille qui se crotte,  
Sauf votre respect, jusqu'au coul.  
Hue dia! hue dia!  
Tire! cadet, tire! cadet, tire! cadet, tire!  
Faut qu'un roulier roule, roule,  
Et toujours joyeusement.

Je pus pas voir crotter les charmes  
De cette belle petite dondon.  
Aye! hue! ho!  
Je la montis dans ma voiture,  
Ça me gagnet son amitié.  
Hue dia! etc.

Je lui demande comme alle se nomme,  
Comme fait un qualcun de galant.



JOHN GILPIN.

239

Aye! hue! ho!  
 Alle me répond : Je crois qu'il gèle.  
 Je li dis : Je crois pas ça, moi.  
 Hue dia! etc.

La belle pousse un cri de merluiche,  
 Ça fit peur à mon cadet.  
 Aye! hue! ho!  
 Je vous remis ma dondon par terre  
 Pour soulager le bricolier.  
 Hue dia! etc.

Cette chanson rustique se distingue au premier coup d'œil par une allure singulière et surtout par la réponse de la fille, qui est le mot de passe des Gouliards : *je crois qu'il gèle*, pour : *je crois saint Gilles*. La véritable étymologie du mot franc-maçon est encore très obscure; mais ce qui est certain, c'est que l'un de leurs emblèmes les plus fréquents était des *frimas*, d'où nous vient probablement le mot *frime*, équivalent familier de *gouaillerie*. De là les paroles gelées de Rabelais, parmi lesquelles s'en trouvaient de *gueule*. *Je crois qu'il gèle*, ou *je crois se ne gèle*, d'après la vieille grammaire picarde et limousine, correspondait à : *je crois frimas se n'est*, « je crois aux francs-maçons ».

Cet exemple donne une idée de la méthode qu'on doit employer pour traduire tous ces symboles, qui est de leur rendre leur grammaire originale, quand ils sont en français, et de les traduire en vieux picard, lorsqu'on les rencontre dans une langue étrangère. Voici la traduction du *Roulier*, qui n'est ni plus ni moins qu'un règlement pour l'affiliation des *cadets* ou apprentis :

LE ROLIER.

Rôle carminé ne mette parchemin scel  
 Aye! hue! ho!  
 Veut n'affilie secret l'est coulée.  
 Eut d'y apprêter cadet, tripe l'être  
 Fut compère, rôle est juré en liasse.

(Qui veut affilier au secret qui est dans la coulée, pour qu'il mette à

son rôle le sceau de parchemin carminé. Eut d'y préparer le cadet (apprenti), tel fut compère en tripe, rôle juré en liasse.)

Ne pape vrai crût soit, Rome pardon baille.

Aye! hue! ho!

Carmin tel aime ennemi fit d'elle.

Eut d'y apprêter, etc.

(Qu'il ne crût pas que celui donne des pardons à Rome soit le vrai pape. Aye! hue! ho! Qu'il fit son ennemi quiconque aime le carmin. Eut d'y apprêter cadet.)

Lui demande nom, gueule ne fût tel

Aye! hue! ho,

Réponde : *Crois saint Gille, carminé je l'aide.*

Eut d'y apprêter cadet, etc.

(A qui lui demande son nom, en faisant avec sa gueule : Aye! hue! ho! ait répondu : Crois saint Gille, carminé je l'aide. Eut d'y apprêter cadet, etc.)

Bulle que rimer l'eût, se fit parapluie jaune.

Aye! hue! ho!

Rome doit ne dise prêtre sa logebricole.

Eut d'y apprêter cadet, etc.

(Qu'on le fit rimer des lettres en *parapluie jaune* (Pierre, Paul, Jean). Aye! hue! ho! Qu'il ne dût dire à un prêtre romain ce qui se bricole dans sa loge. Eut d'y apprêter cadet, tel fut compère en tripe, rôle juré en liasse.)

Aye! hue! ho! sont les trois bâillements dont il est question dans le dialogue muet entre Panurge et Naz de Cabre, lorsque le premier échange avec lui le salut gouliard. Il bâille trois fois et fait sur la bouche le signe de la lettre T. Ces trois bâillements servent à transcrire le mot *bélître* ou mendiant.

On voit par cet exemple que, si la forme est grotesque, le fond ne l'est pas le moins du monde et que dans toutes ces loges, sous le masque de Thespis, se préparait la grande orgie de 93.

Voici maintenant un spécimen de ces *bulles* ou lettres rimées, qui étaient le seul mode de correspondance permis

JOHN GILPIN.

241

aux Gouliards. Elle est du graveur anglais William Blake, né en 1757 et mort en 1827, qui a dû être un des derniers survivants des Gilpins anglais. Elle remonte au commencement de ce siècle et est adressée à la mère loge pour lui demander l'affiliation de deux de ses cadets :

INFANT JOY.

I have no name,  
I am but two days old.  
What shall I call thee?  
I happy am,  
Joy is my name.  
Sweet joy befall thee.

Pretty joy!  
Sweet joy but two days old,  
Sweet joy I call thee.  
Thou dost smile,  
I sing the while,  
Sweet joy befall thee.

« La simplicité de ces lignes est extrême, dit le commentateur anglais, et le dessein qui les accompagne est aussi simple et aussi *sans façon*. » Sans façon! hum! pas précisément. Au premier abord, c'est tout simplement une suite de non-sens, dont on peut juger par la traduction littérale :

L'ENFANT JOIE.

Je n'ai pas de nom; mais je suis de deux jours vieux. Comment devrai-je t'appeler? Heureux je suis, nom m'est félicité. Félicité toi arrive agréable.

Jolie joie, douce joie, de deux jours vieille, douce félicité, je t'appelle. Tu fais sourire, je loue le temps. Félicité toi arrive agréable.

L'anglais est traduit d'après le français, qui est l'original rimé en *parapluie jaune*. J'ai traduit *infant* par *enfant*; mais en langage gouliard un enfant est un *drôle*, et *drôle joie* fait *dort loge*. Voici la lettre française complétée :

Dort loge, je ne nomme pairs je réveille.  
 Comment devrai-je t'appeler ?  
 Heure je sonne, m'affliastes,  
 Affiliés soient, trouve agréables.

Gilles je désespère je réveille,  
 Dussent affiliés soient, je t'appelle  
 Tout faits sur estampage élèves  
 Affiliés soient, trouve agréables.

(La loge dort, je ne réveille pas les pairs que je nomme. Comment devrai-je t'appeler ? Je sonne l'heure, pour que vous m'affiliâtes ceux que je trouve susceptibles d'être agréés pour l'affiliation.)

(Je désespère de réveiller Gilles, je t'appelle pour affilier des élèves en estampage tout faits, que je trouve susceptibles de t'être affiliés.)

Cet appel ne fut pas entendu ; la mère loge dormait du dernier sommeil pour ne plus se réveiller, et Blake n'obtint pas de réponse. Ses œuvres sont aujourd'hui très recherchées, malgré la barbarie du dessin, à cause de leurs combinaisons bizarres et imprévues, et il avait collaboré à un *sépulcre de Blair*, ou tombeau d'Abailard, *Blair's grave*, qui, de même que la ballade de John Gilpin, était un recueil de statuts des *pairs bulliers*, ou graveurs en cachets. Dans le dessin accompagnant les vers cités précédemment, il regrette que la loge des pairs bulliers dormant, les pairs qui aiment la tripe ne veuillent plus nommer de nouveaux membres. Telle fut la fin de ce qu'on pourrait appeler l'*art* et la *littérature solaires*. *John Gilpin* n'est qu'une des innombrables traductions des poèmes maçonniques français, qui ont été faites dans toutes les langues de l'ouest de l'Europe pour les besoins des adeptes non Français, et je vais maintenant en donner l'analyse, sans appuyer sur tout ce qui n'offre pas un intérêt historique tout particulier, en me contentant de comparer la traduction en prose du texte français original à la traduction littérale du texte anglais.

## III

John Gilpin était un citoyen  
De renom illustre ;  
Capitaine de la garde il était  
De la fameuse ville de Londres.

D'après l'auteur, cette qualité de *train band captain*, « capitaine de la garde urbaine », complète le caractère solaire du héros, qui est accentué encore par la description de son harnais belliqueux :

Ma ceinture de peau pareillement,  
Dans laquelle je passe ma fidèle épée,  
Lorsque je fais l'exercice.

« Ainsi, dit-il, non seulement Gilpin est un guerrier, mais il porte une épée. Combien *solaires* sont ces attributs, ai-je besoin de le faire remarquer ? Ses armes offensives sont attribuées aux personnages mythiques de son espèce, depuis Héraclès jusqu'à Jehan, tueur de géants. Il semblerait que ses armes, qui sont clairement décrites comme ayant été des épées et des flèches, fassent allusion aux rayons du soleil. A en croire Cox, dans son *Aryan Mythology*, « c'est la lumière de Phoïbos, la splendeur d'Hélios, les rayons ou les flèches du soleil rayonnant, etc., etc. » Malheureusement, en dépit de Cox, l'épée et l'arc sont au contraire les attributs du soleil nocturne, *Kercops* ou *Blékhros*.

Voici le texte primitif de *John Gilpin* :

« Les gens agile penne nomment un illustre capitaine  
pour garder l'étendard et pour les réveiller. »

Gens Gille penne estendart nomment illustre  
Capitaine garde l'estre, il ne doit réveiller.

Quant à ce qui concerne *ma ceinture de peau*, ce sont les conditions exigées pour entrer dans la loge maçonnique des Gilpins :

Tel maçon tripe l'aime, affide le  
Appte n'être qu'en âge formé fût.

« On ne peut être affilié *maçon tripe l'aime*, ou à *trois plumes*, qu'en âge formé. »

Laissons de côté pour le moment le voyage solaire. Assurément il se retrouverait tout entier dans les rites maçonniques des Gilpins, mais à leur insu peut-être, comme la coupe de Joseph dans le sac de Benjamin, sauf quelques exceptions, telles que Rabelais et le jésuite Villapando, qui étaient assez savants pour rétablir les rapports de filiation existant entre la maçonnerie païenne et la moderne.

Ce qui me semble infiniment plus intéressant, ce sont les détails que donnent ces poèmes sur l'organisation intime des anciennes corporations. Elles avaient une existence publique, représentée par une bannière qui se déposait chez leur capitaine, lequel était chargé, ou même avait seul droit, de *réveiller* la loge, c'est-à-dire de la convoquer, et ce capitaine était choisi de préférence parmi les hauts personnages; souvent c'était, en France, le roi lui-même. Deux illustres favorites, Diane de Poitiers et la marquise de Pompadour, furent à la tête de la franc-maçonnerie de leur temps.

Après avoir présenté Jean Gilpin au lecteur, l'auteur anglais n'oublie point sa femme :

La femme de Jean Gilpin dit à son chéri :  
Bien que nous soyons mariés, etc.

D'après lui, cette dame ne peut être qu'une personnification symbolique de l'Aurore; ce à quoi il trouve encore une allusion dans le vers suivant :

Aujourd'hui est l'anniversaire de notre mariage.

« C'est, dit-il, un des traits les plus inséparables du mythe solaire. On le trouve dans la mythologie de l'Inde et, avec quelques modifications, dans celle de la Grèce; car l'assimilation du soleil levant à un jeune mari est commune à beaucoup d'anciennes races. « Il sort comme un mari de sa chambre, » est une description du lever du soleil qui se trouve dans nombre d'anciens écrits. »

Ce n'est pas tout à fait le cas de Jean Gilpin, dont la femme est vieille, et les trois vers cités plus haut ne se rapportent pas à l'aurore, mais à ce que doit payer l'initié pour être reçu membre de la loge des *gens agile penne*. Laissons pour le moment à l'auteur son opinion, et suivons-le dans l'analyse du poème de Cowper.

Dans la suite du discours qu'elle tient à son mari, dame Gilpin exprime son intention de partir le matin suivant et de le précéder, « avec le projet, dit-elle, de dîner à une certaine hôtellerie nommée *la Cloche* (the Bell) ». « Mais, dit l'auteur, *dîner* est une expression qui réclame un mot d'explication. *Dyne*, en anglo-saxon, signifie *le jour*, et le besoin de la bonne dame est uniquement d'*annoncer* que le jour va paraître, cet acte étant confirmé par le lever du soleil. » Et ici je ne puis m'empêcher de faire remarquer la grande vraisemblance et la conformité à la nature du mythe de Jean Gilpin, comparé aux autres mythes solaires de l'antiquité, car les mythologies indiennes et grecques représentent le héros solaire comme un féroce et fol amoureux qui par hasard a surpris sa maîtresse et la poursuit avec violence. Ici nous avons la priorité de l'aurore sur le soleil, présentée comme le résultat d'un accord mutuel entre deux vieux époux.

Aussi est-ce absolument en désaccord avec la légende solaire citée par l'auteur, qui fait quitter au soleil sa vieille femme, la *Nuit*, pour courir après sa jeune servante au teint pâle, l'Aurore. Mais dans les légendes secrètes, au lieu de courir après sa servante, il quitte sa femme pour aller se souler, ce qui le fait tomber de sa voiture, la tête fendue, entre les bras de sa fidèle épouse qui le guérit de son indigestion à grands coups de savate. Aussi, dans le texte français, Gilpin doit *dîner à l'hôtel de la Cloche*, ce qui en lanternois signifie : *donner à l'autel de l'église*, et Jean Gilpin n'aime pas cet hôtel-là. C'est ce qui est exprimé par dame Gilpin dans les vers suivants, contenant le programme de son voyage :

Ma sœur, ma nièce,  
Moi, mes trois filles,

Nous remplissons la carriole. Ainsi vous  
Après nous, chevaucherez.

« L'assentiment de Gilpin aux propositions de sa femme est intéressant, dit l'auteur, parce qu'il se lie avec la description de sa monture à lui et de son illustre propriétaire.

Mon bon ami le *lustreur*  
Veut me prêter son cheval pour y aller.

« Les relations de parenté des héros solaires avec les divinités d'un ordre plus élevé sont diversement expliquées. Généralement, ils sont les rejetons ou les parents éloignés du maître suprême des cieux. Dans le cas présent, Gilpin a pour ami certain personnage, nommé le *lustreur* (calender), qui est un des caractères principaux du mythe et dont la désignation est un fil d'Ariane, qui doit nous conduire en ligne directe à son caractère solaire. Le mot *calender* est clairement dérivé du sanscrit *kâl*, qui signifie *compter*, *calculer*; par conséquent, il désigne le temps considéré comme numérateur, calculateur, la première conception du temps avec son caractère de succession et de numération. Il est, par conséquent, l'équivalent du grec *khronos*, et, de même que dans le mythe grec Khronos est le père du Ciel, *Dyaus* ou *Zeus*, de même ici nous avons le *Calender* ou le Temps comme propriétaire du cheval qui est censé porter le héros solaire. Le mythe de Gilpin ne fait pas mention du nom du cheval, omission qui, vu ses nombreux points de contact avec la mythologie teuto-nique, semble tout à fait inconcevable. Les anciens Germains avaient soin de désigner par leurs noms les coursiers de leurs héros solaires. Le cheval d'Odin portait le nom de *Sleipnis*, le Sommeil. Le cheval de la Nuit était nommé *Hrimfaxi*, et celui du Jour *Skinfaxi*. Et nous lisons que de sa crinière de feu jaillaient des vagues qui éclairaient le ciel et la terre. »

Il est peut-être utile de faire remarquer ici que les poètes français nommaient aussi les coursiers de leurs héros solaires, témoin le bon cheval Bayard des quatre fils Aymon; mais encore fallait-il que le vers le réclamât. Or, l'auteur français de



la légende de Jean Gilpin ne songeait pas plus à Odin qu'au Grand Turc, ou à Khronos, dont il n'avait probablement jamais entendu parler; mais il connaissait parfaitement son ami le *lustreur* de draps ou calendreur. La sœur, la nièce et les trois filles de dame Gilpin sont étrangères à tout drame solaire et ne figurent dans le texte français que pour s'occuper de l'avènement de Louis XVI et non du lever de l'aurore. Le texte primitif est ici très facile à rétablir.

Ma sœur, ma nièce, moi, mes trois filles  
Le car nous remplirons, vous après nous chevaulez.

Ce qui se traduit : « Messe romaine, s'aime maître affilié, l'ait craigne Rome plaire, nouveau prince voulusse. » (Il est à craindre que le nouveau prince ne voulût plaire à Rome en forçant les Gilpins à s'affilier à la messe.)

En effet, Louis XV, sous l'impulsion de M<sup>me</sup> de Pompadour, avait fortement favorisé l'essor de la franc-maçonnerie, en laissant publier l'Encyclopédie et chasser les jésuites; de leur côté, ceux-ci avaient une loge maçonnique qui s'était instituée pour les soutenir et se nommait les *Mopses* ou *Doguin*s; son blason se composait d'un *doguin* ou chien carlin, tirant la langue et assis sur un tablier de franc-maçon. Toute la révolution se discuta, plus d'un siècle avant d'éclater, entre ces *Étéocles* et ces *Polynices* de la grande famille des *pourple Escribouille*, qui se combattirent sans jamais déposer leur masque, et finirent par abolir d'un consentement commun la *mère loge*, à laquelle ils étaient également affiliés. Il est probable que Louis XVI dut favoriser les mopses et hâter l'explosion. Le passage que je viens de traduire prouve que l'original de la légende de Gilpin a été non seulement rédigé en français, ce que des artistes, tels que William Blake, étaient parfaitement capables de faire chez eux, mais encore qu'il a été rédigé en France même dans le feu d'une lutte déjà engagée entre le parti des philosophes et celui de l'Eglise romaine. Un Anglais protestant, habitant un pays dans lequel dominait le protestantisme, n'aurait pas pu avoir cette préoccupation constante des prêtres romains qui se retrouve dans la

chanson contemporaine du *Roulier* et remplit toute la ballade de John Gilpin.

En effet, le *calender*, qui dans le texte n'est qu'un *lustreur*, n'a aucun rapport ni de près ni de loin avec Khronos. L'original était :

Mon bon ami le lustreur veult  
Prêter pour que n'y fus, son cheval.

Ce qui doit s'interpréter : « Mie ne bonne amie l'ait, liste révèle, prêtre ait peur confesse ne se veule. » (On ne doit pas révéler à sa maîtresse la liste des membres de la loge, de peur qu'elle ne voulût s'en confesser à un prêtre.) Les Gilpins craignaient donc les persécutions du clergé catholique, ce qui eût été ridicule en Angleterre.

En règle générale, le texte maçonnique de Jean Gilpin est extrêmement facile à restituer, ce qui n'est pas le cas de ceux que Rabelais a intercalés dans son ouvrage, ni généralement de ceux qui ont été publiés en France, comme la chanson du *Roulier*. Les Gilpins et autres Gouliards n'avaient ni les mêmes craintes ni les mêmes précautions à prendre dans un pays qui ne parlait pas la langue de leur rituel.

L'auteur insiste ensuite sur le caractère solaire de la crinière du cheval du lustreur. Lorsque John Gilpin doit enfourcher son coursier, « il saisit à deux mains la flottante crinière », et, plus loin, on le représente encore pompeusement :

Saisissant la crinière avec les deux mains,  
Et cela de toute sa force.

Ce qui fournit l'occasion de comparer l'anglais *mane*, crinière, avec le latin *mane*, le matin, épicé de la dose ordinaire de sanscrit. Le texte primitif est :

Crins à deux mains, prit à toute violence.  
Craigne dame ne prêtés tes vélins.

(Crains de prêter tes papiers à une dame.)

La suite du récit nous fait part des inquiétudes de dame Gilpin relativement au vin, et ici l'auteur observe avec raison

que, bien que ce conte soit une combinaison des affaires et des intérêts d'un vulgaire bourgeois avec sa bourgeoise, et non des fonctions plus nobles d'un héros et d'une héroïne, ces derniers sont souvent représentés, dans toutes les mythologies, sous cet aspect bourgeois. C'est, en effet, un trait commun à toutes les maçonneries, et c'est dans le grotesque ou l'obscène qu'il faut aller chercher les affirmations les plus hardies et les plus élevées de la métaphysique grecque, à commencer par Platon dans son *Banquet*.

On ne peut pas lire un seul mythe sans voir que quelques bouteilles de vin n'y jouent point un mince rôle :

Dit maîtresse Gilpin : Bien dit ce est.

Car le vin est cher,

Nous voulons fournir le nôtre

Qui est à la fois brillant et clair.

Ici l'anglais est traduit mot pour mot du texte maçonnique, auquel il n'y a rien à changer : « Doit maître soit Gilpin, bon dit secret élève — n'est sur ne veuille fut renier lui — n'eût requête lui fait burel n'est clair. » (Qui est maître Gilpin doit dire le secret à un bon élève, s'il est sûr qu'il ne reniera pas la requête que lui fait un burel n'est clerc) (clerc de bureau).

Ces propositions devaient se faire le verre à la main ; mais ce n'est pas naturellement l'interprétation de l'auteur anglais, auquel il en faut deux. « On doit observer, dit-il, que le vin est reconnu comme une propriété personnelle du soleil et de l'aurore. Il en est qui ont cru que le liquide en question était la rosée, qui est certainement concomitante avec l'aurore et le point du jour, et qui, par *paranomase*, est baptisée *vin*. Ils appuient la certitude absolue de leur opinion par l'exemple de certains pays modernes, où telle espèce de liqueur alcoolique se nomme encore *rosée de montagne*, et ils soutiennent qu'il est aussi facile d'appeler la *rosée* du vin que d'appeler de l'esprit-de-vin *rosée*. » Mais il confesse que ce n'est pas son opinion. Et il cite ces vers du Dante :

Guarda'l calor del sol, che si fa vino.

Giunta all' umor, che dalla vite cola.

Ces beaux vers semblent en effet traduits de l'ancien mythe solaire, qui roulait sur l'union intime de l'élément chaud avec l'élément humide. Donc, l'auteur proclame que les bouteilles de vin du mythe de Gilpin se rapportent à l'action du soleil sur la grappe; et, à ses yeux, cette interprétation est d'une extrême importance, car elle fournit une indication de la saison de l'année dans laquelle Gilpin entreprend son voyage. C'est évidemment le mois de septembre, désigné plus clairement ensuite par cette allusion à la célérité du coursier enfourché par Gilpin :

Tel vite vole le trait que tire  
Un fort arbalestrier.

Mais c'est encore traduit littéralement du texte français, et cela veut dire : « Tel évite veuille traître n'est frère béliste. » Le béliste, c'est le profane, et surtout un partisan de l'Eglise romaine.

L'auteur en conclut que la scène se passe à l'époque où règne le Sagittaire, et il est probable qu'il n'a pas tort, car toutes ces broderies modernes ont pour support d'antiques canevas solaires.

Voici maintenant le véritable commencement de l'aventure :

L'aube arrive, la carriole est amenée;  
Mais il ne lui est pas permis  
De passer la porte jusqu'à ce que  
Tous aient vu combien elle était fière.  
Loin des trois portes la carriole stationne;  
C'est là qu'elles doivent aller toutes,  
Les six précieuses âmes, etc.

En lanternois, tout véhicule est un *car* ou une carrette, et un *car mené* est le *carmin* ou le *pourpre*, l'objet de la vénération des calligraphes. Ce passage rappelle beaucoup la chanson du *Roulier*, autre héros solaire. Il y est question de la façon dont une loge doit accueillir un Gilpin inconnu qui se présente avec un *bref carminé* ou un diplôme scellé de parchemin pourpre. Ce peut être un des traîtres bélistes partisans de l'Eglise romaine, dont il est parlé plus haut. « Lait

bref carminé, alloué n'est porte ouvrir qu'on ait vu signer gueule. Lui n'être prêt, Christ ne l'ait foi culte, prêche ose messe, etc., etc. »; c'est-à-dire : On n'ouvre la porte à quel qu'un muni d'un bref carminé, qu'on ne l'ait vu faire le signe de croix sur la bouche, attestant qu'il ne croit pas au Christ, qu'il est prêt à chasser quiconque ose prêcher la messe, etc. C'est ce que l'auteur anglais nomme une plaisante description de l'apparition de l'aurore au point du jour. Il s'étonne bien un peu des *six âmes précieuses*, *six precious souls* en anglais; *precieuse âmes six* dans l'original, ce qui fait *prêche ose messe*. Il lui semble qu'on doit en avoir oublié une pour compléter le cortège de la grande Ourse, qui se nomme aussi *le Chariot*, auquel sont attelés les sept bœufs de Geryon ou *Septemtriones*. Comment ces bœufs sont-ils devenus six âmes? Mais, ma foi, laissons les sept *Richis* aux Allemands, le mythe de Gilpin n'en a que faire pour intéresser ceux qui s'inquiètent plus des origines de la tempête de 1793 que des métamorphoses successives du drame solaire, et continuons. La carriole se met en route :

Claquent fouets, roues tournent :  
Oncq tant on ne se plut.  
Grincent pierres dessous.  
Comme route, si était folle.

Ceci est à l'adresse de Louis XVI. « Quel que fût le roi sur le trône, onques y étant, il ne plut; guère on n'y perdit; que la mort les étouffe. » L'auteur voit dans cette strophe une allusion expressive à cette ancienne opinion, que les grands mouvements de la nature étaient précédés par un bruit perceptible de murmure, et que le lever de l'aurore ou le coucher du soleil étaient annoncés par un grand cri de joie. Tacite dit en effet que les riverains de l'océan Germanique entendaient le bruit qu'il faisait en plongeant dans la mer. Ici c'est le craquement de l'ancien monde qui va sombrer avec tous ses vieux mythes solaires. Mais continuons :

Les chiens hurlent, les trois filles crient,  
Aux fenêtres tout le monde vole,

Chaque âme s'écrie : *Parfait!*  
Si fort qu'elle peut brailler.

Le texte original dit : « Seigneurs l'est cour, flattent roi, fit n'eust révolte, s'eut que massacre peur fasse faire que pobre aille. » (Il est à la cour des seigneurs, flattant le roi, qui feront naître une révolte, laquelle fait craindre que les pauvres n'aillent les massacrer.) C'est, en effet, une aurore qui se lève, mais une bien sanglante aurore.

John Gilpin au flanc de son cheval  
Maintenant prend sa crinière flottante.

Ce qui doit se lire : « Jean Gilpin félons desseins se veuille mi ne tienne part, ne craigne roi flatte. » (Que le Jean Gilpin ne prenne pas part à ces desseins félons, qu'il craigne ceux qui flattent les rois.) On lui ordonne donc de tenir le juste milieu, ce qui dénote une loge relativement modérée.

Au moment d'enfourcher son cheval, John Gilpin en est empêché par trois pratiques, ou chalands, dont le commentateur du *Fraser's Magazine* fait trois *dévas* ou malins esprits, s'opposant au départ du soleil. Après quelques efforts néanmoins, le héros solaire vient à bout de ces enchantements qui ont pris la forme enchanteresse d'un paiement argent comptant; lui-même admet la fascination pécuniaire d'un *déva* déguisé en *pratique*; car, bien que ce retard l'ait importuné :

Perte d'un sou vaillant, prou sait il,  
L'importuner n'eut de plus.

Je glisse sur cette partie des statuts gilpins qui règle la question des prêts entre pairs : « Prêts se veuillent, pas re-çût-il, l'ait mie prêté ne rende plus. » (Entre pairs on ne doit pas se rendre plus qu'il n'a été prêté.) Le prêt à intérêt n'était donc pas admis entre Gilpins.

Finalement, le nôtre remporte la victoire; il enfourche son coursier et il boucle son ceinturon auquel il suspend les bouteilles de vin ci-dessus mentionnées.

Alors sur le tout, pour être  
 Equipé de pied en cap,  
 Son long rouge manteau prou brossé et net  
 Rejeta galamment.

Ici l'auteur trouve encore dans le manteau rouge un ancien équipement du héros solaire; mais il est beaucoup plus certain que ce *roux mantel* désigne l'Eglise romaine, et il y a fort peu de chose à faire pour rétablir le texte maçonnique : « Prêtre que pape éloignent romain, tel opprobre s'en rejettent guillaumes. »

Quelquefois la préoccupation de traduire quand même le texte primitif fait commettre au versificateur anglais de la ballade des non-sens inexplicables, tels que celui-ci :

Away went Gilpin, neck or nought,  
 Away went hat and wig;

littéralement :

Part Gilpin, *col ou rien*,  
 Part chapeau et perruque.

*Neck or nought*, « col ou rien », n'a d'autre but que de rendre le mot français *cler-n*; *hat* est pour *toq* et *wig* pour *peluque* (perruque). Le texte primitif est :

Pair Gilpin clerc n'apprête que explique.

Ce sont les conditions de l'apprentissage, telles qu'elles sont résumées dans la chanson du Roulier.

Il paraît que cavalier, toque et perruque se sont éclipsés dans la poussière, aventure habituelle aux héros solaires; car le poète s'écrie :

Voyez-le encore monté  
 Sur son cheval agile,  
 Prou lentement passant sur les pierres  
 Avec vigilance et soins salutaires.

Singulière allure pour *un cheval agile*; mais ces coq-à-l'âne sont le signe distinctif de toutes les productions maçonniques anciennes et modernes, et toutes leur doivent cet air trom-

peur de simplicité et de sans-façon qu'on a déjà remarqué dans l'*Infant Joy*, de Blake. Cette strophe se rapporte toujours à l'apprentissage : « Veuille ne carmin t'eusses reçoive le gille, pair lentement pas si ne l'éprouve, vi gille ne soit chancel être » (qui veut être reçu gile en carmin, si un pair ne l'a pas lentement éprouvé, ne peut pas être vigile en *chancel*). Chancel veut dire ici *sanctuaire*. *Vigilant soin salulaire* fait sans doute allusion à la *veillée* dans le *chancel*, qui précédait toutes les initiations, à commencer par celle des chevaliers. Cervantes, qui a parodié la chevalerie, a dû en même temps nous léguer son secret dans les kyrielles de proverbes de Sancho Pança. Il fait veiller don Quichotte à l'hôtel.

Après avoir d'abord procédé avec une salulaire lenteur, l'allure du cavalier s'accélère, sans le moindre respect pour le mythe solaire.

Mais, trouvant sans délai route plus plate  
Sous ses pieds prou (bien) ferrés,  
L'animal soufflant se met au trot  
Qui l'escorche en selle.

Jean s'écrie : Bellement, doucement ;  
Mais Jean crie vainement,  
Trot tôt devint galop  
En dépit de mors et de bride.

Alors tout le peuple prou (bien) vit  
Qu'il jeta les fioles (bouteilles).  
De chaque côté pend une fiole,  
Comme il a été dit ou célébré.

Ce passage, tout à fait étranger au mythe solaire, est, au contraire, un des plus intéressants au point de vue de l'affiliation maçonnique des anciennes loges de corps et métiers. Le lanternois est de sa nature une langue très flottante ; mais, s'il est un de ses hiéroglyphes qui ait un sens bien fixé, c'est la *fiole* ou bouteille, qui indique toujours l'*affiliation*. Ainsi le voyage de la dive bouteille, dans Rabelais, c'est le voyage de la *dive fiole*. Il me reste maintenant à expliquer ces trois strophes :



Au maître qui lui vient en aide, l'élève paye ce qu'il lui plaît. Se  
prou faire payer, aime l'affiliant qui sait mettre la clef au secret du  
chancel (sanctuaire).

Maître vient se n'aide, élève paye li plaît.  
Se prou faire paye, aime l'affiliant  
Sait mettre clef, secret chancel.

La gent escrit bulle mène le monde, c'est qu'on montre au jeune  
écrivain quand il devine la glypte (l'art de la gravure en cachets).  
Jean Escriboulle monde se mène tel,  
Jeune escrivain montre devine glypte.

Que le peuple reste dupe des bourdes qu'il y lit, pourvu que tel  
soit affilié à la loge, paraisse écouter un fou qui donne son pain comme  
si Dieu y était sel et beurre.

Ne dupe demeure bourde y lire peuple,  
Pourvu que loge est affilié, tel  
Paraisse qu'écoute, pain donne fol,  
Comme l'y était Dieu sel et beurre.

En examinant le procédé employé par les poètes goulia-  
resques, on voit qu'il consiste à juxtaposer, les unes à la suite  
des autres, des kyrielles de proverbes.

Ainsi, le premier vers se lit :

Maître vend chandelles, veut palpe les.

Et le dernier est la version originale du célèbre proverbe :  
« On ne fait pas d'omelettes sans brouiller les œufs. »

Ne fais omelette de œufs se les brouilles.

Mais il y a un autre sens, le véritable :

N'aye foi homme l'est Dieu, se le brûle.

« Qui ne croit qu'homme est dieu, on le brûle. »

#### IV

Maintenant nous rentrons dans le drame solaire, qui reste  
très apparent dans les stations du cavalier Gilpin. Seulement  
nous avons vu que le commentateur anglais du poème s'était

entièrement trompé sur le point de départ. Gilpin ne se dirige pas de l'est à l'ouest, mais du sud-ouest au nord-est, et il est à remarquer que cette direction est absolument identique à celle de Panurge et de ses compagnons partant pour aller consulter l'oracle de la dive bouteille, c'est-à-dire pour aller se faire affilier à l'ordre gouliarèsque. Or, dans tous les poèmes anciens ou modernes, le héros solaire traverse les enfers, c'est-à-dire les ténèbres de l'ignorance, pour arriver à la source de science qui est l'*Orient*. Nous avons vu que le terme du voyage de Jean Gilpin est *Ware*, en français : *Oir*, au nord-est de la ville où *l'on dort*. Sa première station est Islington, aujourd'hui enclavé dans la ville de Londres, mais formant jadis une ville séparée, située en plein nord. Inutile de s'occuper des étymologies sanscrites du commentateur. Le traducteur a traduit, d'après le procédé burlesque, ce que l'original français avait dû écrire : *Islen ville*, c'est-à-dire *ici l'on veille*. C'est le commencement de la fameuse *veillée des armes*, qui précédait l'initiation du chevalier. Or Gilpin représente le premier degré de l'ordre des Gouliards, ceux que Rabelais nomme *Gastrolâtres*, traduction de *tripe l'aime*, c'est-à-dire les chevaliers ou *kchatrias*. Après eux vient, comme occupant le sommet de l'échelle sociale, la classe savante ou les *brahmines*, que Rabelais nomme *Engastromythes* ou *ventriloques*, et qui sont clercs de la *mère loge*. Leurs insignes étaient deux palmes, qui se sont conservées dans les insignes académiques. Aux premiers, l'or, représenté par la couleur jaune qui leur était attribuée, et les jouissances grossières; aux seconds, le pouvoir et la pourpre. Ils dédaignent d'être riches et se font nourrir par autrui; mais ce sont eux qui mènent le monde. Leur station est *Edmonton*, petite ville du Middlesex, située à 6 milles nord de Londres, sur la route d'Edimbourg. C'est la traduction d'un mot qui, dans l'original français, avait été *Damon ville*, avec le double sens de *démon veille* et *domine veille*. Là se trouve situé l'*hôtel de la Cloche* ou l'*autel de l'Eglise*; là domine le grand *Pierre Paul écrit bulle*, celui qui scelle ses écrits du sceau de Pierre et de Paul, c'est-à-dire le pape, l'ennemi traditionnel

de la gent gouliarresque, qui semble avoir hérité directement de cette haine implacable des *phratries* païennes dépossédées par le christianisme. C'est l'île sonnante de Rabelais.

J'ai dit que, dans les vieilles farces populaires, le rôle du beau Gilles était d'être toujours en fuite. En effet, en tant que héros solaire, il représente le mouvement rétrograde de l'astre diurne ou la décroissance des jours qui ne s'arrête qu'à Noël. Gilpin, emporté par le cheval de son ami le *lustreur* ou le *calendreur*, mais moulu par la course, est déposé par lui à la porte de ce personnage, qui joue un grand rôle dans les anciens mythes solaires : celui de passer le soleil au laminoir, pour lui rendre son *lustre*. Chez les Gouliards, il semble avoir rempli le rôle de *veilleur* ou de gardien de la loge, et son nom se traduisait : « colonne d'or veillant ou quel ne dort veillant »

Celui-ci fait immédiatement son métier de dégraisseur solaire, en disant à Gilpin couvert de boue et de poussière :

Mais laissez-moi racler les croûtes  
Qui pendent sur votre visage.  
Mangez, car prou vous êtes  
En cas de fringale.

C'est la fin de l'apprentissage. Il a été dit plus haut qu'on doit cacher le jeu au *cadet* ; si on l'y mêlait, il pourrait trahir le but de la famille de Golia, qui est d'enfoncer le *tronc de l'Eglise* ou le trône de l'Eglise. L'original de la strophe ci-dessus est :

Mais laissez-moi racle croustes sur votre vis (visage) li pend.  
Mangez, car prou estes en cas de fringale.

« Mais cessez de croire au miracle dont on revêtirait un pain vil. Mangez, car le cadet est prêt à faire un égal ou un *gouaille* (mais laissez miracle crustes se revêtir vil pain ; mangez, car prêt n'est cadet faire un égal). »

Le dogme de l'égalité semble en effet avoir été le dernier mot de la doctrine gouliarresque. Le cadet s'est assis à la table du *calender*, ou du chef de sa loge ; l'initiation est terminée

par cette démonstration d'égalité. Il va recommencer son voyage, cette fois de l'est à l'ouest, c'est-à-dire communiquer au monde la lumière divine qu'il a été chercher chez le calender. Alors il adresse ce petit speech à son capricieux coursier :

Pour plaire à vous ici vins-je,  
Ci retournerez à moi pour plaire.

« Pour vous plaire, je vins ici; vous retournerez pour me plaire. » En réalité, c'est le programme du Gouliard agissant en pleine connaissance de cause. « Pourple rêve se venge, Rois sur trône, Rome parpelards. » Il est bien près d'arriver, le fameux *jour de gloire* de la *Marseillaise*, le jour des *Gouliards*, qui, bien longtemps avant 1793, se proclamaient *sans culottes*; ce qui, en leur jargon, signifiait : *sans culte*.

Le départ de Gilpin est précédé, comme celui de la veille, par un bruyant tumulte :

Ah! discours malencontreux, vanterie inutile,  
Pour lequel il payera prou cher.  
Car, pendant qu'il parlait, un âne braillant  
Chanta à la fois haut et clair.

Mais son cheval se mit à souffler  
Comme s'il ouît rugir lion,  
Et prit le galop tant qu'il put,  
Comme auparavant il avait fait.

L'original dit :

Mot est enfer, l'inventèrent tel,  
L'Eglise, pape, rois, serf brûlent.  
Ane, sois libre, la foi t'éclaire.

Maçons se veulent, soumettent, s'affilient  
Que messe l'ouît l'ait ne régir Gaulpe,  
Que mi auparavant fût tel.

Il y a dans la première strophe un jeu de mots sinistre sur la *foi t'éclaire* et le *feu t'éclaire*, qui fait allusion au bûcher de l'Inquisition et surtout au supplice du chevalier de la

Barre. La seconde a un intérêt historique bien plus important. *Messe l'ouit* semble être une allusion très directe à Louis XVI. Beaucoup plus entendeur de messes que son prédécesseur, il semblerait avoir voulu placer les loges maçonniques sous la juridiction cléricale, ce qui, paraît-il, ne s'était jamais fait. Lorsque la Révolution éclata, la franc-maçonnerie regorgeait de prêtres, qui probablement y avaient été introduits par la cour pour en dénaturer le tempérament nihiliste; mais ce fut le contraire qui arriva : ces prêtres francs-maçons furent les plus fougueux de tous les révolutionnaires. Sous le dernier règne, la franc-maçonnerie, endormie depuis la chute de Charles X, fut réveillée par Napoléon III, qui la remplit d'officiers de tous grades pour appuyer sa dynastie; or, si cette franc-maçonnerie impériale ne l'a pas renversée, c'est qu'elle n'en a pas eu le temps. Mais elle est devenue immédiatement le plus ferme soutien de la république.

La course de la veille était celle de l'apprentissage; la course du lendemain est celle de la maîtrise ou, pour parler plus exactement, un cours des devoirs de la maîtrise.

Gilpin part, et de Gilpin

La toque choit avec la perruque.

Il les reperd plus vite qu'auparavant (que prime).

Pourquoi? Il était trop plein.

N'allez pas croire que son ami le calender l'a trop bien fait dîner. C'est le chapitre des persécutions qui commence, et il prescrit les règles de l'assistance que se doivent les Gilpins. Cette stance doit se traduire : « Pair Gilpin aide Gilpin, qui t'en supplie, lorsque le clergé veut opprimer un pourple pour culte de la tripe ».

Le coursier s'emporte de nouveau, et le chevalier fuit, selon la noble habitude de tout Gille, avec l'écuyer qu'on lui a donné pour l'escorter.

Six seigneurs dans la rue,

En voyant Gilpin fuir

Avec l'écuyer sur ses talons,

Crient à tue-tête : Arrête, voleur !  
 Arrête, voleur ! bandit !  
 Nul d'eux est muet,  
 Et tout un chacun par là passant  
 Se joint à la poursuite.

Cette partie des devoirs du Gilpin, se trouvant transcrite en langage vulgaire dans la ballade italienne de Pierre Barlier ou Pierre Brulart, n'est pas difficile à rétablir. Un Gilpin a été mis en prison ; il a été condamné à mort pour crime d'hérésie, etc. Les autres doivent faire l'impossible pour l'empêcher de périr.

Sachent ordonné est, à la roue envoient Gilpin, faire évêque le quierre sursis. Tels ne crient à tue-tête : Arrête, voleur ! arrête, voleur ! Bandes ne l'aide ameutent. Tu tinsses compères, là passant, se joignent à la poursuite.

Ici, comme on le voit, les deux textes arrivent presque à se confondre ; une émeute a été provoquée et, pendant ce temps, le Gilpin est enlevé par les compères qui forcent les portes de sa prison. Une bande de cavaliers suit le héros solaire, qui n'est qu'un héros révolutionnaire ; mais il les distance, et il arrive le premier à la porte de Londres.

Vite se rouvre la grille du portail  
 Comme devant, croient les gabelous  
 Que c'était un tour de Gilpin.  
 Car pairs, mourir éviter lui voulant,  
 Ne s'arrêtent que lorsque aidé l'ont  
 Se départit, en sûreté, règne loin.

Ainsi finit cette longue série de proverbes à double sens, comme tous les proverbes, qui probablement devait se vendre sous la forme des recueils de *Trois cents calembourgs pour un sou*, et peut-être, en cherchant bien, en retrouverait-on en France l'original. Mais la stance la plus étrange et la plus significative est certainement la dernière :

Now let us sing : long live the king,  
 And Gilpin long live he ;

And, when he next doth ride a race,  
May I be there to see.

Littéralement :

Maintenant chantons : Roi ait vie longue,  
Et Gilpin aussi ait vie longue;  
Et quand sera pour *courre* (course) nouvel,  
J'y serai à la fin de le voir.

Pour les initiés :

Maintenant chante : Honneur au vilain (vélin),  
Agile pence aussi ait vilain.  
Et quand sera par écrit, nouvelle,  
Je serai à la fin du livre.

Mais il existe une autre interprétation, qui donne le nom probable de l'auteur et la clef politique du poème :

Maintenant chantons : L'ait vie longue rois, etc.

Ce simple changement indique que l'auteur avait surtout en vue la *vile Hongroise*, c'est-à-dire Marie-Antoinette, fille de la reine de Hongrie, et que cette stance est un langage poissard, qui n'était autre que le lanternois.

Maintenant che ne tins la vile Hongroise,  
Eût je li ponce le vélin;  
Et quand sera porc, roi ne vaille,  
J'y serai, à la fin de le voir.

(Maintenant, si je tenais la vile Hongroise, il faudrait que je lui ponce le vélin (je lui donnasse une frottée), et quand il se trouvera un roi que ne vaille un porc, j'y serai afin de le voir.)

La *vile Hongroise* donne en même temps la signature de Greuze, l'ami des philosophes, dont les tableaux sont tous composés dans ce style. La reine, pour son malheur, se mêlait beaucoup trop des affaires des Gilpins, par l'intermédiaire de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, qui était un des membres les plus distingués des loges dévouées à la cour.

Telle fut la dernière transformation du héros solaire quelques jours avant qu'il se suicidât volontairement et s'en-

sevelît dans son triomphe. Avant le christianisme, il s'était fort peu mêlé de politique; cependant, nous savons que l'envoi des statues au Capitole causait souvent de violentes émeutes, à cause des allusions politiques qui se glissaient dans leur composition; et Tertullien cite un exemple historique de l'emploi de l'hiéroglyphe maçonnique d'alors pour exprimer un vœu contre les chrétiens. On sait que les *phratries* ne requièrent jamais publiquement contre eux, parce qu'ils étaient couverts comme les autres loges par le secret qu'elles se gardaient entre elles. Cependant, à l'occasion d'une des premières persécutions ordonnées d'office par les Césars, les païens d'Alexandrie firent afficher un tableau sur lequel était peint un personnage *porté par un pied d'âne dépassant une longue robe; il avait un livre à la main et des oreilles d'âne*. Cette série de rébus est tellement simple, que tout initié, c'est-à-dire tout citoyen libre, chrétien ou non, pouvait lire à première vue :

Pono stole kribi Blékhron.

c'est-à-dire : « Envoie au supplice l'infâme qui se cache. » Le plus grand crime des chrétiens aux yeux des païens, le seul probablement, était d'initier les esclaves. Plus tard, cette écriture servit à conspirer contre les autocrates byzantins, qui firent une guerre d'extermination aux francs-maçons orientaux et les anéantirent. Avec eux périt l'art grec. De nos jours, les czars russes ont fait la même guerre d'extermination à la franc-maçonnerie moderne et n'y ont gagné que le nihilisme, tandis que les Gouliards se sont dissous d'eux-mêmes dès qu'a été atteint le but pour lequel ils avaient toujours combattu, et qui les honore malgré leurs erreurs. Ce but était la liberté de la pensée.

G. D'ORCET (*Fraser's Magazine*.)

*P.-S.* — Je n'ai peut-être pas traité saint Gilpin avec tout le respect qui lui était dû. Je dis saint Gilpin, parce qu'il a été canonisé dans la famille de *Golia*, bien qu'il y ait peu à espérer de le retrouver dans les recueils des Bollandistes. Tout ce



que j'en sais jusqu'à présent, c'est qu'il était sénéchal et qu'il importa en Angleterre l'industrie du calandrage du velin, qu'il avait appris d'une Mauresque dont il fut aimé. Ceci se passait avant le dixième siècle et tend de plus en plus à déterminer le caractère solaire de saint Gilpin ou Gulpin, qui paraît avoir été primitivement Vulpin ou Vulpian, c'est-à-dire *renard*, traduction du grec *Bassaros* ou *kerdô*, surnom de Bacchus, inventeur du pressoir. Voici comment s'exprime à son égard un chapiteau roman de l'église de Gannat :

Mie plaigne le seneschal Gilpoing  
 Outremer fabriqua les calandres  
 Es velin, Angleterre, pourple.

Par ses immenses troupeaux de moutons, l'Angleterre était destinée à avoir le monopole des parchemins aussi bien que des laines, et elle dut ce monopole à quelqu'un de ces ouvriers parisiens qui y émigrèrent dès le sixième siècle. L'origine française du nom de Galpin ne laisse aucun doute, car on le retrouve écrit tantôt sous la forme de *Gel-panne* et tantôt sous celle de *panne-Glass*, glaceur de panne (étouffe) ou lustreur. Dans l'antiquité, il faisait déjà le métier de foulon. Le *Pangloss* de Voltaire et le *Panurge* de Rabelais sont des Gilpins ; il en était de même de Léonard de Vinci, qui a signé le buste de Béatrice Farnèse d'une *épingle*, et dans une foule de gravures du dernier siècle se rapportant à des initiations maçonniques, l'*épingle* joue un rôle ornemental aussi imprévu que singulier. C'était l'insigne du plus haut grade des loges de corps et métiers, celui des *colonnes d'or du chancel*.

Mais *Gilpin* faisait surtout partie de la signature mystique des maîtres, qui avaient le droit d'ajouter à leur nom la formule latine *pinxit*, c'est-à-dire *je l'ai peint*. Un passage très curieux de Cervantes nous donne la clef de ce petit mystère, qui était le dernier mot de la franc-maçonnerie d'autrefois. *Don Quichotte* est, comme l'œuvre de Cowper et celle de Rabelais, un poème maçonnique, contenant les statuts d'une loge exclusivement composée de nobles, que Coypel a traduits en français à l'usage des « coulpe-lances, maçons tripe-

l'aiment, manier cimeterre plaît, chevaliers de Sol-Monte » (Salomon). C'était une loge de nobles professant des opinions dites aujourd'hui *libérales*. Voici l'enfilade de proverbes de Sancho Pança qui se rapporte à la formule gilpinique :

Ce, ni je le dis; ce, ni je le pense.

Mais tel ne le tient, tel ne mange atout (avec) le pain.

Si furent fiancés ou non ? A Dieu auront compté rendre le.

De mon vignoble je viens et ne sais nul.

Voici maintenant la lecture véritable :

Se ne gèle dit, est signe Gilpin s'aime tel en latin, tel nom ajoute, *l'ait peint*. Si fût roufian (homme taré), ne signe devront contraindre le. (On devra le contraindre à ne pas le signer.) Doit mène vie noble, *jouvenet* signe-le.

Jouvenet est ici pour *cadet*, et quiconque signait *pinxit* devait posséder une réputation intacte. Mais ce qui est plus intéressant à constater, c'est que *pinxit* désigne toujours un *Gouliard*, et que la franc-maçonnerie du moyen âge n'était à proprement parler qu'une formule de signature artistique.

En effet, dès le onzième siècle, on la trouve sur les chapiteaux des églises romanes sous la forme de deux Centaures, portant du *feurre* (foin) sur le dos, avec une longue queue terminée par une épaisse touffe de poils (drue, velue); d'une main ils tiennent une épée, et de l'autre ils échangent des *lapins* ou des *pommes de pin*. La lecture héraldique de ces rébus est d'une simplicité enfantine :

« Feurré mi Centaure, épée à la main, queue longue drue velue, n'échange lapin. » (C'est-à-dire : Fourmaçon tripe l'aime, colonne dort veillant, saint Gilpin.)

Assurément, les vrais maçons ont pu aimer la tripe au four (fourmaçon tripe l'aime). Mais il est certain qu'ils n'étaient que des *pierrots* ou *vilains* et ne faisaient pas partie des trois corporations (bourgeois, nobles et clercs) vivant dans des enceintes maçonnées (fort maçonné), qui sont l'hiéroglyphe habituel de la franc-maçonnerie gothique. Aussi ne sont-ils pas la véritable origine de cet ordre si célèbre et si peu connu,

lequel n'admettait que ceux qui vivaient noblement, c'est-à-dire d'une profession intellectuelle quelconque, et partant sachant écrire. C'était une condition *sine qua non*, pour être reçu *clerc carminé* ou *pourple*. Leur privilège était de signer de la penne de l'aile gauche du cygne (firme cigne tort plume) sur du vélin calandré (calandré vélin) en signe qu'ils l'avaient peint (signe je l'ai peint).

Sur la *Joconde* et la *Sainte-Anne* de Léonard de Vinci au Louvre, on peut remarquer, à l'arrière-plan, les frimas la tête dans les nues (frimas chef nu), qui indiquent le grade du peintre dans sa guilde; mais aucun monogramme gelpinique n'est plus bizarre ni plus apparent que le singe au poing dans l'œil (singe œil poing), qui fait une figure si drôlatique derrière le captif de Michel-Ange du Louvre, et a dû probablement le faire refuser par la cour de Rome. Il est derrière le dos d'un vilain (colonne d'or vilain), la formule est donc complète, et ce n'est pas la seule qui saute aux yeux dans les œuvres de l'austère Florentin. Son *Pensieroso* est un homme qui médite assis (medit-sis pour Meditchis, ou Médicis prononcé à l'italienne.) Michel-Ange maniait donc très agréablement le calembour gaulois, car le sénéchal Gilpin avait imposé à tous ses adeptes cet idiome que Dante (autre Gilpin) trouvait si *délectable*. Bien des fois on a écrit *finis Galliæ*, mais elle ne sort par une porte que pour rentrer par une autre, et quant à l'auteur de l'article du *Fraser's Magazine*, je le soupçonne fortement de nous avoir dévoilé un tantinet des vieilles traditions de quelque loge maçonnique anglaise, ce que, du reste, Gérard de Nerval avait fait avant lui dans sa *Reine de Saba* et sa *Main enchantée*, dont l'origine maçonnique n'a jamais été contestée.

G. D.



---

CRYPTOGRAPHIE. — SOCIÉTÉS SECRÈTES.

---

## LE SONGE DE POLIPHILE

TRADUCTION DE M. CLAUDIUS POPELIN

---

### I

Il est des noms littéraires qui ne disparaissent jamais de la grande affiche humaine. Ce sont ceux des artistes dont les œuvres réunissent en même temps un savoir assez profond et une forme assez émouvante pour intéresser, au moins par un des côtés de leurs compositions, toutes les classes sociales. Tels sont, dans les temps modernes, Dante, Rabelais, Cervantès et Goethe. Ce n'est pas sans intention que j'ai rapproché ces quatre grands génies d'ailleurs si différents. Tous n'ont livré au public qu'une moitié de leur secret, réservant pour un cercle infiniment restreint d'affiliés l'intelligence complète de leur œuvre. Goethe est le dernier d'entre eux, il est mort en plein dix-neuvième siècle. Une foule de signes particuliers indiquent qu'il appartenait à la même société mystérieuse que ses illustres prédécesseurs, et qu'il était un de ses derniers survivants, et cependant, pour des motifs qu'il est encore impossible de pénétrer, il a cru devoir emporter avec lui la clef de tous les mystères qu'il a semés avec tant de profusion dans son *Faust*, et dans les deux parties de son roman de *Wilhelm Meister*. Ce dernier surtout accuse des tendances *illuministes* très marquées, et il est peu douteux que Goethe n'appartînt à cette secte des *Illuminés* qui était si répandue au dernier siècle en Allemagne ; mais qui peut dire aujourd'hui ce que c'était que les *Illuminés*, et quelle était leur doctrine ; bien

qu'on sache parfaitement qu'ils ont exercé une influence considérable sur la franc-maçonnerie politique qui a fait la Révolution? En effet, en s'affiliant aux loges du rite écossais, les *Illuminés* ne leur communiquaient pas leur secret, qui s'est enseveli avec eux, et j'ajouterais même que quand ils l'auraient voulu, il leur aurait été difficile de le leur communiquer, parce que ce secret était à la fois artistique et scientifique, et que les loges maçonniques du dix-huitième siècle dont les héritiers semblent être aujourd'hui les uniques représentants de la grande franc-maçonnerie universelle du moyen âge, n'étaient même pas composées de gens de même profession, et par conséquent ne pouvaient pas posséder le véritable secret de maîtrise, tel qu'il existait dans la franc-maçonnerie du compagnonnage. Aussi ne peut-on pas suivre leurs vestiges au-delà de Cromwell, qui semble en avoir été le créateur par l'intermédiaire de son secrétaire Milton, lequel, lui, appartenait réellement à la véritable franc-maçonnerie. Son poème du *Paradis perdu* indique clairement qu'il faisait partie des *Sirènes*, titre commun aux trois classes supérieures dans lesquelles on n'admettait que les nobles, les prêtres et les souverains, c'est-à-dire tous ceux ayant droit dans la vie publique au titre de *sire*. C'est assez dire que l'ancienne franc-maçonnerie ne se piquait pas de démocratie, car elle reproduisait avec une extrême rigueur les quatre castes de l'Inde, et néanmoins cette hiérarchie rigide avait pour correctif un principe non moins rigoureusement établi qui se formulait dans ce dicton :

Bercail, frimaçons tous égaux.

Ce qu'ils écrivaient dans leur langage figuré :

Baie recueillie fourmi, chante cigale.

On y reconnaît facilement le thème de la première fable de La Fontaine, mais ce thème est tiré lui-même des rébus du quinzième siècle.

Les loges maçonniques créées par Milton et Cromwell ne furent pas initiées à ce secret, ni à beaucoup d'autres, parce

qu'elles étaient composées de sectaires de toute provenance qu'il s'agissait de faire marcher ensemble sous les drapeaux du Protecteur. Cependant, il est certain qu'on leur révéla une partie notable des traditions des véritables francs-maçons, autrement dit des professions qui s'intitulent aujourd'hui *la Coterie du bâtiment* et comprenaient les tailleurs de pierres, les charpentiers et les serruriers. C'est par ce côté que les francs-maçons modernes, ou pseudo francs-maçons, se rattachent aux véritables, et beaucoup d'entre eux, tels que le peintre David, faisaient partie des deux franc-maçonneries.

Le nombre des livres qui traitent de l'ancienne maçonnerie est prodigieux, et non moins prodigieux par la variété des formes, car il n'est pas jusqu'à l'ordre des Jésuites qui n'y ait apporté son contingent, et même l'un de ses types les plus complets est l'ouvrage du jésuite Villapando sur le Temple de Salomon. Non seulement les papes la toléraient, non seulement ils l'avaient protégée ouvertement et énergiquement contre les empereurs byzantins, qui l'avaient extirpée de leurs Etats, mais encore ils paraissent avoir toujours répondu à son appel lorsqu'elle a invoqué son appui contre la maison d'Autriche, sans paraître se soucier de toutes ces injures qu'elle en recevait en guise de remerciements, pourvu que ces injures se maintinssent dans les mystères du rébus et du lanternois, de sorte que les deux coryphées de cette littérature libre-penseuse s'il en fut sont deux moines : Francesco Colonna et Rabelais, lesquels ni l'un ni l'autre n'ont jamais été poursuivis à cause de leurs ouvrages, et sont morts, l'un professeur de théologie à Padoue, l'autre curé de Meudon.

Or, lorsqu'on lit *Gargantua* et *le Songe de Poliphile*, dont le fond est encore bien plus païen que la forme, on est bien forcé de convenir que, jusqu'à la Révolution, l'Eglise romaine a été l'unique confidente et l'unique dépositaire de la liberté de la pensée et que ce dépôt, qu'elle avait reçu des anciennes religions auxquelles elle avait succédé, elle l'a transmis fidèlement au monde moderne, pour en faire désormais l'usage qu'il lui plaira. Aussi peut-on remarquer que la liberté de penser ne s'est développée pleinement et constamment que

dans les pays où s'est maintenu le catholicisme, c'est-à-dire l'Italie, la France et l'Allemagne méridionale, et que sans l'Eglise de Rome elle aurait été étouffée, aussi bien en Occident qu'en Orient, par la pesanteur du *bras séculier*.

J'ai dit que les productions maçonniques étaient innombrables, et naturellement au point de vue de l'art elles sont de valeur très différente : il y en a de bonnes, de médiocres et de mauvaises, d'intéressantes, de fades et d'assommantes, elles revêtent également toutes les formes littéraires possibles, mais elles se relient toutes par un lien commun, toutes traitant littéralement de *maçonnerie*, c'est-à-dire d'architecture et des arts qui s'y rattachent.

Cette observation n'a pas échappé à ceux qui ont étudié avec soin Rabelais, et ce n'est pas sans raison que M. P. Rozières a comparé son œuvre titanesque et touffue à une cathédrale gothique. On sait aujourd'hui que le curé de Meudon avait étudié l'architecture avec le même soin que les autres arts de son temps, et nous verrons plus loin pourquoi. Quant à Francesco Colonna, son prédécesseur et son maître, bien que son livre affecte, beaucoup plus que *Gargantua*, les allures d'un véritable roman avec un plan exactement calqué sur celui de tous les romans de l'époque, l'architecture y tient une place si considérable et prime tellement tout le reste, que l'auteur du *Songe de Poliphile* a été rangé non sans raison parmi les grands architectes de l'Italie. Mais on ne peut pas dire que ces descriptions perpétuelles de monuments imaginaires en rendent la lecture bien attrayante pour les profanes, et les savants se passeraient bien volontiers de la plate et peu intelligible intrigue amoureuse dans laquelle il a enveloppé ses dissertations maçonniques. D'ailleurs, aucune passion politique ne l'anime. C'est un écrivain purement didactique, un puits de science, mais un puits dont l'eau trouble n'a pas la saveur piquante du puits rabelaisien, et son ouvrage aurait certainement gagné à être présenté sous une autre forme, si c'eût été possible du temps qu'écrivait ce dominicain. Mais à supposer que le pape l'eût permis, l'empereur aurait certainement fait pendre l'auteur. Il était donc condamné à l'allé-



gorie forcée, et son allégorie est généralement lourde et monotone. Ses contemporains passaient par-dessus ce léger inconvénient, parce que c'était un puits inépuisable, où ont puisé longuement tous ceux qui l'ont suivi, depuis Rabelais jusqu'à Goethe, et que son livre était le véritable cabinet de Barbe-Bleue, où se trouvaient les clefs de tous les mystères de l'ordre social renversé de fond en comble par la Révolution de 89.

*Le Songe de Poliphile* a donc été le véritable bréviaire de tous les artistes et de tous les écrivains du seizième et du dix-septième siècle, et il est très facile de reconnaître la profonde influence qu'il a exercée sur Rabelais et sur Michel-Ange, qui tous deux devaient le savoir par cœur. C'était un formidable arsenal, dans lequel Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et plus tard sa fille, Marguerite de Valois, allaient s'approvisionner de flèches acérées pour leur carquois. Mais lorsque ce monde se fut écroulé, le bon dominicain de Trévise n'ayant rien de la malice ni de l'originalité du sarcastique curé de Meudon, se trouvait avoir dissimulé son immense savoir sous un masque de galanterie banale et équivoque, qui n'avait rien de ce qui pourrait séduire le profane. En effet, son *Poliphile* et sa *Polia* sont des spectres incolores auxquels toute espèce de vitalité fait absolument défaut, et quand on n'a pas la clef des abstractions qu'ils représentent, il est impossible de les suivre sans un ennui et une fatigue incommensurables dans les péripéties dédalesques d'un rêve qui semble n'avoir ni queue ni tête. Si l'on y joint la lourdeur d'un style dont le pédantisme sans trêve ni merci achève de ralentir les allures déjà trop pesantes de l'idiome abâtardi et macaronique dont il s'est servi, on s'explique d'autant plus facilement qu'il ait été relégué dans les rayons où l'on ne met jamais la main, que les deux traductions françaises que nous en possédons ont plutôt exagéré qu'atténué les défauts de l'original.

Cependant, si personne ne lisait plus l'*Hypnérotomachie*, on regardait toujours avec le même plaisir les magnifiques gravures sur bois qui sont le véritable texte de ce singulier

ouvrage, et la première édition, imprimée en 1499, se vend aujourd'hui à des prix fabuleux. Il est probable que ses planches sont de la main même du dominicain, car il est indubitable que ce ne sont pas les planches qui ont été faites pour le texte, mais que le texte n'a d'autre but que de faciliter l'interprétation des planches, et que par conséquent il n'a été fait qu'après coup.

La première traduction française date de 1546, et est attribuée à un chevalier de Malte très versé dans l'art de l'architecture. C'est plutôt une imitation qu'une traduction qui a dû servir, comme tous les ouvrages de ce genre, de formulaire d'initiation à quelque cénacle de savants et d'artistes, tel que celui que le grand imprimeur lyonnais Gryphe avait fondé sous le nom de *Société Angélique*, ce qui indique une société placée sous le patronage ultra-maçonique de saint Gille, dont les adeptes avaient pris pour cimier une tête d'ange (*chef angel*). Etienne Dolet et Bonaventure Despériers, qui finirent tous deux si misérablement, appartenaient comme Rabelais à cette société si étrangement angélique.

Personne mieux que Rabelais n'était en état de traduire Poliphile dont il était grand appréciateur, mais la platitude du style de la version publiée en 1546 par Jean Martin ne permet pas de la lui attribuer. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elle parut en même temps que le troisième livre de *Pantagruel*, et que cette concordance ne doit pas être fortuite, car *le Songe de Poliphile* est un livre conçu de façon à abriter toute espèce d'allusions politiques dans ses vastes flancs. Aussi toutes ses rééditions coïncident-elles avec des publications dont le caractère essentiellement satirique est incontestable. Jacques Gohory le réédita en 1561 sans changement appréciable pour le profane, mais l'année suivante paraissait *l'Ile sonnante*, attribuée à Rabelais, sans que cette paternité soit prouvée, ni même très vraisemblable.

Quelle que soit la fidélité ou plutôt l'infidélité de ces traductions françaises, elles se distinguent par la splendide beauté de leurs gravures sur bois, qui sont très supérieures à celles de l'original. Evidemment toute la fleur des artistes de

l'époque y a concouru, et l'on n'a que le choix entre Jean Cousin et Jean Goujon, qui étaient alors dans tout leur éclat, mais peut-être faut-il y joindre aussi Philibert Delorme, le plus savant des architectes de son temps, et l'un de ses plus élégants dessinateurs. Il y a tout lieu de croire que la partie architecturale est de lui, et qu'il a dû refaire les planches de style du quinzième siècle du commencement dans lequel il excellait, comme le prouve la pièce de *la Chandelle*, que Champfleury a publiée dans son *Histoire de la caricature*, et qui porte sa signature gouliarèsque. Les splendides apothéoses de la fin et les marches triomphales de l'île de Cythère sont tout à fait dans la double manière de Jean Goujon et fort différentes des fêtes rustiques, qui pourraient être de Jean Cousin. Comme on ne possède pas un seul dessin accepté comme authentique de ces trois artistes, toutes ces hypothèses sont pour le moment invérifiables, mais ce qui est hors de doute, c'est la noblesse et la grandeur du style des illustrations du *Songe de Poliphile*, et comme elles ont dû coûter fort cher, même à cette époque, elles témoignent de l'importance que l'on attribuait à l'œuvre de Francesco Colonna.

## II

Ces éditions ont été rééditées avec un petit nombre de variantes en 1600 par le célèbre Béroalde de Verville. La réputation de ce personnage a été remise à neuf tout récemment par la réédition du fameux livre connu sous le titre : *Du moyen de parvenir*, mais s'il n'est pas de Rabelais, il doit être d'un autre que de l'assommant abbé de Saint-Gatien, car il est impossible d'être plus lourd, plus pâteux, plus inintelligible et surtout plus soporifiquement ennuyeux que la préface et la note *stéganographique* qu'il a ajoutées à ce qu'il nomme pompeusement « le Tableau des riches inventions couvertes du voile des feintes amoureuses qui sont représentées dans le Songe de Poliphile, dévoilées des ombres du songe et subtilement exposées par Béroalde. A Paris, chez Matthieu Guillemot,

au Palais, en la galerie des Prisonniers, avec privilège du roy, 1600. »

Mais si Béroalde n'a pas changé grand'chose aux gravures de 1546, il avoue qu'il ne s'est pas assujetti au texte de François Colonna.

« Cependant doncques, vous remarquerez, dit-il, que le livre est demeuré françois imité de l'italien, comme il paraît par le titre : *Discours du Songe de Poliphile*, et le laissant comme il étoit pour le corps, n'avons point voulu y insérer les fables que nous avons trouvées en l'italien, suivant ainsi que nous avons le plus simplement qu'il a été possible ce qui se présentoit. Quant au dessin du tout, il est divers, car on y voit force architecture, en quoi le chevalier maltais étoit trop exagéré : on y rencontre de beaux jardinages, des fontaines et force antiques sculptures, ou par-ci par-là nous avons un petit dilaté, ce qui étoit trop retranché, oubliant toutefois l'imitation du langage, lequel, si nous eussions pratiqué, eût eu trop mauvaise grâce, attendu que de s'affecter sur l'escorchement des termes et des phrases sentiroit son discours pédantesque, dont l'éloquence est entièrement esloignée de la nostre, laquelle par beaux termes, loin de paroles esgratignées des autres langues, ramasse de naïves façons de parler, en déclarant ce qui est proposé. Et certainement Poliphile eût été de mauvaise grâce et ennuyeux s'il eût été traduit, il se fût rendu importun et peu désirable à ceux qui ne désirent point tant d'artifices. Suyvant ce conseil que j'ay pratiqué à la conférence des livres, j'ay repassé ce que les premiers nous ont donné, redressant ce que par mégarde on avoit laissé échapper, joint que les « affaires occupant les premiers, ils n'ont pas pris « garde à tout et n'avoient pas possible l'attention au dessein, « telle que je l'ay, quelqu'un par aventure imitera mon occupation et, selon le temps et les humeurs, s'avisera de quelque nouveauté. Outre quelques notes déjà remarquées, je « vous diroy que j'ay raccommoé de la lettre aux figures, « auxquelles par la faute des tailleurs d'histoires, il y avoit de « la discordance, etc. » Le reste se perd dans l'amphigouri le plus transcendantal et le plus assommant qu'on puisse rêver.

Mais il résulte de ce qui précède que, même pour ses contemporains, Colonna ne passait pas pour divertissant, et qu'on n'attachait qu'une médiocre importance au texte italien de son ouvrage. Le véritable texte étant les figures, l'autre ne sert qu'à l'éclaircir et à en donner la lecture blasonnée. Nous verrons plus loin que Béroalde a donné la lecture héraldique du plus important et du plus curieux de ces cartouches hiéroglyphiques que Colonna lui-même avait passé sous silence, mais la plupart du temps Béroalde a fait comme ses prédécesseurs, *les tailleurs d'histoires*, et, afin d'y introduire des actualités, il a faussé sciemment ses descriptions, ou bien encore, comme dans la célèbre devise de l'amiral, il a retourné le dessin, ce qui en change complètement le sens.

Au superbe frontispice de l'édition de 1546, il en a substitué un autre de façon infiniment moins artistique, mais tout à fait cabalistique d'aspect, dans lequel il n'y a cependant qu'une seule chose qui mérite d'être citée, c'est le *rainceau fatal* ou le *myrthe-rain*, qui est l'hiéroglyphe du meurtre et porte une *rouelle* qu'il intitule *chaos*, dans lequel il avertit Henri IV du dessein qu'avait formé le maréchal de Biron de l'assassiner. C'était l'unique but de ce frontispice, aussi a-t-il été supprimé dans les éditions suivantes, comme n'ayant plus d'actualité. Voici la traduction de cette partie du frontispice :

Escribouille meurtre n'écrive le Roy  
 Qu'ait remarquer se trahisse le,  
 Poignard le venge penser maréchal.

Cette pièce serait parfaitement indéchiffrable sans la lecture qu'il en donne, dans un long et fastidieux préambule faisant suite à sa préface et intitulé *Recueil stéganographique* contenant l'intelligence du frontispice de ce livre. Si jamais *os médullaire*, contenant cette moelle succulente dont parle Rabelais, a été difficile à rompre, c'est bien celui-là, car il n'est pas possible d'en lire dix lignes de suite sans s'endormir d'un sommeil de plomb. L'auteur a employé la méthode de Rabelais dans son fameux plaidoyer du sieur de Humevesne contre son illustre adversaire, mais il ne lui a pas emprunté

son esprit, et c'est comme s'il lui avait pris sa lanterne sans l'allumer. Néanmoins, quand, à l'aide d'un travail qui peut prendre place à la suite de ceux d'Hercule, on se trouve avoir nettoyé ces malplaisantes étables d'Augias, on peut ramasser, sous ce fumier, la clef d'or du Songe de Poliphile servie par une fort jolie main, celle de Marguerite de Valois, la femme de Henri IV (*in partibus infidelium*). Sa signature gouliarresque se trouve en tête du chapitre, dans une majuscule ornée qui ne reparaît nulle part ailleurs, et a par conséquent été gravée exprès pour elle. Cette majuscule se compose d'un I latin ou capital, derrière lequel se voit *un enfant agenouillé et courbé, tenant de la main gauche une marguerite. Audessus un brouillard*. En voici la traduction :

Ecrit bulletin, main être parpaillon  
Marguerite Colonne d'or l'est Brouillard.

(Ce bulletin est écrit de la main de Marguerite parpaillon Colonne d'or Brouillard.)

Maintenant c'est elle-même qui va nous expliquer ce que c'était que le *brouillard* qui donnait son nom à une branche très importante de la franc-maçonnerie vénérant le sépulcre d'un savant Napolitain connu sous le nom de Pierre *Barlieri*. Et d'abord, en appliquant le nom de *stéganographique* ou écriture secrète à son frontispice, Béroalde nous renseigne plus exactement que quiconque sur le caractère général des planches de Poliphile, lesquelles ne sont qu'un traité de *stéganographie* ou de blason architectural, car, dans les idées de l'époque, il était absolument inséparable de l'architecture. Mais l'abbé de Saint-Gatien est plus explicite encore et confirme entièrement une hypothèse que j'avais déjà émise, à savoir que les *Gouliards* tiraient leur nom de la langue dans laquelle ils écrivaient leurs hiéroglyphes et qui était le gaulois (1).

« Nos druydes, dit-il, nous ont laissé, par une heureuse

(1) Dans tout le corps de son ouvrage, Colonna qualifie ce langage de *latin vulgaire*, ce qui désigne particulièrement la langue des assises de Jérusalem ou *langue d'oïl*.

cabale, un petit rayon de vérité, laquelle est encore demeurée en *l'ordre de la souvenance*, pratiquée en certain endroit. » Cet endroit, c'est le *Bercail* ou la *mère loge*. Malheureusement tout le reste n'est pas aussi limpide, hélas ! et il n'y a d'à peu près raisonnable dans ce fatras que cette façon peu gracieuse de désigner stéganographiquement la reine Marguerite.

« *Oloclirée*, objet universel d'amour, remplissant le monde de son nom, aura tant d'excellence que, même après qu'elle sera ravie aux mortels, encore en sera bien aimée, tellement que plusieurs viendront en cette *grotte*, pour au moins avoir l'heur de *respirer l'air*, auquel vivait en passant ce miracle de nature et merveille du monde. »

*Oloclirée* veut dire en grec *sort universel*, et est une épithète appliquée à Marguerite, *soit reine vraie seule*, par opposition à Gabrielle d'Estrées qui jouait auprès de son mari le même rôle que jadis Diane auprès de Henri II, celui de pseudo-reine. Pour mieux la désigner, Béroalde dit qu'après sa mort, on viendra *humer l'air dans une grotte* (hume air grotte), ce qui fait Marguerite. En blason cette fleur signifie *me regrette*. Les amoureux la consultaient en effeuillant sa corolle, pour se demander s'ils étaient regrettés. « Me regrette un peu, beaucoup, etc. » C'était plus gracieux que de *humer l'air dans une grotte*, jeu de mots par trop *grotesque* qui peint bien l'insipide Béroalde.

### III

Tout dans son recueil stéganographique est du même goût pédantesque et lourd, mais il a noté par une majuscule un certain nombre de mots français, latins, grecs et hébreux, dont la juxtaposition donne un sens qui est la *moelle* de cet os si rugueux. Rabelais a usé aussi de ce procédé dans l'énumération des noms des îles de son voyage à la recherche de l'oracle de la dive Bouteille, et lui-même l'avait emprunté à Francesco Colonna, dont les têtes de chapitres commençaient par les capitales P. O. L. I. A. M. F. R. A. T. E. R. F. R. A. N. C. E. S. C. V. S. C. O. L. V. M. N. A. P. E. R. A. M. A. V. I. T., c'est-à-dire « Poliam frater Franciscus Columna peramavit. » *Polia* frère Fran-

*çois Colonne adora.* Mais en blason, une épigraphe grecque, latine, hébreue ou arabe, doit toujours être traduite en français, avec la désignation du genre de caractère employé, qui est lui-même un hiéroglyphe, et alors on doit lire : « Latin Polie frère François Colonne adore », ce qui n'est plus le nom de l'auteur, mais son grade dans la hiérarchie maçonnique. « L'est templié frère François Colonne d'or. » Il était colonne d'or des Templiers, et il nous donne, surtout dans *le Songe de Poliphile*, les règlements secrets de ce célèbre ordre militaire qui se composait lui-même de trois classes : les ouvriers, les nobles et les prêtres, et d'une quatrième sur laquelle il pesait de tout son poids, les rois. Il résulte même d'une planche, qui sert de titre aux chapitres des chevaliers, que le moine italien a traduit le code de la langue de *Provence*, dont l'hiéroglyphe est une *pervenche*. On s'explique alors aisément pourquoi un chevalier de Malte, héritier des secrets des Templiers, a jugé à propos de traduire Francesco Colonna à l'usage de quelque loge de chevaliers de son ordre. Il ne faisait que reprendre son bien en l'adaptant à la mode du jour.

Mais dans son recueil stéganographique, Béroalde ne s'inquiète pas des affaires de Saint-Jean de Jérusalem et se contente de remplir de son mieux une commission de la reine Marguerite, que sa rivale voulait empoisonner afin de pouvoir épouser Henri IV. La *reine vraie seule* avait sans doute gagné à sa cause cet ordre du *Brouillard* dont elle faisait partie, et qui semble avoir toujours soutenu les intérêts du catholicisme, sans en être plus chrétien pour cela. Cette lettre est précédée d'un avis contenu dans une légère modification de la signature de Colonna, annoncée par Béroalde. Voici comment il s'exprime à cet égard :

« L'auteur ayant cité son nom au titre du livre, l'avait inséré ès commencement (des chapitres) ainsi, *Poliam frater Franciscus Colonna peramavit*. Ce que voulant imiter, mais non traduire, non plus que le tout est une imitation, j'ay mis ès premières lettres « François Colonne serviteur fidèle de Polia », ce qui est plus convenable à un gentilhomme que le dire moine, tel fut ce Colonne après la mort de sa maîtresse,



pour laquelle vivant et estant encore séculier, il a retracé plusieurs ordonnances d'amour, sous le nom de Polia, laquelle estoit jadis la belle Lucesse Trevisane, les bonnes grâces de laquelle et ses poursuites pleines de flames, il a transmuées, faisant que ces douces amours de délices mondaines devinsent fructueuses affections pour des sujets non périssables qui s'obtiennent par les recherches de vertu et se trouvent dans la *lumière des sciences*, qui sont les vraies amours des *beaux cœurs*. »

Ce passage est, à beaucoup de points de vue, un des plus importants de cette préface *stéganographique*, en ce qu'il donne le motif de cette réédition d'ailleurs assez peu soignée, car presque tout son intérêt est dans sa double introduction. Le français, comme *hiéroglyphe*, signifie *vulgaire*, et en faisant précéder de ce mot « François Colomne serviteur fidèle de Polia », on a deux vers octosyllabiques :

Vulgaire François Colomne  
Serviteur fidèle de Polia.

Ce qu'il faut traduire : « Vulgaire faire ne soit quel hymen, sire évitera affidés le dépouillent ». C'était un ordre formel à Henri IV de ne pas épouser sa maîtresse, s'il voulait éviter d'être déposé par les affidés de l'ordre du Brouillard. Pour l'en détourner, on lui révélait que Gabrielle, traitée par sa rivale de *cheval des quatre fils Aymon*, avait formé le dessein d'empoisonner la *reine vraie seule*, et avait été infidèle à son royal amant avec le maréchal de Biron, en foi de quoi elle avait été condamnée à mort, par les Pairs Brouillards, dont elle-même faisait probablement partie. La formule était : AMEHEVR, AMOVR, AMEVR, c'est-à-dire l'*attend mort murmurée*. Cette formule est expliquée dans *le Songe de Poliphile*. Le Pair Brouillard, coupable de trahison, était *muré* dans le sépulcre que contenait tout *bercail* ou *loge*, et l'on sait que ces exécutions mystérieuses étaient assez communes.

Cette lettre demandait au roi une réponse dans la même forme, s'il ne voulait pas que la sentence fût exécutée. Peu lui importait, sans doute, qu'on eût voulu empoisonner la

*reine vraie seule*, mais il dut être prodigieusement sensible à la double trahison de sa maîtresse et de son ami, et il ne répondit point. En conséquence, la belle Gabrielle fut non *emmurée*, mais *empoisonnée*, d'après le procédé particulier aux Saingilpins, qui était un *bain* ou un *clystère vénéneux*. On sait qu'elle mourut subitement dans des convulsions si atroces, qu'elle en fut toute défigurée. Henri IV la vit partir sans beaucoup de regrets et n'essaya nullement d'éclaircir ce mystère de sa mort ; mais il fit une forte pension à la *reine vraie seule*, qui eut la permission de revenir à Paris, et consentit en échange à laisser casser un mariage aussi étrange qu'avait été celui de sa mère avec Henri II. Quant à la publication du factum de Béroalde, il eut lieu un an après la mort de Gabrielle avec approbation du roi, et semble être sa justification auprès des loges maçonniques. Son fils, Louis XIII, à la suite de l'exécution du maréchal d'Ancre, fit aussi publier une suite de planches connues sous le nom de la *Mythologie de Coyon*, qui rendait compte aux *caqueroles*, nom bourguignon du *limaçon*, de la trahison, pour laquelle Concini avait été condamné à mort par les susdits *caqueroles*.

Voilà pour la partie historique de la préface de Béroalde, mais comme elle ne se rattache que très indirectement à l'ouvrage de Colonna, je ne puis que l'indiquer en passant. En revanche, elle contient une profession de foi franc-maçonne dont je n'ai pas encore rencontré d'autre exemple, et comme elle comble une lacune dans *le Songe de Poliphile*, je vais la donner tout entière. Elle se compose d'une série de mots français, ou barbares, parmi lesquels on remarque celui d'*oboël*, lequel est la réunion des deux mots hébreux OB, *frise*, et AUL, *méchant*, ce qui fait *frise-méchant* pour *franc-maçon*. Le mot *méchant* vient du grec μάχος et μηχανή, dont nous avons fait *machiner* et *machine*. On le retrouve dans l'allemand *mach* et l'anglais *make* : *faire*. Un *méchant* est un homme qui *machine* de noirs desseins, et le verbe hébreu AUL, traduit exactement le grec μάχω ou μηχανωά, *inventer*, *être artificieux*. Au douzième siècle *maçon* s'écrivait *machun* : « li machun Salomun, li machun Iram », et signifiait non un

ouvrier, mais un faiseur de plans ou architecte. Les Grecs modernes disent μάστορ, qui signifie *chercheur*. L'étymologie que donne Béroalde, par l'intermédiaire de l'hébreu oboël, est donc établie en pleine connaissance de cause et rend parfaitement le double caractère des Fris-maçons gothiques, à la fois *machinateurs* de conspirations et constructeurs de *frises* ou de *voûtes*. Il a traduit le mot *culte* par *hamuel*, qui veut dire en hébreu *éclat*, lequel est un hiéroglyphe lanternois du *culte*, ainsi que la *calotte* et la *culotte*. Etre *sans culotte*, c'était être *sans culte*; ce singulier hiéroglyphe est antérieur de plus d'un siècle à la Révolution. Avec ces quelques explications et la règle générale que tout mot étranger doit être traduit en français, il est plus facile de comprendre le lanternois de Béroalde que sa prose habituelle. Voici sa profession de foi, ou plutôt celle de la reine Marguerite :

Druydes. Hamuel (éclat). Oloclirée (sort universel). Amour. Psyché (âme), (en coulée Oloclirée. Nature. Monde). Soleil. Ciel. Maître. Nymphé (fille). Dame. Oloclirée. Nephès (brouillard). Archée (principe). Oloclirée. Archée. Obsël (frise-méchant) (latin LITIE, prie). Oboël. Archée. Oloclirée.

On remarquera, dans cette singulière énumération de mots baroques, celui de *Nephès* ou brouillard, qui est le nom de deux poèmes célèbres, les *Nibelungen* et les *Nuées* d'Aristophane. Le Brouillard ou l'*Inconnu*, principe universel, était, en effet, le grand dieu de la franc-maçonnerie grecque, aussi bien que de la moderne, la nue qu'embrassait Ixion et que les Grecs nommaient *Gryphé*, l'embrouillée, avec une tête de bœuf pour hiéroglyphe. Nous allons voir, du reste, que cette profession de foi que les francs-maçons disaient tenir des druides était exactement conforme à celle de Platon et adoptée sans distinction aussi bien par ceux qui soutenaient l'Eglise de Rome que par les autres. Elle se lisait ainsi :

« Druide culte se rend au vrai seul amour — âmes clef n'ouvre ciel — sire n'être monde — soleil, ciel maître fit — l'y domine vrai seul sire — brouillard, principe universel (d'où) sort principe règne vrai seul, franc-maçon le tient, » etc.

Bien que cette formule soit suffisamment claire par elle-

même, elle vaut la peine d'être traduite avec toute la rigueur que comporte notre langue moderne :

« Le druide ne rend de culte qu'au vrai seul amour, clef ouvrant aux âmes le ciel, est le roi du monde, le maître qui fit le soleil au ciel, y domine vrai seul seigneur. Le franc-maçon tient pour principe universel le brouillard d'où sort le principe du vrai régnant seul. »

Tel était le fond de la doctrine que prétendaient tenir des druides ceux que Béroalde nomme *beaux cœurs*, mais qui avaient pris pour monogramme un *cœur bleu*, une *corbeille*, un *corbeau* et principalement un *obélisque carré* (carré obélisque), d'où *écribouilles*, *scribouilles*, et au siècle dernier *Skribuler*, qui nous était revenu d'Allemagne avec le sens de *pamphlétaire*. Si les *écribouilles* descendent véritablement des druides, ils étaient jadis les *corbeaux* de l'*Odin* gaulois, dont on peut lire le nom sur trois épigraphes gauloises et notamment celle du Donon. Il se nommait *Sibar*, *Sifar* ou *Sipar*, qui, en grec, veut dire *rideau* ou *voile de navire*, et avait donné son nom à la ville grecque de *Sibaris*. Son nom gaulois était *Gien* (l'hiver). Les deux noms ont été mariés dans la légende de Geneviève, épouse de *Sifroy*, devenu Sigfried dans les *Nibelungen*. Mais Sifroy n'en est pas moins un dieu passé dans l'allemand à travers le français. Son nom germanique est *wotan* ou *weissen*, le blanc. Il avait pour premier ministre le corbeau, dont deux noms gaulois sont connus, *brun* ou *bran*, et *lug* ou *luc*, qui a donné son nom à la ville de Lyon (Lug dun, la dune du corbeau). Ces deux mots veulent dire également *brun* et *couleur de bois*. Tantôt, sous le nom *brangien* (corbeau de Gien) ou *brunel*, le corbeau joue dans une foule de romans de chevalerie le rôle d'enchanteur ou d'enchanteresse, il en était de même de Guyon ou Merlin, et les francs-maçons écribouilles ont conservé jusqu'à la fin les couleurs de leurs deux patrons, qui étaient un *vêtement noir*, avec une *ceinture de cuir blanc* et des *fers de galériens attachés à leur ceinture*. Ce costume est décrit dans les Mémoires de Casanova, et ces couleurs étaient celles de l'étendard des *Pouhiers* ou des *Gaulois* sous les Carlovingiens. Celui de la

*baillie*, ou royauté, était rouge ; l'ensemble donnait le drapeau tricolore, tel qu'il a été composé par l'écribouille Louis David. Le blanc était la couleur des *pierrots* ou paysans, le bleu foncé ou noir, celle des bourgeois, et le rouge, la couleur royale ; mais déjà chez les Hébreux, Dan, qui était la *tribu princeps* et plantait son pavillon à l'angle nord du temple de Jérusalem, portait les couleurs mi-parties de la franc-maçonnerie moderne.

Tels sont les renseignements très importants que fournit la préface de Béroalde sur les arcanes du *Songe de Poliphile* ; passons maintenant à Rabelais.

## IV

Un contemporain de Rabelais, se dissimulant sous le nom de *Sicile*, ce qui en lanternois veut dire *se cache* (se cèle), publia un livre intitulé : *le Blason des couleurs*, dans lequel il attribuait aux couleurs héraldiques une signification mystique, qui, comme toute espèce de mysticisme, ne pouvait être qu'une mystification. Dans une écriture hiéroglyphique quelconque, il ne faut jamais tenir compte que du son. En égyptien, un lion correspond à la lettre R ; en grec, à la syllabe *lis* ; en français, à la syllabe *len*, ni plus ni moins. Le *blanc*, en écriture héraldique, est *polyphone* ; il se lit *blanc*, *argent*, *lune*, *perle*, suivant les besoins du vers ; mais il ne signifie pas la *pureté*, ou toute autre vertu théologale. J'ai expliqué la valeur héraldique de la *marguerite*, qui est *me regrette* ; la *rose* ou *roue* n'a jamais d'autre valeur que celle de la lettre R ; et si l'on porte des fleurs d'oranger le jour du mariage, c'est que l'oranger se disait *limun*, ce qui donne *fleur de l'hymen* ; mais si, dans les gravures du *Songe de Poliphile*, on rencontre un oranger porté sur un char, ce n'est plus de l'hymen qu'il s'agit ; un *oranger* ou une *orange* au haut de n'importe quoi, c'est-à-dire *en chef*, devient le monogramme de *Salomon*, et une branche de *saule* dans la *main*, a absolument la même signification.

*Le Blason des couleurs* a été réédité récemment, mais n'en

reste pas moins une plate mystification, dont le plus grand mérite est d'avoir inspiré à Rabelais son chapitre IX du premier livre de *Gargantua*, dans lequel il donne de précieux renseignements sur le *noble savoir* en général, et en particulier sur *le Songe de Poliphile*, qui en est le code le plus complet ; aussi n'ai-je rien de mieux à faire que de le citer tout entier :

« Les couleurs de Gargantua feurent blanc et bleu, comme cy-dessus avez peu lire ; et par icelles vouloit son père qu'on entendît que ce luy estoit une joye céleste, car le blanc lui signifioit joye, plaisir, délices et resjouissance, et le bleu, choses célestes.

« J'entendes bien que, lisant ces motz, vous vous mocquez du vieil buveur, et réputez l'exposition des couleurs par trop indague et abhorrente : et dites que blanc signifie foy et bleu fermeté. Mais sans vous mouvoir, courroucer, eschauffer ny altérer (car le temps est dangereux), respondes-moy si bon vous semble. D'aulture contraincte ne useray envers vous, ny aultres quelz qu'ilz soient ; seulement vous diray un mot de la dive bouteille. »

On remarquera que les couleurs de Gargantua, fils du roi des *parpaillots* ou franc-maçons, sont les couleurs populaires du *beaucéans* ou étendard des *pouhiers*, qui donnent l'axiome moral de la franc-maçonnerie gothique ou des *francs-gaul-tiers* : *baille ne baille*, donne à qui te donne. Ce qui le prouve, c'est que si l'on substitue le *noir* (sable) au *bleu*, comme cela avait lieu fréquemment, le sens reste le même : *Baille ne se baille*. Rabelais se moque de Sicile en attribuant comme lui à ces couleurs une valeur mystique imaginaire, mais complètement différente de celle qu'indique *le Blason des couleurs* ; et, pour étayer son dire, il va nous donner un mot de la *dive bouteille*, c'est-à-dire de l'affiliation divine.

« Qui vous meut ? Qui vous point ? Qui vous dict que blanc signifie foy et bleu fermeté ? un (dictes-vous) livre *tre-pelu*, qui se vend par les bisouars et porte-balles, au tiltre : *le Blason des couleurs*. Qui l'a faict ? Quiconque il soit, en ce a esté prudent qu'il n'y a point mis son nom. Mais au reste, je

ne scay quoy premier en luy je doibve admirer, ou son oultre-cuydance ou sa besterie.

« Son oultre-cuydance, qui, sans raison, sans cause et sans apparence, a ausé prescrire de son autorité privée quelles choses seroient dénotées par les couleurs ; ce qui est l'usage des tyrans, qui veulent leur arbitre tenir lieu de raison ; non des saiges et sçavans, qui par raisons manifestes contentent les lecteurs. Sa besterie qui a existimé que, sans aultres démonstrations et argumens valables, le monde reiglerait ses devises par ses impositions badaudes.

« De fait, il a trouvé quelque reste de niays du temps des haultz bounetz, lesquelz ont eu foy à ses escripts, et selon iceux, ont taillé leurs apophteymes et dictez, en ont enchevestré leurs muletz, vestu leurs pages, escartelé leurs chausses, brodé leurs guands, frangé leurs lietz, painct leurs enseignes, composé chansons et (qui pis est) faict impostures et lasches tours clandestinement entre les pudiques matrones. »

Cette énumération est d'une importance capitale, car elle indique tout ce qui était assujetti aux règles du blason, c'est-à-dire le costume, les enseignes et les *chansons blasonnées*, comme celles de Jean Gilpin et autres, dans lesquelles on faisait de *lasches tours aux pudiques matrones*.

« En pareilles ténèbres sont compris ces glorieux de court et transporteurs de noms, lesquelz voulens en leurs devises signifier *espoir*, font protraire une *sphère*, des *pennes d'oiseaulx* pour *poines*, de l'*ancholie* pour *mélancholie*, la *lune bicorné* pour *vivre en croissant*, un *banc rompu* pour *banque rouverte*, *non* et un *halcret* pour *non durhabit*, un *lict* sans *ciel* pour un *licencié*. Que sont homonymies tant ineptes, tant fades, tant rustiques et barbares, que l'on debvroit attacher une *queue de renard au collet* et *faire un masque d'une bouze de vache* à un chacun d'iceulx qui en voudroit dorénavant user en France après la restitution des bonnes lettres. »

En effet, tous les règlements de loges gouliarques prescrivaient qu'avant d'être publié tout écrit blasonné devait être soumis à la loge, afin qu'on vît s'il ne contenait pas de rébus qui pût révéler au vulgaire le secret du *noble savoir*, et les

maladroits ou les traîtres étaient exposés à la punition du masque de bouse de vache avec la queue de renard au collet ; ce qui se lisait :

Queue collet renard bouse masque velle (vache).

c'est-à-dire :

Que clerc ne rébus masque veuille.

(Que le clerc masque mieux ses rébus.)

Nous verrons plus loin que certains des rébus du *Songe de Poliphile* sont très peu masqués ; mais ils ont été publiés en Italie, dans un pays où le français n'était compris que d'un très petit nombre, et il n'y a pas d'exemple qu'une loge française en ait laissé paraître d'aussi faciles à lire, surtout quand le texte en donne la lecture héraldique, c'est-à-dire le nom et l'énumération des objets, parfois très difficiles à reconnaître, qui jouent le rôle d'hiéroglyphes.

Je passe par-dessus une énumération très intéressante de devises dont se moque Rabelais, parce qu'elles sont elles-mêmes par trop rabelaisiennes, et j'en arrive à ce qu'il dit du *Songe de Poliphile* :

« Bien autrement faisoient en temps jadis les saiges de Egypte quand ils escrivoient par lettres qu'ils appeloient *hiéroglyphiques*, lesquelles nul n'entendoit qui n'entendist, et un chacun entendoit qui entendist la vertu, propriété et nature des choses par icelles figurées, desquelles Orus Apollon a en grec composé deux livres, et Poliphile, au songe d'amours, *en a davantage exposé*. En France, vous en avez quelques transon en la devise de M. l'admiral, laquelle premier porta Octavien Auguste. Mais plus outre ne fera voile mon esquif entre ces gouffres et guez malplaisans. Je retourne faire escale au port dont suis yssu. Bien ai-je espoir d'en escrire quelque jour plus amplement et montrer tant par raisons philosophiques que par auctorités receues et approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes couleurs sont en nature, et quoy par une chascune peut estre désigné, si



Dieu ne saulve le monde du bonnet ; c'est le pot au vin, comme disoit ma grand'mère. »

Dans l'espèce de vocabulaire ajouté à son quatrième livre, à l'article *Hiéroglyphiques*, Rabelais revient encore sur le *Songe de Poliphile* :

« *Hiéroglyphiques*, sacrées sculptures. Ainsi estoient dictes les lettres des anticques saiges d'Egypte et estoient faictes des images diverses de arbres, herbes, animaux, poissons, oiseaux, instruments, par la nature et office desquelz estoit représenté ce qu'ils vouloient désigner. De icelles avez veu la devise de monseigneur l'admiral en une *ancree*, instrument très poissant, et un *dauphin*, poisson legier sur tous les animaux du monde. Laquelle aussi avoit porté Octavien Auguste, voulant désigner : *hâte-toi lentement, fais diligence, paresseuse*, c'est-à-dire expédie, rien ne laissant du nécessaire. D'icelles entre les Grecs a écrit Orus Apollon. *Pierre Colonne* en a plusieurs exposé en son livre toscan intitulé : *Hypnerotomachia Poliphili*. »

Puisque cette devise de l'amiral reparaît si souvent, débarassons-nous-en une fois pour toutes en profitant de l'occasion pour rappeler la règle à l'aide de laquelle on peut lire cette écriture hiéroglyphique, que nos pères appelaient *blason* ou *grimoire*. Le mot *blason* n'a certainement rien à faire avec l'allemand *blasen* (sonner du cor) ; comme *grimoire*, il vient du grec. Les tailleurs de pierres ont pour patron saint Blaise, dont le nom en grec veut dire *bléser*, c'est-à-dire parler comme les Auvergnats, en *chuintant* les gutturales. Blasonner, c'est donc parler comme saint Blaise, ou *bléser* ; c'est à peu près l'unique règle particulière à cette langue, vraisemblablement empruntée au dialecte picard, lequel *chuinte* énormément, témoin les deux vers cités par La Fontaine :

Mechire leu n'écoutez mie  
Mère tenchen chen fieu qui crie.

Telle est la langue du blason, et, si on ne la trouve pas harmonieuse, il faut se rappeler qu'elle n'était faite que pour les yeux et non l'oreille. Elle se lit indifféremment par la droite et

par la gauche, et toujours de bas en haut, lorsque le sujet est un peu compliqué ; *ad libitum* dans les blasons très simples. Le sens est indiqué par la direction des figures ; pour le reste, on n'a qu'à consulter les dictionnaires de *blason*, avec cette réserve que la *droite* et la *gauche*, ou *senestre*, se prononcent toujours *OR* et *Tor*, qui doivent avoir été les noms gaulois de l'*Orient* et de l'*Occident* (Arian et Touran). Quant aux voyelles, on n'en tient jamais compte, ce qui assimile complètement cette écriture à celle des peuples sémites. Mais il existe d'innombrables épigraphes grecques et étrusques qui prouvent que les Hellènes l'avaient conservée avec les rébus à titre d'écriture secrète, et Platon nous apprend que cette manière de déguiser sa pensée se nommait la *langue des dieux*. Il donne même la valeur d'un des plus importants hiéroglyphes grecs, l'*Amour ailé*, qu'il nomme *pteros*, c'est-à-dire le *pé-rissable*. Les Grecs écrivaient leurs rébus en vers *trochaïo-catalectiques* de huit syllabes ou quatre pieds terminés par un trochée. Ce vers s'est conservé dans le *blason* ou *grimoire* moderne, avec cette différence que la dernière syllabe, et quelquefois la pénultième, doivent contenir la lettre L. C'est cette innovation, insignifiante en apparence, qui semble avoir fait le succès du *blason* français, en en rendant la lecture plus facile que celle des autres. Il est certain qu'il a existé un *blason germanique*, mais il n'a pas survécu aux conquêtes de Charlemagne. En revanche, il y a tout lieu de croire que les blasons arabes et persans subsistent encore. Il s'est également conservé dans certaines tribus de Peaux-Rouges en Amérique, qui écrivent la Bible avec des caractères *blasonnés* ramenés à l'état dit *hiératique*. On l'a trouvé partout où l'homme a atteint un certain degré de civilisation, et il est tellement ancré dans l'esprit humain, qu'après avoir servi à protéger la liberté de la pensée il est resté pour amuser les lecteurs de journaux illustrés français. C'est même une mode qui a gagné l'Italie ; mais comme l'italien moderne se prête assez peu au rébus, on n'y emploie guère que le français. Telle est dans son ensemble l'histoire du *grimoire*. Ai-je besoin de dire que ce mot vient du grec *gramma*, écriture ?

Il arrive assez souvent qu'un rébus ancien se trouve avoir un sens complet dans une autre langue. Telle est la devise de l'amiral. Rabelais l'attribue à Auguste, mais elle appartient réellement à Vespasien. Elle se compose *d'un rond à droite et d'un dauphin la queue entortillée (tournelée) autour de la verge d'une ancre, dont la pointe lui entre dans l'œil gauche* (tort).



Pour Vespasien, cela voulait dire :

κύκλ' ὅσσε καὶ ἄγκυρα κήδε.

(Regarde autour de toi et veille à l'ancre, ou à t'affermir.)

Pour l'amiral, c'était une gaillardise antichrétienne :

Rire n'est écouter ne l'aient  
Christ Dieu fit naître vrai Gilpin.

(Il faut rire quand on doit écouter que Dieu fit naître le Christ vrai Gilpin.)

C'était sans doute une allusion à une grosse plaisanterie de quelque prédicateur de l'époque.

Béroalde a retourné la composition sens dessus dessous, probablement par ordre de Henri IV, qui voulait donner un avis détourné au maréchal de Biron. Cette *variante* est indiquée par la lecture qu'en donne l'auteur, où il remplace le mot *verge* par celui d'*estangue*, auquel je ne connais que le sens de *pince*. Mais peu importe, le lecteur est averti de substituer *estangue* à *verge*, et alors la nécessité de refaire le vers l'oblige à lire :

Trahir n'eut que retourne l'on,  
Qu'est roi défense tant guetter Espagnols.

(Que l'on ne recommence pas à trahir, qu'il y a défense du roi de tant guetter les Espagnols.)

Telle était la *langue des dieux* chez les Grecs, le *noble savoir* au moyen âge, et il se prêtait à des combinaisons si ingénieuses, si élégantes, si diplomatiques surtout, qu'on s'explique la passion avec laquelle on l'étudiait, dans ce qu'on nommerait aujourd'hui les *hautes sphères officielles et intellectuelles*.

Maintenant, il nous sera possible de passer à un examen sommaire du *Songe de Poliphile*.

## V

On sait fort peu de chose de Francesco Colonna, que Rabelais nomme Pierre. Il naquit, en 1440, à Trévise, et mourut en 1525. Il aima, dit-on, une belle Trévisane du nom de Lucrèce, et cet amour lui aurait inspiré *le Songe de Poliphile*, qui aurait été terminé en 1467, avant qu'il se fit dominicain ; il fut depuis professeur de belles-lettres dans la même ville, et plus tard professeur de théologie, ce qui peut paraître singulier lorsqu'on a lu son livre. Mais le sage Fénelon n'a-t-il point écrit *Télémaque* ? Lucrèce fut sa Béatrix, et l'on est frappé des rapports qui existent entre *le Songe de Poliphile* et *la Divine Comédie*, à part le génie, car, malgré quelques descriptions assez égrillardes, Francesco Colonna a une forme si bizarre et si lourde, que, si ses compatriotes l'ont rangé avec raison parmi leurs grands architectes, ils ne l'ont jamais compté au nombre de leurs grands écrivains. Aussi, dans son édition française, ses planches ont-elles été reproduites avec autant de soin que la traduction du texte a été négligée, car, je le répète, le vrai texte, ce sont les planches.

C'est ce qui résulte clairement de la dédicace adressée par son éditeur Leonardo Crasso, conseiller pontifical ès arts et ès lois, à Guido, duc d'Urbain, que je cite d'après la très exacte et très élégante traduction de M. Claudius Popelin. Il y parle tantôt au nom de son frère, et tantôt au nom de *ses frères*, sans les nommer, ce qui semble indiquer que ces *derniers* ne sont pas des frères selon la nature, mais les adeptes d'une loge semblable à la *Société Angélique* dont Rabelais

faisait partie, avec cette différence qu'elle était composée de nobles, et plus probablement de chevaliers et de clercs de Saint-Jean de Jérusalem, héritiers de l'ordre du Temple.

«Naguère, dit-il, le récent ouvrage de *Poliphile* (tel est le nom du livre) m'est tombé entre les mains. Pour qu'il ne gisse pas plus longtemps aux ténèbres, et pour qu'il profite pleinement aux mortels, j'ai pris soin de le faire imprimer et publier à mes frais, dans la crainte que, privé de son frère, il demeurât tel qu'un pupille sans tutelle, et désirant le faire paraître sous un patronage auguste, nous vous avons choisi pour parrain présent, afin qu'il se conduise vaillamment. En même temps qu'il sera le ministre, le messenger de mon amour et de mon respect pour votre personne, vous pourrez le prendre pour associé de vos études et de vos bonnes doctrines, tant vous trouverez en lui de science, mais de science abondante, à ce point que vous ne sauriez découvrir, dans tous les livres des anciens, plus de secrets de nature que n'en renferme celui-ci. C'est chose unique et tout à fait admirable, que la façon dont il parle la langue de notre pays. Il est besoin, pour bien l'entendre, du grec, du latin, du toscan et du *langage vulgaire*. »

Le reste a été lourdement paraphrasé par Béroalde. Commençons par faire remarquer que *le Songe de Poliphile* a été imprimé en 1499, c'est-à-dire trente-deux ans après qu'il avait été achevé par l'auteur, lequel avait dû en vendre le manuscrit avec les vignettes, car tout prouve que le texte a été fait d'après et pour ses vignettes, et ces vignettes rangent Francesco Colonna parmi les dessinateurs les plus habiles et les plus savants de l'Italie. Quant à la publication, il y fut certainement étranger, sans quoi son livre, imprimé par Alde Manuce le père, ne fourmillerait pas, dans tout ce qui n'est pas l'architecture, d'une multitude de fautes d'impression et de coquilles, qui ont fourni d'ailleurs à M. Claudius Popelin l'occasion de faire preuve d'une sagacité et d'une érudition inouïes pour restituer le texte primitif. Mais il est bien certain que ses premiers éditeurs comme ses traducteurs s'attachèrent avant tout aux gravures et à ce qui pouvait en éclaircir

le sens, comme le répète à satiété Béroalde. En effet, il fallait quatre langues pour comprendre le *Songe de Poliphile* : le grec, le latin, le toscan et le *langage vulgaire*. Mais où prendre ce langage vulgaire ? Rien n'est moins vulgaire que le toscan de Colonna, et non seulement il se sert toujours de la langue littéraire, mais encore de la langue pédante ; quant aux traces d'un dialecte vulgaire italien, elles sont nulles. Au contraire, dans la langue du *blason*, le *vulgaire* désigne toujours le *français*. Il n'en existe point de traces non plus dans le texte, mais toute la partie hiéroglyphique du livre est écrite en français, de sorte que cette langue est absolument indispensable pour la lecture de *Poliphile*. Aussi tous les artistes italiens savaient le français. Léonard, Cellini, le Rosso, le Primatice, arrivaient à la cour de France sachant le français, et si Michel-Ange n'y est pas venu, on sait qu'il avait des élèves français. Le français était la langue de Charles-Quint, comme celle des Tudors d'Angleterre. Toute la correspondance diplomatique se faisait en français, et l'étude du *blason*, qui était si répandue dans toutes les cours, ne pouvait se faire qu'en français. Le français n'avait donc pas perdu un pouce de terrain en Italie, depuis le Dante qui le parlait et l'écrivait aussi bien que sa langue maternelle, de sorte qu'on peut considérer comme acquis d'avance que toute la portion hiéroglyphique du *Songe de Poliphile* est écrite en français, et ne peut pas être écrite en une autre langue. Béroalde et le cardinal de Lenoncourt, auquel on attribue la traduction de 1546, entendaient parfaitement cette partie du *Songe de Poliphile*, et si le premier, qui ne demandait pas mieux, ne nous a pas révélé complètement le secret de cette stéganographie, c'était tout simplement parce qu'il y allait pour lui de la vie ; les mêmes raisons protégeaient contre les indiscretions des initiés les mystères des pamphlets de Rabelais.

Ce n'est pas que les mystères du grimoire fussent plus difficiles à percer que ceux des rébus modernes, c'était même tout le contraire, puisque cette écriture était soumise à un certain nombre de règles fixes, au rythme et à la rime. Mais s'il s'était trouvé un Champollion qui l'eût devinée sans être

initié, on lui aurait donné immédiatement le choix, ou de passer dans les rangs des mystificateurs, ou de s'exposer à voir verser dans ses aliments de la *poudre de rocambole*. Ni chez les Egyptiens, ni chez les Grecs, le secret de la langue des dieux n'a jamais été trahi, et il ne l'a pas été davantage dans les temps modernes, où la franc-maçonnerie garde très convenablement le sien, malgré des centaines de milliers d'adeptes dont la discrétion n'est plus forcée. Le secret du *grimoire* ne s'est perdu complètement que depuis un demi-siècle tout au plus, et c'est uniquement parce qu'il s'est complètement perdu, qu'il est possible aujourd'hui de le dévoiler. Le déchiffrement de celui des Egyptiens devait entraîner fatalement celui de tous les autres, aussi puis-je me flatter de marcher aujourd'hui d'un pas sûr dans la même voie. L'espace me manque pour exposer le plan du roman érotique dans lequel Colonna a enveloppé son encyclopédie maçonnique ou architecturale, comprenant l'édifice social tout entier. Sous ce rapport, je ne puis que renvoyer ceux qui voudraient en savoir davantage, à la traduction de M. Claudius Popelin, qui a trouvé le moyen de rendre non seulement lisible, mais intéressant le roman abracadabrant du vieux dominicain. Je ne puis que donner un aperçu très sommaire de la partie maçonnique dont le but sembla être avant tout de formuler les règles du nouveau style inauguré par ses contemporains et compatriotes, Brunelleschi et Palladio. C'était la substitution des cinq ordres antiques au style français dit *gothique*, parce que ceux qui l'avaient inventé se nommaient *francs Gaultiers*. Il résulte des explications de Béroalde qu'ils prétendaient le tenir des Druides, et que, dans leur opinion, c'était bien le style gaulois. Les Italiens ne l'ont jamais admis qu'avec une extrême répugnance, et ont cherché de bonne heure à retourner au style romain, mais les habitudes étaient si fortes, qu'ils n'en ont changé que la robe et l'ornementation, et que le plan et la langue sont restés gothiques, c'est-à-dire français. Les défauts du style de *Poliphile*, c'est-à-dire le pédantisme et la lourdeur, se retrouvent dans toute l'architecture italienne de la renaissance. Il n'existe rien en Italie qui de près ni de

loin approche du Louvre, du château d'Anet, de Blois ou de Chambord, ni même de l'ancien hôtel de ville de Paris, construit cependant par l'Italien Bouardo. Palladio est glacial, Michel-Ange en tant qu'architecte est prodigieusement pauvre ; quant à Brunelleschi, Stendhal comparait son campanile de Florence, si merveilleusement fouillé dans ses bronzes, à une tour construite avec des dominos. L'Italie n'a donc pas produit d'architectes de premier ordre, même entre 1450 et 1550, où elle a donné le jour à une pléiade de peintres et de sculpteurs, comme il n'en avait jamais paru depuis la grande époque grecque. Mais ce splendide météore s'est vite éteint pour ne plus se rallumer, et, après comme avant le seizième siècle, l'art français est resté seul sur la brèche jusqu'à la Révolution, qui creuse un abîme sans pont entre le passé et le présent.

Tout le mouvement de la renaissance italienne est dans l'œuvre de François Colonna, on y retrouve tous les canevas des compositions de Michel-Ange et de Léonard, mais ce canevas est encore français malgré son déguisement, et lorsqu'il est repris, en 1546, par des artistes français, la comparaison n'est même pas possible. L'Italie a déjà cessé de produire. De tous ses grands flambeaux un seul brûle encore, c'est celui de Michel-Ange. Francesco Colonna est né en même temps que la renaissance italienne et elle ne lui survit que de quelques années. Nous allons voir quels liens singuliers de vasselage artistique l'unissaient encore à la France, mais ces liens ont été brisés au commencement de ce siècle par la France elle-même, l'art a sombré dans toute l'Europe, avec notre ancien ordre social, et, chose extraordinaire, il ne s'est relevé qu'en France.

## VI

Le secret du *Songe de Poliphile* est tout entier dans le titre gréco-latin de son livre. *Hypneotomachia Poliphili*, qui doit se traduire :

GREC (*greu*).

Amour songe il poing (*pugnare*, combattre).



LATIN.

Poliphile.

Le tout donne le titre vulgaire en français « Grimoire singilpin l'est temple affilié ». Sa signature est écrite, comme l'on sait, par les capitales initiales de chaque chapitre qui se traduisent : « l'est templier, Frère François Colonne d'or », ce qui fait supposer que, lorsqu'il l'a composé, il était clerc de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de la langue de Provence. Ce qui est certain, c'est que ce sont ses statuts secrets qu'il nous donne. Nous allons le voir par l'explication des noms de *Poliphile* et de *Polia*. Il est inutile de répéter tout ce qui a été écrit sur le nom de *Polia*, en grec il signifierait « ayant les cheveux blancs » ou vieille, drôle de nom pour une jeune première, aussi *Polia* n'est pas une femme, c'est une *poulie*, et *Poliphile* en est une autre. Les deux font la paire, et la paire, réunie par une chaîne ou *maille*, forme une *mouffle* ou un *palan* servant à lever les fardeaux à bord d'un navire, les pierres sur les échafaudages, ou plus simplement le seau d'un puits. La plupart des recueils d'estampes gouliardes et des vieux tableaux représentent une *filles et un puits*, c'est *Poliphile* ; la fille tient un seau à la main, c'est *Salomon*, et de l'autre elle tient la *maille* (chaîne) qui s'enroule autour de la *poulie*. Nous allons trouver l'explication de ce mystère dans la première planche de *Poliphile* sous une forme différente, mais auparavant commençons par établir que le *palan* appartient aux chevaliers du Temple et de Malte, et par extension, aux ordres militaires.

En effet, tout *palan* se compose pour le moins, d'un *couple*, c'est-à-dire d'une *poulie fixe* et d'une *poulie folle* (1), dont la paire compose le *palan*. Il en était de même des chevaliers du Temple et de Malte qui allaient par couples, c'est-à-dire que chaque chevalier avait son *matelot*, le chevalier initiateur était la *poulie fixe*, l'initié était la *poulie folle*, à eux deux ils for-

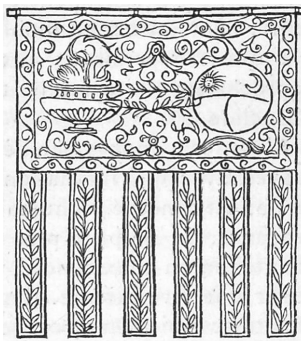
(1) *Folle* est probablement une altération du picard *fieule*, fille. Le palan appareillé, ou *païré palan*, se composait d'une poulie *mère* et d'une poulie *filles*.

maient le *pairpalan*. Les maçons allaient par *paires de piles*, les joueurs de balles par *paires de pelotes* ou de *paulmes*. De là les noms de *pairplan* ou *parpaillon*, *pourple*, *pairpaulme* et *parpaillot*, indiquant le culte du *couple* ou de la fraternité d'armes, qui était un des caractères les plus marqués de la religion des druides, et était aussi très en honneur chez les compatriotes et contemporains de Platon. Je ne crois pas que Cromwell l'ait introduit dans le rite écossais. C'est donc une différence de plus à noter entre la maçonnerie gothique et la moderne. Mais la langue populaire a conservé un souvenir de *Polia* par l'intermédiaire des compagnonnages, et l'on dit encore *ma vieille*, ou *ma vieille branche*, pour rappeler l'amitié qui enchaînait la *poulie folle* à la *poulie fixe*. Ce sont les deux héros du roman de Francesco Colonna. On sait que, souvent, les Gaulois combattaient enchaînés par couples, c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les anciens francs-maçons portaient des chaînes dans leurs réunions. Les soldats romains n'avaient point de ceinturon, mais les chevaliers du moyen âge se ceignaient d'un *carcan métallique*, dont il est plusieurs fois question dans *Poliphile*. Ce carcan était doublé de peau. Les Latins le nommaient *cingulum*, français *sangle*. Le nom le plus ancien des francs-maçons est *singlepans* ou *panse sanglée*, et est absolument latin. *Fer homme ceinturé-pel*, homme ceint de fer et de peau, semble en être une paraphrase. Quant à leur caractère essentiellement militaire et chevaleresque dans l'origine, il s'est maintenu jusqu'à la fin par l'épée, qui joue un grand rôle dans les initiations modernes. Mais il est à remarquer qu'au moyen âge l'épée était une arme bourgeoise, ou citadine, et que la *lance*, arme du cavalier, était réservée à la noblesse féodale. On distingue sur les chapiteaux historiés trois espèces de francs-maçons, représentés par des *hommes centaures*, qui sont le monogramme du maçon ; les uns sont armés d'arcs, ce sont les *belistres* ou vilains ; les autres ont une épée à la main, ce sont les *maçons tripe l'aiment* (homme-centaure épée à la main) ; les troisièmes ont une lance, ce sont les *maçons tire lance*, ou cavaliers.

La division établie dans *le Songe de Poliphile* est celle de

l'ordre des Templiers, qui présente quelques légères différences. Les *vilains*, ou *ouvriers*, sont représentés par des *hommes satyres mi-ceinturés de fruits et de feuilles* (maîtres maçons terre farfouillent) ou les *farfelus* de Rabelais ; c'est pour eux que le curé de Meudon a écrit son évangile de la tripe, qui, quant au fond et à la forme, est la contre-partie du *Songe de Poliphile*, uniquement consacré au culte de l'*Amour*. Aussi les *farfelus*, initiés du grade le moins élevé, n'y tiennent-ils que fort peu de place. Le culte de l'amour était celui des *sires nés* ou nobles de naissance, représentés par *Psyché* (grec, âme), c'est-à-dire ceux qui aiment la guerre (guerre aime), mais cette gracieuse image de la renaissance italienne se rendait en gothique par des gens échangeant des coups de poing (gourme). Les nobles, c'étaient les *gourmeurs*, auxquels *Poliphile* donne pour monogramme Eros (greu, Amour). Rabelais les appelle *gourmandeurs*, et l'on sait qu'il avait en vue les chevaliers de Malte, mais ils devaient avoir hérité ce surnom des Templiers qui faisaient la *guerre aux Maures*. Leur étendard maçonnique, donné par Poliphile, est un des plus intéressants hiéroglyphes de son livre, il est *carré, frangé de six pales ornées de rains* (rameaux) *de pervenche* (Provence), *avec un monde* (globe) *portant le croissant et le soleil* (croix sol au mond) *et une urne à feu en chef* (feu urne en chef) *reliés par un rameau de pervenche*. Ce qui doit se lire « sépulcre Salomon affranchirent Provençals ».

Cette devise doit provenir de Gérard de Martigues, fondateur de l'ordre du Temple. Quant à la substitution du roi Salomon au Christ, elle est continue dans le livre de *Poliphile*, qui nie sa divinité d'un bout à l'autre. Ce fut donc justement que les Templiers furent accusés de n'être pas chrétiens, mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que les soutiens de la papauté, dont il va être question plus loin, ne l'étaient pas davantage, ils se nommaient les chevaliers



*lougarous* ou *logres* et, comme les autres, ils adoraient le *soleil montant* (sol. mont), d'où le Salomon de l'ancienne franc-maçonnerie, dont l'origine n'est pas biblique, mais gauloise, car c'était l'ancien dieu *Belenus* ou *Pol*, en grec *Apollo*, représenté par un *poulain* ; il a laissé son nom à la proue des navires, ou *poulaine*, que les Grecs modernes continuent à orner d'une tête de poulain. Comme le radical de son nom veut dire *rond*, il est probable que c'est de lui que vient le nom de la *poulie*, du *palan*, du *pair palan* et tout le reste de la légende de la *poulie accrochée* avec la *poulie folle*.

Après les *sires nés gourmeurs* viennent les prêtres, dont le monogramme est un autel ou *retable*, surmonté de sa *nappe* et de *deux torchères* (porte-cierges). Ce qui se blasonne *paire torchère, nappe chef retable*. Autrement dit : *prêtre sire né peu charitable*. Ou bien : *prêtre sire n'est pécheur te baille, prêtre, ta seigneurie est ce que te donne le pécheur*. C'est l'interprétation des maçons papalins. Dans les livres du siècle dernier, on peut voir en tête de beaucoup de préfaces une vignette ornée d'un *calmar* ou *encrier*, devise des sectaires de l'amour ; si le *calmar* est remplacé par un *retable*, c'est une devise dont le dernier mot est *charitable* et désigne un maçon catholique. Dans les romans de chevalerie, le pape se nomme le *roy pescheur* et passe toujours pour prodigieusement riche, *car tout le monde le paye, et il ne paye personne*, d'où son nom de *pape roi* (pas paierai).

La quatrième division du *Songe de Poliphile* se rapporte aux *sires nés trône* ou souverains, dont le monogramme est une reine assise sur un trône (sis-reine-trône) ; mais il semblerait que les prêtres et les rois ont été ajoutés après coup, et que l'œuvre primitive de Colonna ne comprenait que les *artisans* et les *chevaliers*. Le reste, qui ne semble pas de la même main, est peut-être l'œuvre de Leonardo Crasso, et, en tout cas, la partie plus païenne d'un livre où le paganisme ne prend même pas la peine de se cacher. Ajoutons qu'il a été publié sous le pontificat si peu pontifical d'Alexandre Borgia et, par conséquent, à une époque où l'impiété et les désordres du clergé allaient provoquer la scission du protestantisme, mal-

gré la volonté des gouliards, ou du moins de la plupart d'entre eux, qui voulaient bien nier l'Eglise *inter pocula*, mais ne dédaignaient nullement les  *bénéfices*  ecclésiastiques, témoin l'auteur et l'éditeur du *Songe de Poliphile*, tous deux professeurs de théologie. Plus tard, Rabelais fut aussi du même avis, de sorte qu'on ne peut pas dire que Rome ait eu à se repentir de son étrange tolérance. Les deux révolutions du seizième et du dix-huitième siècle auraient été évitées, si les abus à réformer, et ils étaient innombrables, l'avaient été avant que les masses eussent été mises en mouvement par l'obstination et le cynisme de ceux qui détenaient l'autorité. Toutes deux ont été l'œuvre de l'ignorance déchaînée, et tant que l'ignorance existera, on ne devra jamais lui laisser briser ses chaînes.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre davantage sur la partie hiéroglyphique de ce livre singulier, je dois me borner à donner la traduction de quelques-uns de ses hiéroglyphes et démontrer que ses 188 planches ou vignettes forment une suite, dans laquelle les planches encadrées d'un filet, ou *cartels*, forment les versets ou stances numérotés de véritables chapitres, tandis que les vignettes non encadrées jouent le rôle de titre ou renferment des pensées détachées étrangères au corps de l'ouvrage. Les plus curieux de ces hiéroglyphes sont certainement ceux qui n'emploient que des figures géométriques ou *blason* pur, tel que me l'écrivait avec la règle et le compas, il y a vingt-cinq ans, un compagnon charpentier, âgé alors de soixante-cinq ans, qui avait fait son tour de France. D'autres, parmi ces compositions, sont purement architecturales et révèlent les secrets des proportions de l'ancienne architecture qui ont fourni au jésuite Villapando la matière de trois volumes in-folio se rapportant à la véritable maçonnerie, maçonnanant des édifices et non des complots. Mes connaissances en architecture ne sont pas suffisantes pour aborder ce côté si important de la question.

Il résulte de la préface de Béroalde que les estampes ou cartels, renfermant les statuts hiéroglyphiques de chaque loge, étaient placardés dans le local où se réunissaient les

affiliés, et que c'était là qu'on en donnait l'explication au récipiendaire. Chaque loge tenait à avoir son formulaire particulier en images ou en langage de convention, donnant la description des hiéroglyphes, au lieu des hiéroglyphes mêmes, tel est le *Gargantua* de Rabelais, ainsi que la plupart, sinon la totalité des romans de chevalerie. De là, l'immense quantité d'ouvrages de ce genre qui nous est parvenue. Ils sont presque tous émaillés d'allusions politiques très hardies ; mais, comme en dehors de ce fond, qui varie, ils contiennent toujours un véritable rituel à peu près identique, il en résulte une uniformité de plan qui ramène des images uniformes. Ainsi, la plupart, comme *la Divine Comédie*, *Perceval le Gallois*, *le Songe de Poliphile*, débutent par un personnage errant dans une forêt, qui n'a d'autre but que d'écrire le mot *frère* (forêt erre). On connaît la magnifique introduction de Dante : *Al metà della vita, in una selva oscura*, etc. ; voici celle de Perceval le Gallois :

« Il y avait anciennement, parmi les forêts du royaume de Logres (Londres), un grand nombre de pucelles dont le conte semble mieux conte de féerie que rien autre. Et au vrai dire, c'était bien la graigneur (plus grande) merveille qu'on pût ouïr. Car ces pucelles-ci se tenaient en caves que l'ancienne histoire appelle autrement *puits*, qui étaient en celles forêts entaillées par ouvrage merveilleuse. Or avaient ces pucelles dressé une telle coutume, que jà nul n'*errât*, par chemin, fût au matin ou à la vesprée, qu'on ne le requît par honneur de séjourner dans une de ces caves, où se trouvait de tout abondamment. Car il yssoit (sortait) du puits une damoiselle belle à merveille, qui apportait hanaps d'or (écuelles) à la main, avec pâtés très bien lardés et du pain assez. Et auprès suivait une autre pucelle qui portait une blanche touaille (serviette) et encore d'autres hanaps. Le passant était bien venu et reçu de ces belles hôteses, et si le mets ne lui agréait, on lui en apportait d'autres à sa volonté. Et maintinrent les pucelles leur festoy, tant que le roy Magons y vint qui le premier enfreignit cette coutume en prenant de force une des pucelles ; et d'autres chevaliers suivirent ce vilain exemple, dont il advint

qu'elles se mussèrent (cachèrent) et retrahirent dans leurs puits tellement, qu'elles n'en yssoient pour nulle requête qu'on leur sceut faire. Et onques depuis ne put en trouver la cour du riche roi pescheur, ou il y avait si grand planté de richesses. »

Cette version du Perceval est à peu près contemporaine du *Songe de Poliphile* et est autrement originale et amusante. Je la cite, parce qu'il y est aussi question du *puits lès filles* ou *poliphile*. Pour interpréter cette allégorie, il faut la dessiner en suivant exactement la description, on a alors une planche comme celles de *Poliphile*, qu'on peut lire comme toute composition blasonnée, et l'on y trouve les statuts des chevaliers *Lougarous*, adversaires des Templiers et défenseurs du roy Pescheur ou du pape, qui commencent ainsi :

Frère chemine poulie folle (puits les filles) Bercail tienne cel pape est le roi de paix, n'appellent tel être soutien n'ait pape, roi lutte veuille.

(Le Bercail (loge) qui tient le pape pour le roi de paix appelle (à lui) tout frère poulie folle (qui) chemine, et qui veuille soutenir le pape en lutte contre les rois.)

Voici maintenant l'explication des deux premiers cartels ci-joints du *Songe de Poliphile* :

#### 1<sup>re</sup> GRAVURE.

Forêt erre Poliphile. chemin. saule main dos, paulme tort (gauche) deux gants terre chêne billot.

C'est-à-dire :

Frère Poulie folle chemine seul au monde, poulie maître digne être assemblé.

La fin de la phrase se trouve dans le cartel suivant :

Frappe ne peut poulie folle, pair Palan montre Bercail Salomon.

Ce grimoire, assez intelligible du reste pour du grimoire, veut dire que, lorsqu'un frère poulie folle, errant seul au monde, est digne d'être assemblé à une poulie maître, un pair Palan peut lui montrer à frapper au bercail de Salomon.

Tel est, d'un bout à l'autre, le texte de Poliphile écrit en langue vulgaire, c'est-à-dire en français. Voyons maintenant ce qu'en a fait l'imagination de François Colonna.



« O Jupiter altisonnant, heureux, admirable! dirai-je cette vision inouïe, terrible, au point qu'en y pensant il n'est atome en tout mon être qui ne brûle et qui ne tremble? il me sembla d'être en une large *plaine* verdoyante, émaillée de mille fleurs et toute parée. Un silence absolu y régnait dans un air exquis. L'oreille la plus fine n'y percevait aucun bruit, aucun son de voix. La température y était adoucie par les rayons d'un soleil bienfaisant. Ici, me disais-je à part moi, tout rempli d'un étonnement craintif, aucune trace d'humanité n'apparaît à l'intuitif désir; on n'y trouve aucune bête sauvage, aucun animal féroce ou domestique; il n'y a pas une habitation rurale, il n'y a pas une hutte champêtre, pas un toit pastoral, pas une cabane. Dans ces sites herbins on n'aperçoit aucun berger, on ne rencontre aucun banquet. Là, pas un pâtre de bœufs ou de cavales; on n'y voit pas errer de troupeaux de moutons ou de gros bétail, accompagnés du flageolet rustique à deux trous, ou de la flûte sonore enveloppée d'écorce. Rempli de confiance par le charme de la plaine, par l'aménité du lieu, j'avais rassuré, considérant



deci, delà de jeune frondaisons immobiles dans leur repos, ne discernant rien autre chose. Ainsi je dirigeai mes pas droit vers une épaisse *forêt* où, à peine entré, je m'avisai que, sans savoir comment, j'avais sans prudence *perdu mon chemin*. »

Malgré la magie du style du traducteur, c'est peut-être un peu long pour écrire deux mots, *plaine* pour *Palan* et *forêt* *erre* pour *frère*, mais il est curieux de comparer ce début avec celui de *la Divine Comédie* et de *Perceval le Gallois*, car on y saisit parfaitement la différence du pur style français gothique, ou style franco-italien de la renaissance. Chacune des cent quatre-vingt-huit planches de *Poliphile* fournit à l'auteur le thème de variations prolongées de cette espèce. Lorsqu'on connaît ce thème, l'intérêt en est plus que doublé, et *le Songe de Poliphile* est certainement un des livres les plus curieux et les plus intéressants qui existent, mais il est de ceux qu'on ne peut pas avaler à haute dose.

## VII

Dans ce qui va suivre, comme dans l'original, ce sont les figures qui vont jouer le principal rôle, et j'ai naturellement choisi celles qui présentent le caractère hiéroglyphique le plus marqué et le plus indiscutable. Il se trouve du reste qu'elles font suite et qu'elles contiennent toute la moelle du livre.

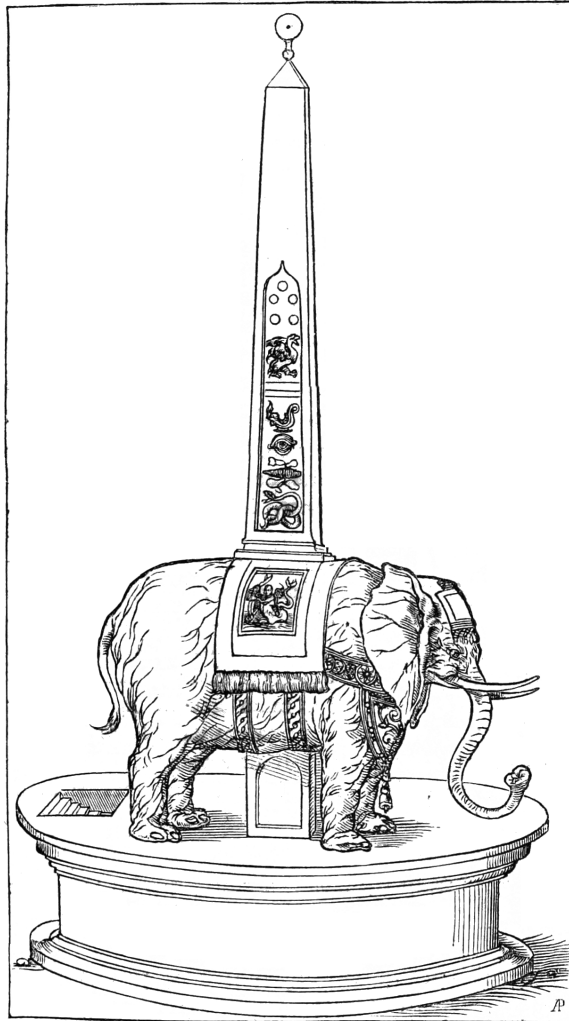
La première est un éléphant chargé d'un obélisque avec des hiéroglyphes imités de l'égyptien. Un *oriflan* est en grimoire le synonyme d'*orphelin* et correspond à Poliphile ou poulie folle. C'était un des noms des *drôles* ou apprentis maçons, je crois même qu'il s'est conservé dans la maçonnerie moderne. Passons maintenant à la description du monument qui va donner sa lecture :

Escale ronde base, close porte, paire sangles panse oriflan. brodé caparaçon effilé.

Ce qui se traduit :

Est clerc, besicles prête pair single panse, orphelin bardaque, père soit n'ait fils.

Que celui qui est clerc prête ses lunettes de pair singul  
pin, à l'orphelin *bardaque* (vagabond) dont il soit le père et



l'ait pour fils. C'est la formule de l'affiliation ; mais ce qui va  
suivre est autrement important, car il y est démontré que  
celui auquel on l'offrait ne pouvait pas la refuser sous peine  
d'être assassiné :

Carré obélisque boule chef. couleuvre fuselé fils œil tort (gauche).  
lampe. 3 lignes. butor. 5 billes.

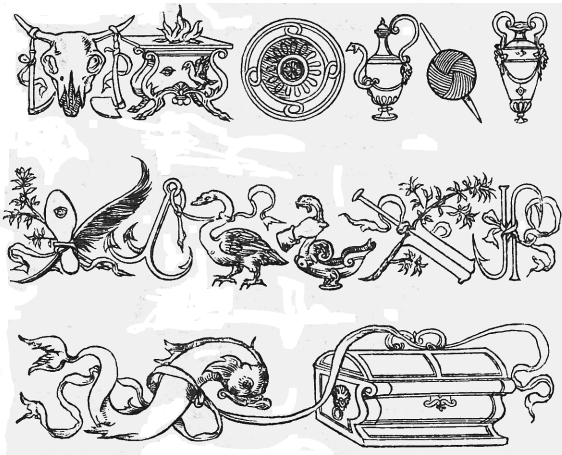
Scribouille que se baille, esclave refuse fils l'être,  
L'aime pâture l'aient bouter rocambole.

C'est déjà assez clair, mais le fait est assez important pour  
qu'on y insiste :

L'esclave (apprenti) qui refuse ce que lui donne l'escr bouille et  
ne veut pas être affilié, dans la pâture qu'il aime, on met de la ro-  
cambole.

En français moderne : on l'empoisonne.

Voici maintenant la profession de foi d'un templier qui  
semble contemporaine de Philippe le Bel. On y reconnaît du  
reste les emblèmes d'un ordre dans lequel la marine jouait  
un grand rôle. Ces hiéroglyphes, visiblement imités des  
Egyptiens, doivent être lus de bas en haut, la première ligne  
de gauche à droite, et les deux autres de droite à gauche.



Collier dauphin lié coffre clos suit. paire hameçons à dos (adossés)  
pointe point chef nœud lié. gouvernail sautoir nœud lié, fruit rains  
olivier. R. main (main droite) lampe oie liée croc collier. Tort palme  
(tripelaime) nœud lié, semelle chef œil, rain olivier, urne. peloton  
fil passé fusel. pot au lait, plat. feu chef autel, pied chèvre chef pé-

lican tort tort œil (œil gauche). houe mare liée joue, chef escorché cornes 2 veau.

(Clerc Dieu fils ne l'a que faire ecclise. Pair maçon à Dieu point penser ne l'est. Gouverne l'estre, nul faire n'ait livre. Rome ne l'aime Poulie écrit clerc. Tripelaime ne l'eusse malices lire en livre, eurent palatins Philippe foi zélés ; pourple fust tel pût se voir appliquent torture, l'eût mère loge secret se craigne dévoile.)

Ces rébus sont si clairs, que la mère loge ne les aurait jamais autorisés en France.

Le clerc n'a que faire du Dieu fils, de l'église. Le pair maçon n'a pas à s'occuper de Dieu. Il doit avoir pour gouverne de ne pas faire de livre. Rome n'aime pas que le clerc écrive. Si elle lisait dans des livres les malices des tripelaines, Philippe aurait des palatins zélés pour la foi, et tel pourple pût se voir appliquer la torture, de sorte que la mère loge eût à craindre que son secret se dévoile.

On peut voir par ce spécimen que bien que, ce genre d'écriture fasse plus de place à l'imagination que l'hieroglyphe égyptien, grâce au mètre et à l'assonance il comporte une lecture encore plus rigoureuse et bien plus certaine que le cunéiforme assyrien, ou le blason hiératique chypriote. Continuons.

La vignette suivante est accolée à la fameuse devise de l'amiral retournée par Henri IV. C'est le principal précepte de la franc-maçonnerie gothique, celui d'aimer sa *poulie*.



Lampe, helme chien. 2 cornes liées chef rains pairs escorché vel.  
L'aime poulie maçon de cœur n'est lié, sire né, pair que reçoive le.

(Que le maçon aime sa poulie, il est lié de cœur au sire né qui le reçoit sur le pied de l'égalité (pair).)

Et la devise de l'amiral ajoutait qu'il pouvait rire quand il

entendait que Dieu avait fait naître son fils vrai *gilpin*. En retournant la vignette, Henri IV défendait à Biron, dont il était lui-même la *Poulie*, de ne plus trahir, et de ne plus tant guetter les Espagnols. Il suffit de changer le cliché au moment du tirage pour exécuter ce prodige héraldique, et l'ingrat qui avait pris la maîtresse de sa *poulie*, qui se proposait de lui prendre la vie, put recevoir le jour même cet avis mystérieux qu'il ne suivit point.

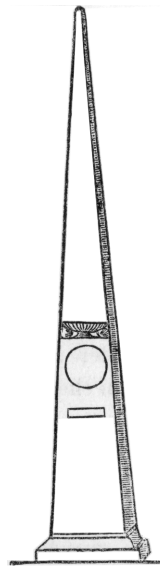
La figure suivante est du blason pur. C'est un obélisque avec des figures uniquement géométriques.

Carré obélisque ligne dé. rond. coupe. boules 2.  
(Escribouille colonne d'or n'est pairs coupables.)

C'est la tête du chapitre de la culpabilité d'un escribouille colonne d'or, envers ses pairs. En déplaçant la ligne qu'elle met sous les deux boules, l'édition de Béroalde transforme cet hiéroglyphe en question adressée probablement à Biron. On doit lire alors :

Escribouille qu'ait dire lui n'est pair coupable.  
(Que l'écribouille dise qu'il n'est pas coupable envers son pair.)

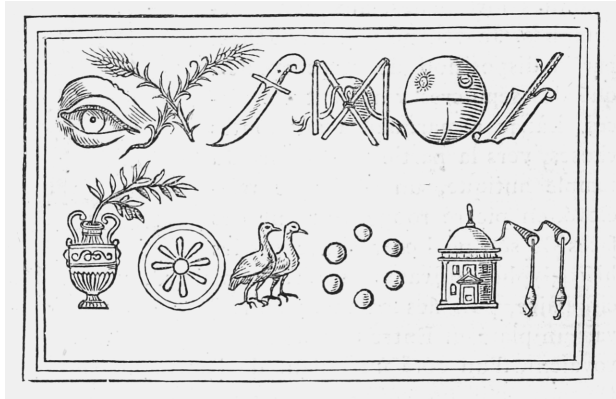
Il est probable que cette édition doit renfermer bien d'autres secrets politiques, mais je n'ai pas le temps de m'y arrêter. La planche suivante indique les conditions de l'affiliation. Elle commence à gauche par une paire de plombs (pair plomb) de maçon terminés par des hameçons :



Clou roulé hameçon, pair plombs poids liés fils. cheminée coupole porte ouverte autel. inégal escus rond. paire ibis. plat. urne che rain olivier. gouvernail. croc (lune) sol (soleil) monde. rond. sautoir fléau paire nœud lié. vieil bragmard. blé sautoir. œil tort (gauche)

Clerc l'est maçon, pair palan, poulie folle,  
Chemine qu'appelle, porte ouvre tel

En gaulois escrit ne peu rébus poule,  
 Eut rien sire né l'y voir gouverne le,  
 Que roi Salomond estre Philippe renié l'ait  
 Vil bragmardé belistre l'être.

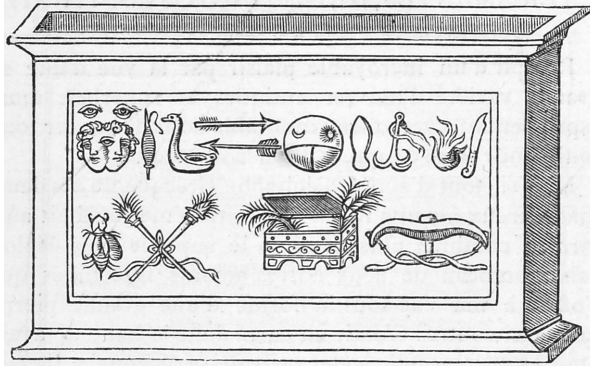


Ceci semble une excommunication prononcée de son vivant contre Philippe le Bel, qui avait renié les Templiers et avait fait brûler leur grand maître Jacques Molay. Il est à remarquer que *Poliphile* a été publié sous le règne de *Philippe le Beau*, père de Charles-Quint, Philippe II, son fils, et Philippe III, son petit-fils, qui ont tous été ennemis de la tripe. Voici la paraphrase complète de cette stance :

Le clerc qui est maçon pair palan peut ouvrir la porte à la poulie folle en chemin, qui appelle, s'il peut écrire en *gaulois* des rébus (rimant) en *poule*, où ne put rien y voir, le *sire né* qui gouverne, et qui a renié le roi Salomon, Philippe vieux bragmardé bëlître.

La planche suivante est le complément de cette curieuse série gravée sur des sépulcres bien antérieurement à Francesco Colonna, et qu'il a dû copier dans quelque église de Templiers, car le style de ces compositions rappelle celui des chapiteaux historiés gothiques que le quinzième siècle avait abandonnés. Il n'en donne pas la description, ce qui en rendait la lecture incertaine. Heureusement Béroalde a cru devoir la rétablir. Elle se compose de deux lignes allant de droite à gauche.

Lié joug. cyprès coffre ouvert. paire torche trois nœuds lié sautoir.  
mouche. coutel. feu. nœud lié croc semelle. sol (soleil) monde, croc



(lune). pointe tort. R (gauche droite) paire flèches vole. lampe oison  
chef. fusel. jeune chef paire masque œil trois. deux œil.

Loge espère que fera voir prêtre cel  
Trône li est Rome que tel foi ne l'eut  
Que roi se mêle, Salomond  
Point trahir pair foi laisse veuille  
L'empoisonnasse fut zélé,  
Jeunes supprimasse cloître l'aide.

Cette planche est probablement la copie de la lettre qui fut envoyée à Clément V par les Templiers pour lui enjoindre de ne pas consentir à la suppression de leur ordre, auquel il devait être affilié. On sait qu'il résista de tout son pouvoir à Philippe IV, mais qu'il dut finir par y consentir. Il est probable que ni lui ni Philippe ne moururent de leur belle mort. Voici la traduction de cette lettre d'autant plus intéressante qu'elle a été paraphrasée par Rabelais dans son chapitre le plus grotesque et le plus terrible, celui des *torche C.*, qui n'est qu'une menace à l'adresse de la reine Eléonor.

La loge espère qu'elle fera voir à ce prêtre dont le trône est à Rome que tel roi ne devrait pas se mêler de questions de foi. Salomon ne veut pas permettre à un *pair* de trahir sa foi, il se trouverait des zélés pour l'empoisonner, si le *cloître* aidait à supprimer les *jeunes*.

Les *jeunes* ou *jouvenets* sont les *maçons*. Les armes d'Avi-

gnon étaient *trois clefs* (cloître). L'hiéroglyphe de l'empoisonnement était une *lampe avec une tête d'oison* (l'empoisonnasse) *le cou coupé à gauche* (torche col taillé), cela veut dire : *on l'empoisonne ou on lui tord le cou*. Rabelais en donne une autre leçon qu'il n'est pas permis de rapporter ici, mais qui dans le fond n'est pas plus comique.

Cette manière d'écrire est beaucoup plus claire que celle qu'employaient d'ordinaire les goliards, mais elle n'a rien à voir avec l'art proprement dit, et ne diffère que par la rime des rébus contemporains. Voici au contraire un magnifique spécimen des ressources inépuisables qu'on pouvait en retirer pour l'ornementation, et certes il fait plus honneur à Francesco Colonna que ses plates inventions sentimentales :



Cartel lignes deux point chef cheval  
 Chef rains myrthe escorché 2 lin oreille  
 Paire fourrés (ornés de fourrage) deux mains panse, dauphins  
 drôles (enfants)

Col grue enfilées billes, satyres.  
 Noués pieds urnes lin, paire mi chef angel.

Christ tel li ne doit pense chevalier  
 Sire né. Mort ès croix s'est Dieu, l'ignore lui,  
 Préfère domaines pense défendre l'ait,  
 Que Lougarous n'affilie Bélistres  
 Ne prenne l'aient, pairs maçons Gilles.

(Un chevalier, sire né, ne doit pas penser au Christ ; si Dieu est mort en croix, il l'ignore ; qu'il préfère penser à défendre ses do-



maines, que les Lougarous affilient des Bélîtres pour les prendre aux paires maçons Gille.)

Entre les Loups-Garous et les maçons Gilles, il n'y avait donc qu'une question de boutique. Mais quelle magnifique calligraphie que celle dont Francesco Colonna donne les règles!

C'était une tâche difficile que la traduction du *Songe de Poliphile*. Le cardinal de Lenoncourt et Béroalde de Verville ne s'étaient préoccupés que de la partie stéganographique et avaient complètement négligé ou même supprimé la partie archéologique, qui n'est pas moins importante au point de vue moderne. Mais elle était si mutilée dans le texte italien lui-même, que la traduction de M. Claudius Popelin est plutôt une restitution, et que les compatriotes de Francesco Colonna devront y recourir, lorsqu'ils voudront nous donner un texte plus correct et plus complet d'un ouvrage qui, s'il n'est pas parfait au point de vue de la forme, n'en est pas moins un des plus savants et des plus intéressants qu'ait produits l'érudition italienne de la renaissance. Il avait coûté fort cher à éditer et sa réédition n'a pas été moins dispendieuse, car il a fallu refaire les gravures de l'édition française d'après des réductions photographiques qui fort heureusement n'en ont pas altéré le caractère. Imprimé avec tout le luxe de la typographie moderne, le *Songe de Poliphile* est un des plus beaux ouvrages qui aient paru dans ces dernières années, et l'on ne peut lui reprocher que d'être trop cher pour être mis à la portée de tous les artistes, ce qui est fâcheux, car c'est la meilleure grammaire de l'art qui ait jamais été publiée, et l'on y trouve à la fois le précepte et l'exemple.

G. D'ORCET.

---



## Notes de l'éditeur

À la différence des deux précédentes éditions des *Matériaux Cryptographiques* (1976 et 1983), réalisées d'après des clichés photographiques, nous avons pris la décision de recomposer la totalité des articles, *à la fin de chaque ligne près* ; ceci a d'ailleurs été l'occasion d'établir une liste, pour chaque tome, de quelques particularités et erreurs de composition.

Cette nouvelle édition s'est enrichie d'une préface de Limousin Espalier – que nous remercions vivement pour son éclairage précieux, avec l'apport de nombreux renseignements ; quelques illustrations ont été ajoutées à celles qui figuraient déjà au second volume. Des articles supplémentaires de Grasset d'Orcet fourniront prochainement la matière d'un troisième tome.

### Particularités de la composition du tome I

*L'astérisque présent devant un numéro de page indique qu'une correction a été apportée.*

#### Un saint national en Auvergne

- p. 4, § 2, ligne 6 : absence de guillemet fermant à « Cingétorix.
- p. 18, § 2, l. 2 avant la fin : « complètement ».
- p. 20, § 2, dernière ligne : « Mosat » pour *Mozat*.  
§ 3, avant-dernière ligne : « Desaccords » pour *des Accords* (Étienne Tabourot, sieur des Accords, dit Tabourot des Accords)
- p. 21, § 2, l. 3 : « autochthone » et absence du guillemet fermant.
- p. 26, § 1, avant-dernière ligne : « Demiurge » pour *Démiurge*.

#### Le Noble savoir

- p. 29, note (1), avant-dernière ligne : « complètement ».
- p. 30, § 2, dernière ligne : « cortége ».
- p. 35, l. 4 avant la fin : « complètement ».
- p. 39, § 2, l. 11 : « cortége ».
- p. 40, § 3, l. 1 : « privilège ».
- \* p. 45, suite de la note, l. 7 : absence de la lettre « a » à « ccompagnant » ; corrigé.

- p. 50, § 1, l. 12 et § 3, dernière ligne : « privilège ».
- p. 51, § 1, l. 20 : « complètement ».
- p. 55, note (1), l. 14 avant la fin : « castel » (pour *cartel*?).
- Rabelais et les quatre premiers livres de Pantagruel**
- p. 63, § 1, l. 2 : « Cabiries » : il s'agit bien des fêtes instituées en l'honneur des Cabires.
- p. 64, avant-dernière ligne du texte : « succèderont »
- p. 67, avant-dernière ligne du texte : « Créteur ».
- p. 69, l. 1 : « mi-œuvée » (*mi-ovalée*?).  
2<sup>e</sup> traduction : « hieroglyphes » pour *hiéroglyphes*.  
note (2) : « hieroglyphe » pour *hiéroglyphe*.
- \* p. 72, note (2), l. 2 : « Une jeune fille », corrigé en *fille*.
- p. 76, § 1, l. 3 avant la fin : « Thelème » pour *Thélème*.  
1<sup>re</sup> citation : deux points et non trois après « amassez ».  
note (1) : « Hypnerotomachia Pooliphili ».
- p. 77, § 1, dernière ligne : Thelème » pour *Thélème*.
- p. 81, § 1, l. 3 : « obsurité » pour *obscurité*.
- p. 90, § 3, l. 1 : « Epistenson » pour *Epistemon*.
- p. 93, § 3, avant-dernière ligne : Rabelais a bien écrit  
« veloux » et non *velours*.
- p. 95, § 3, l. 2 : « Panozust » pour *Panzoust*.
- \* p. 97, L'appel de note a été ajouté à la fin du titre de l'article.  
Il manque dans l'original.
- p. 98, § 2, l. 6 avant la fin : « haïssait » pour *haïssait*.
- p. 99, note (1) : « Charle » (pour *Charles*?).
- p. 100, note (1), l. 9 avant la fin : la traduction de « la rouelle de feutre jaune... » est absente.  
note (1), l. 6 avant la fin : « qu'on en à ferait » au lieu de *qu'on en ferait*.
- \* p. 103, § 2, l. 6 : « Saint-Barthélemi » au lieu de *Saint-Barthélemy*.  
§ 3, l. 2 : « applica-cations » pour applications; corrigé.
- p. 105, § 3, avant-dernière ligne : « poyre femme » : le texte de Rabelais indique un « *joyeux mariage d'une poyre, femme bien gaillarde [...]* avecques un jeune formaige ».
- p. 118, § 3, l. 3 avant la fin : « architricéin » (pour *architriclin*?).
- \* p. 125, § 2, l. 7 : « bonffonneries » pour *bouffonneries*; corrigé.

p. 127, § 2, avant-dernière ligne : « (eviste chaine) » et non  
(*eviste chaîne*).

#### Les Dieux sur le pavé

- \* p. 142, § 1, fin de l. 12 : tiret de césure absent à « rap/port » ;  
tiret ajouté.
- p. 145, § 5, l. 1 : « tavolaccia » pour *tavola isacia* ?
- p. 150, note (1), l. 4 et l. 6 : « velin » pour *vélin*.
- \* p. 165, début de l. 9 : tiret absent devant « Moi, interrompit... » ;  
tiret ajouté.
- p. 166, l. 6 avant la fin : « copians » (pour *copains* ?).

#### Les Gouliards

- p. 184, dernier §, l. 3 : « Panzourt » pour *Panzoust*.
- \* p. 203, l. 3 avant la fin : lettre l absente à « les édifices chré-  
tiens » ; lettre ajoutée.
- p. 205, § 2, l. 8 : « bougeoisies » pour *bourgeoisies*.
- p. 211, § 2, l. 2 : « scenarios » pour *scénarios*.

#### John Gilpin héros solaire

- \* p. 221, § 2, l. 4 : absence de la lettre « i » à « qui » dans  
« croyances intimes et qui prennent » ; lettre ajoutée.
- p. 225, § 2, l. 9 : « Gille » et non *Gilles*
- \* p. 226, § 2, l. 4 : « mois » pour *moi* ; corrigé.  
§ 2, l. 11 : « Gillis » pour *Gilles* ?
- p. 234, § 4, l. 5 : « géans » pour *géants*.
- p. 238, Ballade du Roulier, l. 4 : « Je vi » et non *Je vis*.  
Avant-dernière ligne : « alle » et non *elle*.
- p. 239, Ballade du Roulier, suite, l. 2 : « Alle » et non *Elle*.  
l. 3 : « Je li dis », et non *Je lui dis*.
- \* p. 242, l. 8 : « Affiliés soieut », corrigé en *Affiliés soient*.
- p. 243, l. 9 avant la fin : « noumment » corrigé en *nomment*.

#### Le Songe de Poliphile

- \* p. 281, § 3, dernière ligne : « Ellle se lisait ainsi » ; corrigé.
- \* p. 296, l. 13 avant la fin : « cheleresque » pour *chevaleresque* ;  
corrigé.



*Cette troisième édition de*  
GRASSET D'ORCET  
MATÉRIAUX CRYPTOGRAPHIQUES  
*a été achevée en*  
NOVEMBRE 2020  
*La composition de cet ouvrage*  
*a bénéficié de l'aide de*  
AXEL ET YVES  
*L'impression a été confiée à*  
PRÉSENCE GRAPHIQUE  
*à Monts (Centre-Val de Loire)*  
*Le façonnage a été réalisé*  
*par l'imprimerie des*  
ÉDITIONS DU LÉROT  
*à Tusson (Nouvelle-Aquitaine)*

N° d'imprimeur : 112067460  
DÉPÔT LÉGAL : 4<sup>e</sup> trimestre 2020

